NAZIONALE
B. Prov.
1157
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio IX

Palchetto 9

Num.° d' ordine 13-B-28

B. Prov. III 1157

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
D'ESPAGNE.

TOME CINQUIEME.

SBN
C12729

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
D'ESPAGNE,

Depuis la deſtruction de l'Empire des Goths, juſqu'à l'entiere & parfaite réunion des royaumes de Caſtille & d'Arragon en une ſeule monarchie.

Par le P. D'ORLÉANS, *revue, continuée & publiée par les PP.* ROUILLÉ *&* BRUMOY.

TOME CINQUIEME.

SIXIEME ÉDITION.

A PARIS,

Chez ROLLIN, Fils, Quai des Auguſtins;
Et ſe trouve à LIEGE,
Chez LEMARIÉ, Libraire de *SON ALTESSE* & Imprimeur, proche l'Hôtel-de-Ville.

M. DCC. LXXXVII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

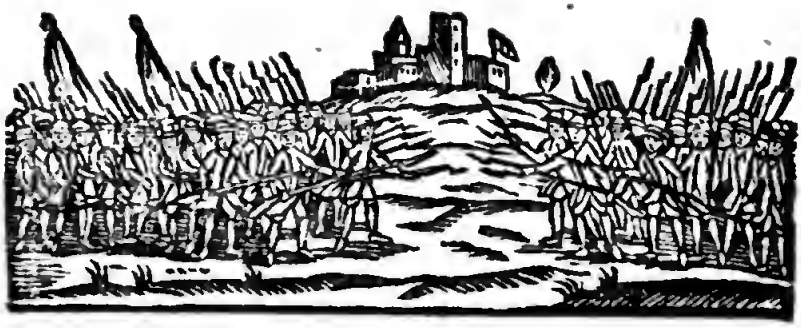
SOMMAIRE

DU NEUVIEME LIVRE.

LEs factions d'Iſabelle & de Jeanne partagent la Caſtille, & produiſent des ſcenes éclatantes, qui ſe terminent à la gloire d'Iſabelle & de Ferdinand. Miſérable état du royaume de Caſtille dans ces temps de troubles Précautions inutiles du roi Henri pour aſſurer la couronne à Jeanne. Mouvement en Arragon & en Navrre. Progrès d'Iſabelle contre les partiſans de Jeanne. Maladie de Henri, roi de Caſtille. Soupçons injurieux à Iſabelle & à Ferdinand touchant la mort de ce monarque. Menées & intrigues de Pachéco, premier miniſtre de Henri, pour accréditer le parti de Jeanne. Mort de ce miniſtre, qui fut bientôt ſuivie de celle de ſon maître. Caractere de Henri. Iſabelle ſe fait reconnoître reine de Caſtille à Madrid. Conduite de la nouvelle reine & de Ferdinand ſon mari, à l'égard des grands. Altercations entre Ferdinand & ſon épouſe, qui ſe terminent ſans déroger aux droits d'Iſabelle. Préparatifs de guerre entre le Portugal &

la Caſtille. Confédération de Louis XI, roi de France, & du roi de Portugal. Manifeſte de Jeanne pour faire valoir ſes prétentions. La Caſtille ſe met en armes. Bataille de Toro, & défaite des Portugais. Le parti de Jeanne ne fait plus que languir. Triſte deſtinée de cette princeſſe. Démarches inutiles du roi de Portugal auprès de Louis XI, pour rétablir ſes affaires en Caſtille. Etat de la Navarre & de l'Arragon au milieu des troubles qui agitoient la Caſtille. Mort de dom Juan, roi d'Arragon, de Navarre & de Sicile. Son caractere. Révolutions dans la Navarre. Uſurpation de ce royaume par Ferdinand. Réunion de la Caſtille & de l'Arragon. Le parti de Dogna Jeanne reçoit le dernier coup à la bataille d'Albuſera. Conditions de la paix ratifiée entre la Caſtille & le Portugal. Guerre & conquête du royaume de Grenade. Suite des événemens mémorables qui illuſtrerent le regne de Ferdinand & d'Iſabelle, juſqu'à la mort de l'un & de l'autre.

HISTOIRE



HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
D'ESPAGNE

LIVRE NEUVIEME.

DÈs que le grand-maître apprit le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, il fut au déſeſpoir de ſe voir dupé : car outre ſes liaiſons avec le parti de Dogna Jeanne, il avoit un intérêt perſonnel à ne pas ſouffrir qu'un prince Arragonois devînt roi de Caſtille, parce qu'il avoit tranſmis à ſon fils dom Lopés Pachéco le marquiſat de Villéna, qui avoit appartenu à dom Juan, pere de Ferdinand, & que celui-ci auroit pu lui enlever. Ce motif joint au deſir de tenir toujours le timon des affaires, l'avoit rendu auſſi

ANNEES de J. C. 1469, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1469, & suiv.

ardent royaliſte qu'il avoit été opiniâtre ligueur. Il écrivit donc au roi qui étoit à Séville, pour le prier de ſe rendre à Santillanne, où l'on avoit des choſes de la derniere importance à lui révéler. Ce fut-là en effet que ce prince apprit la nouvelle du mariage en queſtion; il en conçut tant de dépit, qu'il ne cacha plus ſes deſſeins en faveur de ſa fille, & qu'il ſongea dès-lors à révoquer le ſerment que la politique lui avoit extorqué par rapport à ſa ſœur. Il s'arrêta à Trugillo, ville dont il vouloit gratifier le comte de Placentia; mais le gouverneur du château ayant pénétré ce deſſein, déclara nettement, qu'il ne rendroit point la place, qu'il la tenoit pour le roi, & qu'il ne ſouffriroit jamais qu'on l'aliénât de la couronne. Les profuſions de dom Henri avoient en effet quelque choſe de ſi choquant & de ſi bizarre, que ſes ſujets même s'y oppoſoient ſouvent, comme il arriva dans cette rencontre & dans pluſieurs autres, particuliérement durant ſon voyage d'Andalouſie: cela ne l'empêcha pas de répandre ſes graces indifféremment ſur ſes amis & ſur ſes ennemis dans le peu de temps qu'il reſta à Trugillo. A l'égard du comte de Placentia, il le conſola en lui confirmant la donation d'Arévalo, dont la reine douairiere fut dépouillée.

Le roi étoit encore à Trugillo lorſqu'il reçut de Dogna Iſabelle une lettre très-ſoumiſe & très-reſpectueuſe, qui contenoit la nouvelle, les motifs & les excuſes d'un mariage ſi peu attendu. La cour ſe contenta de répondre froidement à l'envoyé, que le roi ſeroit dans peu à Ségovie, où l'on pourroit parler d'affaires. A peine fut-il arrivé dans cette ville, qu'il y trouva trois députés, l'un de Ferdinand, l'autre d'Iſabelle, & le troiſieme de l'archevêque de Tolede; ces députés, ſuivant les ordres qu'ils avoient de leurs maîtres, prirent encore le ton de ſupplians; ils prierent humblement le roi de ne pas refuſer ſon agrément à un mariage que la néceſſité des conjonctures avoit précipité: ils lui dirent, que ſi on lui en avoit fait myſtere, ce n'avoit été ni par indifférence, ni par eſprit de révolte, mais uniquement à cauſe des diviſions qui duroient encore, & qui n'auroient pas permis aux ſeigneurs Caſtillans de ſe réunir en faveur des véritables avantages du roi & de l'état; qu'à l'égard de l'époux & de l'épouſe, ils ſe regardoient l'un & l'autre comme ſes enfans, qu'ils le prioient d'avoir pour eux des ſentimens de pere, qu'ils l'aideroient à maintenir ſon autorité, & qu'ils étoient prêts de lui en don-

ANNÉES de J. C. 1469, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1469, & suiv.

ner tous les gages & toutes les sûretés qu'il pourroit desirer : enfin on lui présenta le contrat, & on finit par lui demander en grace une entrevue avec les princes nouvellement mariés, afin qu'il pût s'assurer davantage de la droiture de leurs intentions. Dom Henri dissimulant son dépit, répondit simplement & avec beaucoup de sang-froid, que l'affaire étoit d'une assez grande conséquence pour y penser mûrement, & qu'il en délibéreroit avec son conseil.

Le dessein du roi étoit de réparer ce qu'il n'avoit pu empêcher, & de chasser Ferdinand de Castille ; mais il falloit du temps pour cela ; car les peuples étoient tellement gagnés en faveur du dernier, & la partie avoit été si bien liée, que rien ne branloit contre lui malgré les intrigues du grand-maître, ainsi que le prince l'écrivit au roi d'Arragon son pere. On se tenoit seulement en défiance de part & d'autre. La cour affectoit beaucoup de froideur, & le parti d'Isabelle une grande soumission. Tandis que le conseil du roi délibéroit sur cette affaire, l'archevêque de Tolede veilloit aux intérêts & à la défense des nouveaux époux ; heureusement pour eux le grand-maître de Saint-Jacques étoit malade de la fievre-quarte à Ocagna, & dom Henri ne pouvant rien

faire ſans lui, les délibérations étoient auſſi inutiles que les meſures étoient lentes. Toutefois ce miniſtre, plus que jamais devenu le maître, gouvernoit tout de ſon lit, & malgré les murmures de la cour, le roi ſe tranſporta quelque temps après à Madrid, pour être plus à portée de recevoir ſes avis, ou plutôt ſes ordres abſolus. Il alla même à ſa rencontre dès qu'il le fut guéri, & l'amena triomphant au palais. Pour le conſoler de ſa maladie paſſée, il lui fit préſent de la ville d'Eſcabera; mais comme les habitans refuſoient de recevoir un tel maître, le roi s'abaiſſa juſqu'à aller en perſonne les y forcer, comme ſi un charme tout-puiſſant l'eût rendu paſſionné pour un homme qui l'avoit détrôné tant de fois. En effet, on remarqua que ce miniſtre eut peu-à-peu toute la dépouille du fameux dom Alvare de Lune; mais il porta l'autorité bien plus loin.

ANNEES de J. C. 1469, & ſuiv.

La faction d'Iſabelle, pour ſe fortifier de plus en plus, envoyoit ſans ceſſe des députés au pape, au roi d'Arragon, & à tous les ſeigneurs d'Eſpagne amis ou ennemis, dans l'eſpérance d'affermir les uns, de regagner les autres, & d'obtenir des ſecours d'hommes & d'argent en cas de beſoin. Le roi d'Arragon crut devoir ménager à ſon fils un appui dans

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

la perſonne de dom Henri ſon neveu, fils de l'infant dom Henri d'Arragon; pour cela il le revêtit du duché de Ségorbe l'an 1470; mais il ne ſongeoit pas que l'infant ſe ſerviroit de ce bienfait, pour devenir bientôt le compétiteur de dom Ferdinand. Du reſte le pere ne pouvant envoyer d'argent à ſon fils, lui envoya du moins quantité d'excellens conſeils: entr'autres il lui recommanda de ménager extrêmement l'archevêque de Tolede, juſqu'à ſe ſoumettre en tout à ſes lumieres, & de lui faire entendre qu'il avoit ordre d'en uſer ainſi: conſeil plein de prudence, & qui auroit applani bien des obſtacles, s'il avoit été exactement ſuivi; car le prélat étoit ſi ambitieux, & ſi délicat dans ſon ambition, qu'il étoit capable de détruire ſon ouvrage pour peu qu'il ſe ſentît négligé, comme il arriva dans la ſuite.

Les choſes étoient dans cette ſituation chancelante, & toute la Caſtille attendoit le ſuccès de la démarche de Ferdinand, lorſque les brouilleries particulieres interrompirent l'attention qu'on avoit à l'intérêt du bien général. La foibleſſe de dom Henri & les malheurs des temps, avoient fait de ſon royaume un état qui n'étoit plus, à proprement parler, ni une monarchie, ni une répu-

blique, mais un composé de petits tyrans & de scélérats à gages, dont chacun paroissoit sur la scene à son tour; de sorte qu'à peine un mouvement étoit passé, qu'il en renaissoit un autre plus fâcheux. Le roi l'avoit bien éprouvé dans son voyage d'Andalousie. Il avoit sur-tout tâché de réconcilier deux ennemis considérables; c'étoient dom Pédro de Cordoue, comte de Cabra, & dom Alphonse d'Aguillar. Ces seigneurs se haïssoient depuis quelque temps, parce qu'ils s'étoient nui mutuellement à la cour. Dom Alphonse sous l'ombre de cette feinte réconciliation, invita un jour les deux fils du comte à un repas, & les mit l'un & l'autre en prison. Le roi les en ayant fait tirer, le maréchal dom Diégo de Cordoue, l'aîné des fils du comte, demanda à dom Henri la permission de se venger par le duel; ce qui lui fut refusé. Piqué de ce juste refus, le maréchal passa à Grenade, & obtint du roi Maure un champ clos pour se battre avec dom Alphonse, à qui il avoit envoyé un cartel rempli d'injures. Il l'attendit au jour marqué jusqu'au soleil couchant; mais comme son ennemi ne paroissoit point, il s'avisa d'attacher à la queue de son cheval une effigie de dom Alphonse, qu'il traîna dans les rues la face contre terre: fanfaronade

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

ridicule, par laquelle il prétendoit apparemment imiter l'action d'Achille envers le cadavre d'Hector. Tandis qu'il donnoit ce spectacle à Grenade, il crioit de toute sa force : *Voici le traître Alphonse d'Aguilar, qui a été assez lâche pour refuser le cartel.* Sur quoi le maréchal ayant été déclaré vainqueur par le roi de Grenade, il envoya aux seigneurs d'Espagne plusieurs estampes qui représentoient cette comédie.

Dans le même temps, les chevaliers d'Alcantara se soulevèrent contre leur grand-maître, Gomés de Cacérés, qui les avoit maltraités. Cette brouillerie alla si loin qu'on en vint aux armes, & qu'on assiégea des villes. Gomés se trouvant le plus foible, eut recours à son frere Guttiere de Solis, comte de Çoria, & à Garcie Alvarés de Tolede, comte d'Albe : mais celui-ci exigea par engagement la ville de Çoria, qui demeura toujours depuis dans la maison des ducs d'Albe ; car le grand-maître d'Alcantara peu fortifié par ce secours, succomba enfin sous les efforts de ses chevaliers mutinés, & mourut de chagrin après avoir perdu sa dignité. Il fut remplacé par dom Juan de Zuniga, fils du comte de Placentia, que je nommerai désormais le duc d'Arévalo. Les chevaliers s'oppo-

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

ſerent d'abord à cette gratification du pape & du roi : mais la comteſſe Dogna Éléonore de Pimentel tint ferme, & fit tant par ſes menaces & par ſes préſens, qu'elle gagna ou ſoumit tous les chevaliers ; de ſorte que ſon fils reſta poſſeſſeur paiſible de la grande-maîtriſe, juſqu'à ce que cette dignité & les autres pareilles furent réunies dans la perſonne de dom Ferdinand, quoique les chevaliers de ces différens ordres fuſſent alors bien éloignés de croire, qu'il dût un jour devenir leur grand-maître univerſel.

La licence entre les grands étoit montée au comble ; ils ne reconnoiſſoient d'autre droit que celui du plus fort ; l'autorité royale étoit mépriſée, & la juſtice foulée aux pieds. Le comte de Bénaventé & celui de Lémos prirent querelle, & ſe firent juſtice par les armes, ſuivant la maniere du temps. Ce n'étoient pas ſeulement des particuliers qui s'entre-détruiſoient ; les provinces entieres étoient en feu, ſur-tout la Biſcaye, à cauſe des factions d'Ognés & de Gamboa, qui continuoient leurs brigandages & leurs fureurs. Dom Pédro de Vélaſco devenu comte de Haro par la mort de ſon pere, reçut ordre du roi de s'y tranſporter, & pacifia un peu cette contrée en banniſſant les deux principaux chefs.

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

D'un autre côté, les Maures profitant de cette confusion, faisoient des courses & des ravages considérables sur les frontieres d'Andalousie. Enfin le désordre étoit tel, que tous les partis opposés de la cour proposerent au roi de se réunir dans quelque ville, sous la sauvegarde de quatre seigneurs pour apporter, de concert, quelque remede à tant de maux. Mais le roi toujours lâche & inappliqué, promettoit beaucoup & n'exécutoit rien ; de façon que le mal croissoit de jour en jour, & ne lui laissoit pas la liberté de se venger d'Isabelle, comme il l'auroit souhaité.

Toutefois le grand-maître de Saint-Jacques servit ses desirs de ce côté-là ; car ne pouvant empêcher que Ferdinand n'eût épousé la princesse, il chercha du moins à lui susciter un puissant concurrent, pour l'empêcher de devenir roi. Il écrivit en France pour engager Louis XI à demander Dogna Jeanne en mariage pour le duc de Guyenne ; ce qui fut aussi-tôt accepté. Le cardinal d'Albi & le seigneur de Torci de la part du roi de France, le comte de Boulogne & le seigneur de Malicorne pour le duc de Guyenne, vinrent trouver dom Henri à Médina-del-Campo ; & ayant commencé par

le flatter en ſe plaignant beaucoup du procédé d'Iſabelle, & en relevant le mérite de Dogna Jeanne, ils demanderent la ſeconde pour le duc, de la même façon qu'ils avoient demandé la premiere un an auparavant. Outre le grand-maître de Saint-Jacques, ils avoient pour partiſans le duc d'Arévalo, l'archevêque de Séville, les évêques de Siguença & de Burgos, & le comte de Bénaventé. La propoſition plut autant au roi qu'elle déplut à ſa ſœur; mais ſon bon génie la tira encore de cette dangereuſe intrigue, ainſi que nous le verrons.

ANNÉES de J. C. 1470, & ſuiv.

Elle étoit allée à Duegnas avec ſon époux pour plus grande ſûreté de leurs perſonnes; car la ſurpriſe étoit toujours à craindre: au milieu de tant d'alarmes, ils avoient encore le chagrin de voir un mécontent redoutable dans la perſonne de l'archevêque de Tolede, qui ne gouvernoit pas auſſi abſolument qu'il ſe l'étoit imaginé. Ces commencemens de froideur alarmerent ſi fort le roi d'Arragon, qu'il envoya à Ferdinand ſon ſecrétaire Juan Coloma, pour lui faire entendre ſa volonté ſuprême, qui étoit de regarder l'archevêque de Tolede comme un pere, puiſqu'en effet le deſtin du roi de Sicile & de ſon épouſe dépendoit entiérement de lui. Coloma

de la part de dom Juan représenta au jeune roi, que le prélat étoit un homme fier, dissimulé, sensible au moindre dédain, jaloux de son autorité, & capable de porter la vengeance aux derniers excès; qu'après tout, un prince arrivé dans les états étrangers, pour devenir le beau-frere & le successeur d'un concurrent, qui ne cherchoit qu'à le perdre; que l'héritier d'une telle couronne, sans appui, sans argent, sans amis, avoit besoin de conserver ses partisans, & de ménager particuliérement celui à qui il avoit obligation d'un sceptre; qu'enfin la reconnoissance, l'intérêt, l'honneur, tout exigeoit de lui qu'il en usât bien avec l'archevêque; mais le prince n'étoit pas né pour plier ou pour obéir.

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

Le principe du mécontentement étoit une parole peu mesurée qui lui étoit échappée, quoiqu'il fût d'ailleurs très-discret. Mais la crainte de sembler être gouverné l'emporta sur la discrétion dans une rencontre où le prélat l'avoit pris sur un ton décisif, en traitant de quelque affaire à Valladolid. » Sachez, lui dit Ferdinand, » que je n'entends pas » qu'on me gouverne, ni vous ni per» sonne ne devez vous l'imaginer. Je » sais trop ce qu'il en a coûté à plusieurs

» rois de Caſtille «. Ces paroles piquerent au vif Carillo, qui ſe crut bleſſé par l'endroit ſenſible. Il diſſimula néanmoins alors, & ſe comporta déſormais avec plus de précaution ; mais ce ſujet de chagrin étoit trop profondément gravé dans ſon cœur pour ne le pas faire éclater en quelqu'autre maniere. Il prit donc un prétexte de querelle ; il ſe plaignit amérement de ce qu'on lui préféroit Alphonſe Henriqués & Guttiere de Cardénas. Sa jalouſie le porta même à vouloir qu'on les bannît de la cour, ou qu'on lui permît de ſe retirer dans ſes terres. Il s'ouvrit un jour beaucoup plus à Coloma, & lui dit nettement : *Je pourrai bien donner à Iſabelle un retour d'intrigue comme j'ai fait à dom Henri.* En effet, il paroiſſoit plus mécontent d'elle que de ſon époux, je ne ſais par quelle raiſon. Il ajouta que le roi de Caſtille lui avoit fait de grandes offres, & que le parti de la cour le recevroit à bras ouverts ; on commençoit même à dire que Carillo & le grand-maître de St-Jacques étoient d'intelligence, & ce ſoupçon rendoit les grands tellement précautionnés, qu'ils n'oſoient ſe déclarer ni pour l'un ni pour l'autre.

ANNÉES de J. C. 1470, & ſuiv.

Ferdinand ſans trop ſe ſoucier du mécontentement de l'archevêque de To-

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

lede (négligence de jeune prince) renvoya Coloma au roi d'Arragon pour lui expoſer l'état des affaires ; il lui apprenoit l'intrigue de Pachéco, le manege des ambaſſadeurs François, & le deſſein qu'on avoit de lui oppoſer un concurrent auſſi puiſſant que l'étoit le frere du roi de France. Il entroit dans un grand détail pour lui faire entendre, ſur-tout, qu'il avoit un extrême beſoin d'argent, ſoit afin de maintenir ſon parti que ſa diſette décréditoit, ſoit pour ſoutenir ſa dignité, étant contraint de vivre d'emprunt, & n'ayant à ſa dévotion que quatre ou cinq villes au plus, dont la principale, à ſavoir, Valladolid, n'étoit pas trop bien affermie dans ſes intérêts.

Dom Juan n'avoit à donner à ſon fils que bien de la politique, & rien au-delà. Il ſongea d'abord à gagner le marquis de Santillanne, pour tâcher d'obtenir qu'il livrât au parti Arragonois la fille de dom Henri. Le marquis, ſoit feinte, ſoit réalité, parut chanceler quand Pédro Vacca & Coloma entamerent cette négociation. *Hé ! que pourroit*, leur dit-il, *me donner votre maître ?* on parla d'Almunia, ville aſſez conſidérable : *Mais*, repliqua-t-il, *Iſabelle n'a pu venir à bout d'avoir Borgia, comment puis-je eſpérer Almunia !* Sur cela il reprit qu'on le

prenoit pour un autre, ſi on le jugeoit capable d'une pareille trahiſon. Les Arragonois le croyant ébranlé par l'intérêt, entreprirent de le déterminer par l'honneur, en lui montrant, que cette action, loin d'être une perfidie, le couvriroit d'une gloire éternelle ; que Dogna Jeanne étant un ſujet de trouble pour toute l'Eſpagne, & d'ailleurs n'étant pas fille de ſon roi, ce ſeroit ſe déshonorer & trahir la patrie, que de livrer cette princeſſe à la France plutôt qu'à l'Arragon. Le marquis, au-lieu de ſe rendre, rompit la conférence, en montrant aux députés des lettres de dom Henri pour la reine & pour lui, par leſquelles le roi les avertiſſoit de prendre garde que la princeſſe Jeanne ne mangeât rien de ſuſpect, ſur-tout, point de fruits ni de laitages ; reproche indirect, mais ſanglant pour le parti Arragonois, ſoit que le ſoupçon fût fondé ou non.

ANNÉES de J. C. 1470, & ſuiv.

Après tout, dom Juan n'agiſſoit pas, ce ſemble, trop conſéquemment ; car après les profuſions qu'il avoit faites pour acheter des partiſans à ſon fils, il offroit trop peu de choſe au marquis de Santillanne pour une trahiſon de cette importance. Auſſi la fidélité intéreſſée ou ſincere de ce ſeigneur, fut bien mieux récompenſée par la ville de l'Infantado,

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

que lui donna dom Henri, & qu'il érigea en duché : à la vérité cette ville appartenoit au marquis de Villéna, fils du grand-maître, comme étant la dot de la comteſſe de Sant-Iſtevan ſa femme ; mais on lui donna en échange Réquéna avec les droits de la douane ; & il faut croire que cet équivalent valoit au moins ce qu'on lui ôtoit.

Le vieux roi d'Arragon faiſoit jouer encore une autre machine, & c'étoit la principale, mais elle n'eut pas plus de ſuccès. Il étoit queſtion de gagner le grand-maître de St-Jacques ; pour cela Pédro Vacca paſſa une nuit entiere en conférence avec lui. Vacca lui offroit pour ſa ſûreté de remettre en ſa diſpoſition le roi & la reine de Sicile, apparemment pour le flatter en le ſubſtituant à la place de l'archevêque de Tolede mécontent ; mais on exigeoit en revanche qu'il rompît l'alliance avec la France. Comme la négociation languiſſoit ſur ce point-là, on vint à parler d'un accord qui avoit été mis ſur le tapis depuis quatre mois ; ſavoir, que l'amirante de Caſtille promît que l'enfant de Dogna Iſabelle, qui étoit ſur le point d'accoucher, ſeroit mis entre les mains du grand-maître ; qu'on aidât dom Ferdinand à recouvrer la principauté de Ca-

talogne, ou que lui & ſon épouſe ſe tinſſent dans une ville du parti de dom Henri avec des ſûretés ; qu'enfin on fit un triple mariage des trois filles du grand-maître, avec trois petits-fils de l'amirante ; l'un fils de dom Alphonſe Henriqués, l'autre du marquis d'Aſtorga, & le troiſieme du comte d'Albe. L'évêque de Çoria, dom Inigo Manrique, pourſuivit cette négociation : mais après qu'elle eût été communiquée à l'archevêque de Tolede, qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de conſulter & d'écouter malgré ſes mécontentemens, il y changea quelque choſe de ſa propre autorité ; il conſeilla de propoſer une Dogna Jeanne, bâtarde d'Arragon, pour le comte d'Uruegna, neveu du grand-maître, & dom Alphonſe pareillement bâtard d'Arragon, pour une des filles de Pachéco. Mais Pachéco les jouoit tous, & dans ſes vues toutes ces négociations n'étoient que de purs amuſemens ; il ne s'y prêtoit & ne feignoit de pancher pour Iſabelle, qu'afin de gagner du temps, & de terminer l'affaire du mariage de Dogna Jeanne de Caſtille. Il étoit déja concerté, lorſque Dogna Iſabelle accoucha à Duegnas le 2 octobre 1470 d'une fille, qu'on nomma Iſabelle comme ſa mere. Une marque aſſez ſingu-

ANNÉES de J. C. 1470, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

liere de la fermeté & de la façon de penſer de cette princeſſe, c'eſt que durant les douleurs de l'enfantement, elle ſe fit voiler le viſage, pour n'y laiſſer paroitre aucune marque de foibleſſe; ce qu'elle pratiqua toujours depuis.

Le roi voyant que les pourparlers & les conférences augmentoient le nombre des partiſans de ſa ſœur, qui étoit ſoutenue d'une héritiere, commença par uſer des voies de fait; & avant que de lui déclarer la guerre dans les formes, il lui enleva Médina-del-Campo, ville de ſon appanage, accordée par le traité de Guiſando. Il fallut même qu'elle veillât à la ſûreté d'Avila, dont on craignoit que le grand-maître ne s'emparât.

Quelque temps après les couches d'Iſabelle, la cour s'étoit tranſportée à Ségovie pour y recevoir Dogna Jeanne, qu'on devoit y amener de Guadalajara, & pour y gagner le jubilé accordé tout récemment par Paul II. Les ambaſſadeurs de France avoient prié dom Henri de ſe joindre à Louis XI pour aſſembler un concile général contre ce pape; mais le roi de Caſtille aſſez embarraſſé chez lui ſans chercher de nouvelles affaires au dehors, ne jugea pas à propos de ſe brouiller avec la cour de Rome, pour épouſer les querelles du roi de France.

La reine avoit déja amené ſa fille comme en triomphe à Ségovie, lorſque la joie fut troublée par une émeute qui ſurvint à Valladolid, entre les vieux & les nouveaux Chrétiens. Ferdinand & Iſabelle ſortirent incontinent de Duegnas, & dans la crainte de perdre une ville auſſi importante que Valladolid, ils y accoururent pour appaiſer la ſédition ou pour en profiter; mais comme ils étoient logés chez Juan de Rivero, leur partiſan & l'ennemi des Juifs, peu s'en fallut que les mutins n'aſſiégeaſſent ſa maiſon & ne priſſent les princes. L'évêque de Salamanque les ſauva heureuſement, & les fit repaſſer à Duegnas, non ſans avoir évité un grand danger; car les nouveaux Chrétiens appellerent à leur ſecours dom Henri, qui ſe rendit maître de la ville, confiſqua la maiſon de Rivero, & la donna au comte de Bénaventé, avec le ſoin de défendre Valladolid, qui fut ainſi enlevé à Ferdinand.

ANNÉES de J. C. 1470, & ſuiv.

Il ne reſtoit plus pour achever de le déſeſpérer, qu'à conclure le mariage de Dogna Jeanne: c'eſt à quoi le roi ſongea ſérieuſement après ſon retour à Ségovie; il hâta les préparatifs de la cérémonie, & afin de la rendre plus ſolemnelle, il choiſit une plaine proche le

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

monaſtere de Paular, nommée la Vallée de Loçoya, entre Ségovie & Buytrago. Il s'agiſſoit d'effacer la honte dont il avoit couvert ſa fille en la déshéritant; il falloit pour cela caſſer l'acte qui inſtituoit Iſabelle héritiere de Caſtille, & rendre à la tendreſſe paternelle ce qu'il lui avoit ôté par politique. C'étoit-là le coup fatal qu'on préparoit à Iſabelle; mais on tenoit la choſe ſecrete, & on ne parloit publiquement que de la cérémonie du mariage. Enfin un vendredi 26 d'octobre, le roi ſe tranſporta au lieu marqué avec la reine ſon épouſe, la princeſſe ſa fille, les ambaſſadeurs de France & toute la cour. Dogna Jeanne étoit accompagnée des ducs d'Arévalo & de Valentia, du grand-maître de Saint-Jacques, des comtes de Bénaventé, de Miranda & de Sainte-Marthe, de l'archevêque de Séville, & de toute la maiſon des Mendozes. Elle étoit richement parée, & portoit ſur la tête une guirlande d'or aſſez ſemblable à une couronne; marques frivoles d'une dignité à laquelle le Ciel ne l'avoit pas deſtinée. Elle n'avoit pas encore neuf ans accomplis, étant née en janvier 1462; mais quoiqu'enfant, elle laiſſoit entrevoir des qualités qui n'auroient point déshonoré le trône, &

qui méritoient qu'on la crût fille d'un roi. Son eſprit au-deſſus de l'âge, ſa beauté naiſſante ; je ne ſais quelle dignité qui brille dans les traits des ſouverains à tout âge, & ſur-tout ſes malheurs lui attiroient la compaſſion, non-ſeulement de ſon parti, mais de ceux même qui avoient intérêt à la faire paſſer pour la fille de la Cuéva. ANNÉES de J. C. 1470, & ſuiv.

La cour étoit ſi nombreuſe, & le concours du peuple ſi conſidérable, que cette fête égala preſque celle de Guiſando, qui s'étoit faite un an auparavant en faveur d'Iſabelle. Dès qu'on fut arrivé au lieu deſtiné, les ſeigneurs qui accompagnoient la reine ſe détacherent pour baiſer la main du roi, & ceux qui ſuivoient le roi firent de même à la reine & à ſa fille, auſſi-bien que les ambaſſadeurs François, qui étoient les plus intéreſſés à rendre la ſcene ſérieuſe. Elle le fut en effet : car après cette cérémonie, le licencié Antoine Nugnés de Ciutard Rodrigo eut ordre de lire à haute voix un écrit qui contenoit en ſubſtance, que dom Henri pour pacifier les troubles ayant déclaré ſa ſœur princeſſe des Aſturies, & Iſabelle de ſa part n'ayant répondu à cette généroſité qu'en ſe mariant contre ſon ſerment & contre la volonté de ſon frere & de ſon roi, il

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

révoquoit l'acte public en sa faveur, la déclaroit déchue de ses droits à la couronne, & la déshéritoit solemnellement; qu'en sa place il reconnoissoit pour son héritiere Dogna Jeanne, & qu'il entendoit qu'elle fût rétablie dans tous ses droits, nonobstant ce qui s'étoit passé l'année précédente. Après cette déclaration, le cardinal d'Albi somma publiquement le roi & la reine de jurer, s'ils croyoient véritablement que Dogna Jeanne fût fille de dom Henri; l'un & l'autre jurerent sans hésiter, qu'ils l'avoient toujours regardée comme telle; serment dont les historiens d'Espagne font grand bruit, comme s'il eût été faux : mais l'équitable postérité, & l'étranger moins intéressé que les Espagnols à flatter Ferdinand & Isabelle, en jugeront peut-être d'une autre façon. Du moins ils suspendront leur jugement, & n'oseront condamner un roi malheureux, qui malgré ses variations de conduite à l'égard de Dogna Jeanne, n'avoua pas même une seule fois, qu'elle ne fût pas sa fille.

Dès que cette étrange parole eût été exigée & prononcée, les prélats, les seigneurs & les ambassadeurs qui n'en vouloient pas davantage, sans se soucier de ce qui en étoit au fonds, s'a-

vancerent pour baiſer la main de la nouvelle princeſſe des Aſturies., & pour lui réitérer le ſerment que la plupart d'entr'eux avoit autrefois ſi horriblement violé dans la ſcene d'Avila. Le cardinal ambaſſadeur produiſit une bulle de Paul II, qui aboliſſoit le ſerment prêté à Iſabelle, de même que le légat Antoine de Vénéris ayoit avant lui diſpenſé les ſeigneurs, au nom du même pape, du ſerment qu'ils avoient fait à Dogna Jeanne : ainſi la bizarrerie des conjonctures balançoit la deſtinée des deux princeſſes, en abaiſſant l'une & en élevant l'autre, ſans fixer la couronne ſur aucune des deux. Ce qui eſt remarquable dans cette rencontre, c'eſt que le marquis de Santillanne, l'évêque de Siguença & les Mendozes leurs freres, qui paroiſſoient ſi attachés à Dogna Jeanne, s'excuſerent alors de prêter le ſerment, & prirent pour prétexte, qu'il étoit inutile de réitérer ce qu'ils avoient déja fait : ſoupleſſe de fins courtiſans, qui voulurent apparemment par cette ruſe ſe ménager une reſſource dans Iſabelle, dont ils embraſſerent bientôt après le parti.

ANNÉES de J. C. 1470, & ſuiv.

Tout ceci n'étoit qu'un préliminaire au mariage de Dogna Jeanne avec le duc de Guyenne. Le licencié ayant donc

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

publié la volonté du roi sur ce sujet, le comte de Boulogne montra aussi-tôt la procuration du duc pour fiancer la princesse en son nom : sur quoi le cardinal prit la main de la princesse & celle du comte, les joignit, & les fit lever en haut à la façon de France, dit Zurita : puis on entendit le bruit des tambours & des trompettes, qui annoncerent aux spectateurs, que le duc & l'infante étoient fiancés. La cour s'en retourna fort contente à Ségovie, & les ambassadeurs encore plus satisfaits prirent la route de France, après avoir pensé périr par un orage violent, qui les surprit au retour de la Vallée de Loçoya.

Cette action d'éclat eut le même sort dans l'esprit des peuples, que celles qui s'étoient déja faites en pareille matiere. Ils se voyoient par là replongés dans une guerre civile ; ainsi cela ne leur plut que médiocrement, outre qu'ils sentoient beaucoup plus d'inclination pour Ferdinand & pour Isabelle, qui affectoient un grand amour de la justice & de la paix, que pour dom Henri, qui abandonnoit son royaume au caprice de son ministre & au brigandage de ses courtisans. Quant à Ferdinand & à son épouse, dès qu'ils sûrent ce qui c'étoit passé au monastere de Paular, ils jugerent à propos

pos d'écrire au roi la lettre ſuivante.

ANNÉES de J. C. 1470, & ſuiv.

„ Très-haut & très-puiſſant roi & „ ſeigneur, votre alteſſe n'a pas oublié „ qu'au mois d'octobre de l'année pré- „ cédente, nous lui envoyâmes Pédro „ Vacca, Diégo de Ribera, & Louis de „ Anteçana (c'étoient les trois députés „ dont j'ai parlé) avec des lettres de „ créance, pour lui notifier notre ma- „ riage, & les motifs qui nous avoient „ fait paſſer outre, ſans attendre vos „ ordres, & pour vous aſſurer que cela „ ne s'étoit fait que par égard à votre „ ſervice, vous conjurant de ne pas nous „ en ſavoir mauvais gré, & vous offrant „ notre obéiſſance & nos ſervices avec „ tout le reſpect & toute la ſoumiſſion „ poſſibles «.

Après cet exorde, les princes le faiſoient ſouvenir de ſa réponſe ambiguë; ils ſe plaignoient de n'en avoir pas encore reçu de poſitive, ni en bien ni en mal : ils faiſoient valoir la ſincérité avec laquelle ils avoient, diſoient-ils, engagé les villes de leur parti à ſe ranger à l'obéiſſance du roi. On le prioit de conſidérer, que des avances ſi reſpectueuſes n'avoient été payées que de chagrins éternels; que certains courtiſans mal intentionnés avoient propoſé & formé une alliance étrangere; qu'enfin les fre-

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

mens passés en faveur d'Isabelle & autorisés par le roi, avoient été publiquement violés & anéantis par lui-même; on le supplioit du moins avant que d'en venir aux voies de rigueur, d'assigner une ville libre & gardée par quatre seigneurs neutres, pour y avoir une entrevue avec lui. » Nous prions votre seigneurie, ajoutent-ils, d'assembler les députés des » villes, afin qu'ils jugent souverainement de vos raisons & des nôtres «. Ils demandoient pour arbitres dom Pédro Fernandés de Vélasco, comte de Haro, avec quatre religieux, prélats des ordres de S. Dominique, de S. François, de S. Jerôme & des Chartreux, promettant de s'en tenir à leur décision; c'est qu'ils savoient bien qu'elle leur seroit favorable. » Enfin, disent-ils, » nous conjurons votre alteſſe par le » souverain scrutateur des cœurs, de » ne pas nous refuser cette justice, » que vous devez à vous-même & à » vos états; justice au reste si naturelle, qu'après vous l'avoir demandée » plusieurs fois en particulier, nous » croyons devoir vous sommer en public, de nous la faire à la face de » toute l'Europe, afin qu'en cas de refus de votre part, & d'efforts de la » nôtre pour soutenir l'équité de notre

» cauſe, nous ſoyons dégagés aux yeux
» de tout le monde de ce que nous de-
» vons à Dieu & aux hommes. Quoi
» qu'il en ſoit, la derniere grace que
» nous ſupplions votre ſeigneurie de
» nous accorder, c'eſt au moins une
» réponſe préciſe & prompte «.

ANNÉES de J. C. 1470, & ſuiv.

Elle ne tarda pas à venir telle que les princes l'avoient attendue, c'eſt-à-dire, nette, courte, mais peu favorable; car il ne s'agiſſoit plus de paroles, il étoit queſtion d'agir de part & d'autre. Cependant le royaume étoit toujours dans une horrible confuſion. Les grands dont l'ambition n'étoit point refrénée par l'autorité, étoient devenus, ainſi que je l'ai dit, autant de petits tyrans aſſez ſemblables aux ſeigneurs François, dans les temps malheureux de la monarchie de France, où les rois n'étoient au plus que les premiers parmi des égaux mutins, & preſque toujours indépendans. Il ſeroit difficile de raconter en détail toutes les uſurpations qui ſe faiſoient alors en Caſtille. C'étoit l'uſage, que ceux qui pouvoient ſe ſaiſir de quelque place ne manquoient pas de le faire, ſans ſe mettre en peine des meurtres, des brigandages, & des crimes affreux qui étoient ou les ſuites, ou le principe de ces petites guerres civiles. Le grand-maître

ANNÉES de J. C. 1470, & suiv.

étoit l'ame ſecrete de ces uſurpations ; il crut qu'en livrant le royaume à une dépréda-tion générale, il ruineroit bien plus ſûrement le parti de Ferdinand, & conſerveroit beaucoup mieux ce qu'il uſurpoit lui-même, qu'en faiſant à ce prince une guerre ouverte dont le ſuccès étoit toujours incertain.

Fondé ſur cette politique, il s'étoit ſaiſi de la ville d'Alcaras, place à ſa bienſéance, à cauſe du voiſinage de Villéna, marquiſat qu'il avoit donné à ſon fils. Il comptoit bien que le roi le confirmeroit dans la poſſeſſion de cette ville. La choſe arriva comme il l'avoit prévue, & ce fut un exemple très-pernicieux ; car pluſieurs autres le ſuivirent, ſur-tout le comte de Bénaventé, qui s'empara de Villalva, & chaſſa de ſa propre autorité le *merin-majeur* (officier conſidérable de Valladolid), pour donner cette dignité à dom Pédro Pimentel ſon frere, dans l'eſpérance de faire agréer cette injuſtice à la cour. Elle ratifioit, en effet, ce qu'elle ne pouvoit empêcher : c'eſt ainſi que dom Rodrigo Ponce de Léon, comte d'Arcos, obtint du roi à la ſollicitation du grand-maître à titre de marquiſat, la ville de Cadis, que ſon pere avoit uſurpée pendant la révolte, & ce don paſſa pour une dot, parce que dom

Rodrigo avoit épouſé Dogna Béatrix, fille du grand-maître. Ferdinand de Pulgar a fait une peinture allégorique de ſes uſurpations dans ſon Églogue, ou plutôt dans ſa Satyre, où ſous le nom de deux bergers, il raconte les déplorables aventures de ſa patrie. ANNÉES de J. C. 1470, & ſuiv.

Les guerres particulieres n'étoient pas moins fréquentes que les uſurpations. Dès que deux ſeigneurs avoient quelque mécontentement l'un de l'autre, ils levoient ſans autre cérémonie autant de troupes qu'ils pouvoient, & vuidoient leur différend par les armes, comme auroient fait deux princes ſouverains. C'eſt ainſi que dom Manuel Ponce de Léon, frere du comte d'Arcos, ſe battit dans les formes de la guerre avec dom Ferdinand de Vélaſco, aſſez près de la cour. André Cabréra courant les ſéparer par ordre du roi, tomba de cheval dans un chemin poudreux ſans qu'on s'en apperçût, & penſa être écraſé par les chevaux. D'un autre côté les comtes de Haro & de Trévigno, ayant pris querelle pour un ſujet très-léger, la terminerent de la même façon, avec cette différence, que le ſecond, loin de finir la guerre par la victoire qu'il remporta, s'en ſervit pour ranimer les troubles de Biſcaye, en y faiſant rentrer les chefs des mutins, & en

ANNÉES de J. C. 1471, & suiv.

se mettant à leur tête pour venir à bout de son ennemi, que le roi avoit commis, afin de pacifier cette province. Il en coûta aux uns & aux autres bien du sang, & au roi une partie de son autorité : car outre qu'il étoit offensé & désobéi, il fallut encore qu'il s'abaissât à devenir le médiateur de ceux qu'il devoit punir comme coupables.

Il est vrai qu'il montra d'abord plus de vigueur à l'égard de l'archevêque de Tolede & de l'évêque de Ségovie, dom Arias, afin de les détacher du parti de Ferdinand. Il engagea Vasco de Contréras à enlever au premier la fortereſſe de Perales. Celui-ci obéit ponctuellement ; mais l'archevêque piqué au vif, y accourut avec dom Arias à la tête de quelques troupes, de façon que le roi crut devoir s'y transporter lui-même pour l'épouvanter. Il alla donc à Madrid au commencement de l'année 1471, & delà au siege de Perales ; en sorte que Carillo fut contraint de lâcher prise & de se retirer. Il est assez étonnant que ce prélat mécontent de Ferdinand, ne se rendit ni aux offres ni aux menaces de dom Henri ; mais qu'il affectât au contraire une espece d'indépendance, qui le rendoit également redoutable au parti qu'il servoit malgré lui, & aux royalistes

qui vouloient le soumettre ou le gagner.

ANNÉES de J. C. 1471, & suiv.

Comme la force des armes ne l'avoit pas assez humilié, non plus que l'évêque de Ségovie son ami, pour les contraindre de se ranger à leur devoir ; le roi au-lieu d'employer la douceur, qui peut-être auroit réussi à la longue, s'avisa d'emprunter du pape les armes spirituelles pour les combattre, ou du moins pour rejeter sur eux la haine publique. Il en obtint deux brefs, l'un contre l'évêque, auquel on ordonnoit de se rendre en personne à Rome, dans le terme de quatre-vingt dix jours, l'autre contre l'archevêque, à qui le pape commandoit de rentrer dans l'obéissance du roi ; faute de quoi il nommoit pour commissaires quatre chanoines de Tolede, avec ordre de lui faire son procès dans les formes. Ces brefs notifiés n'eurent aucune suite, si ce n'est aux dépens de dom Henri : car l'archevêque choqué de cette conduite, s'excusa sur ce qu'il avoit prêté le serment à Isabelle par ordre du roi ; & comme les chanoines firent mine de procéder, il en vint aux voies de fait suivant sa coutume, surprit trois des commissaires, & ne les rendit qu'en échange des amis que le roi lui avoit enlevés à son tour. C'est ainsi que le souverain se déshonoroit de plus en plus, en faisant

ANNÉES de J. C. 1471, & suiv.

la petite guerre avec un prélat, son sujet. Ce qui est singulier dans cette affaire, c'est que le grand-maître de St-Jacques appaisa encore cette brouillerie, & sauva le prélat, malgré le refus qu'il fit d'accepter des forteresses pour lui & pour ses deux fils, à condition de quitter le parti des princes, comme si tous les grands du royaume se fussent accordés au milieu de leurs divisions à entretenir une sorte d'intelligence, qui maintenoit leur pouvoir & leur domination. A la vérité, les Hermandades faisoient leur devoir, en punissant les brigands du bas étage, & en arrêtant, autant qu'elles le pouvoient, l'avidité de la noblesse : mais ce remede étoit peu efficace, & déplaisoit d'ailleurs au grand-maître, qui ne feignoit pas de dire, que cela s'appelloit soumettre la noblesse à la roture.

Nonobstant ces maux, le roi pensoit tout de bon à chasser de Castille Ferdinand & Isabelle, afin, disoit-il, de pouvoir ensuite remédier aux autres calamités ; mais le grand-maître lui fit changer de pensée, & lui persuada d'user d'une politique plus artificieuse pour détruire insensiblement leur parti, outre qu'il falloit songer d'abord à pacifier Tolede & Séville, qui étoient déchirées par des divisions intestines, & à réprimer

les Maures qui avoient fait de grands ravages, & un riche butin en Andalousie. ANNÉES de J. C. 1471, & suiv.

Ferdinand de son côté voyoit bien de quelle conséquence il lui étoit de regagner l'archevêque de Tolede à quelque prix que ce fût. Il en vint en effet à bout par ses bonnes manieres ; & après avoir attiré à son parti quelques places, entre autres Sépulvéda en Castille la vieille, il remit ses affaires entre les mains & sous la conduite de Carillo, à Tordelaguna, qui lui appartenoit.

Tandis que le déplorable dom Henri, sans suivre de route certaine, couroit çà & là pour éteindre le feu des discordes, & pour soutenir les diverses parties d'un royaume qui s'écrouloit, le grand-maître attendoit impatiemment le duc de Guyenne ; mais ce prince sollicité de devenir le gendre du duc de Bourgogne, & ne sachant trop à quel prix il deviendroit celui de dom Henri, s'étoit dégoûté de cette derniere alliance sur laquelle le roi de Castille avoit tant compté. Ce malheureux pere outré de douleur de voir sa fille dédaignée de toute l'Europe, & devenue le jouet de tant de princes, qui recherchoient plus sa couronne que sa personne, courut de dépit à Badajoz, pour offrir l'une & l'autre au roi de Portugal ; mais pour tout fruit de ses empres-

ANNÉES de J. C. 1471, & suiv.

sémens, il en essuya encore un refus entre Badajoz & Yelves. Le roi Portugais se défioit du grand-maître, & encore plus de ses forces contre les rois de Sicile & d'Arragon, qui devenoient plus redoutables à mesure qu'on leur donnoit le temps de se fortifier; & à dire le vrai, dom Henri ne donnoit, ce semble, pour dot à sa fille que le triste soupçon de fille illégitime, avec un sceptre qui n'étoit presque plus à lui, & qu'il auroit fallu acheter trop chérement. Tout cela fit ouvrir les yeux au roi de Portugal; de sorte qu'il prit le parti de marier son fils à la cousine de ce prince, Dogna Éléonore, fille de l'infant Ferdinand duc de Viseu, avec dispense du pape Sixte IV, qui venoit de succéder à Paul II.

Le roi de Castille rebuté de ce côté-là, se voyoit réduit à renouer avec le duc de Guyenne, & il y pensoit sérieusement, lorsqu'on reçut la nouvelle de sa mort arrivée à Bourdeaux le 12 de mai de l'an 1472, mort si avantageuse à Louis XI, qu'on le soupçonna d'en avoir été l'auteur, & d'avoir fait empoisonner son frere par l'abbé de S. Jean d'Angeli son aumônier, jusque-là que Brantôme raconte avoir ouï dire à un chanoine, que le roi de France fit à Notre-Dame de Cléri cette priere en présence

d'un fou qui la publia depuis : *Sainte Dame obtenez-moi le pardon pour avoir empoiſonné mon frere.* Il eſt vrai que l'abbé d'Angeli ayant invité à un repas le duc de Guyenne, & Marguerite Montſoreau ſa maîtreſſe, leur partagea une pêche. Peu de temps après la dame s'en trouva mal & mourut : à l'égard du prince, il ne fit que languir depuis ce fatal repas. On en dreſſa le procès dans les formes, & après la mort de l'abbé, le roi non-ſeulement ſe fit rendre toutes les pieces du procès, mais encore il combla de biens Louis d'Amboiſe, évêque d'Albi, l'un des commiſſaires, & Pierre de Sacierges, depuis maître-des-requêtes, commis auſſi à l'examen de cette affaire. Après tout, on ne peut rien aſſurer ſur de pareilles matieres ; & il ſuffit de remarquer en paſſant, que malgré les apparences un hiſtorien doit toujours laiſſer dans les termes du doute des crimes ſemblables, à moins qu'ils ne ſoient inconteſtablement avérés.

ANNÉES de J. C. 1472, & ſuiv.

Dom Henri, privé de tout eſpoir du côté de la France, tourna encore les yeux vers le Portugal, pour tâcher de ménager à ſa fille un époux roi ; mais la tentative qu'il fit dans la ſuite, ne fut pas plus heureuſe que celle qu'il avoit faite dans ſon dernier voyage à Badajoz. Ce

ANNÉES de J. C. 1472, & suiv.

voyage avoit été assez triste pour lui : car outre le peu de succès de son entreprise, il avoit eu le chagrin de se voir refuser l'entrée de la ville par le comte de Féria qui en étoit gouverneur, sous prétexte que le roi la donneroit aussi-tôt au grand-maître de Saint-Jacques, homme insatiable, qui avoit en effet été cause que Sépulvéda s'étoit rangée au parti de Ferdinand ; parce que le ministre avoit extorqué du roi la donation de cette place. Pour surcroît, dom Henri perdit encore dom Pédro Gonzalés de Mendoza, évêque de Siguença, qui refusa nettement de le suivre ; & qui bientôt après se dévoua lui & toute sa maison à Dogna Isabelle, indigné qu'il étoit d'avoir manqué le chapeau de cardinal qu'il attendoit, & que Pachéco, en le supplantant, avoit obtenu pour son propre neveu dom Louis d'Acugna, évêque de Burgos. Enfin les mouvemens de Séville & de Tolede étoient inquiétans.

A Séville le duc de Médina-Sidonia ayant pris querelle avec le marquis de Cadis, le chassa de la ville, & l'obligea de se retirer à Xérés. Celui-ci soutenu des chevaliers de Saint-Jacques & de Calatrava, & sur-tout de son beau-pere Pachéco, revint à la charge, & dans le combat ayant tué deux bâtards de son en-

nemi, il lui prit sa ville de Médina-Sidonia ; de sorte que le roi fut contraint d'y envoyer Inigo Lopés de Mendoza, comte de Tendilla, qui par son adresse vint à bout de réconcilier ces deux seigneurs. La querelle de Tolede étoit plus délicate & plus difficile à appaiser ; elle étoit causée par le parti du comte de Cifuentes, qui favorisé du grand-maître, vouloit épouser malgré le roi la fille du comte de Fuensalida. Il en arriva bien des malheurs qu'on peut imputer, comme tous ceux dont je viens de parler, au grand-maître de St-Jacques, qui troubloit & pacifioit le royaume à son gré.

ANNÉES de J. C. 1472, & suiv.

Cette année 1472, si funeste au roi de Castille, fut plus heureuse pour le roi d'Arragon, & conséquemment pour le roi son fils dom Ferdinand. Le vieux roi commençoit enfin à respirer après tant de fléaux qui avoient inondé ses états. Il avoit réduit Gaston de Foix son gendre à se retirer au fond du Béarn, & à se contenter de régner en Navarre après lui : il avoit vu mourir peu de temps après, c'est-à-dire, le 22 novembre 1469, l'infant Gaston, fils aîné de son ambitieux gendre. Ce jeune prince âgé seulement de 26 ans, s'étant extrêmement distingué dans un tournois au sujet du duc de Guyenne, avoit été si rudement

ANNÉES de J. C 1472, & suiv.

bleſſé à l'œil d'un éclat de lance, qu'il avoit expiré ſur le champ. Le roi d'Aragon avoit encore conclu un nouveau traité à Olite, avec ſa fille Dogna Éléonore, au mois de mai de l'an 1471, pour la réduire au titre de gouvernante de la Navarre : enfin pour mettre le comble à la joie de dom Juan, Barcelone, ce boulevard imprénable des révoltés, ſe rendit à lui le 17 de novembre de la préſente année, ou dans l'année 1471, à en croire le pere Alézon. Véritablement le bonheur de dom Juan fut un peu troublé par le comte de Lérin, de la faction Beaumontoiſe. Voici le fait tiré d'après l'auteur que je viens de citer, & bien différent du récit qu'en fait Garibai, qui étoit moins inſtruit ſur cette matiere.

Le comte de Lérin & ceux de ſon parti, mécontens du traité d'Olite entre le roi & la princeſſe, parce qu'ils ſavoient que ce traité étoit favorable aux Grammontois, apprirent que Dogna Éléonore devoit ſe tranſporter à Pampelune où ils dominoient. Ils lui firent ſignifier qu'elle pourroit y venir en qualité de reine, mais non de gouvernante ; & la prierent de plus, de ne point amener avec elle le maréchal Pierre de Navarre leur ennemi, ſans quoi la ville lui

fermeroit les portes. La princeſſe piquée de cette déclaration, profita de l'abſence du comte de Lérin, pour tâcher de ſurprendre Pampelune, par le moyen d'une intelligence qu'elle avoit avec ceux de la faction de Grammont. La nuit marquée pour l'exécution, le maréchal arriva à une porte nommée la Zapateria, que Jean de Athondo devoit lui ouvrir ; mais comme il tardoit à venir, les gens du maréchal tenterent de rompre la porte. Un boulanger voiſin ayant entendu le bruit, courut en avertir le frere du comte de Lérin, Philippe de Beaumont, qui s'étant rendu là avec main-forte, rencontra le maréchal déja entré dans la ville, & le preſſa tellement, qu'après l'avoir ſerré de près dans une rue, il lui fit le traitement que le maréchal deſtinoit, dit-on, lui-même à Philippe & aux Beaumontois, c'eſt-à-dire, qu'il les maſſacra avec ſa ſuite.

ANNÉES de J. C. 1472, & ſuiv.

Cette affaire fit beaucoup de bruit, & déplut infiniment au roi d'Arragon ; mais il fut conſolé par la mort de ſon gendre Gaſton de Foix, qui paſſant par Roncevaux pour aller ſoutenir ſon épouſe, tomba malade & mourut, au mois de juin de l'année 1472, âgé de 50 ans, prince véritablement grand s'il eût eu moins d'ambition. Il rendit autant de

ANNÉES de J. C. 1472, & suiv.

services à la France, qu'il causa de chagrins au roi son beau-pere : mais il fut bien puni de ses projets ambitieux, puisqu'il ne profita pas de la mort de dom Carlos, & qu'il mourut sans avoir porté le titre de roi de Navarre, ne laissant pour successeur qu'un petit-fils en bas âge, nommé François Phœbus, qui ne régna pas long-temps, & dont la mort fit passer le sceptre de Navarre dans la maison de France, après l'avoir mis dans celle d'Albret, par le mariage de sa sœur Dogna Catherine avec Jean d'Albret.

Dom Juan, roi d'Arragon, se voyoit donc arrivé à une vieillesse avancée, mais plus tranquille, & en état de maintenir la succession de la Castille dans la personne de Ferdinand, il n'avoit pas besoin de faire de nouveaux efforts, puisque sa situation plus heureuse, son nom toujours redoutable, la conduite de son fils, & enfin le hazard des événemens en Castille, agissoient de concert avec ses vœux. Il seroit difficile de suivre en détail tous les mouvemens du cabinet, pour ou contre Isabelle ; mais on voit du moins par ce qui en paroît, que toutes les mesures qui lui étoient contraires se trouvoient rompues par la licence & les troubles qui agitoient incessamment ce royaume. Toutefois le grand-maître de

St-Jacques noua une nouvelle intrigue qui penſa déconcerter le parti Arragonois. Il ſavoit que le roi de Caſtille ne deſiroit rien plus ardemment que de voir Dogna Jeanne mariée, & qu'il étoit inconſolable d'avoir vu manquer tous les partis ſur leſquels il avoit compté. Pachéco pour le dédommager de ces pertes, & pour jeter la diviſion juſque dans l'Arragon même, réſolut de faire épouſer à la princeſſe Caſtillane un prince Arragonois. Rien n'étoit plus heureuſement imaginé que cette alliance ; car il avoit jeté les yeux ſur l'infant dom Henri, duc de Ségorbe, prince chéri du roi dom Juan, couſin du roi de Sicile. Cette trame fut ſi finement ourdie, que les princes intéreſſés à cette affaire furent long-temps trompés ; l'un, ſavoir, Ferdinand, parce qu'il ne l'apprit que tard, & qu'il crut d'abord qu'il s'agiſſoit pour l'infant d'une fille du grand-maître ; l'autre, je veux dire dom Juan ſon pere, parce qu'il s'obſtinoit à n'en vouloir rien croire. Son fils, dès qu'il fut la choſe, lui en écrivit en des termes fort précis, & lui manda nettement, qu'il falloit ſans délai s'aſſurer du duc de Ségorbe, & confiſquer ſes états. Cette nouvelle fut mal reçue de dom Juan, dont l'amour aveugle pour le duc, joint à un rafine-

ANNÉES de J. C. 1472, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1472, & suiv.

ment de politique, l'empêchoit de croire & de voir ce qui étoit. Il répondit au roi de Sicile, que la connoissance qu'il avoit des affaires de Castille & des affaires du grand-maître, ne lui permettoit pas d'ajouter foi à de pareils bruits; qu'il savoit trop ce que sa crédulité passée lui avoit coûté : que c'étoit malgré lui qu'il avoit consenti à l'emprisonnement de dom Carlos, son fils aîné; qu'il ne l'avoit fait qu'après avoir appris de l'amirante de Castille, que dom Carlos vouloit se marier à Dogna Isabelle pour le détrôner lui-même : qu'encore il ne s'étoit rendu à ces bruits, dont il avoit depuis reconnu la fausseté, qu'en considération des larmes de la mere de Ferdinand; qu'on devoit réfléchir sur les suites affreuses de ce premier sacrifice; qu'en un mot il étoit las des voies de rigueur. » Ce sont-là, ajoutoit-il, des » stratagêmes du grand-maître, qui » s'étudie à brouiller dans l'Arragon » par de semblables rumeurs. En effet, » si la chose étoit comme vous la » croyez, l'infant & Béatrix sa mere » resteroient-ils si tranquilles; l'un » dans le Lampourdan, & l'autre avec » moi dans le monastere de Pédrulas? » Après tout, que gagneroient-ils? » ils hazarderoient tout pour de pures

» chimeres «. La lettre étoit datée du 19 ſeptembre 1472 ; le même jour il parla à l'infante qui ne fit que rire de ces bruits, & qui lui dit enſuite ſérieuſement, qu'on cherchoit par-là à les mettre mal enſemble ; qu'en un mot il n'étoit nullement queſtion de ce mariage, dont on lui donnoit de ſi malins ſoupçons. ANNÉES de J. C. 1472, & ſuiv.

La choſe ſe trouva cependant ſi véritable, que le roi de Sicile crut devoir aller lui-même à Barcelone pour détromper dom Juan ; voyage inutile, & qui penſa coûter cher à ſes intérêts, quoiqu'en chemin il eût reçu une viſite du cardinal de Borgia, que le nouveau pape envoyoit en Eſpagne en qualité de légat, avec la nouvelle de la diſpenſe pour le mariage d'Iſabelle : car outre que Ferdinand ne gagna rien ſur le roi ſon pere qui par tendreſſe ou autrement, s'obſtina à ne pas croire qu'on voulût ſupplanter ſon fils, il donna le temps à ſes ennemis de ſe brouiller en Caſtille.

Le grand-maître en concertant le mariage de l'infant dom Henri, avoit déja regagné le comte de Bénaventé, oncle de ce prince. Mais pour tirer plus de profit de l'abſence du roi de Sicile, il ſongea à lui enlever l'évêque de Siguença & toute la maiſon des Mendozes & des Vélaſco.

ANNÉES de J. C. 1472, & suiv.

J'ai déja dit, que l'évêque de Siguença peu de temps auparavant s'étoit aliéné du roi, & avoit offert ſes ſervices & ceux de toute ſa maiſon à dom Ferdinand. Le motif de ce changement étoit non-ſeulement le chagrin d'avoir manqué le cardinalat, mais encore une alliance que Ferdinand avoit ménagée avec lui dans un voyage à Guadalajara, où il avoit marié ſa niece Blanche de Navarre, fille naturelle de dom Carlos, avec Louis de la Cerda, comte de Médina-Céli, neveu de l'évêque de Siguença. A la vérité, la Cerda étoit marié depuis 12 ans avec Catherine Laſſo de la Véga, ſa couſine-germaine; mais ce mariage mal aſſorti ayant été caſſé par le prélat avec la permiſſion du pape, il avoit formé cette autre alliance plus conforme à ſes deſſeins. Mais le grand-maître de Saint-Jacques qui ne perdoit aucune occaſion de contreminer les travaux de dom Ferdinand, ſe voyant veuf, s'aviſa d'oppoſer un mariage à ce mariage nouveau, afin de ramener à ſon parti un homme de la conſéquence de cet évêque. Il épouſa donc en ſecondes noces une fille du comte de Haro & de Dogna Marie de Mendoza. Négociation adroite qui le fortifia non-ſeulement contre Iſabelle, mais encore contre

l'envie de ſes rivaux, particuliérement contre le duc de Médina-Sidonia, ennemi déclaré du marquis de Cadis, gendre du grand-maître. ANNÉES de J. C. 1472, & ſuiv.

Déja les nouveaux partiſans de Pachéco agiſſoient à force ouverte contre dom Ferdinand, juſque-là qu'ils avoient pris quelques places, & qu'ils menaçoient Olmédo & Madrigal, lorſque ce prince arriva fort à propos de Valence à Tordelaguna, où étoit la reine de Sicile ſon épouſe. Sa préſence diſſipa en partie l'effort des factieux, & ſuſpendit au moins pour un temps l'orage qui ſe formoit contre lui.

Cependant le cardinal de Borgia, ſi connu depuis ſous le nom d'Alexandre VI, arriva à Madrid, où on le reçut avec tous les honneurs imaginables. Il venoit demander un ſubſide ſur les revenus eccléſiaſtiques, pour contribuer à la guerre contre les Turcs. Les conjonctures étoient peu favorables pour de pareilles levées dans un royaume livré en proie aux factions, & appauvri par les guerres inteſtines. Il ne laiſſa pas de venir à bout de ſes deſſeins; en récompenſe il accorda beaucoup d'indulgences, & il fit un réglement, à la ſollicitation de l'aſſemblée du clergé tenue à Ségovie, pour tâcher de bannir

ANNÉES de J. C. 1473, & suiv.

du clergé d'Eſpagne l'ignorance, la ſimonie & le libertinage ; il régla que dans chaque égliſe cathédrale il y auroit deux chanoines établis, l'un en qualité de théologien, & l'autre à titre de canoniſte ; il promit de plus, d'obtenir du pape pour l'évêque de Siguença, le chapeau tant deſiré, qui lui fut en effet envoyé le 6 mars de l'an 1473, & que le roi voulut bien relever du titre de cardinal d'Eſpagne. Ce prélat lié déſormais au roi par ce bienfait, entra de plus en plus dans ſa confidence, & devint preſque ſon unique conſeil, au grand dépit de l'archevêque de Tolede, qui ſe croyoit le ſeul digne de toutes les graces, ſans rien faire qui pût ſe les attirer. Le roi s'attacha encore le nouveau cardinal, non-ſeulement en lui donnant l'archevêché de Séville, vacant par la mort de Fonſéca, décédé à Coca, mais encore en lui permettant, de concert avec le pape, de garder en même temps ſon évêché de Siguença ; choſe étrange, & toute neuve dans l'hiſtoire. Il le fit de plus grand-chancelier de Caſtille, après la mort du connétable dom Lucas Michel d'Iranzu, qui fut aſſaſſiné à Jaën le 21 de mars 1473, de la maniere la plus criante.

L'impunité & la licence qui régnoient

en Caſtille, y armoient ſouvent, outre l'ambition & l'avarice, le faux zele qui ſert de voile à ces deux paſſions. Les nouveaux Chrétiens, que la violence plutôt que le bon exemple, avoit forcés de quitter le judaïſme, recommençoient à judaïſer publiquement à Cordoue : c'en fut aſſez pour animer le peuple & une partie de la nobleſſe. Comme on avoit perdu l'uſage de recourir aux voies ordinaires de la juſtice, on courut aux armes, on pilla, on maſſacra, on mit tout à feu & à ſang ; exemple qui fut bientôt ſuivi dans toute l'Andalouſie. La cupidité & l'envie de dépouiller les miſérables s'étant ſur-tout allumée à Jaën où étoit le connétable, il voulut payer de ſa perſonne, & tenir tête au peuple. Il parut avec une intrépidité qui méritoit un meilleur ſort, & diſſipa d'abord les brigands ; mais il fut enfin la victime de leur furie : car un jour qu'il entendoit la Meſſe dans la grande égliſe, les conjurés l'égorgerent impitoyablement, ſans que le roi fût en état de punir ni les apoſtats, ni les meurtriers. La charge de connétable fut donnée au comte de Haro Pédro Fernandés de Vélaſco, & depuis elle eſt toujours demeurée dans cette maiſon.

ANNÉES de J. C. 1473, & ſuiv.

Le grand-maître de Saint-Jacques,

ANNEES de J. C. 1473, & suiv.

qui haïssoit mortellement André de Cabréra, parce qu'il avoit toujours la garde des trésors royaux au château de Ségovie, se servit bientôt après de ces soulevemens du peuple pour le perdre : mais pour savoir le prétexte de cette conspiration, il faut se rappeller que Pachéco avoit ménagé le mariage du duc de Ségorbe avec la princesse des Asturies. Il n'oublia pas cette principale intrigue dressée contre dom Ferdinand ; il fit donc avertir l'infant duc qu'il étoit temps de paroître en Castille ; la conjoncture étoit d'autant plus heureuse pour cela, que le roi d'Arragon étoit alors occupé d'une guerre avec la France au sujet du comté de Roussillon & de Cerdaigne Ce roi dont le sang guerrier bouilloit encore dans les veines, malgré les glaces de l'âge, commençoit à peine à respirer après le recouvrement de Barcelone, qu'il entreprit de recouvrer aussi les états engagés à Louis XI, depuis 12 ou 13 années. Il étoit parti de Barcelone le 26 de décembre 1473, avec une bonne armée, dans le temps que le roi de France avoit du dessous dans ses démêlés avec le duc de Bourgogne, de maniere qu'Elna & Perpignan s'étoient rendus d'abord & avoient crié : *Vive l'Arragon !* Le duc de Ségorbe profita donc de cette absence du

du roi, & partit avec sa mere Béatrix, dans l'espoir de supplanter dom Ferdinand, & de lui enlever la couronne de Castille. Telle étoit, en effet, l'idée du grand-maître, qui alla recevoir ce prince vers Requena; & dom Ferdinand étoit à la veille de se voir la dupe de l'incrédulité de son pere & des artifices de Pachéco, lorsque la présence de l'infant détruisit en un instant le projet que sa bonne fortune & le grand-maître avoient formé. Ce ministre fin connoisseur en fait de caracteres, s'apperçut bientôt qu'il avoit fait un mauvais choix pour la couronne de Castille. Il eut honte de son propre ouvrage, sur-tout quand il vit l'arrogance du duc, qui affectoit des airs de roi à l'égard de ceux même de qui il dépendoit de le couronner. En effet, l'infant eut l'imprudence, ou la sotte vanité de présenter sa main à baiser aux seigneurs qui vinrent à sa rencontre; & ceux-ci s'en trouverent tellement choqués, que l'un d'eux lui prenant la main avec un sourire moqueur, lui dit en le regardant: *En vérité, monseigneur, vous avez là une belle main*; raillerie sanglante qui jeta sur l'infant un ridicule qu'il ne put effacer. Pachéco ne voulut pas même souffrir qu'il entrât à Madrid; mais il l'amusa aux environs par mille délais,

ANNÉES de J. C. 1473, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1473, & suiv.

& alléguant au roi tantôt un prétexte, tantôt un autre, il fit si bien qu'on ne pensa plus à ce mariage, & que le duc de Ségorbe ayant vu trop tard qu'il étoit trompé, alla cacher sa confusion dans les états du comte de Bénaventé, où il n'emporta que le titre ironique d'*infant fortuné*, qui lui resta depuis cette fâcheuse aventure.

Mais avant que d'en venir à ce fâcheux dénouement, le grand-maître fit extrêmement valoir un prétexte pour différer ce mariage; à savoir, qu'il falloit au duc une armée pour s'opposer à Ferdinand, & que pour cela il étoit nécessaire de prendre l'argent caché dans le château de Ségovie. Par ce double jeu il prétendoit bien moins servir le duc que supplanter Cabréra. Mais celui-ci refusant de livrer son château, le grand-maître prit le parti de soulever sous-main la populace de Ségovie au sujet des nouveaux Chrétiens, & cette émeute pensa coûter la vie au gouverneur, qui voulut s'opposer au torrent; mais il fut plus heureux que le connétable, & il évita non-seulement ce piege, mais encore un autre que lui tendit depuis le grand-maître de Saint-Jacques.

Celui-ci, pour amuser le duc de Ségorbe, avoit remis la conclusion du ma-

riage qu'il vouloit rompre, aux états convoqués à Sainte-Marie de Niéva. Le roi les tint en effet cette année, & il y abolit quantité de péages & d'impôts levés par des seigneurs subalternes. Le duc & sa mere s'y trouverent pour savoir enfin à quoi ils devoient s'en tenir ; mais comme le grand-maître avoit déja apporté pour raison de délai le manque d'argent nécessaire, afin de lever une armée, il appuya de nouveau sur ce prétexte, & insinua au roi, qu'il falloit transporter les états à Ségovie, où il seroit plus aisé de parler d'affaire, & de conclure le mariage du duc avec Dogna Jeanne, qui étoit dans cette ville. Cet avis de Pachéco n'étoit qu'un stratagême pour dépossséder André Cabréra de son gouvernement. Cabréra s'apperçut de la ruse, & trouva moyen de rompre ce dessein, en mettant dans ses intérêts le cardinal d'Espagne, qui commençoit à pancher aussi-bien que lui pour le parti d'Isabelle, quoique secrétement.

ANNÉES de J. C. 1473, & suiv.

Tandis que la bizarrerie de la fortune renversoit ainsi les mesures prises contre Ferdinand, une affaire pressante l'appella dans le Roussillon au secours du roi son pere, qui étoit assiégé dans Perpignan par vingt mille François, sous la conduite de Philippe de Savoie. Dom Juan

ANNÉES de J. C. 1473, & suiv.

s'étoit enfermé dans la place, & ayant assemblé les habitans dans l'église, il avoit fait serment en leur présence de ne pas sortir de la ville que le siege ne fût levé. Ce courage extraordinaire dans un monarque à l'âge de 76 ans, passa tout-à-coup dans tous les habitans, de maniere qu'ils firent des prodiges de valeur. Pierre Péralta, connétable de Navarre, qui savoit parfaitement la langue françoise, trouva moyen de traverser l'armée des assiégeans en habit de moine, & de s'insinuer dans la place pour seconder le roi. Mais malgré leur bravoure la ville fut réduite aux abois par la disette des vivres, & par les attaques fréquentes des François, lorsque Ferdinand arriva à propos avec tout ce qu'il put ramasser de troupes en Castille, en Arragon & en Catalogne. Sa présence sauva Perpignan & dom Juan. Le siege fut levé, & l'on conclut une treve de quelques mois avec l'armée Françoise qui se retira en France. Dom Juan rentra triomphant dans Barcelone, tandis que son fils après avoir essuyé une maladie considérable causée par les travaux de cette guerre, songea à retourner promptement en Castille, pour n'y pas laisser rallentir l'affection de ceux qui le suivoient, ni ranimer l'effort

de ceux qui lui étoient contraires.

ANNÉES de J. C. 1473, & suiv.

Durant son absence les affaires de Castille étoient demeurées dans la même situation, c'est-à-dire, toujours brouillées. Le reste de l'Espagne jouissoit d'une heureuse paix. Le parti d'Isabelle croissoit toujours à proportion que celui de dom Henri diminuoit. Il y avoit des mouvemens en Biscaye, parce que le nouveau connétable s'opposoit vivement aux menées du comte de Trévigno, fort affectionné au parti Arragonois. Tolede voyoit renouveller ses anciennes discordes au sujet du comte de Fuensalida, qui prétendoit en chasser dom Bertrand de Ribadeneyra, lequel tenoit pour le roi dom Henri. Ce prince eut bien de la peine à calmer ces troubles, & il n'en vint à bout que par l'impunité. D'un autre côté Pachéco fit tout-à-coup un personnage qu'on n'auroit pas dû attendre de son génie amateur des affaires & des intrigues de cour. Il parut s'en dégoûter, & soit par un véritable dégoût, soit par une finesse de politique, il se retira à Pegnafiel où étoit son épouse. Mais il étoit bien sûr de gouverner encore jusque dans sa retraite, outre qu'il mit en sa place son fils qu'il avoit déja revêtu du marquisat de Villéna; il l'envoya à Tolede saluer le roi, qui le reçut comme

ANNÉES de J. C. 1473, & suiv.

il auroit fait le pere, je veux dire avec toutes les marques d'une confiance intime; de ſorte que Villéna ne fit qu'entretenir, comme par une eſpece d'héritage, le crédit & l'autorité que le grand-maître avoit acquiſe depuis tant d'années. Les Pachéco pour ſe délivrer d'une partie de la haine des courtiſans, firent mine de vouloir s'accommoder avec Cabréra; on traita de la réconciliation, à condition qu'il remettroit entre les mains du roi le château & les tréſors de Ségovie, & qu'en dédommagement on lui donneroit la ville de Moya, ſituée non loin de Cuença ſa patrie. Dom André qui n'avoit pas encore pris tout-à-fait le parti de préférer l'intérêt d'Iſabelle au ſien, prêtoit l'oreille à ces propoſitions; mais les habitans de Moya ayant ſu cette négociation, ſe révolterent, & ſe donnerent à Iſabelle.

Cette princeſſe aſſez habile & aſſez vigilante pour ſuppléer à l'abſence de ſon mari, s'empara encore d'Aranda de Duéro, à la ſollicitation des habitans qui l'appellerent, partie par affection pour elle, partie par haine pour Dogna Jeanne, femme de dom Henri, qu'elle continuoit d'outrager par ſes débauches, tandis qu'il paroiſſoit le ſeul inſenſible à cet affront public. Elle étoit alors avec

ſa fille dans le château de Madrid, ſous la garde du marquis de Villéna, occupée uniquement à déshonorer ſon époux à la face de toute l'Eſpagne, ſans ſonger qu'en lui ôtant l'honneur, elle enlevoit à ſa fille le droit légitime de prétendre au trône. En effet, Agréda ſuivit en faveur d'Iſabelle l'exemple d'Aranda, où l'archevêque de Tolede tint un concile provincial avec ſes ſuffragans. Ainſi cette princeſſe ſoumettoit les Caſtillans par ſes vertus, tandis que Ferdinand faiſoit triompher les Arragonois par les armes.

ANNÉES de J. C. 1473, & ſuiv.

A peine le concile étoit-il congédié de la ville, que Ferdinand y arriva. Ce ne fut pas ſans goûter une ſenſible joie de voir ſon épouſe avancer peu-à-peu la conquête de la Caſtille; mais cette joie fut troublée par la mort de l'amirante dom Frédéric ſon grand-pere. Ce ſeigneur avoit joué ſous deux rois un rôle conſidérable. Malheureux ſous le premier malgré ſes grands exploits (car il fut pris & dépouillé de tous ſes biens à la bataille d'Olmédo) il ſoutint ſa mauvaiſe fortune d'un air à mériter les proſpérités qui la ſuivirent dans le regne ſuivant. Il eut l'adreſſe de lier l'intrigue qui rendit Ferdinand l'époux d'Iſabelle, & s'il n'eut pas le bonheur de le voir roi

ANNÉES de J. C. 1473, & suiv.

de Caſtille, au moins il eut l'avantage de le laiſſer en voie de parvenir à ce trône. Son fils ſuccéda à ſes biens & à ſes dignités.

Les vœux des peuples ſecondoient déja ceux de Ferdinand, & il ne lui manquoit plus que de réunir les ſuffrages d'une cour partagée de vues & d'intérêts. Le cardinal de Borgia qui lui étoit favorable, parce qu'étant fait aux grandes affaires, il prévoyoit la révolution en faveur de ce prince, voulut ſe faire un mérite auprès de lui de tenter cette grande entrepriſe, malgré les obſtacles qu'on faiſoit naître. Il voyoit bien que la diverſité des mouvemens de la cour tenoit la ſucceſſion au trône dans une eſpece d'équilibre, utile à Ferdinand en ce qu'on n'exécutoit rien contre lui; mais fâcheux néanmoins par l'incertitude où il étoit toujours de ſa deſtinée. Comme le grand-maître de Saint-Jacques étoit l'ame de cet équilibre entre la fille & la ſœur du roi, le cardinal entreprit de le faire pancher du côté de la ſœur, bien convaincu que le poids d'une telle autorité entraîneroit infailliblement le roi, la cour & tout le royaume. Pour donner ce branle à un homme du caractere du grand-maître, il falloit une adreſſe peu commune, & des reſſorts bien dé-

licats. Le légat qui étoit pourvu de tous les talens néceſſaires pour ce grand projet, avoit commencé de loin à prendre ces meſures : car quelque temps avant le départ de Ferdinand pour le Rouſſillon, il avoit jeté les fondemens de ſa négociation, de maniere qu'il avoit amené le grand-maître au point d'ouvrir l'oreille à des propoſitions ſur cette importante affaire. Pachéco exigeoit pour préliminaire, des ſûretés, tant pour lui que pour ſes alliés & ſes états ; & la principale ſûreté qu'il demandoit, c'étoit que Ferdinand & Iſabelle ſe remiſſent entre les mains du marquis de Santillanne à Guadalajara. Le cardinal voulut de ſon côté, que ſi le prince & la princeſſe acceptoient ce parti, on leur remît entre les mains la fille de dom Henri pour ôtage. Après quelques différends on convint de ces deux points, & le légat fut chargé de les propoſer à l'archevêque de Tolede : c'étoit-là ce ſemble avoir beaucoup avancé, & rien ne paroiſſoit plus avantageux au parti Arragonois. Mais cet archevêque choqué de ce qu'un autre que lui prétendoit à l'honneur de mettre Iſabelle ſur le trône, & piqué d'ailleurs d'une ancienne jalouſie contre les Mendozes, ſe mit en tête de rompre cette négociation. On eut beau lui en faire

ANNÉES de J. C. 1473, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

enviſager les avantages & entrer dans ſes propres intérêts, il ne voulut entendre à rien ; & Ferdinand qui ſavoit par expérience de quelle conſéquence il étoit pour lui de ne pas s'aliéner un homme de ce poids, eut contre ſon inclination, la complaiſance de condeſcendre à ce que ſouhaitoit ce prélat, auquel il étoit ſi fort attaché, qu'il fit donner à ſon petit neveu dom Alonzo Carillo, l'archevêché de Pampelune vacant depuis long-temps, & ſur lequel le cardinal de Beſſarion avoit perçu une penſion juſqu'à ſa mort.

Ferdinand toutefois ne laiſſa pas de continuer depuis, quoique plus lentement, la négociation commencée par les ſoins du légat, malgré la défiance que lui cauſoit le grand-maître dont il avoit tant de fois éprouvé la haine ou la mauvaiſe foi. La défiance étoit véritablement mutuelle ; car Pachéco, à qui il falloit un roi ſouple & de peu de génie, tel que dom Henri, voyoit avec peine un prince, tel que Ferdinand, s'acheminer vers le trône : auſſi ne le ménagea-t-il pas durant la plus grande chaleur des pourparlers ; car comme ce prince étoit à Salamanque avec ſon épouſe, il apprit que le marquis de Villéna tâchoit de lui ſurprendre Sépulvéda, par une intelli-

gence qu'il avoit dans la ville, & qui heureuſement ne réuſſit pas. Les choſes en étoient-là, lorſque dom Ferdinand fut obligé d'aller ſecourir le roi ſon pere à Perpignan, ainſi que je l'ai raconté. ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

Cependant dom Henri fort aigri d'apprendre que le légat, le grand-maître de Saint-Jacques, le marquis de Santillanne & les Mendozes penſaſſent à s'accommoder avec Iſabelle à ſon inſu, produiſit tout-à-coup un changement d'intrigue qui tendoit au même but par un chemin bien différent: car André Cabréra ayant pénétré le deſſein de Pachéco, ſon ennemi déclaré, parut alors ſur la ſcene, & réſolut de le prévenir en ſervant de ſon côté Iſabelle. Il étoit fort embarraſſé à défendre le château de Ségovie contre l'avidité du grand-maître, qui n'oublioit rien pour le lui enlever, afin de le joindre à celui de Madrid, dont il étoit déja le maître, & de tenir par-là le roi comme en tutelle. Cabréra ſe voyoit même à la veille de perdre ſon gouvernement pour un échange qui ne le dédommageoit pas, lorſqu'il s'aviſa de ſe livrer à Iſabelle, & de donner aux affaires de cette princeſſe un tour ſi ſingulier, que Pachéco en fut la dupe. Son artifice fut de travailler lui-même, de

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

concert avec dom Henri & Isabelle, à les réconcilier, tandis qu'on amuseroit le grand-maître, en traînant en longueur le traité que ménageoit le légat. Par cette manœuvre, qui n'étoit au fonds contraire aux vues du cardinal de Borgia, que par la maniere différente d'arriver à la même fin, il gagnoit deux choses importantes : l'une étoit l'avantage de trouver un appui pour se maintenir dans la possession du château de Ségovie, & des trésors qui y étoient renfermés, afin de s'en faire un jour un mérite auprès de Ferdinand ; l'autre étoit l'honneur de pacifier le royaume, & de déterminer le roi à reconnoître sa sœur pour héritiere sans la participation des Pachéco. L'archevêque de Tolede, qui s'étoit vivement opposé au traité qu'on minutoit entre le grand-maître, les Mendozes & Isabelle, se prêta à cette nouvelle ouverture de Cabréra d'autant plus volontiers, que sa jalousie contre la maison des Mendozes trouvoit son compte à tromper leurs espérances, & à réunir dom Henri & sa sœur par un autre canal que par eux.

Ferdinand, au retour de son expédition de Perpignan, fut ravi d'apprendre cette double voie qu'on lui ouvroit vers le trône, tant du côté du grand-maître,

que de la part de Cabréra ; mais il n'hésita pas entre les deux : il choisit la seconde route, & ne feignit de prendre la premiere que pour couvrir sa véritable marche, en s'attachant à Cabréra. Les choses étant en cet état, dom André Cabréra, vers les fêtes de Noël de l'année 1474, crut qu'il étoit temps de consommer son ouvrage. Heureusement pour lui son concurrent Pachéco s'étoit absenté de la cour, ainsi que je l'ai remarqué, & il n'y avoit laissé que son fils, le marquis de Villéna, dans un âge encore peu fait au manege des vieux courtisans. Cabréra profita de cette conjoncture, & voyant un jour le roi mécontent du procédé du grand-maître, il acheva de l'aigrir, en lui faisant observer, que cet homme insatiable de biens & d'honneurs, n'avoit en vue que d'envahir tout le royaume ; que lui seul étoit la funeste source des troubles qui déchiroient la Castille ; qu'il ne les entretenoit que pour s'élever sur de grandes ruines : que ce semeur de divisions, tantôt ligueur, tantôt royaliste, n'avoit tenu la balance entre les deux partis, que pour dominer sur tous les deux : qu'enfin dans le temps même qu'il songeoit à la réunion, il n'avoit d'autres vues que celles de sacrifier les intérêts de son roi aux siens propres, & de tenir

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

deux rois au-lieu d'un dans d'indignes entraves : » car enfin, ajouta-t-il, avec » quelle hauteur ne traite-t-il pas votre » alteſſe ? quelle part vous laiſſe-t-il dans » une affaire qui ne regarde que vous ? » Daigne-t-il même vous conſulter ſur » un traité où il ne s'agit de rien moins » que de prononcer ſur la deſtinée de » votre royaume & de votre perſonne » royale ? Qui ne voit que cette affecta- » tion de faire ſon accord, ſans vous & à » votre inſu, montre que cet orgueil- » leux ſujet ſe regarde comme votre ſou- » verain ? Dans la ſituation floriſſante » où il voit le parti d'Iſabelle, il veut » qu'elle tienne tout de lui & rien de » vous. Il ne vous laiſſe pour partage que » la conſtance odieuſe à l'écarter du » trône, tandis qu'il ſe réſerve l'honneur » de l'y placer de ſes mains. Il prétend » faire retomber ſur vous ſeul la haine » des maux qu'il a faits, & s'arroger à » vos dépens le titre de pacificateur & » de pere des peuples. C'étoit-là le prix » que l'ingrat deſtinoit aux bienfaits » dont vous l'avez comblé «.

ANNÉE de J. C. 1474, & ſuiv.

Après avoir irrité de cette maniere l'eſprit de dom Henri contre le grand-maître, Cabréra tâcha de l'adoucir à l'égard d'Iſabelle, & après l'avoir réduit peu-à-peu au point d'irréſolution où il le

vouloit : » Seigneur, reprit-il auſſi-tôt d'un ton ferme & d'un air plein de zele, » m'en croirez-vous? Prenez le ſeul » parti qui vous reſte, de vivre tran- » quille, & de confondre des ingrats ; » prévenez Pachéco, & réconciliez- » vous à l'inſtant avec la princeſſe : par- » là vous briſez vos chaînes, & vous de- » venez l'arbitre unique entre votre fille » & votre ſœur. Je ſais ce qu'il en doit » coûter à la tendreſſe paternelle en vous » rapprochant de la rivale de Dogna » Jeanne ; mais enfin il ne faut point » s'aveugler. Tout ſe déclare pour l'une, » & tout abandonne l'autre; la paix avec » votre ſœur eſt devenue néceſſaire pour » les intérêts même de votre fille. Son- » gez du moins à partager entre l'une & » l'autre les débris d'un trône que la né- » ceſſité des événemens livreroit, malgré » vous, tout entier à Iſabelle ; mais dût- » elle le poſſéder ſeule, ſongez d'un côté » aux guerres affreuſes qu'une inimitié » plus longue produira ſans fruit pour » Dogna Jeanne ; & d'un autre, au plai- » ſir exquis que vous goûterez, outre » la ſatisfaction de pacifier l'état, & de » rappeller le calme après tant de tem- » pêtes, à renverſer d'un ſeul coup la po- » litique odieuſe de ceux qui penſent à » couronner votre ſœur malgré vous ».

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

Comme dom Henri se déterminoit naturellement par les dernieres impressions qu'on lui donnoit, & sur-tout par celles qui flattoient sa paresse & son amour-propre, Cabréra sentit que son discours avoit produit l'effet qu'il souhaitoit. Il eut grand soin d'entretenir & de confirmer le roi dans les dispositions où il crut le voir; & à force de lui présenter toujours le même objet par les côtés les plus favorables, il le conduisit pas à pas au point de consentir, que Dogna Isabelle vînt le visiter. Le cardinal d'Espagne & le comte de Bénaventé brouillés avec son beau-pere, loin de s'y opposer, entrerent dans les sentimens du roi, de maniere que Béatrix de Bobadilla, femme de Cabréra, eut ordre d'aller en Arragon la chercher; & pour le faire plus secrétement, elle se déguisa en paysanne, monta sur un âne, & partit sans qu'on le sût. Le jour des Innocens, la princesse après s'être bien assurée contre la surprise, se mit en chemin *incognito* avec l'archevêque de Tolede, & arriva heureusement au château de Ségovie un matin sans être apperçue de personne. Mais le jeune marquis de Villéna qui étoit au monastere de Paral, à deux lieues de la ville, l'ayant appris bientôt après, monta sur le champ à cheval, & s'enfuit à toutes

brides dans le bourg d'Ayllon, ne doutant point que ſon pere & lui ne fuſſent trahis. Le roi étoit alors à la chaſſe dans la forêt de Balſayn; mais dès qu'il fut par le comte de Bénaventé l'arrivée de ſa ſœur, il revint incontinent, & après le dîné, il alla lui rendre viſite au château. L'entrevue ſe fit avec beaucoup de cordialité de part & d'autre. Henri oublia qu'elle étoit rivale de ſa fille, pour ſe ſouvenir uniquement qu'elle étoit ſa ſœur. Iſabelle de ſon côté n'oublia rien pour le regagner, & pour faire ſervir l'amitié fraternelle à ſes intérêts de reine. Le lendemain il revint encore la viſiter, & ſoupa même avec elle d'une maniere ſi pleine d'affection & de tendreſſe, qu'il ne dédaigna pas de chanter en ſa préſence, choſe qu'il faiſoit d'ailleurs aſſez volontiers. La princeſſe par repréſailles danſa avec ſa grace ordinaire, de ſorte que tout ſe paſſa avec beaucoup d'alégreſſe & de marques réciproques de bienveillance. Le jour ſuivant, Henri voulut qu'elle parût en public; il la fit promener par la ville, en tenant lui-même les rênes de la haquenée qu'elle montoit. Ce jour fortuné fut regardé par les habitans de Ségovie & par tous les Caſtillans, comme l'époque bienheureuſe qui mettoit

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

enfin un terme à leurs calamités ; mais ils n'en étoient pas encore où ils pensoient ; & cette espece de sérénité n'étoit qu'un de ces intervalles lumineux qui rempliſſent les matelots de trompeuſes eſpérances, & qui ne ſont pas de longue durée. Cependant Iſabelle avoit ſi bien ſu manier l'eſprit du roi, qu'elle l'avoit engagé à ſouhaiter de voir Ferdinand. C'étoit-là le grand coup qu'elle méditoit depuis ſon arrivée à Ségovie. Elle écrivit donc à ſon époux, qui étoit à Turvegano dans l'attente du ſuccès de cette entrevue, qu'il ne devoit plus différer à ſe préſenter au roi, & qu'elle avoit applani tous les obſtacles. Ferdinand ſortit, pour ainſi dire, de ſon embuſcade, & accourut à Ségovie le premier de février ; il ſe rendit d'abord auprès de ſon épouſe, dans le palais épiſcopal, où elle demeuroit après avoir quitté le château. Le roi alla auſſi-tôt le voir, & ne lui fit pas moins de careſſes qu'il en avoit fait à Iſabelle, juſque-là qu'il voulut ſe montrer par la ville avec eux, afin de donner au peuple une marque non ſuſpecte d'une parfaite réconciliation.

Tandis que le peuple charmé de ces ſemences de paix commençoit à en attendre des fruits prématurés, les grands

& les courtiſans ſemoient de leur côté l'ivraie, & ſe déterminoient à celui des deux partis, qui ſuivant le changement de ſaiſon, paroiſſoit le plus conforme à leurs différens intérêts. Dom André Cabréra triomphoit du ſuccès dont il voyoit ſes peines ſuivies. Pour conſommer ſon entrepriſe, il invita le roi, le prince & la princeſſe à un grand feſtin au palais épiſcopal, où ſe trouva dom Rodrigue de Villandrado, comte de Ribadeo, en vertu du privilege ſpécial donné à ſon pere, de manger à la table du roi le premier jour de chaque année. Ce fut le 1 de mars après le repas, & au milieu des réjouiſſances de la fête, que le roi commença à ſe plaindre d'une douleur de côté ſi violente, qu'il fut contraint de ſe retirer. Cette douleur eut des ſuites fâcheuſes, qui ſe manifeſterent par des urines ſanglantes, par des vomiſſemens, & par d'autres accidens funeſtes, tous ſignes trop équivoques, pour aſſurer ou pour écarter entiérement le ſoupçon de poiſon. Mariana ne diſſimule pas qu'on crut ce ſoupçon dans le monde ; & véritablement la conjoncture d'un repas, la ſituation incertaine de l'état d'Iſabelle, la maladie du roi qui jamais ne ſe rétablit parfaitement, & qui mourut dans l'année ; les meſures

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

même qu'il prit peu de temps après, forment de violens préjugés sur ce point; mais d'un autre côté, dit Mariana, » le bonheur constant de Ferdinand & » d'Isabelle, & les grandes actions qu'ils » firent depuis, suffisent pour montrer, » que s'il y eut quelqu'autre cause de la » maladie du roi que le hazard, au » moins ni l'un ni l'autre n'en furent » complices « ; quoique le parti contraire le leur ait reproché à la face de toute l'Europe, dans un manifeste que je produirai, & que Mariana se contente de traiter d'imposture, sans oser le produire. Je n'ai garde, ainsi que je l'ai déja dit, de prétendre dévoiler sans fondement légitime ces sortes d'événemens, dont la véritable cause est réservée à ne paroître au grand jour, qu'au temps de la manifestation universelle des consciences; mais je crois qu'à bien considérer tout l'enchaînement de cette histoire, il est naturel de penser que Ferdinand & Isabelle ont profité de plus d'un crime heureux, sans y avoir eu peut-être d'autre part que celle d'en tirer seuls tout le fruit.

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

Ils restèrent à Ségovie, où ils rendirent de fréquentes visites à dom Henri, au fort de sa maladie; comme ils le croyoient en danger de mort, ils le firent

ſouvent ſolliciter par leurs émiſſaires de déclarer ſa ſœur héritiere de ſon royaume, dans le temps même que les deux partis s'accuſoient mutuellement d'avoir empoiſonné le roi. Dès qu'il commença à ſe mieux porter, on mit ſur le tapis l'affaire de l'accommodement qui n'étoit qu'ébauchée par la réconciliation dont je viens de parler. Il étoit queſtion de décider ſur la deſtinée du royaume; mais comme il étoit devenu la proie des grands, chacun d'eux jugea à propos de ſe mêler dans cette grande affaire, plutôt ſuivant ſes vues, que ſuivant le véritable bien de l'état. Le comte de Bénaventé ne s'oppoſoit pas en apparence aux prétentions d'Iſabelle; mais il menaçoit de s'y oppoſer & de rompre la négociation, ſi l'on ne ſongeoit d'abord à réparer l'affront fait à ſon couſin dom Henri d'Arragon, & à le marier au plutôt avec Dogna Jeanne. Le reſte de la cour étoit partagé entre les deux princeſſes, mais les plus conſidérables des courtiſans tenoient pour Iſabelle.

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

La conquête qu'elle fit du cardinal d'Eſpagne & des Mendozes, qui s'attacherent entiérement à elle, fit tellement ombrage à l'archevêque de Tolede, qu'il parut ſe déprendre des intérêts de Ferdinand, au point qu'on le ſoupçonna

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

d'être d'intelligence avec le grand-maître de St-Jacques. Celui-ci piqué au vif de se voir joué par ceux même avec qui il traitoit d'un accord, & par les mêmes moyens qu'il avoit pris, entra dans une furieuse colere; de sorte qu'après avoir trouvé le secret, quoiqu'absent, de regagner le roi toujours foible & toujours prêt à rentrer en esclavage, il osa lui proposer d'abord de chasser Isabelle de Ségovie; puis ayant pris des mesures plus justes, & fait de nouvelles liaisons avec le duc d'Albuquerque & le comte de Haro à Cuellar, il fut par dom Henri lui-même tout ce qui se passoit dans les conseils, & il travailla si bien à détruire l'ouvrage de Cabréra, qu'il pensa surprendre & envelopper dans ses filets le prince & la princesse, dans le temps même qu'ils se croyoient le plus en sûreté. Déja de concert avec le roi, il avoit levé une troupe d'élite, qu'il devoit commander, & marqué les quartiers de la ville dont il vouloit qu'on s'assurât, lorsque le secret fut trahi & le complot découvert. Le roi qui ne pouvoit rien oser de lui-même, le communiqua au cardinal d'Espagne pour lui en demander son avis. Le cardinal s'y opposa vivement, & jugea qu'une trahison pareille étoit indigne d'un roi. Ce fut-là le

ſalut de Ferdinand & d'Iſabelle, qui auroient ſans doute été les victimes du grand-maître, ſi le roi eût été aſſez hardi pour être moins ſcrupuleux. Le bonheur qui accompagnoit toujours Ferdinand, voulut qu'il eût le temps de ſe ſauver ; il ſe retira à Turvegano. Quant à Iſabelle, elle ſe contenta de ſe tenir toujours ſur ſes gardes, & perſuadée que le ſuccès des plus grandes affaires dépend le plus ſouvent d'une heureuſe témérité à tout hazarder pour les faire réuſſir, elle eut la fermeté de demeurer à Ségovie, pour voir où aboutiroient ces mouvemens, & pour ne pas abandonner à l'avidité du grand-maître, les tréſors du château qu'elle ſe deſtinoit, pour s'en ſervir de degrés au trône.

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

Le grand-maître ayant manqué ſon coup, penſa du moins à affermir ſa puiſſance en multipliant ſes richeſſes qui étoient déja immenſes. Il prit le deſſein de s'emparer de Trugillo, & de ſe ſervir du roi lui-même pour cette uſurpation. Mais avant que d'y aller, le roi fut obligé de ſe tranſporter ſans délai à Carrion, autre ville uſurpée de même par le comte de Bénaventé. Cette ville avoit été le berceau de la maiſon des Mendozes, & il y avoit encore pluſieurs gentilshommes de leurs parens que le

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

comte vexoit. Le marquis de Santillanne prié de les épargner par le reſpect dû aux cendres des Mendozes, le comte avoit répondu brutalement qu'il lui renverroit les cendres de ſes ancêtres, pour les mieux placer à Guadalajara. Le marquis outré de cette inſulte, fondit ſur Carrion avec le comte de Trévigno. Cette affaire étoit en train de produire une guerre ſanglante : car le comte & le marquis ayant raſſemblé leurs amis & grand nombre de ſoldats, ſe mettoient en devoir de décider leur querelle par les armes. Ferdinand même avoit pris parti, & s'étoit offert de bonne grace au marquis de Santillanne ; offre qui acheva de le gagner pour toujours. Dom Henri ſurvint tout-à-coup, & s'étant mis entre les deux armées, il les empêcha, non ſans peine, d'en venir aux mains. La ville de Carrion fut réunie à la couronne ; & pour dédommagement, le cardinal d'Eſpagne conſentit à céder au comte la ville de Magan qui lui appartenoit.

L'affaire ayant été ainſi aſſoupie, Pachéco, pour venir à bout de ſes ambitieux deſſeins, attira le roi à Madrid, & lui perſuada de ſe tranſporter malgré ſes infirmités ſur les frontières de Portugal, pour renouer les négociations du mariage de Dogna Jeanne. C'étoit-là

là le prétexte ; mais ſon véritable deſſein étoit d'engager le roi à le mettre en poſſeſſion de Trugillo, & dom Henri eut la foibleſſe de s'y prêter. La nobleſſe du pays étoit gagnée par le grand-maître, & le peuple ſuivoit le parti de la nobleſſe. Il n'y avoit que le château qui fît difficulté de ſe rendre malgré la ſommation du roi. Gracien de Seſſe qui en étoit gouverneur, ne voulut point le céder, & pour n'y être pas contraint, il exigeoit des dédommagemens conſidérables, pour des ſommes qu'il diſoit avoir employées à le fortifier, comme s'il lui eût appartenu ; marque trop ſenſible de la déprédation du royaume & de la foibleſſe du gouvernement. Tandis qu'on entroit en pourparlers, le roi qui ſe trouva plus mal qu'à l'ordinaire, jugea à propos de s'en retourner à Madrid auprès de ſa chere fille Dogna Jeanne. Cependant le grand-maître s'étoit fait porter ſur les épaules de ſes gens à Santacruz de la Sierra, village éloigné de deux ou trois lieues de Trugillo, à deſſein d'aller en prendre poſſeſſion ; car il propoſoit une échange à dom Gracien de Seſſe. Il lui cédoit à perpétuité St-Félix en Galice, échange qui fut acceptée dans la ſuite, mais qui devint funeſte à celui qui n'avoit pas eu honte de vendre le château

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

de ſon ſouverain ; car dans une émeute populaire, il fut maſſacré par les habitans. Quant au grand-maître de Saint-Jacques, pendant qu'il preſſoit extrêmement cette eſpece de ſiege du château de Trugillo, il mourut preſque ſubitement d'un abcès qui lui étoit venu à la gorge, & qui l'étouffa en lui faiſant rendre beaucoup de ſang caillé par la bouche & par les narines. On obſerva qu'aux derniers momens de ſa vie, ſa principale attention étoit de demander ſans ceſſe s'il étoit le maître du château. Il mourut le 4 d'octobre, plus univerſellement haï que regretté ; auſſi pouvoit-il paſſer pour le boute-feu de la Caſtille. Né pour le gouvernement, ſes grandes qualités l'avoient élevé comme par degrés à devenir le favori, le conſeil, le maître, & enfin le tyran de ſes ſouverains. Sa prudence étoit telle que rien ne lui échappoit dans une affaire : ni le temps, ni le lieu, ni les perſonnes, ni les moindres circonſtances. La ſagacité qu'il y joignoit, étoit en même temps ſi vive & ſi ſûre, que ſouvent en deux mots d'entretien & d'un coup-d'œil, il connoiſſoit le caractere des hommes, & leurs vues ſecretes dont il ſe ſervoit habilement pour venir lui-même à ſes fins. Il étoit ſobre & modéré au degré ſuprême ;

jamais une parole dure, ni un changement inopiné dans une affaire, ni même le plus fâcheux revers ne le tiroient de son assiette, & ne laissoient la moindre trace sur son visage. Il délibéroit avec lenteur, & exécutoit avec promptitude ce qu'il avoit mûrement projeté ; il savoit convertir ses défauts en vertus, quand il le jugeoit nécessaire. Delà vient qu'étant naturellement ardent à accumuler des richesses & des honneurs, il les répandoit toutefois à propos pour gagner ceux dont il avoit besoin. Par ces talens, il trouva le secret de régner durant trente années dans les différens partis qu'il embrassa, ne laissant à ses maîtres que le vain titre de rois, dont il les dépouilloit à son gré suivant ses caprices & ses intérêts.

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

Cette mort ne pouvoit manquer de produire du trouble dans la Castille, en réveillant l'ambition de ceux qui prétendoient à la grande-maîtrise. Trois concurrens aspirerent comme de concert à cette riche succession, & l'on vit en même temps trois grands-maîtres de Saint-Jacques. Le premier fut le jeune marquis de Villéna, dom Diégo Lopés de Pachéco ; il prétendoit succéder à cette dignité de son pere, autant par droit d'héritage, que par la faveur du roi,

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

qui l'en revêtit en effet, sans en conférer avec personne, & sans s'embarrasser de ce qu'en diroient les chevaliers. Ceux-ci choqués de cette conduite commencerent par exclure le marquis, comme n'étant point promu selon les regles, puis ils procéderent eux-mêmes à une autre élection ; mais autant qu'ils étoient réunis contre Villéna pour fronder la cour, autant étoient-ils peu d'accord entr'eux sur le choix d'un autre. Les uns s'assemblerent au couvent d'Uclés, prétendans que l'élection s'y devoit faire suivant l'ancien usage : les autres firent la leur à S. Marc de Léon, parce que Pachéco étoit mort dans son district. Les premiers nommerent pour grand-maître dom Rodrigo Manrique, comte de Paredes ; & les seconds élurent dom Alonzo de Cardénas, grand-commandeur de Léon ; chacun de ces trois rivaux avoit un parti considérable : mais Villéna les surpassoit tous en richesses, outre qu'il avoit la faveur du souverain. Comme il ne doutoit pas qu'il ne l'emportât sur eux par ces moyens, & par le secours qu'il se promettoit du comte d'Osorno, grand-commandeur de Castille, il alla droit à Villaréjo pour le gagner ; mais la suite fit voir qu'il s'étoit trop flatté dans son espoir : car le

comte feignant une indiſpoſition, envoya vers lui ſa femme accompagnée de gens bien armés, qui ſous prétexte de lui faire honneur, ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & le menerent au château de Fuente Duegna. Le roi, quoique toujours indiſpoſé, y courut pour fléchir le comte, & pour lui redemander ſon favori, mais ce fut en vain; de ſorte qu'il fut contraint de faire aſſiéger le château par l'archevêque de Tolede, déja réconcilié avec lui. Le roi n'eut pas honte de ſe trouver en perſonne au ſiege, qui trainoit déja en longueur, lorſque dom Lopés Vaſqués d'Acugna, frere de l'archevêque, faiſant mine de traiter cette affaire à l'amiable, attira la comteſſe d'Oſorno avec ſon fils hors de la place, & la mena priſonniere au château d'Huete, ce qui termina le différend par une échange qu'on fit enfin de la comteſſe & du marquis.

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

Ce fut là le dernier exploit du déplorable dom Henri, dont la mort ſuivit d'aſſez près celle de ſon miniſtre Pachéco. Le cardinal d'Eſpagne qui le voyoit approcher inſenſiblement de ſa fin, voulut faire une tentative ſur ſon eſprit en faveur d'Iſabelle, & finir une bonne fois l'accommodement en forçant le roi de ſe déclarer pour ſa ſœur. Si

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

nous en croyons Pulgar, dom Henri dit en préſence de quelques-uns de ſon conſeil, qu'il conſentoit à reconnoître Dogna Iſabelle pour héritiere, & qu'il aſſembleroit pour cela les états à Ségovie; mais à entendre Garibai, il ſe contenta de dire, ſans déclarer s'il panchoit pour ſa ſœur ou pour ſa fille, qu'il ſongeroit à ce qu'il devoit à l'une & à l'autre. Ainſi la négociation de l'accommodement languiſſoit, ſoit par l'irréſolution du roi, ſoit par le manege ſecret de l'archevêque de Tolede; & toute la Caſtille ignoroit encore quels devoient être ſes maîtres. Toutefois la mort du grand-maître de Saint-Jacques, & le trop grand crédit de ſon fils auprès de dom Henri, avoient extrêmement fortifié le parti d'Iſabelle, & c'étoit pour elle deux obſtacles de moins, afin d'arriver au trône.

Dom Ferdinand profitant de l'adreſſe de ſon épouſe, & de la fortune qui levoit ainſi peu-à-peu les obſtacles qui s'oppoſoient à ſes prétentions, après s'être emparé de Tordéſillas, étoit allé à Barcelone, où deux raiſons l'avoient appellé auprès du vieux roi ſon pere. Car outre la grande vieilleſſe de ce prince, & l'intérêt preſſant de le voir avant ſa mort, Ferdinand lui étoit plus que ja-

mais néceſſaire durant les conteſtations ſur le Rouſſillon & la Cerdaigne. De plus, dom Juan qui ſe reſſentoit encore du rôle indigne que le duc de Ségorbe avoit joué en Caſtille, au préjudice des intérêts de dom Ferdinand, avoit tenté de lui enlever ſon duché. Mais toute la contrée avoit pris les armes en faveur du duc; Exérica & tous les environs s'étoient ſoulevés par contagion, ſous prétexte de ſecouer le joug de François Sarcuéla, & de ſe réunir au domaine. Ces premieres étincelles dans le royaume de Valence menaçoient les frontieres de l'Arragon d'un grand embraſement; mais enfin le roi l'emporta. Ségorbe fut confiſqué, & Exérica revint à ſes anciens maîtres. L'affaire du Rouſſillon & de la Cerdaigne étoit plus ſérieuſe pour dom Juan. Les hiſtoriens François & Arragonois s'accordent ſi peu ſur le fonds de cette guerre, qu'il ne ſera pas hors de propos d'en démêler les différens intérêts, ſur les lumieres d'un auteur qui paroît plus exact & moins partial que les uns & les autres. On convient de l'une & de l'autre part, que le comté du Rouſſillon étant entre les mains de Louis XI en engagement pour les trois cents mille écus d'or prêtés à dom Juan, en vue du recouvre-

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

Mezeray, part. 2, l. 10, c. 3.

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

ment de la Catalogne, les François devenus les maîtres, traîterent ſi mal leurs nouveaux ſujets, qu'ils rendirent leur domination inſupportable. Ceux-ci ayant eu recours au roi d'Arragon, il fit ſemblant de les exhorter à la patience; mais comme il avoit affaire à un roi fin & ruſé, il y a apparence qu'il uſa à ſon tour de ruſe & de fineſſe, & que tandis qu'il le vit occupé à la guerre du bien public, il anima ſous-main la révolte de Perpignan, qu'il prit enfin, ainſi que je l'ai dit, après pluſieurs négociations inutiles, qu'on rompit & qu'on renoua, plutôt pour ſe tromper mutuellement, que pour finir à l'amiable cette importante conteſtation. Louis XI fit arrêter à Lyon les nouveaux ambaſſadeurs Arragonois; & à peine la treve étoit-elle finie, qu'il envoya une bonne armée aſſiéger Perpignan, avec ordre aux généraux de ne point revenir ſous peine de la vie, avant que d'avoir pris la ville. Il vouloit par-là réparer la honte du premier ſiege, dont la levée lui tenoit au cœur, d'autant plus que Ferdinand n'avoit réuſſi à le faire lever que par une terreur panique qui ſe répandit dans le cœur des François, comme ſi toutes les forces d'Eſpagne étoient venues fondre ſur eux. Les choſes en étoient-là, lorſ-

qu'un intérêt plus considérable que la perte de Perpignan obligea dom Ferdinand de repasser en Castille. ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

La maladie de dom Henri devint si sérieuse qu'elle le conduisit en peu de jours au tombeau. Comme il étoit à Madrid, où les médecins lui avoient conseillé de se transporter pour changer d'air, ses vomissemens le reprirent, & son mal de côté se fit sentir avec tant de violence, qu'on ne douta plus à la cour qu'il n'eût été empoisonné dans les réjouissances de Ségovie. Les médecins le voyant à l'extrêmité, dirent à ses courtisans, qu'il n'avoit plus que peu d'heures à vivre, & qu'il étoit temps de l'engager à mettre ordre à sa conscience, & aux affaires de l'état. On fit venir incontinent le prieur des Hiéronimites, nommé Pierre Maçuélo, auquel il se confessa. Pressé ensuite de déclarer son héritiere, il nomma sans hésiter Dogna Jeanne, & pour exécuteurs testamentaires, le cardinal d'Espagne & le marquis de Villéna, auxquels il joignit peu après le marquis de Santillanne, le comte de Bénaventé, le connétable & le duc d'Arévalo; il leur recommanda à tous les intérêts de sa fille, après quoi il expira la nuit du onzieme, suivant quelques-uns, & selon d'autres du douzieme dé-

cembre de l'an mil quatre cent ſoixante & quatorze.

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

C'eſt un problême parmi les Eſpagnols & les Portugais, s'il fit un teſtament dans les formes ou non: mais tous conviennent qu'il dicta certaines choſes à ſon ſecrétaire dom Juan d'Oviédo, auquel il ſe fioit le plus; ſans qu'on ſache bien préciſément ce qu'il lui dicta. Ainſi mourut dom Henri âgé de 45 ans, après avoir régné vingt années quatre mois & vingt-deux jours. Il étoit devenu ſi maigre, que ſon corps paroiſſoit un ſquelette ſur lequel on auroit appliqué une peau, de maniere qu'on ne jugea pas qu'il fût néceſſaire de l'embaumer. On fit ſes funérailles à Madrid, au monaſtere de S. Jérôme del Paſſo, qu'il avoit lui-même fait bâtir, & peu de temps après on le transféra à celui de Guadalupe. Le caractere de ce prince a été tellement marqué dans toute la ſuite de ſon regne, qu'il eſt preſqu'inutile d'y rien ajouter, ſi ce n'eſt certains traits qui peuvent achever un portrait auſſi intéreſſant que le ſien. Il étoit d'une taille aſſez bien priſe, plutôt grande que majeſtueuſe; un air doux, & des traits délicats ne démentoient point la douceur de ſes mœurs, & ſon exceſſive clémence, qu'il portoit au point de ſupporter les traitemens les plus

atroces sans se venger ; l'habitude de la débauche l'avoit rendu si mou & si efféminé, qu'il ne pouvoit s'appliquer aux affaires ni à rien de sérieux ; il devoit ce vice, qui fut la source de tous ses malheurs, à la mauvaise éducation qu'il avoit reçue dans son enfance, & au peu de soin qu'on avoit eu d'épurer de bonne heure les sentimens de son cœur, ou du moins d'empêcher les déréglemens auxquels il se livroit dès sa tendre jeunesse ; frugal dans ses repas, & modeste, malgré son attachement au plaisir, il ne buvoit point de vin, il s'habilloit très-simplement, & vouloit qu'en public même on le traitât plutôt en simple particulier qu'en roi ; aussi avoit-il moins les qualités d'un roi que d'un homme privé ; ce n'est pas qu'il ne fût magnifique & libéral ; sa magnificence alloit souvent jusqu'à l'excès, & ses largesses étoient des profusions ; mais outre qu'il n'y gardoit nulle mesure, il répandoit les bienfaits sans discernement, & faisoit d'énormes dépenses sans délicatesse. Diégo Arias, intendant de sa maison, lui représenta un jour la nécessité absolue de diminuer le grand nombre d'officiers oisifs qui absorboient ses revenus, sans reconnoissance & sans utilité ; Henri ne fit qu'en rire, & répondit : « Si j'étois Arias, je penserois plus

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

» à épargner qu'à donner «. Réponſe digne d'un grand cœur, ſi elle eût été auſſi juſte que celle d'Alexandre à Parmenion dans une occaſion différente. Son goût pour les édifices & pour les fondations, avoit toutefois quelque choſe de royal. Outre pluſieurs maiſons de plaiſance qu'il bâtit, ou qu'il embellit, il fonda magnifiquement deux monaſteres qu'il fit conſtruire, l'un qu'on appelle le Parſal, peu loin de Ségovie, l'autre qu'on nomme del Paſſo à Madrid; ſans compter quantité d'autres fondations ou réparations qu'il fit à diverſes égliſes, & à différens monaſteres. De vingt années qu'il régna, il en paſſa dix dans un bonheur ſi conſtant, qu'encore que ſa principale occupation fût la chaſſe ou la débauche, durant que tout ſe gouvernoit par le caprice des favoris, néanmoins tout lui réuſſiſſoit au-delà même de ſes vœux. L'abondance & l'air de proſpérité qu'on voyoit régner dans ſes états, rendoient la Caſtille célebre chez ſes voiſins, & le monarque reſpectable aux pays étrangers; mais les dix années ſuivantes firent payer bien cher au royaume & au roi leur ancienne félicité. Henri, comme on l'a vu, y parut moins roi & preſque moins homme que jamais, ſouvent détrôné, & jamais obéi en ſouverain. Il

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

eſt étonnant, que la priſon ou la mort dont il fut ſouvent menacé, n'euſſent pas fini plutôt ſon déplorable regne; mais il eſt aiſé de conclure des faits preſqu'incroyables qu'on a racontés dans ſon hiſtoire, qu'un reſte de pitié joint à beaucoup de mépris engagerent à le laiſſer vivre une troupe de factieux, qui d'ailleurs avoient beſoin de ſon ombre pour gouverner durant ces fatales diviſions. On peut dire, que ſon regne fut celui des vices les plus horribles; l'avarice, l'ambition, l'injuſtice, le brigandage & le déréglement des mœurs furent les funeſtes effets de la révolte des Caſtillans, & de la foibleſſe de ce prince. Autant qu'il avoit été riche les dix premieres années de ſon regne, autant devint-il pauvre durant les dix dernieres. La guerre & l'avidité inſatiable des courtiſans engloutit tellement ſes immenſes revenus, que ce roi, qui achetoit auparavant les villes & les châteaux, ſe vit ſouvent contraint pour ſubſiſter, d'aliéner lui-même le peu que la cupidité des particuliers laiſſoit encore au domaine. Enfin las de lutter avec la mauvaiſe fortune, & ſemblable à un pilote déſeſpéré au milieu d'un affreux orage, il prit le parti que ſa pareſſe & le déſeſpoir lui ſuggeroient; à ſavoir, de ſe laiſſer entraîner

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

avec ſes états à la révolution, qui lui paroiſſoit inévitable, & de faire du moins en mourant un dernier effort en faveur de celle qu'il croyoit ſa fille, & dont on tâcha vainement de lui perſuader qu'il n'étoit pas le pere.

En lui finit la race du fameux Henri le Bâtard. Sur quoi le P. Mariana fait une réflexion très-judicieuſe, mais plus véritable dans ce cas particulier qu'en général; c'eſt que la trempe des eſprits paroît aller toujours en s'altérant dans le progrès des races humaines; ſur-tout ſi l'on conſidere que la force des corps diminue à proportion. En effet, Henri le Bâtard avoit l'eſprit grand & capable de ſuppléer au défaut de ſa puiſſance. Dom Juan ſon fils fut moins heureux & mérita moins de l'être, ayant moins d'adreſſe & d'étendue de lumiere. Son ſucceſſeur & ſon neveu dom Henri ne laiſſa pas d'avoir des vues élevées, & une ame inſatiable de vaſtes projets; mais il vécut peu. A l'égard de dom Juan II, ſon génie étoit plus propre aux lettres qu'au gouvernement. Enfin tout ce qu'on vit reluire de grandeur, de nobleſſe, de dignité & de courage dans ces rois, fut tout-à-coup éclipſé dans la perſonne de Henri, ſurnommé *l'Impuiſſant*, fils de Jean II. » Ce fut-

» là, ajoute adroitement cet auteur, » l'occaſion qui fraya une route au mé- » rite, pour s'élever au trône de Caſ- » tille, & enſuite de preſque toute l'Eſ- » pagne. Si le droit de la nouvelle race » parut douteux, du moins l'avantage » qui en réſulta pour l'Eſpagne fut cer- » tain & inconteſtable «.

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

Le cardinal d'Eſpagne en reconnoiſ- ſance des bienfaits qu'il avoit reçus de dom Henri, lui fit lui-même cette épi- taphe. » Pierre de Mendoza, cardinal » de la S. E. R. a conſacré ce monument » à ſon bienfaiteur, très-haut & illuſtre » ſeigneur dom Henri quatrieme du » nom, roi de Caſtille & de Léon, prince » très-clément, & ſon ſeigneur très- » débonnaire. L'humanité, la clémence » & la magnificence ont pleuré la mort » de ce roi «.

Cette mort conſomma en Caſtille l'eſ- pece de ſchiſme qui avoit commencé de- puis long-temps à la diviſer. La cour ſe partagea entre Dogna Iſabelle & Dogna Jeanne. La nobleſſe ſuivit l'impreſſion de la cour, & le peuple attendit avec impatience la déciſion de ce grand diffé- rend ſur le choix de ſes maîtres; mais les plus éclairés de la cour, de la no- bleſſe & du peuple, ne ſe déclarerent point, réſolus de ſuivre le parti pour le-

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

quel la fortune se déclareroit. Il n'étoit pas difficile de juger, que ce seroit celui d'Isabelle ; car outre qu'il étoit beaucoup plus nombreux, il avoit encore l'avantage de voir à sa tête un roi & une reine déja en état de rétablir par leur autorité les affaires de la Castille Cependant le parti de Dogna Jeanne ne laissoit pas de paroître redoutable, non-seulement par l'équité plus apparente de sa cause, & par la compassion naturelle des peuples pour une princesse innocente, à qui on paroissoit ravir le sceptre de ses peres ; mais encore parce qu'il étoit fortifié du marquis de Villéna, du duc d'Arévalo, & de toutes leurs créatures, outre qu'il avoit à sa dévotion tout le pays compris entre Tolede & Meurcie, & presque toute la noblesse de Galice, excepté l'archevêque de Compostelle, dom Alphonse Azévedo de Fonséca. Isabelle de son côté avoit pour elle plusieurs villes principales ; mais sur-tout Ségovie où étoient les trésors royaux, que Cabréra lui remit, & qui ne servirent pas peu à l'affermir sur le trône, ainsi qu'elle l'avoit prévu.

A peine dom Henri avoit-il les yeux fermés à Madrid, que sa sœur se comporta en reine à Ségovie. Dès le 13 de décembre, jour de sainte Luce, on éleva

à la hâte un théâtre dans la place publique pour la cérémonie de l'inauguration. La princeſſe y parut avec ceux qui ſe trouverent à ſa cour, c'eſt-à-dire, avec quelques gentilshommes, parmi leſquels il n'y avoit aucun grand. Cette petite cour lui fit l'hommage accoutumé, lui baiſa la main, & la reconnut pour reine. Dès que le peuple vit flotter les étendards royaux, il ſe mit à crier: » Caſ-» tille, Caſtille pour le roi Ferdinand, » & pour la reine Iſabelle, héritiere pré-» ſomptive du royaume «. Enſuite elle alla à l'égliſe, étant à cheval & en habits de reine, précédée de ſa cour & des officiers de la ville tous à pied, à l'exception d'André Cabréra qui alloit devant elle à cheval, & l'épée nue en main.

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

Un cortege ſi peu conſidérable pour une ſi grande reine, fut bientôt augmenté par une troupe de ſeigneurs. Le cardinal d'Eſpagne & le comte de Bénaventé accoururent à Ségovie les premiers. Peu-à-peu on vit arriver l'archevêque de Tolede, malgré ſes mécontentemens, & le duc d'Albuquerque, malgré ſes intérêts; car il étoit aſſez ſingulier de voir à la ſuite d'Iſabelle le prétendu amant de la reine Dogna Jeanne. A ceux-ci ſe joignirent le marquis de Santillanne, le duc d'Albe de Liſte, le connétable

& l'amirante. D'autres lui envoyerent leurs hommages par procureur.

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

Sur ces entrefaites dom Ferdinand qui tenoit les états à Sarragoſſe, apprit cette importante nouvelle, tant par l'archevêque de Tolede qui le preſſoit de partir ſans délai, que par la reine ſon épouſe, qui paroiſſoit un peu moins preſſer ſon départ; conduite qui donna lieu à des ſoupçons trop bien fondés ſur la part qu'on deſtinoit à Ferdinand dans le gouvernement de ſon nouveau royaume. Ce prince ſentit par-là de quelle conſéquence il étoit pour lui de précipiter ſon retour en Caſtille. Ainſi quoiqu'on n'eût pris aucune meſure dans les états d'Arragon ſur les moyens de ſecourir Perpignan, qui étoit vivement attaqué par les François, il trouva le ſecret de déterminer leur lenteur ſur cet article, & de ſubſtituer en ſa place, à la tête de cette aſſemblée, ſa ſœur l'Infante Dogna Jeanne (choſe inouie), après quoi il partit le 19 de décembre, & arriva en peu de temps ſur les frontieres de Caſtille. Comme il étoit à Almazan, & que chaque ſeigneur ſe préparoit à faire acheter bien cher ſes ſervices, dom Louis de la Cerda, comte de Médina-Céli, qui avoit épouſé comme j'ai dit, la fille du prince dom Carlos, & de Dogna Marie d'Armendarés, ſa maî-

treſſe, s'aviſa de lui demander, non une ville ou une province, mais un royaume entier, ou du moins du ſecours, pour appuyer ſes légitimes droits, diſoit-il, ſur le royaume de Navarre, qu'il prétendoit lui appartenir du chef de ſa femme. La Cerda produiſoit en preuve certains papiers fort équivoques, à ſavoir, une promeſſe de mariage de dom Carlos, un teſtament même, où il nommoit Dogna Anne héritiere de Navarre, & une ſentence d'un juge apoſtolique ſur la légitimation de cette fille. Le comte de Médina-Céli ajouta à cette propoſition tant de hauteur & tant de menaces déplacées, que Ferdinand jugea à propos de n'y répondre que par le mépris.

ANNÉES de J. C. 1474, & ſuiv.

Il marcha enſuite à petites journées, mais toujours avec l'enſeigne royale, comme roi des états où il paſſoit. Quand la cour ſut qu'il étoit à Turvégano, on le pria de s'y arrêter juſqu'à ce qu'on eût achevé les préparatifs pour ſa réception, & plus encore pour avoir le temps de régler le différend qui s'élevoit ſur les droits de la reine & du roi, au ſujet du gouvernement de la Caſtille ; de ſorte que l'un étoit le prétexte qu'on produiſoit, & l'autre étoit la raiſon qu'on ne diſoit pas. Enfin il arriva à Ségovie le deuxieme jour de janvier de l'an 1475,

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

& il y fut reçu avec toutes les marques de vénération & de tendreſſe qu'il pouvoit attendre d'une ville qui lui avoit été ſi fidelle. On lui rendit les hommages ordinaires, & on lui baiſa la main, ſans doute après avoir exigé de lui le ſerment ſur la conſervation des privileges du royaume ; ſerment que les Caſtillans avoient tellement regardé comme eſſentiel, que dans ſon abſence ils ne firent point leur hommage par rapport à lui, mais ſimplement à ſon épouſe, & qu'à ſon retour ils ne le reconnurent pour roi qu'en qualité d'époux d'Iſabelle.

Le nouveau roi & la nouvelle reine commencerent par confirmer ceux qui leur étoient attachés dans les charges qu'ils poſſédoient du vivant du feu roi. Ainſi le cardinal d'Eſpagne demeura toujours grand-chancelier du ſceau *della Puritad*, & la grande-chancellerie du ſceau *del Piomo* fut conſervée à dom Juan Manrique de la Caſtagnéda ; le comte de Haro fut maintenu dans la qualité de connétable, & de *camarero-mayor* du roi, charge qui avoit été 140 ans dans la maiſon de Haro. On conſerva de même l'amirauté à dom Henriqués, parent de dom Ferdinand, & fils de ce grand amirante, qui avoit tant contribué à élever ce prince ſur le trône. On mit

à la tête des finances, dom Guttiere de Cardénas, Gonzalo Chacon, & Roderigo de Ulloa, tous ſerviteurs de la reine. Quant aux charges & aux dignités dont étoient revêtus le duc d'Arévalo, le marquis de Villéna & ceux de leur parti, qui s'étoient dévoués à Dogna Jeanne, on ne jugea pas à propos de les donner à d'autres, dans l'eſpérance que ce ſeroit un appas pour les regagner. On n'ignoroit pas en effet, que leur prétendu déſintéreſſement n'étoit qu'un jeu de cour, afin de vendre leurs ſervices à plus haut prix; l'un exigeoit la confirmation de ſon duché d'Arévalo, qu'il n'obtint pas, & l'autre la grande-maîtriſe de St-Jacques, & la confirmation de toutes les villes que ſon pere avoit uſurpées. La cour qui le ſavoit, étoit bien aiſe d'avoir toujours des amorces prêtes pour attirer des cœurs, qui ne ſe conduiſoient guere que par l'intérêt.

ANNEES de J. C. 1475, & ſuiv.

Après ces premiers détails on dépêcha des ambaſſadeurs à Louis XI, non-ſeulement pour lui apprendre la mort de Henri IV, & la promotion de ſes ſucceſſeurs, mais pour traiter avec lui d'accommodement pour les affaires du Rouſſillon. Louis XI étoit trop politique pour terminer ſi-tôt une guerre où il commençoit à prendre le deſſus; car

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

Perpignan accablé de faim & de misere, malgré la fureur des habitans à se défendre, étoit presqu'aux abois & sur le point de se rendre : c'est pourquoi cette négociation n'eut point d'autre effet en Castille & en France, que celui de s'amuser mutuellement, suivant la pratique ordinaire du roi de France, si ce n'est qu'outre cela elle pensa brouiller Ferdinand avec le roi d'Arragon son pere.

Mais tandis qu'on faisoit savoir à toute l'Europe & aux cours étrangeres, que Ferdinand étoit roi de Castille, on lui disputoit en Castille même le gouvernement du royaume, & presque le titre de roi. En effet, la division se mit entre lui & son épouse, aussi-bien qu'entre les Castillans & les Arragonois, sur un article fort délicat. Il s'agissoit de décider à qui appartenoit en propre la succession du royaume, & conséquemment de déterminer les limites du gouvernement entre le roi & la reine. La question étoit capable d'allumer une jalousie d'autant plus vive & plus dangereuse, qu'il falloit, à entendre les deux partis, que l'une ou l'autre tête ne portât la couronne que par emprunt, & n'eût de la royauté que le vain & frivole ornement que traîne après lui le seul titre d'époux ou d'épouse de mo-

narque. Les Arragonois ſoutenoient que Henri IV étant mort ſans enfans mâles, les états de Caſtille & de Léon revenoient ſans contredit à dom Juan, roi d'Arragon, & partant à dom Ferdinand ſon fils, petit-fils de dom Juan, premier du nom, roi de Caſtille. Pour fortifier ce raiſonnement, on alléguoit l'inconvénient qui s'enſuivroit de remettre le gouvernement d'un royaume entre les mains d'une femme. On relevoit infiniment la loi ſalique, qui exclut les femmes de la ſucceſſion à la couronne de France; l'on ſe déchaînoit enfin particuliérement ſur l'indécence qu'il y auroit à ne donner au roi que la qualité d'époux de la reine, ſans aucune part au gouvernement. A cela les Caſtillans répondoient par l'exemple de deux reines de Naples, nommées *Jeanne*, dont les maris s'étoient bien contentés de cette unique qualité de maris de la reine; ils réfutoient de même la propoſition d'imiter la coutume de France, en diſant, que ſans ſortir de Caſtille & de Léon, Dogna Iſabelle étoit la cinquieme femme qui fût montée ſur le trône par droit d'héritage; qu'après tout rien n'étoit plus naturel, ni moins ſujet aux inconvéniens, que la ſucceſſion directe des enfans au droit des peres; qu'ainſi dom

ANNEES de J. C. 1475, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

Ferdinand ne fondant les ſiens que ſur le troiſieme degré, & ſon épouſe étant d'ailleurs très-capable par ſon eſprit ſupérieur de gouverner les peuples, fuſſent-ils encore plus nombreux, il étoit juſte de s'en tenir à la coutume d'Eſpagne, & de déférer à la reine ſeule le titre & les appanages de la royauté.

Ce dernier avis l'emporta avec quelques reſtrictions, malgré les efforts de Ferdinand. Ce prince en fut tellement outré, que la diviſion ſeroit devenue ſérieuſe, & peut-être funeſte à tous les deux, ſi Iſabelle qui aimoit ſon époux, & qui avoit beſoin d'un pareil appui, ne l'eût appaiſé en lui tenant ce diſcours artificieux, que j'ai tiré non de Mariana qui l'a orné à ſa maniere, mais d'un auteur contemporain (Ferdinand de Pulgat), dont j'ai rendu ſimplement les penſées.

» Il eſt inutile, ſeigneur, de remuer » une queſtion ſi odieuſe. Doit-il y avoir » de la différence entre deux perſonnes » unies par la conformité de ſentimens & » de tendreſſe mutuelle. Quel que ſoit la » déciſion de la cour, vous êtes mon » époux, & ſur ce titre ſeul vous êtes roi » de Caſtille ; rien ne s'y fera que par » vos ordres, & le ſceptre, s'il plaît à » la divine Providence, paſſera de nos

» mains

» mains dans celle de vos enfans & des
» miens. Après tout (le croirez-vous) ; ANNÉES de J. C.
» il eſt heureux, même pour vous, que 1475, & suiv.
» les choſes ſe ſoient ainſi paſſées ; vous
» ſavez qu'il a plu au Ciel de ne nous
» donner juſqu'à préſent d'autre ſucceſ-
» ſeur qu'une fille, & il peut arriver
» qu'après nous, il paroiſſe quelque hé-
» ritier collatéral, qui ſur votre exem-
» ple, & ſous prétexte que les femmes
» ſont peu propres à gouverner des
» états, ôteroit à votre fille Iſabelle la
» couronne que nous lui réſervons. Que
» deviendroit alors notre race? Quant au
» gouvernement du royaume, conſidé-
» rez, je vous prie, que cette princeſſe
» épouſera un prince étranger, qui ne
» manqueroit pas de s'approprier tout,
» & de diſtribuer aux étrangers les dig-
» nités & les charges ; d'où il arriveroit
» que la Caſtille paſſeroit inſenſiblement
» dans d'autres mains que celles de vos
» deſcendans, choſe qui ſeroit également
» contraire à notre conſcience, au ſer-
» vice de Dieu, & au bien de nos ſucceſ-
» ſeurs. Ne trouvez donc pas mauvais
» qu'on ait prétendu remédier à des in-
» convéniens ſi conſidérables «.

Ce détour n'étoit, comme on voit, qu'un artifice ingénieux pour adoucir à dom Ferdinand une ſi amere déclaration.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

Le deſſein des grands, & ſur-tout du cardinal d'Eſpagne & de l'archevêque de Tolede, étoit légitime juſqu'à un certain point; mais il y a bien de l'apparence, qu'eux & les autres grands n'étoient pas fâchés de mettre un frein à l'autorité du roi, afin de gouverner plus deſpotiquement ſous le nom de la reine. C'eſt pour cela qu'ils vouloient que le roi n'entrât point à Ségovie que cette affaire ne fût vuidée; mais il en alla autrement, & Ferdinand qui les ſurprit, fut d'abord proclamé roi, ainſi que je l'ai remarqué. Malgré cette proclamation, la diſpute fut vivement preſſée, pour ſavoir préciſément en quoi conſiſtoit ce titre de roi; ſur quoi l'on peut dire, que les Arragonois & les Caſtillans outroient également leurs prétentions; car la queſtion étant double, & roulant ſur la propriété, & ſur le gouvernement du royaume de Caſtille & de Léon, il eſt évident, que ces deux états devoient appartenir en propre plutôt à Iſabelle qu'à Ferdinand, ſuivant la coutume d'Eſpagne, qui rend les femmes habiles à ſuccéder au trône. Quant à la forme du gouvernement, il eſt certain que ſuivant l'uſage même des Eſpagnols, quand la femme devenoit reine par droit de ſucceſſion, le gouvernement étoit toujours entre les mains

de l'époux devenu roi ; & c'eſt ce qu'Alphonſe de Cavalléria, vice-chancelier d'Arragon, fit extrêmement valoir dans cette conteſtation, en alléguant pluſieurs exemples tirés de la Caſtille ; mais ce fut preſqu'inutilement ; car la déciſion de cette affaire ayant été remiſe au cardinal d'Eſpagne & à l'archevêque de Tolede, voici de quelle maniere ils partagerent le différend.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

» Dans les actes publics & ſur les » monnoies, on mettra les deux noms » conjointement ; mais celui du roi ſera » mis avant celui de la reine. A l'égard » des armes, celles de Caſtille & de Léon » auront la droite ſur celles d'Arragon. » Les gouverneurs des villes & châ- » teaux, & les tréſoriers des finances, » feront hommage à la reine, qui les » nommera (c'étoit-là le point le plus » diſputé). Les proviſions aux évêchés » & aux autres bénéfices, ſe donneront » au nom de tous les deux ; mais la reine » choiſira elle-même les ſujets qui lui » paroîtront les plus dignes & les plus » capables. Quant à la juſtice ils la ren- » dront enſemble, lorſqu'ils ſe trouve- » ront en même lieu ; s'ils ſont en lieux » différens, chacun l'adminiſtrera en ſon » nom, & le même ordre ſe gardera pour » l'élection des Corrégidors «.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

Cet acte fut ratifié & publié à Ségovie le 15 de février ; car Ferdinand trop heureux encore d'avoir amené les choſes à ce point, & ne pouvant faire mieux, crut devoir céder au temps, ſauf à étendre un peu plus ſon pouvoir quand il ſe verroit affermi. Il ſentit bien en effet, que ſon affermiſſement ſur le trône dépendoit uniquement de ſon étroite liaiſon avec Iſabelle, & que la moindre apparence de diviſion donneroit beau jeu au parti de Dogna Jeanne, puiſque les ſeigneurs qui lui paroiſſoient dévoués à lui-même, ne laiſſoient pas d'ouvrir l'oreille au bruit de cette diſcorde naiſſante pour en tirer parti. Ainſi fut terminée cette querelle inteſtine, qui pour être renfermée dans le ſein du cabinet, étoit pourtant très-vive & très-capable de renverſer du trône ceux qui prétendoient en exclure Dogna Jeanne. Le peu que j'en ai pu recueillir des différens auteurs Eſpagnols le fait aſſez connoître, malgré la réſerve avec laquelle ils ont affecté d'en parler. On peut en juger par la fermeté d'Iſabelle, qui quoiqu'attachée à ſon époux par une tendreſſe véritable, fut néanmoins toujours infiniment jalouſe de ſes droits ſur ce qui concernoit la Caſtille, & ne permit jamais à ſon mari de franchir les bornes qui lui

avoient été preſcrites en cette occaſion.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Ferdinand ſongeoit déja à remédier efficacement aux déſordres extrêmes où étoient plongés ſes nouveaux états, lorſqu'il fallut penſer à les défendre contre la rivale d'Iſabelle. Le marquis de Villéna qui avoit hérité de ſon pere, outre une avidité inſatiable de biens & d'honneurs, ces ruſes politiques qui illuſtrent un chef de faction dans les brouilleries d'état, commença à faire craindre qu'il ne conduisît ſes entrepriſes avec le même ſuccès. Il étoit à Madrid occupé uniquement à enrôler des ſujets à Dogna Jeanne, qu'il avoit fait proclamer reine à Eſcalona. Mais il travailloit beaucoup plus pour lui que pour elle ; & dans cette vue il ſe mit en tête de préparer à Ferdinand une trame aſſez difficile à démêler : ce fut de négocier en même temps avec ce prince & avec le roi de Portugal, à deſſein d'amuſer l'un, & d'attirer l'autre en Caſtille. Il envoya donc à Ferdinand & à Iſabelle des propoſitions d'accommodement, qui conſiſtoient à leur laiſſer le choix d'un époux ſortable pour Dogna Jeanne, à condition qu'ils le revêtiroient dans les formes de la grande-maîtriſe de St-Jacques, que j'ai dit avoir été partagée entre lui, le comte de Paredes & le grand-com-

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

mandeur de Léon. Il insinuoit même, qu'il seroit dangereux de ne pas accepter ce parti, & qu'il avoit dans les mains de quoi les faire repentir d'un refus. C'étoit-là négocier en maître plutôt qu'en sujet; mais il avoit remarqué que ce ton avoit réussi à son pere, & il prétendoit bien suivre cet exemple ou même le surpasser. La cour amusée par ses agens, qui eurent l'artifice de la tromper, crut qu'il étoit de la prudence, sans avoir égard à ces hauteurs, de ne pas négliger cette ouverture. On entra donc en pourparler, & l'on répondit que le roi & la reine consentiroient volontiers à marier Dogna Jeanne d'une maniere convenable, & à s'employer pour le faire grand-maître de Saint-Jacques; mais qu'ils exigeroient auparavant de lui, qu'il mît en séquestre la prétendue fille de dom Henri IV, jusqu'à son mariage, de peur qu'elle n'excitât des troubles dans le royaume. Villéna n'étoit pas assez peu politique pour se rendre à de pareilles propositions; mais comme il ne cherchoit qu'à tirer cette affaire en longueur, il eut toujours soin de fournir une nouvelle matiere aux conférences, sans avancer ni reculer, de façon que tout le différend ne rouloit que sur un point; savoir, entre les mains de

qui l'on remettroit Dogna Jeanne : & cela ſeul produiſoit des chicanes ſans fin ; la cour voulant s'aſſurer avant toutes choſes de cette princeſſe, & le marquis ne voulant pas s'en deſſaiſir. Cette affaire fut conduite principalement par un mécontent, nommé Antoine Munis de Ciutad Rodrigo, qui ayant été grand-tréſorier ſous dom Henri, & ne l'étant plus ſous la reine, fut bien aiſe de trouver une occaſion de s'en venger ; mais au fonds, ce n'étoit qu'un leurre que préſentoit Villéna : car tandis qu'il éblouiſſoit la cour par de faux ſemblans d'accommodement, il cherchoit à débaucher des courtiſans par de magnifiques promeſſes, & à couvrir ſa ligue avec le roi de Portugal.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

C'étoit toujours dom Alphonſe V, oncle de Dogna Jeanne, prince véritablement brave, à qui ſes fréquentes victoires avoient fait donner le ſurnom d'Africain. Ce fut lui encore qui prit & laiſſa à ſes ſucceſſeurs, à cauſe de ſes conquêtes, le titre de rois de deçà & de delà la mer. Il avoit juſqu'alors éludé les propoſitions que dom Henri lui avoit faites de faire épouſer à ſon fils, ou d'épouſer lui-même cette princeſſe : mais ſi l'on en croit les Portugais, comme il étoit à Eſtrémos ſur la frontiere de Portugal &

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

de Castille, il apprit la mort du roi dom Henri dans le mois de décembre, & reçut son testament, par lequel, disent-ils, il instituoit Dogna Jeanne héritiere de Castille, & lui Alphonse régent du royaume, en le priant de s'en faire roi & d'épouser sa pupille. Quoi qu'il en soit, Villéna lui envoya dire, qu'il n'étoit plus question de délibérer, qu'il falloit régner, que les raisons qui lui avoient fait refuser le mariage de Dogna Jeanne pour son fils ou pour lui, ne subsistoient plus; que le droit de cette princesse à la couronne de Castille n'étoit plus litigieux, étant reconnu par la plus saine & la meilleure partie de ce royaume; que quand même il auroit de la répugnance à épouser Dogna Jeanne, il étoit engagé d'honneur & d'intérêt à soutenir les droits légitimes d'une reine qui étoit sa niece, & qui n'avoit de ressource qu'en lui. Il le conjuroit par tout ce qu'il y avoit de plus saint au monde, de ne pas abandonner une personne qu'il devoit aimer par tant de raisons, & qui se jetoit entre ses bras, prête à le couronner, s'il daignoit accepter ses offres, & s'il lui donnoit en récompense le moindre secours, tandis que toute la Castille étoit déclarée pour elle, & n'avoit besoin que d'un chef tel que lui.

Dom Alphonſe qui avoit ſi long-temps fermé l'oreille à ces propoſitions du vivant de dom Henri, commença après la mort de ce prince à ſe laiſſer flatter par ces ſéduiſantes promeſſes. Il eſt vraiſemblable, qu'il n'étoit pas à ſe repentir de n'avoir point recherché avec plus d'empreſſement le mariage d'Iſabelle pour lui, & de Dogna Jeanne pour ſon fils, puiſque par-là de façon ou d'autre, le royaume de Caſtille auroit été réuni à celui de Portugal, par le pere ou par le fils. Du moins il eſt certain, que le prince de Portugal, dom Juan, fut très-fâché dans la ſuite de ce que ſon pere, mal conſeillé, avoit négligé ces alliances. ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Il y parut même dès-lors par le conſeil qu'il donna au roi ſon pere, d'accepter le parti qu'on lui propoſoit; mais dom Alphonſe, afin de ne pas paroître donner légérement dans cet appas, envoya ſur les lieux un gentilhomme de confiance pour s'aſſurer de l'état des choſes; & l'on voit par les mémoires de Portugal, que cet envoyé reçut le ſeing d'un aſſez grand nombre de ſeigneurs & de gentilshommes, qui promettoient d'obéir au roi de Portugal, pourvu qu'il épouſât Dogna Jeanne. Le marquis de Villéna qui n'aſpiroit qu'à engager tout de bon cette entrepriſe, ne ceſſoit d'en applanir les

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

obſtacles, & de relever le nombre & la qualité de ceux qui ſuivroient le roi de Portugal. Il comptoit ſur dom Alvare de Stuniga, duc d'Arévalo, & ſur dom Bertrand de la Cuéva, duc d'Albuquerque, qu'il diſoit n'avoir ſuivi la cour d'Iſabelle que par feinte; & à leur faveur, il ſe croyoit maître des frontieres de Portugal. Il mettoit au même nombre dom Rodrigo & dom Juan Tellés Giron, l'un grand-maître de Calatrava, l'autre comte d'Aruegna; dom Rodrigo Ponce de Léon, marquis de Cadis; dom Alphonſe d'Aguilar, & quantité d'autres ducs & gouverneurs de places; en ſorte qu'il ſe croyoit aſſuré des villes de Burgos, de Léon, de Cordoue, d'Écija, de Xérés, de Baëça, & de toute l'Andalouſie; mais ce qui flattoit le plus le roi de Portugal, c'eſt que le marquis lui répondoit de deux des plus puiſſans appuis du parti contraire; ſavoir, du comte de Bénaventé & de l'archevêque de Tolede avec ſa ville, qui étoit le ſiege de l'empire Eſpagnol.

En effet, l'archevêque de Tolede leva bientôt le maſque, & quitta du moins la cour de Ferdinand, au ſujet que je vais dire. Cet eſprit inquiet & brouillon voyoit avec dépit la faveur naiſſante du cardinal d'Eſpagne. Comme il remar-

quoit tout avec cet œil de jalouſie qui groſſit les objets, il ſe tint extrêmement choqué de ce qu'on ne lui avoit point donné d'appartement au palais de Ségovie, & il ne ceſſoit de crier hautement contre l'ingratitude prétendue du roi & de la reine, qu'il avoit, diſoit-il, élevés ſur le trône, & qui pour prix de cet important ſervice, ne le payoient que d'indifférence, lui qui auroit dû être à la tête des affaires, & gouverner ſous leur nom. C'étoit en effet ce que ſa folle vanité lui faiſoit penſer & publier. Dès qu'il fut donc que le marquis de Villéna jouoit la cour par des propoſitions ſimulées d'accommodement, & qu'il prenoit cependant des meſures efficaces avec le Portugal, il entra de plein vol dans cette ligue, réſolu de porter la brouillerie & la diviſion auſſi loin qu'elles pourroient aller. Pour avoir un prétexte de rupture avec le roi, il s'aviſa de chercher querelle, & de faire quantité de demandes ſi inſenſées, qu'il voyoit bien qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer d'y répondre que par un refus. Comme il exigea certaines charges & certaines dignités de la cour, qui étoient les récompenſes des vieux officiers de Ferdinand, ce prince mortifié de ces demandes hors de ſaiſon, & craignant d'ailleurs d'aigrir

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

cet esprit soupçonneux, tâcha de lui faire entendre raison, en adouciſſant ſes refus par les careſſes les plus obligeantes, & par les plus magnifiques promeſſes; mais l'archevêque déterminé à rompre avec lui, loin de prendre le parti de la modération, dit avec hauteur, que puiſqu'on lui manquoit de parole, il alloit ſe retirer de la cour. Le roi, pour n'avoir rien à ſe reprocher, alla lui rendre viſite chez lui, & le pria inſtamment de ne pas le quitter, mais d'accepter en attendant mieux, les grandes promeſſes qu'il lui renouvelloit, pour le dédommager de celles qu'il ne pouvoit tenir dans la fâcheuſe conjoncture où il ſe trouvoit. Cette démarche ne produiſit rien; & le fougueux prélat après avoir laiſſé échapper quelques rodomontades, partit bruſquement, mais en ſecret, pour Alcala, le 20 de février. Le roi appréhendant avec juſtice les ſuites de cette évaſion, eut ſoin d'envoyer couriers ſur couriers pour le rappeller. Tout fut inutile. L'archevêque de Tolede étoit aveuglé par ſa jalouſie contre l'amirante, le duc d'Albe, & ſur-tout contre le cardinal d'Eſpagne, qui étoient les trois principales têtes du conſeil, & dont le dernier méritoit principalement l'eſtime & la confiance de ſon maître,

par sa grande habileté dans les affaires, & par la souplesse de son esprit ; au-lieu que l'archevêque de Tolede toujours bouillant & incapable de fléchir, poussoit à bout les projets les plus insensés, par la seule raison, qu'il se les étoit mis en tête, sans considérer qu'il est des occasions où c'est sagesse de savoir reculer. ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

L'orage se formoit insensiblement en Portugal pour se décharger bientôt sur la Castille. Alphonse ébloui plus que jamais par le marquis de Villéna, & par la nouvelle qu'il apprit de la défection de Carillo, songeoit sérieusement à détrôner dom Ferdinand ; mais quoiqu'il eût pris son parti, il jugea à propos de mettre l'affaire en délibération dans son conseil, seulement pour la forme. Très-peu eurent le courage de désapprouver en face une entreprise, dont le roi paroissoit épris, d'autant plus que son fils, le prince dom Juan, se déclara pour ce parti avec beaucoup de force. Dom Ferdinand, duc de Bragance, fut le seul qui osa ouvertement tenir tête au roi, au prince & à toute la cour, qui étoit entraînée plutôt par l'envie de plaire à ses souverains, que par une intime persuasion du succès. Le duc à qui son âge & son rang donnoient droit de parler avec autorité, lui représenta vivement,

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

que les chefs des Caſtillans qui le preſſoient d'épouſer Dogna Jeanne, étoient ceux-là même, qui peu d'années auparavant avoient décrié cette princeſſe par toute l'Europe, en la faiſant paſſer pour fille de la Cuéva; que c'étoit en conſéquence de cela qu'ils avoient détrôné dom Henri, & bouleverſé toute la Caſtille. » De quel front, ajouta-t-il, ces » factieux oſoient-ils la déclarer enſuite » légitime héritiere, ſi ce n'étoit pour » aſſocier le Portugal aux malheurs dans » leſquels ils avoient plongé leur patrie? » Comment ſe fier à des miſérables, qui » n'ayant en vue que leur intérêt, aban- » donneroient le roi de Portugal, dès » qu'il ceſſeroit de fournir des alimens » à leur cupidité, comme ils avoient » abandonné tour-à-tour dom Henri, » le jeune Alphonſe & Iſabelle, parce » qu'ils ne les voyoient plus en état, ou » en diſpoſition d'aſſouvir par le dé- » membrement du royaume leurs inſa- » tiables deſirs? Sur quel garant pour- » roit on ſe fier à des traitres, dont la » perfidie avoit toujours été la reſſource » ordinaire? Voyoit-on des ſûretés, des » châteaux, des villes, de l'argent? Ils » n'ont donné que des paroles, tandis » qu'ils reçoivent peut-être d'ailleurs » des récompenſes pour nous trahir.

» Ils ne nous offrent que des périls cer-
» tains, en nous offrant une couronne
» chancelante, un ſceptre dont ils ne ſont
» pas les maîtres. Les plus conſidérables
» parmi les grands ſont dévoués à dom
» Ferdinand, & la voix du peuple qui
» eſt d'un ſi grand poids dans les ré-
» volutions des états, s'eſt déclarée
» pour Iſabelle contre Dogna Jeanne.
» Ignore-t-on la haine invétérée que
» les Caſtillans portent aux Portugais?
» Cette haine ranimée dans des cœurs
» ulcérés par les mauvais ſuccès qui
» peuvent arriver, ne leur fera-t-elle
» point tourner les armes contre nous.
» Pourquoi aller de ſang-froid ſe char-
» ger d'une guerre douteuſe, tandis que
» le Portugal jouit d'une paix réelle &
» profonde? Mais de quel œil les Caſ-
» tillans verront-ils l'amant rebuté d'Iſa-
» belle recourir à Dogna Jeanne, qu'il
» a rebuté lui-même du vivant de dom
» Henri? Sera-t-on aſſez aveuglé pour
» ne pas voir que dom Alphonſe ayant
» paru reconnoître le droit d'Iſabelle en
» la demandant en mariage, ſon mariage
» avec Dogna Jeanne refuſé tant de
» fois, & enfin conclu dans de pareilles
» conjonctures, ſera moins un aveu du
» droit de Dogna Jeanne à la Caſtille,
» qu'une lâche vengeance contre Iſa-

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

» belle, qui s'en eſt miſe en poſſeſſion «.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Le duc de Bragance appuya ces raiſons & beaucoup d'autres d'un air de véhémence, de dignité, & ſur-tout d'affection pour les intérêts du royaume & du roi, qui auroit ſans doute ébranlé dom Alphonſe, ſi la honte de quitter un parti pris l'avoit rendu ſuſceptible d'un bon conſeil. Loin d'en ſavoir bon gré au duc, il attribua ſon diſcours moins à un véritable zele qu'à une inclination naturelle pour Dogna Iſabelle, qui étoit en effet ſa parente. Toutefois il ſe retira tout rêveur au monaſtere de Villavicioſa : mais le retour du gentilhomme qu'il avoit envoyé en Caſtille, & qui lui apportoit les noms des confédérés, acheva d'effacer les raiſons du duc de Bragance ; de maniere que le roi fit faire ſur le champ de grandes levées d'hommes dans le deſſein de tenter la fortune, & de ſe faire roi de Caſtille.

La ligue étoit déja toute formée, & les préparatifs de la guerre s'avançoient en Portugal, tandis que Ferdinand trompé par le marquis de Villéna, méditoit de nouveaux projets. Il étoit en effet ſur le point de partir de Ségovie, dans la vue de conclure un accommodement avec lui à quelque prix que ce fût. Il avoit même délibéré d'aller au ſecours

de ſon pere avec des troupes Caſtillanes, & d'envoyer une ambaſſade à Louis XI, au ſujet du Rouſſillon. ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Véritablement la ville de Perpignan ſe trouvoit dans une triſte ſituation, d'autant plus que le roi d'Arragon n'étant pas en état de ſecourir cette place, ni par lui-même, ni par ſon fils, l'avoit abandonnée à ſa propre fidélité, comptant que la haine qu'elle portoit aux François, lui tiendroit lieu de vivres & de troupes. Il ne ſe trompa point. Le ſiege dura huit mois, & penſa déconcerter le flegme que les François affectoient, & qui ne leur eſt pas ordinaire; en effet ils avoient cru qu'en cette occaſion il falloit, non pas attaquer de vive force des gens déſeſpérés, mais les laiſſer ſe conſumer d'eux-mêmes par leur déſeſpoir, & cela réuſſit. Toutefois la conſtance preſque incroyable des aſſiégés eſt un de ces prodiges remarquables dans l'hiſtoire; car ils eurent à combattre contre la faim, qui les contraignit de manger non-ſeulement des choſes qu'on ne peut voir ſans dégoût ou ſans horreur, mais encore les cadavres, tant des François qu'ils tâchoient de tuer dans cette vue, que de leurs compatriotes morts de maladie, ou par le fer. On vit même des meres dévorer leurs propres enfans:

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

enfin se voyant réduits à la derniere extrêmité, ils suivirent le conseil du roi dom Juan, & se rendirent à discrétion, dans l'attente que le fer du vainqueur acheveroit de faire mourir ceux que la famine avoit épargnés. Mais ils furent extrêmement surpris, de l'aveu même des Espagnols, de trouver dans les François non plus des tyrans impitoyables, comme ils les appelloient, mais des vainqueurs pleins de clémence, qui loin de faire payer aux vaincus ce qu'il en avoit coûté pour les soumettre, rendirent justice à leur valeur & à une si belle défense, voulurent que la garnison sortît avec tous les honneurs de la guerre, donnerent aux habitans une amnistie générale, & leur conserverent tous leurs privileges; conduite qu'on ne pourroit trop louer, si l'on ne s'étoit avisé trop tard de la prendre. On traita incontinent de la paix entre la France & l'Arragon. Louis XI ayant mandé les ambassadeurs Arragonois qu'il avoit fait arrêter à Lyon, il les combla de caresses, leur fit présent de deux vases d'or, estimés alors trois mille deux cents écus, & signa enfin le traité; mais avant que de les renvoyer, il voulut, pour faire parade de son pouvoir & de ses richesses, qu'on fît passer en revue devant eux une armée compo-

ſée des ſeuls habitans de Paris, tous vêtus de caſaques rouges, avec des croix blanches ſur la poitrine, & qui montoit à cent quatre mille hommes; oſtentation politique qui ne laiſſa pas d'avoir ſon effet; car les Arragonois frappés du pouvoir de la France à la vue d'une ſeule ville, qui tiroit de ſon ſein une armée ſi nombreuſe & ſi belle, en firent un rapport ſi éblouiſſant à leur maître, qu'il alla déſormais bride en main avec Louis XI, quoique depuis il ne manquât pas de ſujets de rupture: auſſi fût-ce là la derniere guerre qu'il eut avec la France & avec ſes voiſins, après quoi il ſe retira à Barcelone, afin d'y paſſer en paix le reſte de ſes jours.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Il étoit encore dans le fort du danger qui le menaçoit de perdre le Rouſſillon & toute la Catalogne, quand il apprit pour ſurcroît, que ſon fils alloit avoir ſur les bras toutes les forces de Portugal. Ferdinand de ſon côté plus inquiet pour l'Arragon que pour la Caſtille, ne vit cette tempête que quand elle fut prête à fondre ſur lui. Dès qu'il en fut aſſuré, il députa vers dom Alphonſe quelques religieux pour le porter à la paix, & le conjurer de ne pas préférer le fruit incertain d'une guerre injuſte, à l'amitié & à l'affinité qui étoit entr'eux; que s'il

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

cherchoit à marier avantageuſement ſa niece, il pouvoit jeter les yeux ſur dom Diégo, duc de Viſeu, fils du frere d'Alphonſe; que s'il vouloit outre cela ſerrer les nœuds d'une alliance avec Ferdinand, il n'avoit qu'à prendre pour épouſe l'infante Jeanne, fille de dom Juan, déja deſtinée au roi de Naples. Telles étoient les propoſitions du roi de Caſtille; mais dom Alphonſe les rejeta bien loin: il ſe contenta de répondre que Dogna Jeanne, ſa niece, étant ſans contredit reine de Caſtille, il manqueroit au devoir d'un oncle, d'un roi, & d'un homme d'honneur, s'il n'employoit tous ſes efforts à la défendre contre des uſurpateurs.

Cependant les préparatifs de guerre s'avançoient en Portugal, & dom Alphonſe, pour attaquer la Caſtille de tous côtés, avoit engagé Louis XI à entrer dans la confédération. Le roi de France, ſuivant ſa coutume, s'y prêta d'autant plus volontiers, qu'il ne pouvoit pardonner aux Arragonois de lui avoir fait acheter ſi cher la conquête du Rouſſillon, & qu'il eſpéroit outre cela augmenter ſes états de quelque province pour prix de ſes ſervices. En effet, Alphonſe de Palencia dit nettement, que le roi de Portugal lui cédoit la Biſcaye pour la réunir à la Guyenne; mais ce qui paroî-

troit étonnant dans tout autre que dans Louis XI, c'eſt que ce prince, à qui dom Ferdinand avoit envoyé des ambaſſadeurs pour lui demander ſon alliance, promettoit en même temps au roi de Caſtille des ſecours d'hommes & d'argent, & un accommodement raiſonnable pour le Rouſſillon, pourvu qu'il voulût marier ſa fille Iſabelle au dauphin de France, qui fut depuis Charles VIII, quelque mécontentement que marquât le roi d'Arragon, de ce que la cour de Caſtille entroit dans des affaires de cette importance, ſans lui en faire part. Ferdinand & Iſabelle ouvroient l'oreille à ces négociations, ſans ſonger que le roi de France jouoit un double jeu, diſpoſé comme il l'étoit à ſuivre le parti qui lui paroîtroit le plus avantageux à ſes intérêts. Pour eux, ils n'avoient en vue que d'écarter l'orage qui grondoit déja ſur leurs têtes.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Comme leurs principaux ſoins alloient à regagner le plus de ſeigneurs Caſtillans qu'il leur étoit poſſible, ils firent une conquête conſidérable dans la perſonne de l'infant dom Henri d'Arragon, en lui rendant ſes états de Ségorbe & d'Ampurias avec une amniſtie pour le paſſé. Par-là ils ſe réconcilierent l'amitié du comte de Bénaventé ſon couſin, d'au-

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

tant plus aiſément, que l'un & l'autre avoient perdu l'eſpérance de conclure le mariage projeté avec Dogna Jeanne, puiſqu'on la deſtinoit au roi de Portugal, & que pour cet effet on l'avoit tranſportée d'Eſcalona à Trugillo.

Mais il falloit détacher l'archevêque de Tolede de la confédération, & ce n'étoit pas une choſe aiſée; les premieres démarches qu'avoit faites ce prélat ambitieux, qui ne ſavoit point reculer, & l'air de hauteur avec lequel il diſoit publiquement, *qu'il apprendroit aux rois ce que c'étoit que de choquer les archevêques de Tolede*; enfin le caractere particulier de ſon génie, propre à ſoutenir des ligues, & à ſe ſignaler par des révolutions d'état, tout cela faiſoit appréhender qu'en effet il ne donnât un grand branle à la guerre qui ſe préparoit. Iſabelle pour derniere tentative fit encore quelques pas vers l'archevêque & vers le roi de Portugal, ainſi qu'on le voit par deux lettres de Ferdinand de Pulgar, l'une adreſſée à un gentilhomme qui étoit au ſervice de Carillo, & l'autre écrite à dom Alphonſe. Les lumieres que donnent ces deux lettres ſont ſi conſidérables, que je m'étonne qu'elles paroiſſent avoir échappé au pere Mariana.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

On voit par la premiere, que la reine traitoit toujours d'accommodement avec le prélat, & que Pulgar étoit employé dans cette affaire. Carillo pour soutenir la démarche qu'il avoit faite en se retirant de la cour, avoit des troupes à Alcala, résolu de s'y défendre en cas de besoin; mais comme il n'osoit encore déclarer sa révolte, il faisoit courir le bruit, qu'il n'étoit armé que pour rendre la paix à la Castille, & pour veiller à sa propre sûreté; car il disoit qu'on cherchoit à le faire périr par le poison: accusation grave, que Pulgar se contente de réfuter légérement, en disant: » Que ce prélat » auroit mieux fait de se pourvoir d'un » médecin que d'une armée, si c'étoit la » crainte du poison qui le faisoit agir; » qu'à l'égard du repos public, il le » procureroit en se tenant lui-même en » repos «. Pulgar désapprouve ensuite le gentilhomme d'être venu à Cordoue à dessein de traiter de paix avec la reine. » Il falloit, dit-il, rester à Alcala, & per- » suader à l'archevêque de Tolede de » marcher plutôt environné de docteurs » que de soldats. On dit, ajoute-t-il, » qu'un certain docteur Calderon est » revenu depuis peu à la cour. Puisse-t-il » nous procurer la paix, & réussir auprès » de la reine, mieux que je n'ai fait au-

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

» trefois auprès de l'archevêque, quand » le roi dom Henri m'envoyoit négocier » avec lui. Vous ferez beaucoup si vous » justifiez sa conduite, & le seul moyen » de le faire, est de bien montrer qu'il » ne fait rien qui ne lui soit commandé » de la part de Dieu par le *fortuné* d'A- » larçon «. C'est ici une raillerie sanglante sur Carillo, qui se laissoit gouverner par des esprits factieux comme lui, & entr'autres par un certain Ferdinand d'Alarçon, grand alchymiste. C'est par l'art de la chymie & par son esprit brouillon, que ce dernier avoit acquis toute la confiance de son maître, auquel il persuadoit tout ce qu'il vouloit. Enfin, Pulgar continue & termine sa lettre par des exemples qui font voir, que la révolte est toujours punie par un secret jugement de Dieu.

La lettre qu'il adresse au roi de Portugal, sur le bruit que ce prince acceptoit les offres du marquis de Villéna, & prétendoit épouser Dogna Jeanne, est beaucoup plus vive & plus digne d'attention. Pour le détourner de cette entreprise, il fait valoir les raisons qu'avoit apportées le duc de Bragance dans le conseil; à savoir, que ceux qui lui offroient la couronne de Castille avec la main de Dogna Jeanne, avoient été les premiers

premiers à publier à la face de toute la terre, que dom Henri étoit impuiſſant, & Dogna Jeanne bâtarde. » Je voudrois, » dit-il, ſavoir de quel front ils prétendent » donner deux couronnes à celle qu'ils » jugeroient indigne de porter le ſceptre » que lui laiſſoit ſon pere « ? Il parcourt enſuite avec beaucoup de hardieſſe & de feu les dangers de la guerre que le Portugal entreprenoit, l'inconſtance & la ſordide avarice des Caſtillans révoltés, la foibleſſe de leur parti, les forces de celui d'Iſabelle, l'incertitude des ſuccès : en un mot, il détaille avec des traits ſi marqués les raiſons alléguées par le duc de Bragance, qu'il eſt vraiſemblable que la plume ou la harangue de l'un a ſervi à l'autre, & qu'ils étoient d'intelligence pour détourner l'orage qui menaçoit la Caſtille.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Mais Ferdinand avoit beau reculer, il ne s'agiſſoit plus de négociations, ni d'écrits, il falloit combattre. Ainſi il ſe détermina à lever promptement des troupes; & pour en venir à bout, il épuiſa les tréſors de Ségovie, réſervés par André Cabréra, à qui il donna en récompenſe Moya ſur les frontieres de Valence, avec le titre de marquiſat, & la ville de Chinchon dans le royaume de Tolede, à titre de comté, outre le

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

gouvernement du château de Ségovie qui fut assigné à perpétuité pour lui & pour ses héritiers ; récompense d'autant mieux placée qu'Isabelle & son époux lui devoient en effet le bonheur d'être montés sur le trône, & le pouvoir de s'y affermir.

Comme le rendez-vous de l'armée étoit marqué à Valladolid, le roi & la reine s'y transporterent, & là ils reçurent du roi de Portugal une sommation fanfaronne, qu'il leur envoya par un gentilhomme de sa maison, nommé Rui de Sosa. Il déclaroit qu'il épousoit sa niece, qu'il appelloit reine de Castille & de Léon, que partant, il les sommoit de quitter le royaume qu'ils avoient injustement usurpé ; que du reste, s'ils y prétendoient quelque droit, ils pouvoient soumettre leurs prétentions à un examen juridique en se retirant, & qu'à ce prix, il épargneroit le sang des Castillans & des Portugais ; que s'ils persistoient à vouloir essuyer les périls de la guerre, il prenoit Dieu à témoin, qu'ils seroient responsables des maux inévitables qui s'ensuivroient. La réponse n'étoit pas difficile ; mais comme le roi & la reine ne cherchoient qu'à gagner du temps pour hâter leurs préparatifs, ils la firent aussi modérée que la sommation étoit

fiere. Ils s'abaiſſerent même juſqu'à faire de grandes avances pour ramener à leur parti le marquis de Villéna ; ils le firent prier de conſidérer, que ſon pere avoit cauſé un embraſement général dans la Caſtille ; qu'il alloit à ſon exemple rallumer un incendie qui commençoit à peine à s'éteindre ; que s'il étoit peu touché de ces maux, & inſenſible aux juſtes remords que devoit lui faire ſa conſcience, il eût égard du moins à ſa réputation qu'il flétriſſoit d'une maniere ſi indigne d'un homme d'honneur, & plus encore à ſes véritables intérêts, puiſque le royaume ne pouvoit être livré en proie aux Portugais, que ſes états ne fuſſent enveloppés dans ſa ruine. Ils lui offroient enfin non-ſeulement la grande-maîtriſe de Saint-Jacques, & la confirmation des donations faites à ſon pere, mais encore tout ce qu'il ſouhaiteroit au-delà. Le marquis répondit avec dédain, qu'il n'étoit plus temps de lui faire des offres, que ſon parti étoit pris, & qu'il ne connoiſſoit de rois en Caſtille que dom Alphonſe & Dogna Jeanne.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Cette affaire étant manquée, Ferdinand & Iſabelle ne s'appliquerent plus qu'à ſe préparer à la guerre, & à diſcerner ceux qui leur ſeroient fideles d'avec les ennemis & les neutres. La Caſtille

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

étoit partagée de sentimens sur cette guerre; les uns, & c'étoit le petit nombre de personnes qui aimoient la paix, gémissoient à la vue des malheurs qu'entraînent les divisions dans les états. D'autres, amateurs des choses nouvelles, se réjouissoient dans l'espérance de s'enrichir durant ces brouilleries. Plusieurs chargés de dettes & de crimes, espéroient trouver dans le tumulte des armes leur salut & l'impunité; quelques-uns de ceux qui suivoient la cour, n'étoient pas fâchés qu'on eût besoin de leurs services, afin de les faire valoir un jour, & de donner la loi à leurs maîtres. Le grand nombre leur étoit attaché: mais à condition de les voir heureux; faute de quoi il étoit prêt à suivre le parti pour lequel la fortune se déclareroit. Cette disposition n'étoit pas favorable dans la situation chancelante où étoient les choses. Ainsi pour s'assurer plus aisément des villes sur lesquelles ils pouvoient compter, le roi & la reine, également intéressés à s'entr'aider, partagerent entr'eux le soin de conserver leurs partisans, ou d'en acquérir de nouveaux; de maniere que Ferdinand prit pour lui la charge de veiller sur la vieille Castille, sur Léon & sur les pays voisins, tandis qu'Isabelle pren-

droit garde à l'autre partie, qui comprenoit Tolede, l'Andalouſie & Murcie. ANNEES de J. C. 1475, & ſuiv.

Pour cela, Iſabelle donna permiſſion à ſon époux de diſpoſer des charges & des dignités dans ſon diſtrict : & c'eſt ainſi que ce prince commença peu-à-peu de prendre part au gouvernement que lui avoient refuſé les Caſtillans. Pulgar dit, que dans ces conjonctures il entendit ſouvent répéter à la reine ces paroles, qui faiſoient, diſoit-on, le ſujet ordinaire de ſes prieres : » Seigneur, qui connoiſſez le ſecret des » cœurs, vous ſavez que la fraude, » l'injuſtice & la tyrannie n'ont point » eu de part à mon élévation au trône, » mais que je n'y ſuis montée que pour » ne pas laiſſer paſſer à des étrangers » le ſceptre qui a coûté tant de ſang à » mes ancêtres. Je remets donc entre » vos mains, Dieu puiſſant, qui êtes » le maître des royaumes & des rois, » mes prétentions & ma cauſe. Déclarez votre volonté ſuprême ; & ſi » mon droit n'eſt pas légitime, faites » que je ne peche plus par ignorance ; » mais s'il eſt fondé, daignez m'aider à le ſoutenir par la force de votre » bras «.

Cette nouvelle Eſther ne ſe contentoit pas de prier, elle agiſſoit pour elle-

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

même en héroïne, & il faut convenir, que le Ciel l'avoit fait naître pour le trône, soit que son droit fût incontestable ou douteux. La passion extrême qu'elle avoit de regagner l'archevêque de Tolede, fit qu'elle lui envoya le connétable dom Pédro de Vélasco, qui entra si bien dans les desseins de la reine, que cette députation auroit fait ce que ni les prieres des rois de Castille & d'Arragon, ni les promesses les plus avantageuses, ni les larmes d'une famille suppliante n'avoient pu faire sur cet esprit aigri, si Alarçon, son confident, n'eût traversé la négociation d'Isabelle. Ainsi Carillo par le conseil de ce favori, demeura inébranlable dans son parti; & après avoir vu presque à ses pieds trois têtes couronnées, qui s'étoient humiliées jusqu'à lui demander son amitié & sa protection, il résolut de leur faire sentir tout le poids de sa vengeance. Toutefois le voyage de la reine ne fut pas entiérement inutile; car elle trouva moyen de s'assurer de Tolede, d'y mettre une garnison, & d'en chasser le comte de Cifuente & Jean de Ribéra, partisans & alliés de l'archevêque. Elle ne put faire la même chose à Madrid, dont le château étoit entre les mains de Villéna: c'est pourquoi

elle retourna à Ségovie pour y convertir en monnoie les lingots d'or & d'argent qu'elle avoit reçus de Cabréra. On dit que cette princeſſe, malgré une groſſeſſe avancée, fit ces voyages avec tant de précipitation, & ſi peu de ménagement pour ſa ſanté, qu'elle eut une fauſſe couche en allant de Tolede à Tordéſillas. Tandis qu'elle travailloit avec tant de courage à recueillir les débris de ſes états, Ferdinand de ſon côté ſurprit Salamanque, par le moyen du duc d'Albe, qui lui avoit déja livré la Mote de Médina. Les partiſans de ce duc chaſſerent ceux du parti contraire, dont ils ſaccagerent les maiſons. Le roi s'empara, avec la même facilité, de Zamora, place importante, étant frontiere par rapport au Portugal. Il laiſſa Toro à quartier, & ce fut une faute conſidérable comme on le verra par la ſuite; mais il fut trompé par les artifices de Juan d'Ullon, l'un de ſes tréſoriers, qui étant d'intelligence avec les Portugais, & cherchant dans la guerre l'impunité de ſes crimes & de ceux de ſon frere, faiſoit croire au roi de Caſtille qu'il tenoit en ſon nom la place & le pays d'alentour.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

A peine le roi & ſon épouſe étoient retournés à Valladolid, que la ville d'Alcaras ſecoua le joug du marquis

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

de Villéna, & se rendit à eux malgré les efforts du marquis, qui voulut inutilement tenter un siege. Cette perte lui faisant appréhender qu'elle ne fût suivie de beaucoup d'autres, l'engagea à écrire au roi de Portugal, qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, & qu'il ne devoit plus différer de se rendre à Placentia, où il avoit conduit sa future épouse Dogna Jeanne.

Dom Alphonse le crut; & arriva en cette ville vers le milieu du mois de mai, à la tête de cinq mille cavaliers & de quinze mille fantassins. On le reçut avec beaucoup de pompe, & plusieurs jours se passerent en réjouissances. On dressa dans la place un théâtre, où dom Alphonse & Dogna Jeanne, après avoir été solemnellement mariés & proclamés roi & reine de Castille, reçurent les hommages de la même maniere qu'on les avoit faits à Ferdinand & à Isabelle. A l'égard du mariage, il ne fut consommé ni alors ni depuis, parce qu'on attendoit la dispense du pape pour l'oncle & la niece, & parce que la suite des événemens renversa enfin des commencemens si heureux.

Le roi de Portugal en sortant de son royaume, y avoit laissé pour régent son fils dom Juan, qui eut alors de

Dogna Éléonore ſon épouſe un fils nommé dom Alphonſe, comme ſon grand-pere, & déclaré héritier préſomptif de l'un & de l'autre; mais il vécut peu, & ne remplit pas les préſages inſenſés dont les Portugais s'étoient flattés à ſa naiſſance: car ils la regardoient comme un augure aſſuré de la conquête qu'ils ſe promettoient des états de Caſtille & de Léon; & ils avoient ſi peu d'opinion des forces de Ferdinand, qu'ils dédaignoient preſque de combattre un roi qui leur paroiſſoit ſi mal affermi ſur le trône. Pour leur ôter ce fâcheux préjugé, il s'intitula par repréſailles roi de Caſtille, de Léon & de Portugal, comme dom Alphonſe s'étoit qualifié roi de Portugal, de Caſtille & de Léon; de plus, il donna ordre aux gouverneurs des frontieres de courir ſur celles de ſon compétiteur; ce qui fut exécuté avec beaucoup de vigueur & même de cruauté; les Caſtillans mettant tout à feu & à ſang, particuliérement du côté de Badajos: car ils prirent les châteaux de Nodar, d'Alegrette, & firent un butin conſidérable ſur les Portugais.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Cependant on ne peut nier, que Ferdinand & Iſabelle n'aient été uniquement redevables de leur ſalut à une

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

faute essentielle que commirent dom Alphonse & Villéna : car si au-lieu d'entrer en Castille à gauche par Placentia, ils avoient pris leur chemin à droite, pour faire irruption dans l'Andalousie, où ils étoient assurés de Carmona, d'Écija & de Cordoue, ils auroient eu les derrieres libres après la prise de Séville, auroient pénétré de plein-pied jusqu'en Arragon ; & s'ils avoient voulu attaquer Tolede, cette ville se seroit aisément rendue, & leur auroit ouvert la route jusqu'à Ségovie, qui étoit comme le berceau de l'empire d'Isabelle. Ce fut par égard pour le duc d'Arévalo, seigneur de Placentia, que les Portugais prirent leur chemin de ce côté-là, & afin d'être plus à portée d'écraser dom Ferdinand, qu'ils croyoient plus occupé à se garder des ennemis du dedans, qu'en état de résister à ceux du dehors. Le roi & la reine de Castille firent néanmoins bonne contenance, & menacerent dom Alphonse de lui livrer bataille, s'il avançoit vers Arévalo, comme le bruit en couroit.

Mais ce prince avant que de rien entreprendre, jugea à propos de publier un manifeste pour justifier les droits de Dogna Jeanne, & la guerre qu'il alloit

commencer Cette piece deſtinée à ſervir d'inſtruction au ſaint-ſiege & aux peuples, pour une querelle que les armes ſeules devoient décider, a été omiſe par Mariana, ſans doute par reſpect pour Ferdinand & Iſabelle; mais ce morceau original eſt ſi curieux, que loin de nuire au fil de l'hiſtoire, j'ai cru qu'il ſeroit très-propre à y jeter certains traits de lumiere, que les Eſpagnols trop partiſans de la gloire de leurs princes, tâchent de dérober à la connoiſſance de la poſtérité. Le voici traduit d'après Zurita, auteur ſi exact & ſi vrai, qu'il peut paſſer pour le moins partial des hiſtoriens, quoiqu'Arragonois.

ANNEES de J. C. 1475, & ſuiv.

» Dogna Jeanne par la grace de » Dieu, reine de Caſtille, de Léon, » de Portugal, &c. Aux conſeil, Al» caïde, Alguazils, Régidors, cava» liers, écuyers, officiers; & princi» paux de la très-noble & loyale ville » de Madrid. Salut & grace: Vous » n'ignorez pas, puiſque c'eſt une » choſe publique & notoire dans toute » l'étendue de mes royaumes, que le » roi dom Henri, monſeigneur & » mon pere, de glorieuſe mémoire, » ayant épouſé en face d'égliſe la reine » Dogna Jeanne, ma chere & bien» aimée dame & mere; que demeu-

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

» rant enſemble comme mari & femme;
» je naquis d'eux par la grace de Dieu,
» que je fus baptiſée & regardée par
» eux & par chacun d'eux comme leur
» fille légitime, née durant un légitime
» mariage, approuvé & confirmé par
» les bulles de diſpenſe, que le ſaint-
» ſiege octroya *proprio motu*, à leurs ſol-
» licitations. Comme le royaume jouiſ-
» ſoit alors d'une profonde paix, je fus
» incontinent, & ſans oppoſition, re-
» connue & proclamée princeſſe héri-
» tiere préſomptive de la couronne,
» pour la porter après la mort de mon
» pere, qui de ſon autorité me fit prê-
» ter les hommages que preſcrivent
» les loix, par les grands, les pré-
» lats & les députés des villes, dans
» l'aſſemblée des états. Ces ſermens
» furent réitérés depuis publiquement
» & ſolemnellement en particulier par
» la ville de Madrid, & par les au-
» tres villes dans leurs conſiſtoires,
» & par les gouverneurs de leurs châ-
» teaux.

» Le roi monſeigneur dans la ſuite,
» pour appaiſer les commencemens
» d'une guerre civile, & pour étouffer
» toutes ſemences de diviſions, jugea
» à propos de promettre, que l'infant
» dom Alphonſe ſon frere m'épouſeroit,

» & ſeroit reconnu pour prince héritier
» de ſes états ; mais il plut à Dieu d'en-
» lever de ce monde mon dit oncle, &
» en conſéquence de cela, l'infante ſa
» ſœur, reine de Sicile, s'eſt qualifiée
» par voie de fait ſouveraine de mes
» états, au mépris de la perſonne & de
» la dignité du roi mon pere ; ce qui
» devoit être la ſource de beaucoup de
» maux, plus conſidérables que ceux
» qu'on avoit éprouvés par le paſſé.
» Pour prévenir ces malheurs, & pour
» calmer la haine de cette princeſſe,
» & la ramener à l'obéiſſance, on ſait
» à quel étrange parti le roi ſon frere
» ſe détermina. Dom Henri voulut
» d'abord qu'elle jurât, comme elle
» le fit en effet, de ne rien entrepren-
» dre contre ſon ſervice, & de ne
» prendre un époux que de ſa main,
» du conſeil de certains prélats &
» ſeigneurs de ſa cour, & non d'au-
» tres. Elle prononça ce ſerment ſolem-
» nel, & le donna par écrit ſcellé de ſon
» ſceau. Alors le roi mon pere contraint
» par la pure néceſſité, & par la juſte
» crainte d'une révolution totale, crut
» devoir acheter la paix, comme il l'a-
» voit ſouvent fait, aux dépens de ſa
» dignité ; & après avoir proteſté, de
» cette crainte & de cette néceſſité, il

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

» consentit que la reine de Sicile fût dé-
» clarée héritiere de mes royaumes.
» Mais outre que cela ne se fit pas du-
» rant la paix, ni par procureurs dans
» les états, ni en la forme requise ; mais
» seulement par quelques prélats, quel-
» ques seigneurs & quelques villes qui
» appartenoient aux rebelles, ces ser-
» mens extorqués sont sans contredit de
» nulle valeur, & ne doivent être gardés
» en aucune façon, comme étant faits
» au préjudice de mes droits, & con-
» traires aux sermens qu'on m'avoit prê-
» tés avant les troubles survenus & en
» pleine paix. Aussi réclamai-je dès-
» lors devant le tribunal du saint-siege,
» qui m'écouta plusieurs fois, & qui
» jugea en ma faveur ; ainsi qu'il fut
» notifié à la reine de Sicile, & à la
» cour du roi mon pere. De plus, cette
» princesse violant la foi des sermens
» qu'elle avoit faits, elle se retira de la
» cour ; & sachant bien que le roi de
» Sicile étoit un roi étranger, qui loin
» d'avoir quelque liaison avec dom
» Henri, lui étoit au contraire suspect
» & odieux, aussi-bien qu'à plusieurs
» grands du royaume, elle le fit ap-
» peller secrétement, contre la volonté
» & à l'insu de celui, qui selon les
» loix lui tenoit lieu de pere ; car

» ſuivant ces loix, non-ſeulement il
» n'eſt pas permis aux filles qui n'ont
» pas atteint l'âge de 25 ans, de ſe
» marier ſans l'aveu de leurs peres ou
» de leurs aînés, mais encore elles doi-
» vent être déshéritées & privées de
» tous leurs biens préſens & à venir, ſi
» elles oſent le faire.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

» Toutefois l'infante Dogna Iſabelle
» ſe maria publiquement avec le roi de
» Sicile, & cela ſans diſpenſes, quoiqu'il
» fût ſon parent à un degré prohibé.
» Pour cela ſeul elle mérite de perdre,
» & perd en effet par ſentence & décla-
» ration duement faite, les prétentions
» qu'elle pourroit avoir en vertu des
» ſermens dont on a parlé.

» Outre cette contravention, le roi
» & la reine de Sicile en ont fait une
» autre non moins conſidérable en ſe
» révoltant, procurant & animant la ré-
» volte de pluſieurs villes, de pluſieurs
» prélats & ſeigneurs contre le roi
» dom Henri.

» Toutes ces conſidérations le por-
» terent enfin à nous tirer la reine ma-
» mere & moi de Buytrago, où nous
» étions ſous la garde de dom Diégo
» Hurtado de Mendoza, marquis de
» Santillanne, & à nous rappeller à la
» cour. Enſuite nous ayant fait conduire

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

» à la Vallée de Loçoya, il mefiança avec
» le duc de Guyenne, frere du roi de
» France, en préſence d'une aſſemblée de
» grands & de prélats députés des villes,
» & d'autres perſonnes de ſon conſeil,
» où ſe trouva le révérend pere en
» JESUS-CHRIST dom Pédro Gonzalés
» de Mendoza, cardinal d'Eſpagne, le
» marquis de Santillanne, & leurs au-
» tres freres, qui ſoutinrent alors la lé-
» gitimité de ma naiſſance & de mon
» droit à la couronne. Ce fut-là que le
» roi mon pere, de ſon propre mouve-
» ment & de ſa ſcience certaine, le car-
» dinal d'Alby & les autres ambaſſa-
» deurs François étant préſens, déclara
» pour la décharge de ſa conſcience,
» que les ſermens & les hommages prê-
» tés à la reine de Sicile étoient nuls,
» & devoient être regardés comme non
» faits par les prélats, ſeigneurs & villes
» qui les avoient rendus. Après les
» avoir auſſi révoqués, il ratifia, & fit
» ratifier ceux qui m'avoient été faits en
» premier lieu. De plus, il réitéra & fit
» réitérer les mêmes ſermens, par leſ-
» quels je fus déclarée ſa fille & ſon hé-
» ritiere après ſa mort. Ils furent renou-
» vellés & prononcés par le cardinal
» d'Eſpagne, le marquis de Santillanne,
» le duc d'Aré valo, le comte de Bé-

» naventé, le duc de Valentia, les
» comtes de Miranda, de Saldanna, de
» Tendilla & de Corugna ; par dom
» Juan & dom Hurtado de Mendoza,
» freres du cardinal ; par les comtes de
» Ribadéo & de Sainte-Marthe ; par
» le majordome André de Cabréra
» & l'andélantade de Galice ; par le
» grand-maître de Saint-Jacques, l'ar-
» chevêque de Séville, & le docteur
» Pédro Gonzalés d'Avila, qui ſont
» morts : enfin par pluſieurs autres gen-
» tilshommes préſens, ſans compter les
» députés des villes ; tous de leur pro-
» pre volonté & ſans y être contraints,
» renoncerent pour toujours au ſervice
» de la reine de Sicile, & me jurerent
» de nouveau une fidélité éternelle. Cé-
» rémonie qui non-ſeulement fut rati-
» fiée & publiée par tout le royaume,
» avec le ſceau du roi, & les noms de
» ceux qui en avoient été les témoins,
» mais encore confirmée dans les conſiſ-
» toires particuliers, tant par cette ville
» de Madrid, que par différens ſei-
» gneurs, comme le connétable de Caſ-
» tille, comte de Haro, le marquis
» de Cadis, le duc d'Albe, le marquis
» d'Aſtorga, les comtes de Caſtagnéda,
» d'Oſorno, de Lémos, de Salinas de
» Cabra, & par dom Alphonſe d'Agui-

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

» lar, Alphonſe d'Arellano & autres.

» Néanmoins pour ne pas raconter en » détail les forfaits paſſés du roi & de la » reine de Sicile envers dom Henri, » leurs efforts pour rabaiſſer & anéan- » tir la majeſté du trône en ſa perſonne, » les attentats qu'ils ont cauſés, en » portant le feu de la diſcorde dans le » ſein du royaume, tant de vols, de » brigandages, de meurtres, d'incen- » dies, de cruautés & de malheurs plus » horribles & plus fréquens que tout ce » qu'on avoit vu juſque-là; il ſuffit de » dire, qu'ils ont contraint le roi mon » pere à engager pour ſa défenſe, plus » de trente millions de maravédis de » rente.

» Non contens de tous ces crimes, » pour l'opprimer & pour le tenir plus » ſûrement dans leurs filets, ils ont feint » de vouloir s'accommoder avec lui, » & de ſe ranger à ſon obéiſſance; pré- » texte qu'appuyoit le majordome An- » dré de Cabréra pour faciliter leurs » projets, & ſur lequel au mois de fé- » vrier de l'année paſſée 1474, ils oſerent » à l'inſu du roi & malgré lui, ſe gliſ- » ſer de nuit dans la ville de Ségovie, » où étoient les tréſors royaux & la » cour. Ce qui n'a pas peu contribué à » renouveller les mouvemens paſſés.

» Arrivés ainſi à la cour, ils le firent ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.
» ſommer pluſieurs fois de leur adjuger
» le droit de ſucceſſion au trône qui
» m'eſt dû, ne faiſant pas difficulté de
» dire & de faire entendre en diverſes
» manieres, que s'il ne le faiſoit, il ſe-
» roit en grand danger de perdre la ville
» & le château avec ſes tréſors, & même
» la vie. En effet, comme il eut le cou-
» rage de ne pas condeſcendre à leur
» volonté, ils tenterent de ſe ſaiſir de
» ſa perſonne royale, & ils l'auroient
» fait, ſi André de Cabréra ne l'eût em-
» pêché. Mais ce qui eſt horrible à ra-
» conter, & bien douloureux à entendre
» pour moi, j'ai ſu & je ſais de bonne
» part, & à n'en pas douter, que voyant
» qu'ils ne pouvoient rien gagner ſur
» l'eſprit de dom Henri, le roi & la
» reine de Sicile foulant aux pieds la
» crainte de Dieu, les liens du ſang &
» toutes les loix divines & humaines,
» qui défendent d'attenter ſur l'oint
» du Seigneur, & même d'y penſer;
» preſſés d'ailleurs par l'ambition dé-
» ſordonnée de régner, ils tinrent con-
» ſeil, & délibérerent tant par eux-
» mêmes que par d'autres, car il eſt
» conſtant qu'ils aſſiſterent en perſonne
» à cet exécrable conſeil, où il fut arrêté
» qu'on feroit périr le roi par le poiſon;

ANNÉES de J.C. 1475, & suiv.

» on le lui donna en effet, & il en mou-
» rut depuis. Sa mort même fut prédite
» par leurs partisans affidés, huit mois
» avant qu'elle arrivât ; car ils mande-
» rent à certains gentilshommes en di-
» vers endroits du royaume, qu'ils sa-
» voient sûrement que le roi mourroit
» avant le jour de Noël, & qu'il ne
» pouvoit échapper de sa maladie Le
» roi même ne doutant pas qu'il n'eût
» été empoisonné, se fit traiter comme
» tel ; la chose étant avérée & recon-
» nue, non-seulement par les médecins,
» mais par des présomptions si fortes,
» qu'elles font une preuve complette,
» que l'on produira au jour quand on
» croira le devoir faire ; vous voyez
» assez comme un crime si détestable &
» d'un exemple si pernicieux, doit vous
» être sensible.

» Après cet attentat, il est de noto-
» riété publique, que le roi mon pere
» pour effacer les soupçons artificieux
» qu'on répandoit sur la légitimité de
» ma naissance, dit & jura, soit en pu-
» blic, soit en particulier, aux prélats &
» seigneurs qui lui parlerent sur cet
» article, & à plusieurs autres de ses
» fideles serviteurs, qu'il savoit & re-
» connoissoit, que j'étois véritablement
» sa fille. Enfin lorsqu'il plut à Dieu de

» le retirer du monde, la nuit du di-
» manche 12 de décembre de l'an 1474,
» frappé des approches de la mort, &
» après s'être confessé, il affirma &
» certifia publiquement la même chose,
» me nommant, & m'instituant héritiere
» de ses états, comme sa fille unique &
» légitime; en vue de quoi il me donna
» pour tuteurs & protecteurs de ma
» personne & de mes biens, le cardinal
» d'Espagne, le duc d'Arévalo, le
» marquis de Villéna, le connétable
» de Castille & le comte de Béna-
» venté.

ANNEES de J. C. 1475, & suiv.

» Bien plus, avant que de rendre
» les derniers soupirs, comme il se ré-
» concilioit pour la derniere fois, son
» confesseur Fr Jean de Macuelo,
» prieur des religieux de S. Jérôme,
» homme d'une grande prudence &
» d'une rare vertu, lui ayant dit nette-
» ment, qu'il ne lui restoit que deux
» heures de vie, & le pressant de lever
» tous les scrupules pour la paix du
» royaume, & pour la décharge de sa
» conscience, en déclarant la vérité
» pure sur l'article de ma naissance; le
» roi répondit, qu'étant prêt à paroître
» devant Dieu, il souhaitoit que le
» repos de son ame fût aussi assuré, qu'il
» étoit certain que j'étois sa fille légi-

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

» gitime, & que la couronne m'appar-
» tenoit.

» Vous voyez par-là que toutes les
» loix divines & humaines, & sur-tout
» celles de l'état, m'assurent évidem-
» ment la succession au trône, & vous
» obligent sous peine de félonie de m'o-
» béir, en rejetant la reine de Sicile
» & tout autre que moi. Néanmoins,
» quoique mes tuteurs eussent fait som-
» mer cette princesse par Rodrigue de
» Ullon, & Garcie Franco, de ne pas
» se qualifier reine de mes états, du
» moins jusqu'à ce qu'on eût reconnu
» la justice de ses prétentions, & que
» les prélats, les grands, & les députés
» des villes eussent pourvu à ce qu'on
» devoit statuer pour le bien de la paix,
» nonobstant cette sommation, à peine
» eût-elle appris la mort de dom Henri,
» que sans attendre l'avis des prélats,
» des grands & des députés des villes,
» elle publia qu'elle étoit héritiere du
» royaume, dom Henri étant mort sans
» fils ni fille. C'est ainsi que ne daignant
» pas faire mention de moi, ni des hom-
» mages que j'avois reçus, ni de la
» révocation du serment qu'on lui avoit
» prêté, ni de la ratification de celui
» qu'on m'avoit fait, elle osa par voie
» de fait & contre tout droit, se quali-

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

» fier reine des états de Caſtille & de
» Léon, qui m'appartiennent. C'eſt
» ainſi que le roi de Sicile ſon mari &
» elle ſe ſont faits proclamer & rendre
» obéiſſance par quelques prélats, ſei-
» gneurs & villes qu'ils ont engagé dans
» leur parti, ou par crainte, ou par pro-
» meſſes, ou par d'autres moyens in-
» juſtes & frauduleux, s'arrogeant le
» titre de rois, dans la vue d'uſurper ty-
» rannique ment mes états. Devenus les
» maîtres de tant de tréſors, d'or, d'ar-
» gent, de joyaux & de riches meubles
» que poſſédoit le roi mon pere, ils ont
» pouſſé la dureté, juſqu'à refuſer pour
» lui rendre les derniers devoirs, ce
» qui s'accorderoit pour les funérailles
» du dernier gentilhomme de ſon royau-
» me. La reine de Sicile non contente
» de tout cela, a tenté mille fois, en
» mille occaſions & en mille manieres
» différentes, de ſe ſaiſir de ma perſonne
» pour me cacher dans une priſon per-
» pétuelle, ou peut-être pour me faire
» mourir.

» Elle n'a épargné pour cela ni offres
» ni récompenſes, déterminée à ne
» conſentir qu'à ce prix qu'on travail-
» lât à la pacification de l'état, paci-
» fication dont on lui avoit tant de fois
» offert & demandé les moyens pour pré-

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

» venir les funeſtes ſuites de la diviſion.
» Vous pouvez juger par-là de l'ani-
» moſité, de la hauteur & des perverſes
» intentions de cette princeſſe, par rap-
» port au roi mon pere & à moi. Ju-
» gez encore par tout ce qu'on a déja
» dit, & par la maniere dont s'eſt faite
» la proclamation du roi & de la reine
» de Sicile, combien les ſermens qu'on
» leur a prêtés ſont frivoles & incapables
» de lier ceux qui les ont faits, étant
» fondés ſur des raiſons notoirement
» fauſſes, & manifeſtement contraires
» à ceux que j'ai reçus. En effet, l'uni-
» que fondement ſur lequel ils appuient
» leurs prétentions, eſt de nier que je
» ſois fille de dom Henri; mais le reſ-
» pect dû au ſacré nœud de mariage a
» tant de force & de pouvoir, que ſui-
» vant toutes les regles du droit civil &
» du droit canon, il dépoſe en ma fa-
» veur, & maintient la validité de mes
» droits contre l'injuſtice de leurs at-
» tentats; ſur-tout étant manifeſte &
» avéré par des témoignages authenti-
» ques de perſonnes dignes de foi, &
» par écrit & de vive voix, que ledit
» roi mon pere étoit en état d'avoir des
» enfans; d'autant plus que ſi l'on fait
» réflexion à ſa derniere volonté & à ſes
» derniers ſermens, on ne peut préſumer

ni

» ni penſer, qu'au péril de la damnation
» éternelle, étant à l'article de la mort, ANNEES de J. C. 1425, & ſuiv.
» il eût proteſté que j'étois véritable-
» ment ſa fille, s'il eût été incapable
» d'avoir des enfans de la reine ma mere;
» mais ſuppoſé qu'il y eût quelque doute
» ſur ce ſujet, de quel droit, par quelle
» loi, ſur quel exemple, & en vertu de
» quel pouvoir, les prélats, les grands,
» les villes & les gouverneurs qui m'a-
» voient d'abord prêté leurs ſermens de
» fidélité, ont-ils pu les violer de leur
» autorité privée, au préjudice de la
» poſſeſſion où je ſuis, & des droits de
» ma naiſſance durant un mariage lé-
» gitime, ſans m'avoir préalablement
» citée, ouie & convaincue par un ju-
» gement juridique? Certes, ſi un tel
» procédé avoit lieu, y auroit-il un
» royaume, une principauté, un héri-
» tage même privé, qui ne pût devenir
» litigieux, entre les mains de gens qui
» par caprice ou par mauvaiſe volonté,
» ou par intérêt, ſe mettroient en tête de
» s'y oppoſer, & de diffamer l'héritier
» naturel? Ne ſeroit-ce pas une injuſ-
» tice criante, une choſe contraire à la
» raiſon, & aux loix divines & hu-
» maines? Mais ce qui doit plus que
» tout le reſte vous animer à défendre
» mes droits, vous ſur-tout qui êtes nés

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

„ ſujets de cette couronne ; c'eſt le ſou-
„ venir des vertus du feu roi mon pere ;
„ rappellez-vous l'air de magnificence
„ & de dignité avec lequel il s'attachoit
„ les ſeigneurs, comment il travailloit à
„ l'agrandiſſement des maiſons & des
„ états, non-ſeulement de ſes fideles
„ ſerviteurs, mais de ceux même qui
„ s'étoient détachés de ſon ſervice du-
„ rant les temps orageux. Rappellez-
„ vous ſes libéralités répandues ſur la
„ nobleſſe de l'un & de l'autre ſexe, ſur
„ les perſonnes de toutes conditions,
„ même les plus baſſes, lorſqu'elles
„ pouvoient être utiles à l'état. Il n'é-
„ pargna ni ſes tréſors ni ſes revenus,
„ quand il fut queſtion de pourvoir à la
„ ſubſiſtance d'une infinité de ſes ſujets
„ dans les temps de diſette. Souvenez-
„ vous de la débonnaireté avec laquelle
„ il pardonnoit les injures & les fautes
„ de ſes peuples ; quelle fut ſa tendreſſe
„ pour vous, ſon humanité envers ſes
„ officiers & ſes ſerviteurs, & ſa piété
„ libérale qui l'engagea à bâtir & à doter
„ tant d'égliſes & de monaſteres ; piété
„ qui fut la ſource de ſes grandes & con-
„ tinuelles aumônes ; la reconnoiſſance,
„ la fidélité, les loix du royaume, tout
„ doit concourir à retracer dans vos
„ eſprits un ſi juſte ſouvenir. C'eſt ſur-

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

» tout à vous qui fûtes ſes favoris & ſes
» créatures à pleurer ſa mort, & à punir
» les perfides qui la lui procurerent.
» Oui, c'eſt à vous de reſſentir vivement
» cette cruelle mort. Vous êtes ſpécia-
» lement obligés de prier Dieu pour le
» repos de ſon ame, afin que par ſon infi-
» nie bonté, il daigne l'élever à la gloire.
» Mais quittes de ce pieux devoir, la
» fidélité en exige de vous un autre,
» non moins digne de votre zele & de
» votre réputation. Il faut que par une
» action d'éclat la nobleſſe Eſpagnole
» ſignale ſa valeur, & laiſſe un exemple
» mémorable à la poſtérité. Il s'agit de
» me ſuivre & de m'aider à venger un
» attentat exécrable, par un châtiment
» qui réponde à l'horreur de ce crime;
» il faut tellement exterminer mon en-
» nemi, qu'il n'en reſte pas la moindre
» trace, afin d'effacer entiérement la
» honte de la maiſon royale de Caſtille,
» & de ne laiſſer rien qui puiſſe en flétrir
» la gloire & la ſplendeur.

» Les raiſons alléguées ci-deſſus vous
» montrent aſſez, que la conſcience, la
» juſtice & l'honneur vous obligent à
» ne pas ſouffrir que les ennemis mor-
» tels du roi mon pere, tels que ſont le
» roi & la reine de Sicile, deviennent
» ſes héritiers; particuliérement étant

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

» comme ils le sont, incapables de l'être,
» & usurpateurs des biens d'un mo-
» narque dont ils ont, ou ordonné &
» conseillé, ou du moins souffert & per-
» mis la mort ; d'autant plus que les
» loix divines & humaines, loin d'au-
» toriser une pareille succession, con-
» courent à la défendre expressément.

» Tout cela considéré par le duc
» d'Arévalo & le marquis de Villéna,
» mes tuteurs, suivant la fidélité qu'ils
» me doivent, faisant réflexion, que
» très-haut & très-puissant prince dom
» Alphonse, roi de Portugal, de Cas-
» tille & de Léon, à présent mon sei-
» gneur, est un prince catholique &
» très-capable par sa réputation, son
» exemple & sa vertu, de gouverner avec
» équité mes royaumes, comme il con-
» vient pour le service de Dieu & pour
» le mien, disposé d'ailleurs à pacifier &
» à rétablir cette monarchie, comme
» il y a souvent travaillé par le passé avec
» plusieurs prélats & seigneurs ; il a été
» conclu qu'il m'épouseroit, & qu'il se
» porteroit pour roi de mes états en
» qualité de mon époux ; c'est pourquoi
» étant à Trugillo sous la garde du mar-
» quis de Villéna, j'ai été fiancée à dom
» Alphonse par procureur ; & depuis,
» ce prince est arrivé lui-même au mois

» de mai dans cette ville de Placentia, » où il m'a choisie pour femme avec ser- » ment solemnel de ne pas me laisser sor- » tir de ce royaume, & de n'en pas » sortir lui-même, qu'il ne l'eût entiére- » ment soumis & pacifié, moyennant la » grace de Dieu.

ANNÉES de J. C. 1474, & suiv.

» Après cette cérémonie nous fûmes » reconnus roi & reine de Castille & de » Léon, avec les sermens & les hom- » mages ordinaires, par tous & chacun » de ceux que je vais nommer; à savoir, » le duc d'Arévalo, le marquis de Vil- » léna, le comte d'Uregna, pour lui & » pour le grand-maître de Calatrava son » frere, dom Jean de Stuniga, grand- » maître d'Alcantara, le comte de Mi- » randa, dom Pédro Puerto-Carrero, » le comte de Placentia, le prieur de » St-Marc, Diégo Lopés de Stuniga, » Fernand de Monroy, le grand-com- » mandeur Gonzale de Sahavedra, le » licencié de Ciutad Rodrigo, grand- » tréſorier & de mon conseil, le chan- » celier Henri de Figuérédo, Alphonse » de Ferréra, Juan Oviédo, mon secré- » taire & de mon conseil, le protono- » taire Juan de Salzédo, qui étoit du » conseil du roi mon pere, & la créa- » ture; ils l'ont tous fait en leur nom, » & au nom des trois états, en élevant

ANNLES de J. C. 1475, & suiv.

» les étendards du royaume ſuivant les » loix ; en conſéquence de quoi dom » Alphonſe & moi fîmes les ſermens » requis par les loix du royaume, aux » égliſes, aux prélats, aux villes & à la » nobleſſe ; ce qu'on a voulu vous noti- » fier fort au long, la qualité du fait étant » telle, qu'il eſt juſte que vous ſoyez in- » formés à fonds de ce qui s'eſt paſſé.

» C'eſt pourquoi je vous ordonne à » tous & à chacun (conſéquemment aux » choſes ſuſdites & à la fidélité conſtante » de cette ville aux rois nos ancêtres, » de glorieuſe mémoire, & à mon pere) » de continuer d'être fideles à ſa légi- » time héritiere. J'ordonne qu'auſſi-tôt » cet édit reçu, vous vous aſſembliez » pour le publier, & que vous déployiez » les étendards royaux au nom du roi » Alphonſe & du mien, nous reconnoiſ- » ſant & nous proclamant avec les ſer- » mens & les cérémonies ordinaires en » pareil cas ; qu'enfin dans le terme preſ- » crit vous envoyiez vos députés, ou » du moins un député avec un pouvoir » ſuffiſant, pour recevoir au nom de la » ville le ſerment & les ſûretés que nous » vous devons, de maintenir les privi- » leges, us & coutumes de votre ville. » Enjoignons, le tout ſous peine de » félonie, & ſous les autres peines mar-

» quées par les loix, nonobſtant tout
» autre ſerment, hommage & acte quel-
» conque d'obéiſſance fait au roi & à la
» reine de Sicile, d'autant qu'ils ſont
» nuls & de nul effet, ne pouvant être
» gardés pour les raiſons ſuſdites, de
» fait & de droit, qui ſont notoires &
» publiques. Mais parce que je ſuis bien
» informée que le roi & la reine de Si-
» cile ont ſemé parmi le peuple un bruit
» odieux; à ſavoir, que les Portugais
» haïſſent les Caſtillans, & cela pour
» aliéner les uns & les autres; il eſt bon
» que vous ſachiez, que le roi mon
» époux eſt originairement de mes états
» & de la maiſon royale de Caſtille, étant
» iſſu de dom Henri II par dom Juan I
» ſon fils, biſaïeul du roi mon pere, &
» ſon biſaïeul; ajoutez à cela, que ni lui
» ni le roi de Portugal n'ont jamais pris
» les rois de Caſtille, ni porté les armes
» contr'eux, ainſi que l'a fait dom Juan,
» roi d'Arragon, pere du roi de Sicile;
» car on ſait que ce prince, ſujet naturel
» du roi dom Juan II, mon aïeul, & lié
» par un ſerment de fidélité, combat-
» tit contre lui, & le prit; à raiſon de
» quoi ledit roi d'Arragon & ſes deſcen-
» dans furent & ſont à perpétuité décla-
» rés inhabiles à ſuccéder au royaume
» de Caſtille & de Léon, par ſentence

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

» portée à ce sujet. Quant au roi mon
» époux; on n'ignore pas qu'il fut tou-
» jours ami sincere des rois mon aïeul
» & mon pere, aussi attaché aux états
» de Castille & de Léon, qu'à ses pro-
» pres états. C'est cette intelligence mu-
» tuelle qui forma les nœuds du double
» mariage de mon aïeul avec la reine
» Isabelle, & de mon pere avec la reine
» Dogna Jeanne ma mere. Outre cela
» dom Alphonse est, grace au Seigneur,
» si habile & si équitable dans le gou-
» vernement, qu'il est également aimé
» & craint des Portugais qu'il mene
» à sa suite; de sorte que durant qu'il
» en aura besoin, il les tiendra autant
» & plus soumis que les Castillans
» même.

» Après tout, les Portugais sont ca-
» tholiques, & dans la nécessité où je
» me vois d'avoir recours aux puis-
» sances étrangeres pour conserver mes
» états & ma personne, le droit & les
» Saintes-Écritures m'autoriseroient à
» appeller les Infideles à mon secours.

» Enfin, pour surcroît de raisons,
» & pour rendre ma justification com-
» plette devant Dieu & devant les hom-
» mes; je déclare qu'en vertu du plus
» grand bien de mes sujets, touchée
» par un motif de tendresse pour ma pa-

» trie, je voudrois de tout mon cœur
» pouvoir prévenir les maux inévitables
» que je prévois, en faiſant ceſſer toute
» hoſtilité, & remettant entre les mains
» de la juſtice ce différend ſur la ſucceſ-
» ſion au trône. Si donc le roi & la reine
» de Sicile veulent conſentir de leur
» côté, que les ſermens qu'on leur a
» faits ſoient regardés comme non ave-
» nus, je ſuis prête à faire la même
» choſe, pour mon époux & pour moi,
» afin que tout le royaume étant auſſi
» neutre & auſſi libre qu'il l'étoit à la
» mort du feu roi mon pere, on aſſemble
» les états, & qu'on choiſiſſe des per-
» ſonnes d'honneur & de probité, qui
» décident le différend par les voies de
» la juſtice; c'eſt pourquoi je vous con-
» jure par l'amour de la patrie & par la
» fidélité que vous me devez, de faire
» notifier ceci au roi & à la reine de
» Sicile, & de les engager par les mo-
» tifs les plus preſſans de ma part & de
» la vôtre, à vouloir bien accepter ce
» parti. Que s'ils ne l'acceptent pas, je
» proteſte que les meurtres, les incen-
» dies, les brigandages, & tous les maux
» qu'entraînera infailliblement cette
» guerre, retomberont ſur eux ſeuls, &
» non ſur mon époux ni ſur moi. Du
» reſte, fondée ſur la miſéricorde du

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

» Seigneur, par qui les rois regnent, » & qui tient la victoire en ſes mains; » j'eſpere avec toute la confiance dont » je ſuis capable, que comme ſon ſeul » pouvoir, ſans le ſecours & contre » la volonté des hommes, m'a ſauvée » & conſervée juſqu'à ce jour, auquel » loin de laiſſer opprimer l'innocence » & la juſtice, il m'a donné un ſi puiſ- » ſant & ſi équitable défenſeur, de » même il daignera par ſon infinie » bonté mettre la vérité au grand jour, » & m'accorder ſur mes ennemis une » victoire entiere pour la conſervation » du roi mon époux, & pour le bien » univerſel de mes peuples.

» Donné à Placentia le 30 mai de » l'année 1475.

» *MOI LA REINE.*

» *Et plus bas :*

» Moi Juan Oviédo, » ſecrétaire de la » reine, j'ai fait » écrire cet édit » par ſon ordre «.

On voit par la lecture de cette piece authentique dont j'ai traduit le ſens, auſſi littéralement que l'a pu permettre le ſtyle diffus & embarraſſé de ce temps-là, combien elle dut faire d'impreſſion

ſur les eſprits des Caſtillans, en faveur d'une princeſſe aimable & innocente, qui après avoir établi ſon droit ſur des préjugés bien forts, ne demandoit, après toute autre choſe, qu'une déciſion des états qui la rendît reine ou ſimple particuliere; déciſion à laquelle Ferdinand & Iſabelle n'auroient oſé ſe ſoumettre. Il eſt vrai toutefois, que ſi l'affaire avoit été miſe en arbitrage, il auroit été difficile de prononcer ſur la naiſſance de Dogna Jeanne. D'un côté la conduite de dom Henri qui la reconnut toujours conſtamment pour ſa fille, lui étoit infiniment favorable, d'autant que la loi ſe déclaroit pour elle, étant née durant un légitime mariage. Mais de l'autre, les débauches publiques de ſa mere, qui ne ſauva pas même les apparences, depuis l'origine de ce grand différend, la foibleſſe du roi ſon mari, ſon indulgence à maintenir une faction qui le couvroit d'un éternel opprobre, & ſes fréquentes variations ſemblerent autoriſer les bruits fâcheux qui avoient inondé l'Eſpagne; de ſorte que la déciſion de cette affaire devoit être plutôt du reſſort des armes que de la juſtice. Auſſi fût-ce par cette voie qu'elle fut vuidée, comme ſi le Dieu des armées qui permet les révolutions

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

des états par de secrets jugemens, se fût réservé le droit à lui seul de couronner Dogna Isabelle, ou Dogna Jeanne, sans faire connoître à qui la couronne appartenoit véritablement, & sans éclaircir les crimes vrais ou prétendus, qu'on imputoit au parti qui l'emporta.

Toute la Castille se mit aussi-tôt en armes, & les soldats des deux partis répandus dans ce royaume, coururent les uns sur les autres avec cette fureur qu'inspire un intérêt aussi vif que celui du choix de ses souverains. Tandis qu'on dépouilloit le marquis de Villéna de la ville d'Alcaras, on enlevoit Ciudad-Réal au grand-maître de Calatrava.

L'Andalousie & la Galice étoient sur-tout le théâtre des incursions & des brigandages. Pierre Alvarés de Soto-Mayor se rendit maître de Tuy pour le roi de Portugal. Mais pour consoler Ferdinand de cette perte, les habitans de Burgos se donnerent à lui, & s'étant soulevés contre le gouverneur dom Inigo de Stuniga, & l'évêque dom Louis d'Acugna, ils les forcerent de se retirer dans le château. Durant ces petits combats qui étoient comme les préludes de ce qu'on attendoit des deux rois, ces princes n'étoient pas sans inquiétude.

Ferdinand voyoit ſon ſceptre dans un état ſi chancelant, que le moindre revers pouvoit le lui enlever. Il avoit aſſez peu de troupes, & les levées ſe faiſoient lentement; il eſt même vraiſemblable, que ſi dom Alphonſe, au-lieu de s'arrêter ſi long-temps à Placentia, eût fait d'abord une irruption vive dans la Caſtille, & ſur-tout par le pays qui tenoit pour lui, il eût pu embarraſſer dom Ferdinand, & peut-être engager la fortune, qui étoit comme en balance, à ſe déclarer pour lui. Mais il avoit trop compté ſur la ligue; & les ligueurs à leur tour avoient trop compté ſur ce prince; de maniere que ne trouvant ni les uns ni les autres ce qu'ils avoient attendu, le mécontentement, d'abord ſecret & enſuite public, commença à les refroidir mutuellement. Ce prince avoit eſpéré de grands ſecours d'argent & de troupes; mais il ne voyoit rien de tout cela. ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

De plus, il n'oſoit abandonner trop ſes frontieres pour ne pas perdre la communication avec ſes états. Cependant on l'appelloit tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, & il ne ſavoit à quoi ſe déterminer, ſur-tout ſe voyant trompé par les frivoles promeſſes des ſeigneurs Caſtillans, & regardé de mauvais œil par les peuples, que cette guerre ef-

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

frayoit. Il sentit trop tard la force des raisons du duc de Bragance. Durant cette irrésolution, Ferdinand se fortifioit insensiblement, & son armée qui d'abord ne montoit pas à plus de cinq cents hommes de cavalerie, étoit alors composée de dix à douze mille cavaliers, & de trente mille fantassins, que dom Alphonse lui donna le temps de mettre sur pied : elle étoit aux environs de Tordésillas toute prête à suivre les ordres de son roi, & dans une impatience extrême d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Le roi de Portugal sortant enfin de ses irrésolutions, se détermina à aller à Arévalo qui tenoit pour lui. Delà il s'offrit à lui une occasion telle qu'il la souhaitroit, de conserver la communication libre avec ses états.

Juan d'Ullon, dont nous avons parlé, le fit appeller pour lui livrer la ville de Toro. Sur cet avis, il décampa comme pour aller secourir le château de Burgos ; puis il fondit sur Toro, dont le château tint bon pour Isabelle, aussi-bien que celui de Valencia ; car Juan de Roble ayant fait tomber son cousin dom Juan d'Acugna du haut d'une tour, se rendit maître de ce château. Mais Ferdinand en récompense fit une perte considérable,

& qui auroit pu avoir de fâcheuſes ſuites, s'il n'y avoit heureuſement remédié.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Comme il étoit à Tordéſillas, où l'on fit la bénédiction des drapeaux, il apprit que le marquis de Villéna avoit ſurpris la ville de Zamora. C'étoit un coup de partie pour le roi de Portugal, à qui cette place s'étoit rendue preſque à la vue de l'armée Caſtillane, & ſans qu'il l'eût achetée par le moindre combat. Cette priſe étoit embarraſſante pour le roi de Caſtille, à qui déſormais il étoit honteux de reculer, & dangereux d'avancer ; car les ennemis lui coupoient les vivres & le barroient de tous côtés, occupant avec de fortes garniſons tous les châteaux des environs, comme Caſtro-Nugno & Cubillas à ſes derrieres, Villalfonſe, la Motta, Urnegna & Tiédra à ſes côtés ; & devant lui Toro, Zamora & les bords de la riviere du Duéro juſqu'au Portugal.

Pour ſe tirer avec honneur d'un pas ſi délicat, il réſolut d'engager le roi de Portugal dans une affaire déciſive, & pour cela de lui préſenter le défi ; prévoyant de deux choſes l'une, ou que ſon ennemi accepteroit la bataille, & pour lors il comptoit ſur ſa valeur & ſur celle de ſes troupes, ou qu'il la re-

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

fuſeroit ; & en ce cas il décréditeroit ſon parti dans toute l'Eſpagne, qui conſervoit encore ſes anciennes idées de chevalerie ; car dans l'une & l'autre armée il y avoit bon nombre de ces braves chevaliers, qui ſuivant leurs loix faiſoient une eſpece de vœu, 1°. d'attendre chacun quatre chevaliers ſans tourner le dos ; 2°. de combattre contre trois ; 3°. de les prendre vifs, s'ils n'étoient que deux ; 4°. de tuer ou prendre leurs ennemis, s'ils étoient ſeuls. Pour ſymbole de leur chevalerie, ils portoient des queues de renard attachées à leurs lances. Outre cela, dom Alphonſe avoit reçu du roi d'Angleterre l'ordre de la Jarretiere, qui obligeoit tout prince qui en étoit (ainſi ſe le figuroient les Eſpagnols) de ne jamais refuſer la bataille offerte par l'ennemi, fût-il conſidérablement ſupérieur en troupes.

Sur cette idée, Ferdinand, un mercredi 19 de juillet, vers le midi, s'aviſa de ranger ſon armée en bataille à la vue de Toro, où ſe trouvoit alors le roi de Portugal ; puis il lui envoya un roi d'armes pour lui déclarer qu'il étoit prêt de combattre ; à quoi Alphonſe répondit, que pour lui il ne l'étoit pas ; que ſes troupes étoient diſperſées çà & là, & qu'il demandoit au moins 30

jours pour les raſſembler ; qu'au reſte ce n'étoit pas ſavoir comme on en uſe entre rois, que de préſenter bataille ſans avoir fait précéder un cartel, & propoſé le terme de quarante jours ; que c'étoit faire comme ſi entre chevaliers l'un tuoit l'autre par trahiſon. A cela Ferdinand repliqua, que le cartel lui avoit été déja préſenté par Ruy de Soſa, & que les quarante jours s'étoient écoulés depuis ce temps-là ; qu'à l'égard des trente jours demandés, il les donneroit volontiers au roi de Portugal, pourvu qu'il défrayât durant cet eſpace de temps les troupes de Caſtille ; propoſition qu'on n'avoit garde d'écouter. Le lendemain, le roi de Caſtille lui envoya Gomés Manrique, brave & loyal chevalier, pour le défier dans les formes, & lui propoſer de deux choſes l'une ; la premiere, de ſortir de Toro avec ſes troupes, & d'accepter la bataille, auquel cas, pour ſatisfaire à la coutume, qui diſpenſe les rois attachés à quelque ſiege, de l'obligation de répondre à un défi, Ferdinand conſentoit de remettre le château de Toro qu'Alphonſe aſſiégeoit, entre les mains d'un chevalier Portugais, avec garantie de le rendre après la bataille. La ſeconde choſe dont on le ſommoit, étoit qu'au cas qu'il trouvât

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

son armée, qui ne consistoit qu'en vingt mille hommes d'infanterie, & cinq mille de cavalerie, trop inférieure à celle de son adversaire, il vint se battre avec lui seul à seul, pour épargner le sang de leurs sujets, & pour décider la querelle plus sûrement, par la mort de l'un ou de l'autre. Le jour d'après un chevalier Castillan, nommé Alphonse Herréra, qui après avoir été fort considéré à la cour de Henri IV, étoit passé au service du roi de Portugal, vint au camp de Ferdinand pour lui apporter la réponse ; à savoir, que dom Alphonse alloit incessamment rassembler ses troupes, & se présenter en bataille ; que si Ferdinand aimoit mieux un combat singulier, il l'accepteroit aussi très-volontiers, pourvu que le champ de bataille fût bien assuré, & qu'en attendant les sûretés, on poursuivroit ses droits de part & d'autre par les voies de la justice. Le roi de Castille prit son ennemi au mot, & lui envoya dès le jour suivant le cartel du combat singulier écrit en bonne forme ; & pour sûreté mutuelle, il lui proposa un expédient ; à savoir, qu'on choisît de part & d'autre deux grands de Castille, & deux grands de Portugal, qui auroient chacun cent lances, & qui se-

roient ſpectateurs & garans du combat, pourvu qu'il ſe fît trois jours après le défi. Le roi de Portugal ſe rendit à toutes ces propoſitions ; mais il exigea encore un point bien délicat : c'étoit de mettre d'une & d'autre part entre les mains des quatre grands, Dogna Iſabelle & Dogna Jeanne ; à quoi Ferdinand n'ayant pu conſentir, alléguant l'inégalité des ôtages, & offrant d'ailleurs toute autre ſorte de ſûretés, ces défis mutuels n'eurent point d'autre effet que celui d'amuſer le tapis & de ſervir d'entretien aux peuples. Quant aux coutumes des chevaliers Eſpagnols, je remarquerai en paſſant avec ceux qui oppoſent le génie préſent des nations à leur génie paſſé, que le ridicule éternel dont Michel Cervantes a flétri la chevalerie dans ſon roman de dom Guichotte, a plus nui à la valeur eſpagnole que la rodomontade de cette ancienne chevalerie n'avoit pu nuire à la gravité de la nation. C'eſt ainſi que les beaux eſprits par la ſatyre ont ſouvent changé les vices & les vertus de différens royaumes.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Dom Ferdinand après avoir reſté encore trois jours aux environs de Toro, déſeſpérant enfin d'attirer dom Alphonſe au combat, & plus encore de ſecourir le château, qui fut pris bientôt après,

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

réſolut de lever le camp & de ſe retirer pour tenter quelqu'autre entrepriſe. Il ſe voyoit avec chagrin à la tête d'une armée nombreuſe, qui ne pouvoit agir ni en bataille rangée, faute d'ennemi qui parût en campagne, ni en aſſiégeant des places, faute d'artillerie & de vivres, tous les paſſages étant coupés. Mais ce qui l'inquiétoit le plus, c'eſt qu'il avoit inutilement conſumé tous les tréſors de Ségovie, & qu'il ne ſavoit plus où prendre de l'argent. Dès qu'on fût dans l'armée que le deſſein étoit de lever le ſiege, les troupes, & ſur tout celles de Biſcaye commencerent à murmurer, s'imaginant qu'on trompoit le roi en lui donnant de ſemblables conſeils, & même que les grands, pour rallumer les anciennes brouilleries, vouloient ſe ſaiſir de la perſonne du roi. Ce murmure alla ſi loin, que pluſieurs allerent trouver Ferdinand, & remplirent ſon eſprit de ſoupçons. Ceux même qu'on vouloit rendre ſuſpects en furent ſi piqués, que la défiance & le dépit s'emparant en un moment de toute l'armée, officiers & ſoldats, tout fut ſur le point de s'entr'égorger.

Le roi étoit trop habile pour ne pas diſcerner, qu'ils ne péchoient tous que par zele; mais il n'étoit pas encore aſſez

affermi ſur le trône, pour prévenir ou pour réprimer de pareils éclats. Il prit donc le parti de diſſimuler, & après avoir juſtifié le conſeil des uns & les ſoupçons des autres, comme étant des marques de fidélité & d'attachement à ſa perſonne, il fit entendre à tous, que leur force ne conſiſtoit que dans leur union, & qu'il étoit à propos de ſe retirer. Il partit en effet à l'heure même ; mais comme les eſprits n'étoient pas encore tout-à-fait tranquilles, la retraite ſe fit ſi tumultuairement & avec ſi peu d'ordre, que chacun s'en alla de ſon côté, mécontent d'avoir vainement bravé l'ennemi ſans en venir aux mains : & certes, ſi le roi de Portugal avoit ſu ce qui ſe paſſoit dans l'armée Caſtillane, c'en étoit fait ce jour-là de la couronne, & la Caſtille étoit perdue pour Ferdinand & Iſabelle : tant il importe dans les entrepriſes délicates de mettre à profit la premiere ardeur du ſoldat. Ferdinand l'avoit bien ſenti, & c'étoit pour cela qu'il avoit fait tous ſes efforts pour attirer dom Alphonſe à une action générale & déciſive. Il alla ſe réfugier à Médina-del-Campo, où la reine le vint trouver de Tordéſillas, & où de ſes nombreuſes troupes, il ne reſta guere que les ſeigneurs de ſa cour, & les ſoldats de la

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

garde ; de sorte qu'on appréhenda qu'un parti ennemi ne vint mettre le feu aux fauxbourgs.

On songea donc à rappeller promptement les troupes, mais il falloit trouver de l'argent pour les soudoyer. Il n'y avoit pas d'apparence de charger le peuple de nouveaux impôts ; car outre qu'il étoit épuisé, ç'auroit été rendre le nouveau gouvernement odieux. Ainsi après quelques contestations, il fut conclu qu'on tireroit la moitié des vases d'or & d'argent de toutes les églises : ce qui fut accordé par les évêques (vu le besoin extrême de l'état) & depuis fidellement remboursé par dom Ferdinand. Le mauvais état de ses affaires produisit encore deux fâcheux effets : le premier fut la retraite précipitée du duc de Médina-Sidonia, qui ayant fait d'heureuses incursions sur les frontieres de Portugal, retourna sur ses pas au milieu de ses conquêtes, parce qu'il eut avis, que le roi avoit levé le siege de Toro. Le second fut la levée de bouclier que fit enfin l'archevêque de Tolede, en allant trouver le roi de Portugal, à la tête de quatre cents chevaux, sans que ni son âge avancé, ni les larmes de son frere & les enfans de son frere le comte de Buandia, pussent arrêter la passion effrénée

qu'il avoit de ſe venger de ſon roi.

ANNEES de J. C. 1475, & ſuiv.

Durant que dom Ferdinand ramaſſoit les débris de ſon armée, le comte de Paredes enleva d'une part Ciudad-Réal au grand-maître de Calatrava, & de l'autre à Villéna preſque tout ſon marquiſat, qui fut réuni à la couronne, avec promeſſe de n'en être jamais aliéné. Le marquis vit tout cela d'un œil plus philoſophe que tranquille, diſant publiquement, qu'il s'embarraſſoit peu de ces pertes légeres, ſûr de commander bientôt à Tolede, à Burgos, à Cordoue & à Séville. Il ne laiſſoit pas de défendre de ſon mieux le reſte de ſon marquiſat, au-lieu de courir au ſecours des places plus importantes que tenoit le roi de Portugal, & dont pluſieurs étoient ſur le point de lui échapper ; car cette guerre ſe faiſoit plutôt par pratiques ſourdes, & par les courſes des partis que par les formes ordinaires.

Le roi de Portugal, à qui ſes conquêtes avoient ſi peu coûté, étoit très-embarraſſé à les conſerver, n'ayant ni argent ni troupes ſuffiſantes pour s'étendre. Il avoit beau ſommer les ſeigneurs ligués de lui tenir parole, & de l'aider d'argent & de troupes. Ils s'excuſoient tous ſur la néceſſité de défendre les places qui s'étoient déclarées pour lui, & ils lui

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

faisoient beaucoup valoir les peines qu'ils se donnoient pour le faire roi de Castille. Ainsi les deux rois paroissoient être sans action dans le sein d'un royaume qu'ils se disputoient, lorsque dom Alphonse fit entrevoir un trait de foiblesse qui releva le parti contraire. Le cardinal d'Espagne l'ayant sondé par lettres sur les moyens de finir cette guerre, le roi de Portugal las de lutter vainement pour un trône incertain, ne fit point de difficulté de répondre, que si on lui laissoit Toro & Zamora avec le royaume de Galice, & qu'on le remboursât des frais de la guerre, il se retireroit. Mais Dogna Isabelle répondit à ces propositions avec plus de fierté que l'état présent de ses affaires ne sembloit le permettre ; que quant au remboursement, elle y pourroit consentir en mettant la chose en arbitrage ; mais que pour ce qui concernoit ses états, elle n'en céderoit pas une bourgade.

Telle étoit la fermeté de cette princesse, qu'on voyoit à la tête des négociations, & même des troupes, résolue de combattre ou de périr reine, tandis que sa rivale Dogna Jeanne n'avoit pour défense que ses larmes, prête à être abandonnée de son époux. Cette fermeté, quelque téméraire qu'elle parût, réussit

réuſſit à Iſabelle & à ſon époux au-delà de leurs deſirs, tant une témérité néceſſaire devient quelquefois heureuſe & déciſive dans une affaire importante & délicate. ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Le château de Burgos, place d'une très-grande conſéquence, étoit entre les mains de Jean de Stuniga, qui la tenoit au nom de ſon oncle le duc d'Arévalo, pour le roi de Portugal. Dom Ferdinand trouva le moyen d'avoir une intelligence avec les citoyens mécontens de leur gouverneur. Après y avoir envoyé quelques troupes, il jugea à propos de l'aſſiéger en perſonne. Ce ſiege ſembloit à toute la Caſtille, dont Burgos eſt la capitale, devoir entiérement décider de ſon ſort. Le roi de Portugal le comprit, & il réſolut d'accourir au ſecours de ce château; de ſorte que toute l'attention ſe portoit de ce côté-là. Il prit donc ſa route vers Arévalo, où il trouva l'archevêque de Tolede & le marquis de Villéna avec des troupes d'élite. Dogna Iſabelle qui étoit arrivée à Valladolid de la ville de Léon, où elle avoit changé le gouverneur, parce qu'il avoit des pratiques ſecretes avec les Portugais, dépêcha promptement dom Juan, comte de Ciſuentes, à Olmédo, & dom Guttiere de Cardenas à Médina-del-Campo, afin de brider les ennemis. Le comte de Ci-

fuentes, qui étoit d'un naturel bouillant, & dans le feu de l'âge, voulut faire une action d'éclat, contre l'avis des plus ſenſés, en courant juſqu'aux portes d'Arévalo. Mais on découvrit ce parti fanfaron, & l'on fit ſur lui une ſi vigoureuſe ſortie, qu'il eut beaucoup de peine à regagner Olmédo, après avoir été entiérement défait.

ANNEES de J. C. 1475, & ſuiv.

La reine voyant que dom Alphonſe prenoit le chemin de Pegnafiel pour y attendre le reſte de ſon armée, ramaſſa tous les ſoldats diſperſés aux environs de Valladolid, & s'étant miſe à leur tête, elle alla à Placentia dans la vue de ſe mettre à portée de ſeconder le roi à Burgos. Enſuite elle donna ordre au comte de Bénaventé, de conduire une partie des gendarmes qu'elle envoyoit à ſon époux. Le comte alla ſe loger dans le fort de Baltanas, voiſin de Pegnafiel, d'où il coupoit les vivres qu'on portoit au camp des Portugais. C'eſt pourquoi le roi de Portugal feignant d'aller à Burgos, fit tout-à-coup une contre-marche, & fondit ſur Baltanas, qu'il prit malgré la réſiſtance des aſſiégés, auſſi-bien que le comte de Bénaventé qui étoit bleſſé, & qu'on envoya à Pegnafiel Il fut peu après renvoyé libre, à condition de demeurer neutre durant cette guerre.

Cependant le château de Burgos étoit extrêmement ſerré par la priſe que les aſſiégeans avoient faite d'une égliſe attenante, & par les pertes fréquentes que faiſoient les aſſiégés depuis trois mois de ſiege. Le duc d'Arévalo qui avoit un grand intérêt à la conſervation de cette place, dont ſon aïeul & ſon pere avoient été gouverneurs, ne ceſſoit de preſſer dom Alphonſe de la ſecourir ſans délai. D'un autre côté, le marquis de Villéna appelloit ce prince au ſecours de ſon marquiſat tout démembré, & dont la ville d'Ocagna s'étoit rendue d'elle-même au roi de Caſtille. Le marquis, tout philoſophe qu'il affectoit de paroître, ſe voyoit avec chagrin peu-à-peu dépoſſédé de ſon appanage; & il diſoit avec amertume, que c'étoit au ſervice du roi de Portugal qu'il avoit tout perdu; il le conjuroit de porter le fort de la guerre du côté de Tolede, & l'aſſuroit que s'il prenoit ce parti, tout en iroit mieux pour l'un & pour l'autre. Mais dom Alphonſe, ſur l'avis de ſon conſeil, ſe tint toujours dans les montagnes du voiſinage de Burgos, jugeant bien que ce pays étoit la clef de Caſtille & de Léon. Villéna reſſentit vivement ce refus, & commençant enfin à augurer mal de ſon entrepriſe, il ſongea dès-

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

ANNEES de J. C. 1475, & suiv.

lors à ne pas négliger les occasions de faire sa paix. En effet, la fortune applanissoit toutes les voies à Ferdinand; & tandis qu'il employoit toutes ses forces contre Burgos, il avoit des intelligences dans Zamora, qui lui faisoient espérer le retour de cette importante ville à son parti. François Valdés qui gardoit le pont de cette place, avoit promis à Dogna Isabelle d'y introduire les troupes Castillanes; mais il vouloit que le roi y vînt en personne. Ferdinand ne négligea pas cet avis; il contrefit le malade; & ayant laissé le commandement du siege de Burgos à dom Alphonse d'Arragon son frere, il s'évada la nuit en habit déguisé. Quoique ces menées fussent secretes, le roi de Portugal en fut toutefois une partie, & se transporta à Zamora, où il fit mourir quelques citoyens pour l'exemple. Il voulut même mettre de nouveaux renforts dans ses tours & sur le pont, sous prétexte de faire passer ses soldats en campagne. Valdés eut la fermeté de leur refuser le passage, alléguant que le temps de la nuit étoit suspect. Le jour suivant il leur fit le même refus, de façon que le roi de Portugal voulut essayer de forcer le pont; mais ayant été repoussé, & voyant bien qu'il étoit trahi, sur l'avis qu'il eut

ANNEES de J. C. 1475, & suiv.

enſuite, que dom Ferdinand accouroit au pont pour ſe joindre à Valdés par une autre porte, il enleva Dogna Jeanne, & ſe retira ſur le minuit à Toro, le 4 de décembre. Ferdinand uſa bien de cette conquête qui lui avoit auſſi peu coûté qu'à ſon concurrent, à qui on l'avoit livrée comme à lui. Les Portugais qui étoient demeurés dans Zamora durant ce coup de main, s'étant réfugiés dans une égliſe, & y ayant paſſé la nuit, Ferdinand, loin de permettre qu'on les y forçât, les renvoya tous ſans rançon & avec leurs effets à Toro, où le roi Alphonſe, pour cacher ſon chagrin à ſes troupes, leur dit froidement, qu'il ne s'agiſſoit pas de prendre des places, qu'il étoit queſtion d'une couronne, & qu'il alloit bientôt la diſputer l'épée à la main dans une action déciſive; mais la perte de Zamora étoit pour lui une perte irréparable, & ſeule capable de faire échouer ſes vaſtes projets. Ferdinand qui le voyoit, s'attacha à en battre le château, tandis que le château de Burgos ſongeoit à ſe rendre; il ſe rendit en effet bientôt après, c'eſt-à-dire, au commencement de l'année 1476, à la reine Iſabelle qui y étoit accourue de Valladolid. Elle retourna enſuite à Tordéſillas, afin de veiller toujours ſur l'ennemi. Là elle fit une

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

nouvelle conquête, ce fut de détacher le duc d'Arévalo du parti de Dogna Jeanne. Dom Pédro de Stuniga, fils aîné de ce duc, avoit toujours été attaché à la reine, uniquement parce que sa belle-mere Dogna Éléonore Pimentel qu'il haïssoit étoit du parti contraire. Il vint donc trouver Dogna Isabelle; & il sut tellement ménager l'accommodement de son pere, que cette princesse lui pardonna en faveur de son fils, à condition seulement de changer le titre du duché d'Arévalo, ville usurpée, en celui de Placentia, qui appartenoit à cette maison.

Les affaires du roi de Portugal n'alloient pas mieux à Rome qu'en Castille. Les ambassadeurs Castillans étoient arrivés au mois de juillet, & le pape Sixte IV les avoit très-bien reçus, ne pouvant dissimuler son penchant pour la maison d'Arragon; à cause de l'alliance qu'il avoit contractée avec le roi de Naples, dom Ferdinand, dont une fille naturelle avoit épousé Léonard, préfet de Rome, & neveu du saint-pere. Dans l'audience qu'il leur donna, il ne fit point difficulté de donner le titre de roi de Castille au fils du roi d'Arragon; chose qui choqua tellement les ambassadeurs Portugais, que

le pape, pour les appaiſer, fut obligé de s'expliquer, & de dire, que recevant l'hommage de la Caſtille, il ne prétendoit en aucune ſorte préjudicier aux droits de quelque prince que ce fût. A l'égard de la diſpenſe qu'ils demanderent pour le mariage de leur ſouverain avec Dogna Jeanne, & que les Caſtillans vouloient empêcher, le pape ne s'expliqua point, étant réſolu d'attendre à prendre ſon parti ſuivant les événemens.

ANNÉES de J. C. 1475, & ſuiv.

Sur ces entrefaites, le vieux roi d'Arragon, dont le ſort étoit d'avoir toujours des ennemis ſur les bras, ſortit de Barcelone; & ayant aſſemblé les états à Sarragoſſe, il leur repréſenta le double embarras où il ſe trouvoit, voyant d'un côté ſon fils attaqué par toutes les forces de Portugal, & de l'autre, la Catalogne entamée par quelques troupes qui avoient rompu la treve. En effet, un capitaine des compagnies Françoiſes, nommé Rodrigo Trahiguéro, étant entré tout-à-coup dans la principauté, y avoit cauſé une telle épouvante, qu'on avoit ſongé à obliger tous les habitans, capables de porter les armes, à courir ſur l'ennemi. Les affaires étoient plus ſérieuſes du côté de la Caſtille, parce que le roi de France avoit promis de puiſſans ſecours

ANNÉES de J. C. 1475, & suiv.

à dom Alphonſe, & il y avoit peu de reſſource à eſpérer du côté de l'Arragon, ce royaume étant épuiſé par les guerres paſſées ; ainſi le roi prit le parti d'uſer de négociations, & de mettre à couvert le Rouſſillon par une nouvelle treve de ſept mois. Pour ce qui concernoit la Caſtille, dom Juan s'imagina que s'il pouvoit regagner l'archevêque de Tolede, il aſſureroit la couronne à ſon fils, malgré toutes les forces de la France & du Portugal. C'eſt-là le plus grand éloge qu'on puiſſe faire de ce prélat ; car l'eſtime d'un roi, tel que dom Juan d'Arragon, devoit être certainement d'un grand poids ; mais tout grand politique qu'il étoit, il connoiſſoit peu l'orgueil indomptable de Carillo. Il écrivit à ce prélat une lettre ſi tendre & ſi ſoumiſe, pour ne rien dire de plus fort, qu'il ſembloit que ce fût un ſujet qui demandoit grace à ſon ſouverain. L'archevêque, loin d'en être touché, n'en devint que plus fier. Il demeura ferme, & dit plus d'une fois avec ſa hauteur ordinaire : *Qu'il avoit mis le ſceptre aux mains d'Iſabelle, mais qu'il ſauroit bien le changer en une quenouille.*

Iſabelle de ſon côté s'embarraſſoit peu de ces menaces, & le cardinal d'Eſpagne la dédommageoit tellement de l'ar-

chevêque de Tolede, qu'elle prenoit plaiſir à punir l'un, en élevant l'autre.

ANNÉES de J. C. 1476, & ſuiv.

Le roi d'Arragon, après le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe, ſongea à ménager une entrevue avec ſon fils le roi de Caſtille, & avec la gouvernante de Navarre, Dogna Éléonore, non-ſeulement pour tâcher de terminer la querelle des Grammontois & des Beaumontois dans la Navarre, mais encore pour prévenir par quelque moyen les François, qui ſelon les avis qu'il en recevoit, devoient paſſer la Navarre pour entrer en Caſtille. Le roi de Portugal de ſon côté appelloit à ſon ſecours ſon fils. Ce dernier avoit bien de la peine à gouverner les Portugais en l'abſence du roi ; mais l'affaire de Caſtille étant plus preſſante que celle de Portugal, ce jeune prince ſe détermina à lever des troupes pour entrer enſuite dans ce royaume ; & comme il manquoit d'argent, après avoir tiré ce qu'il put de la bonne volonté que lui témoignerent les Portugais, il imita Ferdinand, & prit une partie de l'argenterie des égliſes, pour s'épargner le chagrin de lever de nouveaux ſubſides.

Durant ces préparatifs en Arragon, en Portugal, en Caſtille & en France, la reine Dogna Jeanne, femme de dom

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

Henri, mourut le 17 de février de l'année 1476, suivant Mariana & Zurita ; car à en croire Garibai, auteur moins exact, elle étoit morte dès le 13 de juin de l'année précédente. On crut alors que son frere, le roi de Portugal, la fit secrétement empoisonner, pour effacer la honte, dont la vie débauchée de cette princesse couvroit sa maison par une conduite si irréguliere. D'autres prétendirent qu'elle étoit morte en couche, mort véritablement funeste, de quelque maniere qu'elle soit arrivée, mais digne de la vie qu'avoit menée cette coupable reine.

Le prince de Portugal dom Juan arriva enfin en Castille, après avoir pris en chemin-faisant les fortereſſes de Ledesma & de San-Félicé ; il joignit le roi son pere à Toro, avec 10,000 hommes, mais si peu aguerris & si mal armés, qu'ils pouvoient plutôt rassurer par le nombre que par la force les troupes de dom Alphonse, qui étoient répandues çà & là dans les garnisons & dans les quartiers d'hiver. A peine dom Juan de Portugal étoit-il arrivé, que dom Lope d'Albuquerque qui avoit été l'entremetteur de cette guerre, & que le roi de Portugal avoit fait comte de Penamaçor, reçut un violent échec sur

le chemin de Zamora ; il alloit surprendre dom Ferdinand, lorſqu'il fut ſurpris lui-même par Alvare de Mendoſa : ils avoient bien l'un & l'autre ſoixante à quatre-vingt chevaux. Les deux partis ſe chargerent vivement ; mais le comte fut battu, & demeura priſonnier. ANNEES de J. C. 1476, & ſuiv.

Dom Ferdinand étoit toujours attaché au château de Zamora avec quatre à cinq mille hommes, mais comme il vit qu'il faudroit ou lever le ſiege, ou en venir aux mains avec ſon concurrent, choſe qu'il ſouhaitoit paſſionnément, il fit raſſembler toutes ſes troupes, ſans écouter les conſeils trop prudens du roi ſon pere, qui le conjuroit par de fortes raiſons d'éluder toujours la bataille, & de ne pas hazarder une couronne dans un combat douteux, contre un roi expérimenté dans la guerre. Dom Alphonſe qui ſe défioit de ſon armée, quoique nombreuſe, étoit fort irréſolu ſur le parti qu'il devoit prendre, ne ſachant s'il valoit mieux aller ſecourir le château de Zamora, ou tenter quelqu'autre entrepriſe. Il ſe détermina enfin à ſuivre le parti le plus honorable ; & comme Ferdinand qui n'avoit pu réduire la garniſon du château, ni par prieres

ANNEES de J. C. 1476, & suiv.

ni par promeſſes, faiſoit venir de l'artillerie & des munitions, le roi du Portugal alla au-devant de lui, dans la penſée qu'il prendroit le canon, & feroit lever le ſiege, ou du moins qu'il pourroit introduire du ſecours dans la place.

Toro & Zamora ſont deux villes conſidérables & fortes, ſituées ſur le Duéro du côte du nord ; on y paſſe ſur des ponts pour aller vers le midi, & elles ſont aſſez peu éloignées l'une de l'autre.

Dom Alphonſe étant ſorti de Toro, apprit que l'artillerie étoit arrivée à Zamora. Sur cet avis, il ſe préſenta pour combattre avec une bonne partie de ſon armée, & il envoya défier Ferdinand, avec ordre de lui dire qu'il acceptât la bataille, ou qu'il ſe retirât en Arragon. Quelque envie que les Caſtillans & le roi lui-même euſſent d'en venir aux mains, Ferdinand aima mieux condeſcendre à l'avis du comte d'Albe, & attendre les renforts qui arrivoient de jour en jour. Il fit donc répondre au roi de Portugal, que s'il avoit envie de combattre, il pouvoit venir faire lever le ſiege du château ; mais que pour lui il étoit dans la réſolution de ne pas abandonner ſon entrepriſe, qu'il

n'en fût venu à bout. Sur cela dom Alphonſe s'en retourna à Toro. Le cardinal d'Eſpagne amena auſſi-tôt au roi un renfort conſidérable que lui envoyoit Dogna Iſabelle. Il lui en vint encore du côté de la Galice, en ſorte qu'il ſe vit en état de combattre ſans quitter le ſiege. Ainſi, afin de rendre bravade pour bravade, il s'avança à demi-lieue de la ville, ſur le chemin de Toro, & défia à ſon tour le roi de Portugal; mais tout cela n'eut point d'autre effet que quelques eſcarmouches; ſoit que dom Alphonſe ne fût pas alors en état de combattre à coup ſûr, ſoit qu'il voulût uſer de ſurpriſe; il eſt vrai qu'il attendoit alors les principaux ligueurs; à ſavoir, le duc d'Arévalo & le marquis de Villéna; mais comme il les ſollicita fortement de ſe hâter, le premier leva le maſque & l'abandonna, parce qu'on avoit laiſſé prendre ſon château de Burgos; & le ſecond qui avoit perdu ſon marquiſat, & qui épioit l'occaſion de faire ſon accommodement, le paya de mauvaiſes raiſons; de ſorte qu'il ne reſta auprès du roi & du prince de Portugal que l'archevêque de Tolede.

ANNÉES de J. C. 1476, & ſuiv.

Ces deux princes ne ſachant donc à quoi s'en tenir par rapport aux ligueurs, & ſe voyant à la tête d'une groſſe ar-

mée, sortirent enfin de Toro par le pont du côté du midi, & allerent se camper vis-à-vis du pont de Zamora, proche un couvent de S. François, laissant la riviere entre la ville & eux, & plaçant leurs batteries contre la pointe du pont. Ce premier mouvement parut extraordinaire à dom Ferdinand, qui ne pouvoit concevoir quel étoit le dessein des Portugais, puisqu'ils s'ôtoient le moyen non-seulement de secourir le château, étant à l'opposite, & ayant la riviere entre-deux, mais même d'attirer les Castillans à une bataille, à cause du pont qui étoit trop étroit pour sortir, & défendu d'ailleurs par les batteries, outre que la riviere n'étoit pas guéable. Sur cela Ferdinand prit le parti de regarder cette démarche comme une rodomontade qui ne feroit pas grand honneur à son concurrent, & de poursuivre toujours le siege, sans songer à l'attaquer. Cependant dom Alphonse se mit à canonner la tour du pont que gardoit Valdés. Celui-ci fit de son côté un feu extraordinaire, & il fut secondé par la reine Isabelle, qui envoya le duc de Villahermosa son beau-frere, & le connétable, avec deux mille chevaux, à Fuente-del-Sabuco & à Alaheios pour couper les vivres, & incommo-

ANNÉES de J. C 1476, & suiv.

der le camp ennemi. Ce qu'il y eut de singulier dans cette affaire, c'eſt que durant ces préparatifs de deux armées ſéparées par une riviere, on parla de paix, juſque-là que le roi de Portugal ſe défiant des médiateurs, tous intéreſſés à laiſſer aller le cours des événemens, fit propoſer à Ferdinand de ſe voir l'un & l'autre ſans témoins ſur la riviere, & de nuit. On dit même que le dernier accepta l'offre, & qu'étant arrivé dans ſa barque au milieu du Duéro, l'autre barque qui portoit dom Alphonſe ne put joindre la ſienne, ce qui mit fin aux négociations. Véritablement trois jours ſe paſſerent ainſi à s'amuſer de part & d'autre, aux dépens de l'armée Portugaiſe qui ſe morfondoit, commençant à manquer de vivres, & au profit des Caſtillans qui avançoient toujours le ſiege, ſans manquer de munitions. Enfin la nuit du vendredi 1 de mars, les Portugais ayant fait propoſer une treve pour couvrir leur décampement, délogerent du fauxbourg, après avoir rompu une partie de leur pont, afin d'avoir le temps de ſauver leurs batteries, & pour n'être pas harcelés dans leur retraite à Toro.

ANNÉES de J. C. 1476, & ſuiv.

Ferdinand l'ayant ſu, réſolut incontinent de les pourſuivre, mais une bonne

ANNÉE de J. C. 1476, & ſuiv.

partie du jour s'employa à paſſer le Duéro, partie par bateaux, partie par le pont des ennemis qu'on rétablit; de ſorte que les Portugais étoient déja éloignés de deux lieues, quand les troupes Caſtillanes commencerent à ſe mettre en marche. On donna ordre à Alvare de Mendoza de courir avec cinq cents chevaux légers aux trouſſes de l'arriere-garde qu'il atteignit enfin. Il la harcela ſi bien en eſcarmouchant, que l'armée Portugaiſe, qui marchoit d'ailleurs fort lentement, à cauſe des bagages & des batteries qu'on tranſportoit, étant arrêtée par ces eſcarmouches, donna lieu à Ferdinand de la joindre à une demi-lieue de Toro; mais comme il étoit proche d'un défilé formé par quelques côteaux qui ſont ſur le chemin de Toro, & qui ne laiſſent qu'un paſſage étroit le long du Duéro, il perdit de vue les Portugais, de maniere qu'il crut que les ennemis ſeroient plutôt arrivés à la ville qu'on n'auroit paſſé le défilé. La plupart des officiers dans le conſeil qu'on tint étoient d'avis qu'on retournât à Zamora; mais le cardinal d'Eſpagne fut d'un avis contraire, & ayant demandé permiſſion au roi de monter ſur le côteau avec quelque cavalerie pour examiner la contenance des ennemis, il les

vit rangés en bataille dans une belle grande plaine qui n'eſt qu'à cinq milles de Toro. En effet, le roi de Portugal, dont l'arriere-garde avoit été fort haraſſée, voyant que les Caſtillans le pourſuivoient, & qu'il ne pourroit paſſer le pont de Toro, ſans courir le riſque de perdre ſes bagages, s'étoit déterminé à les attendre de pied-ferme, d'autant plus que la ſituation étoit très-avantageuſe pour lui. Il avoit une retraite voiſine en cas de malheur, & des troupes fraîches qui le joignirent incontinent, au-lieu que l'armée Caſtillane étoit fatiguée, à jeun, moins nombreuſe en cavalerie, & éloignée de Zamora. Outre cela le ſoleil ſe couchoit, & la nuit ne pouvoit manquer de terminer bientôt le combat, choſe qui tenoit Ferdinand dans l'irréſolution; les plus ſages des chefs étant d'avis de ne pas engager une affaire, & de ſuivre les conſeils du vieux roi d'Arragon. Durant cette incertitude, un gentilhomme nommé Louis de Tovar, élevant ſa voix dans le conſeil : » Qu'attendez-vous, dit-il, ſei» gneur, il faut aujourd'hui combattre, » ou ceſſer d'être roi «? Ce cri ranima le courage de toute l'armée, & Ferdinand prenant bruſquement le parti qui étoit le plus conforme à ſon inclina-

ANNÉES de J. C. 1476, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

tion, mit ſon armée en bataille dans le même ordre que celui des Portugais.

Dom Alphonſe réſolu de périr plutôt que de ſe retirer, & déterminé enfin à combattre par le déſeſpoir de n'avoir pu mieux faire, avoit partagé ſa cavalerie en deux eſcadrons, & s'étoit mis au milieu avec l'infanterie & l'étendard royal. Le prince ſon fils commandoit l'aîle gauche avec l'évêque d'Ébora, & c'étoit l'élite de la cavalerie, qui étoit flanquée d'arquebuſiers. A l'aîle droite étoit le comte de Faro, frere du gouverneur de Toro, l'archevêque de Tolede & quelques autres officiers-généraux. Les Portugais étoient au nombre de trois mille cinq cents hommes, & l'armée des Caſtillans n'en avoit que trois mille.

Ferdinand avoit diſpoſé ſon armée à-peu-près dans le même ordre, à l'exception de l'aîle droite. Comme elle n'étoit compoſée que de ſix petits corps, ſurtout de la cavalerie qui avoit pourſuivi l'arriere-garde des ennemis; elle étoit bien moins forte que le bataillon ſerré du prince dom Juan. Les deux rois ne manquerent pas de haranguer ſuivant la coutume du temps.

Dom Alphonſe particuliérement fit

ſouvenir les ſiens de la fameuſe journée d'Aljubarota, où le roi dom Juan I du nom, roi de Portugal, avoit remporté une grande victoire ſur les Caſtillans. L'aîle gauche où étoit le jeune prince Portugais s'étant ébranlée en bel ordre, l'aîle droite des Caſtillans ſe mit en état de la recevoir par le même mouvement; mais les arquebuſades ayant joué avec beaucoup de furie, & le choc étant violent de la part des Portugais, les Caſtillans plierent & prirent la fuite, de maniere que la victoire parut ſe déclarer d'abord en faveur des ennemis. ANNÉES de J. C. 1476, & ſuiv.

Ferdinand effrayé de ce mauvais ſuccès, fit avancer le reſte de ſon armée contre le gros des Portugais; alors le combat fut rude & long, ſans qu'on reculât de part ni d'autre durant trois heures; mais il ſe paſſa tumultuairement & ſans ordre. Les deux nations rivales ſe battirent pêle-mêle par une antipathie aveugle, & une ſorte d'émulation de chevalerie ancienne, ſans ſavoir ce qu'elles faiſoient. On n'entendoit que le cliquetis des armes, & les cris redoublés de *vive dom Ferdinand! vive dom Aphonſe!* ſans que les chefs puſſent ſe faire écouter, & diriger les opérations de leurs corps; ils payoient néanmoins de leurs perſonnes, particuliérement

ANNEES de J. C. 1476, & suiv.

d'un côté l'archevêque de Tolede qui n'abandonna jamais le prince dom Juan, & de l'autre le cardinal d'Eſpagne qu'on entendoit crier par les rangs, *traîtres, voilà le cardinal;* c'eſt qu'il avoit été ſoupçonné d'avoir voulu éluder la bataille. Enfin la nuit étant ſurvenue, les Portugais commencerent à plier, & les Caſtillans profitant de cet avantage, les pouſſerent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent en déroute. Un grand nombre des fuyards ſe précipita dans le Duéro. Un auteur dit même qu'il en périt plus dans les eaux que par l'épée. Ce qu'il y eut de ſurprenant, c'eſt que Ferdinand vaincu dans une aîle, & vainqueur dans le reſte de l'armée, reſta lui troiſieme dans ſon poſte, tandis que ſes troupes diſperſées çà & là, s'amuſoient à piller le camp ennemi; de façon que ſi dom Juan qui étoit occupé à pourſuivre la déroute de l'aîle droite des Caſtillans, revenant ſur ſes pas, les eût attaqués dans ce déſordre, il auroit regagné la victoire qui étoit échappée des mains du roi ſon pere. Ce malheureux roi voyant que tout étoit déſeſpéré, & craignant de tomber entre les mains des vainqueurs, s'il ſe retiroit à Toro, prit tout-à-coup à gauche vers les montagnes, & courut à bride abattue, ſans s'arrêter juſqu'à Caſ-

tro-Nugno, où l'on dit qu'il s'endormit à table accablé de fatigues ; ce qui le rendit mépriſable au gouverneur, qui regarda ce ſommeil comme une marque d'inſenſibilité. Cependant le roi de Caſtille ayant rallié les ſiens du mieux qu'il put, demeura trois heures ſur le champ de bataille, ſans permettre qu'on pourſuivît les fuyards durant l'obſcurité de la nuit ; puis il s'en retourna à Zamora, où il arriva à une heure du matin. Quant au prince de Portugal, il étoit enfin revenu ſur ſes pas le long de la riviere à la tête de ſon eſcadron, bien étonné de voir les triſtes débris du reſte de l'armée. Il ſe retira vers Toro, puis il revint ſur ſes pas, & demeura ſur le champ de bataille après la retraite des Caſtillans, triſte conſolation pour des vaincus.

ANNÉES de J. C. 1476, & ſuiv.

C'eſt néanmoins ſur ce foible avantage que les Portugais prétendirent avoir gagné la victoire. En effet, jamais peut-être victoire n'a été plus diſputée dans les écrits tant Portugais que Caſtillans ; mais en liſant les uns & les autres ſans prévention, il en réſulte évidemment, que Ferdinand demeura vainqueur, quoiqu'en diſe un auteur moderne, qui dans ſon hiſtoire de Portugal veut que l'avantage & la perte aient été également partagés de part & d'autre ; car

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

(comme l'a remarqué judicieuſement Zurita, le moins partial des hiſtoriens d'Eſpagne, après avoir raconté la choſe à-peu-près, ainſi que je viens de le dire) cette action termina la guerre, & rendit Ferdinand paiſible poſſeſſeur de la Caſtille; ſuccès ſi réel, qu'il ſuffit ſeul pour décider de quel côté ſe déclara la victoire; à moins qu'on ne diſe avec les annaliſtes Portugais, qu'il eſt des combats dont les vainqueurs ont toute la gloire, & les vaincus tout le profit, ainſi qu'il arriva, diſent-ils, aux François à Ravenne, où ils remporterent tout l'honneur de la bataille, dont leurs ennemis ſeuls recueillirent le fruit. Ces hiſtoriens pour juſtifier la fuite de dom Alphonſe à Caſtro-Nugno, prétendent que Ferdinand étoit ſur une éminence, & ne combattit point; qu'il s'enfuit même à Zamora après la déroute de ſon aîle droite, tandis que l'aîle gauche fit plier le reſte de l'armée. Ils veulent enfin que le prince dom Juan ſeul demeura ſur le champ de bataille juſqu'au lendemain, dans l'eſpoir de recommencer le combat, mais qu'il fut contraint de ſe retirer faute d'ennemis.

Quoi qu'il en ſoit de ces faits, dont quelques-uns ſont peu vraiſemblables, il eſt certain qu'en fait de bataille, la perte

ne fut pas grande de part & d'autre, ſi on a égard au nombre des morts & des bleſſés ; il y en eut aſſez peu, & preſque point de priſonniers de marque, à la réſerve du vieux duc d'Albe de Liſte, oncle de Ferdinand, qui pouſſant trop vivement les ennemis vers Toro, fut pris en revenant par l'eſcadron de dom Juan. La perte la plus conſidérable que fit le roi de Portugal, fut celle d'une partie du bagage & de ſon étendard royal, au ſujet duquel il ſe paſſa une action bien vive ; car il fut pris & repris, & enfin mis en pieces à force d'être diſputé. Édouard Alméida qui le portoit, fut priſonnier ou tué. Ses armes ſe voient encore dans la cathédrale de Tolede, où on les ſuſpendit au-lieu de l'étendard royal, réduit en lambeaux.

ANNÉES de J. C. 1476, & ſuiv.

Dans la déroute des Portugais, le comte de Guimanarés, qui gardoit la ville de Toro, ne voulut jamais ouvrir aux fuyards, quelque inſtance que lui en fît l'archevêque de Tolede, dans la crainte que les vainqueurs & les vaincus n'entraſſent pêle-mêle dans la place. Enfin le prince dom Juan étant arrivé au pont, il le reçut avec les débris de l'armée, qui ſe vantoit d'être victorieuſe ; mais l'alarme & l'épouvante furent grandes, quand ils s'apperçurent que le roi man-

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

quoit. Le comte le crut mort ou fait prisonnier, & s'arrachant les cheveux & la barbe, il faisoit aux Portugais les reproches les plus amers, comme s'ils avoient trahi leur souverain, lorsqu'il reçut une lettre de dom Alphonse qui rassura la ville & l'armée.

Le fruit de la victoire de dom Ferdinand fut la reddition du château de Zamora, qui lui fut remis le 19 de mars par le gouverneur Alphonse de Valence, avec quantité de munitions & de vivres, sans compter beaucoup d'argent & de meubles précieux que le roi de Portugal avoit laissés, & que le roi de Castille se fit un point d'honneur de lui renvoyer.

L'arrivée de dom Alphonse d'Arragon contribua beaucoup à la prise de cette place ; mais la conquête la plus flatteuse pour Ferdinand, & qui valoit mieux encore que des villes & des châteaux, fut celle de plusieurs seigneurs ligués, dont les uns lui demanderent pardon, comme le connétable, le grand-maître de Calatrava & Dogna Béatrix de Pachéco, sœur du marquis de Villéna. Les autres se disposerent peu-à-peu à faire le même. Cependant la licence des partis qui rôdoient dans toute la Castille, & l'esprit d'indépendance que produit

la

la liberté de ſervir, tantôt un maître, tantôt l'autre, ſuivant ſes intérêts, rempliſſoient tout le royaume de maux innombrables. Les vols & les meurtres ſe commettoient impunément, & l'impunité animoit l'audace de quiconque ſe mettoit en tête de s'enrichir ou de ſe venger. Cette licence fut cauſe qu'Alphonſe de Quintanella, grand-tréſorier du roi, ſongea à rétablir les hermandades des villes pour mettre un frein aux forfaits, & il les rétablit en effet ſi bien, qu'elles durerent vingt ans, & purgerent inſenſiblement l'état de malfaiteurs & de brigands.

ANNÉES de J. C. 1476, & ſuiv.

Le parti d'Iſabelle faiſoit en même temps pluſieurs ſieges en divers endroits. On aſſiégeoit en ſon nom les châteaux de Madrid, de Trugillo, d'Uclés & de Baëça : en même temps Chinchillo & Almanza ſe révoltoient dans le marquiſat de Villéna, & la reine pourvoyoit à tout par ſes ſoins ; mais le fort de la guerre étoit en Biſcaye. Ferdinand, quoique vainqueur dans le centre de ſes états, n'étoit pas ſans inquiétude par rapport à cette province. Ses traités avec Louis XI ayant été traverſés d'un côté par le roi ſon pere, qui étoit choqué qu'on les eût fait ſans ſa participation, & qui ſe défioit avec raiſon des François ;

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

& de l'autre par le roi de Portugal, qui ne cessoit d'implorer le secours de la France. Louis XI avoit envoyé une armée dans la province de Guipuscoa, sous la conduite du seigneur Armand d'Albret, afin de faire diversion en faveur des Portugais. Les François après avoir fait le dégât dans tout le territoire de Fontarabie, saccagé Irun, & reçu quelque échec dans un de leurs partis surpris & brûlé dans une tour avec le capitaine Barguet qui les commandoit; les François, dis-je, assiégerent enfin Fontarabie; le siege dura peu par la hardiesse de dom Diégo Sarmiento, comte de Salinas, qui commandoit dans la place; car comme la breche étoit ouverte & la ville aux abois, il fit une sortie si heureuse, qu'il démonta les batteries des assiégeans, qui furent contraints de se retirer Ensuite ce brave gouverneur les harcela tellement en tenant la campagne, que les François, après avoir fait une seconde tentative aussi inutile que la premiere, & voyant qu'il venoit par mer du secours de Saint-Sébastien, se contenterent de mettre tout le plat-pays à feu & à sang, & ne songerent plus à se rendre maîtres d'une ville que les habitans, presque seuls, avoient si courageusement défendue.

Malgré cette diverſion, le mauvais ſuccès du roi de Portugal à Toro affoibliſſoit tellement ſon parti, que tous les chefs s'ennuyoient d'une guerre ſi lente & ſi malheureuſe. Dogna Jeanne commençant à ne ſe pas trouver aſſez en ſûreté à Toro depuis la priſe du château de Zamora, le prince dom Juan la conduiſit en Portugal avec une eſcorte de quatre cents chevaux. L'archevêque de Tolede ſe retira de ſon côté à Alcala de Hénarés, ce qui l'empêcha d'être pris par le comte de Trévigno. ANNÉES de J. C. 1476, & ſuiv.

Il ne reſtoit plus à dom Alphonſe en Caſtille, outre Toro & Caſtro-Nugno, que Canta-la-Piédra, dans le territoire de Ségovie, où il avoit une forte garniſon. Ferdinand aſſiégea cette derniere place; mais comme l'on fit des propoſitions de paix, il conſentit à un accommodement, & leva le ſiege, à condition qu'on rendit au comte de Bénaventé, outre la liberté, les places qu'il avoit engagées pour ſa rançon. Le roi rendit de ſon côté le comte de Pegnamaçor, & il ſigna une treve de ſix mois avec la garniſon de Canta-la-Piédra. Enfin pour ſurcroît de bonheur, le roi de Caſtille qui ne penſoit plus à la propoſition que Louis XI lui avoit faite de marier le dauphin de France avec Dogna Iſabelle

ANNEES de J. C. 1476, & suiv.

sa fille, concerta le mariage de cette jeune princesse avec Ferdinand, neveu du roi de Naples, qui lui offroit une grande somme d'argent, ressource prompte, & dont le roi avoit un pressant besoin.

Toutes ces dispositions d'événemens favorables, jointes à celles des cœurs qui penchoient pour le parti le plus heureux, déterminerent dom Alphonse à quitter, ou du moins à suspendre son entreprise, jusqu'à ce qu'il eût reçu des secours de France. Toutefois afin de ne pas tout perdre en retournant en ses états, il voulut entrer en quelque négociation, & il offrit de remettre le différend sur la couronne de Castille en arbitrage, entre les mains du roi d'Arragon & de l'archevêque de Tolede. Mais Ferdinand étoit trop avancé pour écouter de pareilles propositions; & il répondit fiérement, qu'il ne lui convenoit pas au point où en étoient les choses, de renvoyer une affaire de cette importance, & déja décidée par les armes, à la décision de qui que ce pût être, & moins encore à celle d'un factieux, son sujet. Sur cette réponse, le roi de Portugal désespéré, confus, & accablé de chagrin, prit la route de son royaume, après avoir laissé à Toro le comte de

Marialba pour veiller aux intérêts de sa faction en Castille. Il partit donc le treize de juin pour Lisbonne, suivi de quelques Castillans qui l'accompagnerent par désespoir, tandis que son concurrent étoit à Vittoria, pour avoir l'œil sur les démarches des François dans la Biscaye, & pour s'assurer du comte de Lérin, qui lui promit qu'il les empêcheroit de pénétrer dans la Navarre. Mais comme dom Alphonse attendoit autre chose de la France qu'une simple diversion, il envoya vers Louis XI Alvaro d'Attaïde; & celui-ci tardant trop au gré de ses desirs à lui amener le secours qu'il attendoit, il se détermina à faire lui-même le voyage de France. Il se rendit en effet à Tours, ville destinée à l'entrevue des deux rois; il y fut reçu avec tous les honneurs dus à un souverain. Louis y étant arrivé cinq jours après, prêta d'abord l'oreille aux propositions de dom Alphonse, d'autant plus qu'elles flattoient sa vanité, & l'envie qu'il avoit de se venger de Ferdinand, qui au mépris de l'alliance de France, avoit promis sa fille au prince de Capoue, neveu du roi de Naples. En effet, le roi de Portugal oubliant les intérêts d'époux, pour satisfaire à la tendresse d'un oncle, lui dit nettement,

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

ANNÉES de J. C 1476, & suiv.

que renonçant au mariage de sa niece, qui n'avoit été que fiancée, il céderoit volontiers Dogna Jeanne au dauphin de France, pourvu que la France voulût l'aider à couronner cette princesse.

Louis XI, ébloui d'une offre si brillante, & charmé d'un pareil désintéressement, demanda du temps pour y songer. Mais soit qu'examinant de plus près ce projet, il le regardât comme chimérique, vu la situation d'Isabelle & de Ferdinand; soit qu'il ne fût pas en état d'exécuter une si grande entreprise, ayant encore le duc de Bourgogne sur les bras; il amusa dom Alphonse pendant neuf mois, au bout desquels il lui dit, que le duc de Bourgogne lui donnoit trop d'affaires en France, pour lui laisser le loisir d'aller conquérir la Castille. Sur quoi le roi de Portugal se fit fort d'engager le duc à faire sa paix avec la France. Pour cet effet, il l'alla trouver près de Nanci, que ce prince assiégeoit; mais il fut bien surpris de le voir plus animé que jamais contre Louis XI, & déterminé à faire une sanglante guerre aux François. Ainsi dom Alphonse confus de s'être prêté si légérement à une médiation inutile, & plus encore au peu de succès de son voyage en France, & des fâcheuses nouvelles qu'il recevoit de

Caſtille, ſe mit dans la tête un deſſein bizarre que lui inſpira ſa mauvaiſe fortune, ce fut de partir pour Rome en habit déguiſé & de ſe faire moine. Il ſortit ſecrétement de la cour, & s'étant retiré à Rouen, il écrivit, dit-on, ſon deſſein à Louis XI, qui l'en détourna fortement; mais une mélancolie noire s'étant emparée de ce malheureux roi, il alla s'imaginer qu'il étoit trahi de tous côtés, & que le roi de France vouloit le faire arrêter; le bruit en avoit en effet couru: comme il diſparut dans cette penſée, on donna ordre aux ſentinelles des frontieres d'examiner avec attention ceux qui ſortiroient du royaume. Robinet le Bœuf, gentilhomme Normand, le reconnut & l'arrêta; alors Louis XI, pour diſſiper les faux bruits, & pour le raſſurer, fit équiper une flotte en Normandie, & le renvoya avec honneur dans ſes états. Le prince dom Juan, à qui dom Alphonſe avoit écrit de ne plus ſonger à lui & de prendre poſſeſſion du royaume de Portugal, fut extrêmement ſurpris d'apprendre que le roi ſon pere arrivoit. On dit que ce jeune prince ſe promenant alors ſur le bord du Tage, entre Ferdinand, duc de Bragance, & Acoſta, archevêque de Lisbonne, depuis cardinal, quand on vint lui dire

ANNÉES de J. C. 1476, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

cette nouvelle, en parut déconcerté, & qu'ayant demandé au duc & au prélat comment il recevroit dom Alphonſe, *comme votre pere & votre roi*, lui répondirent-ils ; cette réponſe acheva de le frapper par l'endroit ſenſible, de ſorte que ſans dire un mot, il ramaſſa une pierre qu'il jeta de toute ſa force dans la riviere, ſigne de dépit qui n'étoit pas indifférent. L'archevêque qui le remarqua très-bien, & qui n'étoit pas aimé du prince, dit tout bas au duc, cette pierre ne me donnera jamais dans la tête : en effet, il ſongea dès-lors à ſe retirer à Rome. Quoi qu'il en ſoit de ce récit, dom Juan reprit ſa contenance, & ſoit diſſimulation politique, ſoit reſpect véritable, il reçut ſon pere avec toutes les marques d'un bon fils, & lui remit le ſceptre, que dom Alphonſe reprit, & garda encore quatre ans depuis.

Durant qu'il avoit été en France, ſon parti avoit dépéri inſenſiblement en Caſtille. La reine Iſabelle étoit alors à Tordéſillas, toujours attentive aux démarches des Portugais de Toro. Toutefois les prétentions de ſon beau-frere dom Alphonſe d'Arragon, ne laiſſoient pas de l'inquiéter beaucoup. Ce prince exigeoit qu'on lui rendît la grande-maî-

trise de Calatrava, qui dans le temps des troubles avoit passé dans la maison des Girons. Isabelle l'amusoit par des promesses sans effet; car elle craignoit extrêmement de choquer celui qui étoit en possession de cette dignité, & qu'elle avoit regagné tout récemment. Comme elle étoit dans cet embarras, heureusement elle en fut tirée par une passion folle que dom Alphonse conçut pour une dame de la reine, nommée Éléonore de Soto, qu'il épousa après avoir obtenu la dispense de son vœu; chose néanmoins qui déplut tellement au roi d'Arragon, qu'il lui ôta Ribagorça & Villahermosa, pour en revêtir dom Juan, bâtard du même dom Alphonse. C'étoit une injustice qu'on faisoit à dom Juan d'Arragon, qui prétendoit avoir ces places, comme ayant appartenu à son aïeul Alphonse, duc de Gandie. Ce prince désespérant qu'on lui fît justice sur ses droits, se la fit lui-même par les armes; mais il perdit ses droits, & la vie qu'on lui ôta, triste prix des grands services qu'avoient rendus ses aïeux.

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

Cette tempête appaisée, il en survint une autre à Ségovie. La ville se souleva par un artifice d'Alphonse Maldonad, ennemi de Cabréra, & se mit en devoir d'attaquer le château où étoit la jeune

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

infante Isabelle. Il courut même un bruit qu'elle étoit prise. La reine s'y transporta, & calma l'émeute par sa présence, & par la punition des plus coupables.

D'un autre côté, Ferdinand étoit parti pour la Biscaye, ainsi que je l'ai dit, afin de remédier aux troubles que les François causoient dans cette province, où ils assiégeoient Fontarabie, & dans le Roussillon où ils avoient pris Salses.

La Navarre n'étoit pas tranquille; les Beaumontois s'étoient emparés de Pampelune, & mettoient le siege devant Estella. On soupçonnoit même que la politique du roi d'Arragon, & de la gouvernante de Navarre sa fille, alloit à livrer ce royaume à Ferdinand. Pour appaiser tous ces troubles, le roi de Castille arrivé à Vittoria, invita le roi son pere de s'y rendre. Le jeune roi s'y étoit rendu avec le plus leste & le plus brillant équipage. La magnificence de sa cour fit prendre au vieux roi dom Juan la résolution d'y amener une suite très-simplement habillée, & d'oppoſer la majesté à la pompe. Il le fit, & après avoir été guéri d'un mal de pied qui l'avoit arrêté long-temps, il arriva au rendez-vous au mois d'août. Il pleura de joie en embrassant son fils, & lui céda toujours la pre-

miere place, le traitant plus en roi de Castille qu'en prince héritier d'Arragon. Ils conférerent ensemble sur les moyens de pacifier leurs états, & l'on dit même que le roi d'Arragon réfléchissant sur son extrême vieillesse, pensa à céder la couronne à son fils, mais après y avoir songé plus mûrement, il n'en fit rien. ANNEES de J. C. 1476, & suiv.

Dans ce même temps, la guerre du duc de Bourgogne renouvellée en France, procura un grand avantage à Ferdinand; car les François qui étoient en Biscaye, consentirent à une treve qui laissa ce prince en repos de ce côté-là. Il ne restoit plus que la Navarre à calmer. La gouvernante de ce royaume, Dogna Eléonore, se trouva aussi à Vittoria, & la sœur parut prendre toute la part qu'elle devoit à la joie du frere. Cependant elle entrevoyoit qu'on n'auroit pas été fâché de la dépouiller d'une partie de la Navarre en faveur du nouveau roi de Castille. On mit en effet sur le tapis le projet de régler la succession à la Navarre; car quoique le fils & le pere affectassent de publier qu'ils n'avoient en vue que la paix & le bien de ce royaume, ils ne laissoient pas de songer à leurs intérêts propres. Ils réveilloient d'anciens droits, & en faisoient valoir de nouveaux pour

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

réunir certaines places à la Castille. Ferdinand prétendoit en effet, qu'on devoit lui donner Estella avec ses dépendances, en dédommagement des frais que la Castille avoit faits, soit pour le secours de Perpignan, qu'il avoit conduit lui-même, soit pour les troupes que son prédécesseur, avec l'amirante, avoit menées dans la Navarre; & de fait on lui accorda quelques places, où il mit des gouverneurs Castillans. On lui auroit même cédé Estella, si le connétable Péralta ne s'y étoit fortement opposé, en montrant que c'étoit une injustice criante, que de prétendre remettre en vigueur la sentence arbitrale que le roi Louis XI avoit prononcée à Bayonne; sentence que dom Juan lui-même avoit trouvée injuste, & qu'il ne faisoit revivre qu'en faveur d'un fils du second lit. Le comte de Lérin tout opposé qu'il étoit à Péralta, prit ouvertement son parti dans cette occasion, où l'on vit pour la premiere fois les Beaumontois & les Grammontois d'accord. Cette intelligence étonna tellement les deux rois, qu'ils remirent la conclusion de cette affaire à une autre entrevue, où il s'agissoit de calmer les troubles de la Navarre.

L'entrevue se fit le 20 d'octobre, dans

les montagnes de Notre-Dame de Mirmanos, en une vallée entre Tudelle, Corella & Alfaro. Dom Louis de Beaumont, comte de Lérin, pour les Beaumontois, & Pierre de Péralta, comte de Sant-Istevan, pour les Grammontois, s'y trouverent, & mirent entre les mains des deux rois les différends de leurs factions, qui avoient toujours duré depuis l'année 1466. Mais les demandes des uns & des autres étoient si exorbitantes, & l'affaire paroissoit si délicate à juger, qu'on crut devoir établir une treve de six mois pour en venir à bout. Cependant on convint de mettre les places des uns & des autres en séquestre, sur la garantie du roi de Castille; sur-tout Pampelune: cela déplut infiniment à la princesse Magdelaine de France, qui craignoit avec quelque fondement, que ce compromis & le nantissement de Pampelune ne fussent autant de pas que Ferdinand faisoit pour monter au trône de Navarre, au préjudice de François Phébus, légitime héritier & fils de cette princesse. Aussi cette prétendue paix devoit produire encore bien des mouvemens, qui ne tarderent pas à se déclarer. Un nouveau sujet de joie survint encore aux deux rois; ce fut le traité de mariage déja concerté depuis quelque temps entre Ferdi-

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

ANNÉES de J. C 1476, & suiv.

nand, roi de Naples, & Dogna Jeanne, fille du roi d'Arragon. Il fut ſigné le 5 d'octobre, & la princeſſe fut épouſée à Cervéra en Catalogne par procuration. Ce mariage en produiſit un autre, entre la fille du roi de Naples, qui épouſa Mathias, roi de Hongrie, & depuis Ladiſlas, ſans avoir eu d'enfans ni de l'un ni de l'autre.

Enfin les rois d'Arragon & de Caſtille s'étant ſéparés, retournerent chacun dans leur royaume. Celui de Ferdinand reſſembloit alors, s'il m'eſt permis d'en parler ainſi, à une mer qui après une affreuſe tempête, conſerve encore quelque reſte de ſa premiere agitation, qui n'eſt plus que l'intervalle entre l'orage & la ſérénité.

Iſabelle n'étoit pas demeurée oiſive durant l'abſence de ſon époux, elle s'étoit appliquée uniquement à reconquérir des places, & à regagner les révoltés. Elle vint à bout de ces deux projets. Un heureux hazard ſoumit Toro à ſa puiſſance lorſqu'elle y penſoit le moins. Un berger, nommé Barthélemi, s'étant apperçu que cette place étoit négligemment gardée du côté des côteaux, dont elle étoit en effet défendue, alla en donner avis à Alphonſe de Fonſeca, évêque d'Avila, & à dom Frédéric, fils du comte de Paredes.

Ils y envoyerent ſix cents hommes, qui étant guidés par le berger, eſcaladerent le mur ſans être apperçus, & ſe rendirent maîtres de la ville. La reine ſur cette nouvelle accourut promptement de Ségovie à Toro, où Marie de Sarmiento, femme de Jean d'Ulloa, voyant qu'elle ne tiendroit pas long-temps, lui rendit le château le 19 d'octobre. Le comte de Marialva, gendre de Marie, s'étoit retiré dans un autre château voiſin; il déſeſpéra auſſi de le garder, & raſſemblant le peu de Portugais qui lui reſtoient, il s'en retourna en Portugal par des chemins écartés, pour ne pas tomber entre les mains d'Iſabelle. Il ne reſtoit preſqu'aux ennemis que Caſtro-Nugno, fortereſſe, d'où Pédro de Mendavia, homme déterminé, faiſoit des courſes dans le pays. Les troupes du roi l'attaquerent après la priſe de Toro, mais ſans ſuccès, & il fallut depuis que Ferdinand y allât en perſonne.

ANNÉES de J. C. 1476, & ſuiv.

Cependant on négocioit l'accommodement du marquis de Villéna, & celui de l'archevêque de Tolede; mais quoique les mauvais ſuccès rendiſſent la choſe moins difficile, elle n'étoit pas toutefois encore au point de maturité néceſſaire pour être ſi tôt terminée.

Le marquis ſe montroit aſſez traitable,

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

& ſes demandes ſe bornoient à celle de la reſtitution de Villéna, & des autres villes de ſon appanage, qu'on lui avoit enlevées. Quant au prélat, ſon humeur plus indocile le rendoit auſſi plus fier, & moins acceſſible. Cependant le vieux roi d'Arragon vouloit toujours qu'on achetât ſon amitié à quelque prix que ce fût. On attaqua d'abord le marquis de Villéna, & on lui promit tout ce qu'il voulut, à condition de rendre les châteaux de Madrid & de Trugillo, qui tenoient toujours pour lui. On fit de pareilles offres à l'archevêque; mais on voulut que dom Lope d'Acugna ſon neveu, rendît au roi la ville de Huete, qu'il avoit obtenue du roi dom Henri à titre de duché, durant un temps où ce malheureux prince étoit obligé de vendre en détail ſon royaume pour acquérir des ſujets, & même des rebelles & des traîtres. Ces négociations furent vivement pouſſées, & après bien des allées & venues, elles réuſſirent enfin l'année ſuivante aux conditions propoſées. C'étoit-là proprement le dernier coup réſervé au parti Portugais; mais il y avoit encore des reſtes d'incendie à éteindre, & de nouveaux efforts à prévenir du côté de Portugal.

Ferdinand fit heureuſement l'un & l'autre. En revenant de Tudela, il avoit

d'abord passé par la Biscaye pour y appaiser quelques factions. On dit que comme il menoit avec lui l'évêque de Pampelune, les Biscayens qui ne souffroient point d'évêque chez eux, prierent dom Ferdinand de le renvoyer, qu'il eut cette condescendance, que les habitans & le menu peuple s'occuperent plusieurs jours à racler la terre des chemins par où le prélat avoit passé, & qu'après avoir ramassé la poussiere par monceaux, ils la jeterent à la mer, en la chargeant d'imprécations.

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

Le roi visita Bilbao & Guernica, où il assembla la noblesse du pays, & confirma les privileges de la nation. Il se passa alors sur mer quelques pirateries, reste de la guerre des François avec ceux du pays.

Tout étoit calme dès la fin de l'année 1476, lorsque le roi, qui étoit de retour à Toro avec la reine, apprit que dom Roderico Manriqués, comte de Paredes, qui se portoit pour grand-maître de Saint-Jacques, étoit mort à Ocagna. Il chargea Isabelle d'appaiser par sa prudence une querelle naissante sur la succession de la grande-maîtrise. En effet, Alphonse de Cardegnas, grand-commandeur de Léon, & compétiteur du comte, étoit parti pour Uclés bien ac-

ANNÉES de J. C. 1476, & suiv.

compagné, afin d'être élu par les treize électeurs; & comme il y avoit plusieurs illustres prétendans accoutumés à se faire justice par la force, la chose pouvoit avoir des suites fâcheuses, mais la reine les prévint toutes. Elle fit tant de diligence, qu'elle alla de Valladolid à Uclés dans l'espace de trois jours; son éloquence artificieuse fit tant d'impression sur les esprits des commandeurs, qu'elle les engagea à suspendre l'élection, & à se transporter à Ocagna, place plus sûre, mais dont elle étoit la maîtresse, & enfin à céder au roi Ferdinand l'administration de la grande-maîtrise, avec la permission du pape pour prévenir les désordres, & pour réprimer la cupidité des concurrens. Tous les commandeurs souscrivirent à ce qu'elle voulut, partie par complaisance, partie par intérêt, & tous dans l'espérance de gagner du temps. Mais Ferdinand & Isabelle firent en ceci un coup d'état, puisqu'ils profiterent de ces querelles pour brider cet ordre trop puissant, & pour attacher désormais à la personne du roi, l'importante charge de grand-maître de Saint-Jacques: tentative heureuse, qui entraîna de même les grandes-maîtrises d'Alcantara & de Calatrava.

C'étoit ainſi que le roi & la reine commencerent par la ſoupleſſe à s'élever à ce haut point de grandeur & de puiſſance, où ils parvinrent ſi rapidement. Le roi ne laiſſa pas de donner cette charge tant ambitionnée à Cardegnas ; préférence qui fit crier inutilement les autres prétendans ; mais ce fut à des conditions qui le rendoient toujours dépendant de lui. ANNEES de J. C. 1476, & ſuiv.

Dom Ferdinand vers le commencement de l'année 1477, alla à Ocagna, où il rendit ſes bonnes graces à dom Tellés-Giron, comte d'Uréna. D'Ocagna, il paſſa avec la reine à Tolede ; où il accomplit un vœu qu'ils avoient fait, ſuppoſé qu'ils devinſſent ſupérieurs aux Portugais. Ils firent bâtir le magnifique monaſtere de S. Jean-des-Rois, pour les Cordeliers. De Tolede, ils allerent à Madrid. Là ils eurent avis que divers partis Portugais infectoient le territoire de Badajox & de Ciudad-Rodrigo. Ils y envoyerent Gomés de Figuéroa, comte de Féria, avec des troupes qui déſolerent les frontieres de Portugal. Iſabelle même s'y tranſporta pour animer l'armée, tandis que le roi alla à Médina-del-Campo, où il prit des meſures pour attaquer en même temps quatre fortereſſes. Les trois premieres, à ſavoir,

ANNÉES de J. C. 1477, & suiv.

Canta-la-Piédra, Sept-Égliſes & Cubillas furent ſoumiſes ; mais Caſtro-Nugno déja attaquée, fit plus de réſiſtance. Le roi qui y vint en perſonne, ne put prendre que la ville. Le château tint bon ; de ſorte qu'il fallut que le roi preſſé par des affaires plus importantes qui l'appelloient ailleurs, y retournât une ſeconde fois pour terminer le ſiege. Le brave gouverneur Mendavia, après une ſi belle réſiſtance, fut contraint de ſe rendre, & de ramener en Portugal preſque tout le reſte des forces Portugaiſes, & de cet attirail formidable d'un roi, qui après avoir diſputé inutilement une couronne, voyoit enfin ſes grands projets s'évanouir.

Pour achever de le déſeſpérer, le marquis de Villéna rendit à Iſabelle (ainſi que je l'ai dit) la fortereſſe de Trugillo, qui ſervoit aux Portugais de place d'armes pour infeſter toute la frontiere. Ce fut-là (à proprement parler) la fin de la guerre de Portugal, qui avoit fait chanceler le trône de Caſtille, & qui ne ſervit dans la ſuite qu'à le rendre plus inébranlable. Toutefois il n'étoit pas encore tellement affermi après cette bouraſque, qu'il ne reçut de violentes ſecouſſes de divers endroits.

D'un côté, les Maures de Grenade

ayant rompu l'ancienne treve, avoient fait une irruption dans le royaume de Murcie, & avoient mis tout à feu & à ſang, particuliérement Cuza. D'autre part, les troubles de Navarre s'étoient renouvellés avec plus de violence que jamais; les Grammontois s'étoient emparés d'Eſtella, & la princeſſe Éléonore imploroit les forces de Caſtille, pour reprendre cette place. Enfin l'Andalouſie devenoit la proie des factieux au mépris de l'autorité royale. Ferdinand embarraſſé ſur le parti qu'il devoit prendre, crut devoir ſe tranſporter d'abord dans la Navarre, dont il avoit les intérêts plus à cœur. Il calma le mieux qu'il put les eſprits, & ſuſpendit au moins les hoſtilités. Enſuite ayant heureuſement conclu une treve avec les Maures, ménagée par l'adreſſe de Diégo de Cordoue, comte de Cabra, il accourut à Séville, où Iſabelle s'étoit tranſportée avec des troupes pour ſe rendre maîtreſſe des arſenaux. Elle avoit réuſſi. Le prétexte de ces diviſions de l'Andalouſie étoit de ſe fortifier contre les Portugais ſes voiſins, & les ennemis du roi. Mais les véritables raiſons étoient la haine, l'intérêt & l'ambition des grands qui s'élevoient les uns aux dépens des autres, ſur les débris de l'état; ſuite or-

ANNÉES de J. C. 1477, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1477, & suiv.

dinaire des brouilleries inteſtines durant une autorité chancelante. On voyoit en effet ſeigneurs contre ſeigneurs, villes contre villes, & dans chacune, factions contre factions. Le duc de Médina-Sidonia dominoit à Séville, le marquis de Cadis, à Xérés, & Alphonſe d'Aguilard, à Cordoue. Tout étoit en armes, & les différens partis tantôt plus foibles, prenoient ou perdoient les places & les châteaux, pour s'entre-détruire, en bouleverſant la province ſous ombre de ſervir, leurs maîtres & leur patrie. Le roi & la reine ſe voyant hors d'état de réprimer ces cabales par la force, uſerent de ſtratagême. Comme ils craignoient avec raiſon l'intelligence de quelques-uns de ces prétendus zélés citoyens avec le Portugal, ils firent ſemblant de n'en rien voir, & de ſe borner à pacifier des querelles particulieres. Pour cela, ils perſuaderent aux chefs des partis oppoſés, de livrer leurs places pour entrer en négociation, & pour faciliter l'accommodement. La crainte de faire éclater une rebellion ouverte, & la treve conclue avec les Maures, dont ils avoient attendu des ſecours, les obligea tous à ſe rendre à cette propoſition, & on les calma en les déſarmant.

C'eſt de cette maniere fine & poli-

tique qu'Iſabelle & Ferdinand, toujours accablés d'affaires, & toujours infatigables, tâchoient par leur activité & leurs fréquens voyages, d'étouffer partout les ſemences de diviſion qui renaiſſoient coup ſur coup dans les différentes parties de leurs états. Tandis que Ferdinand s'occupoit tantôt à Tolede à regagner le fougueux archevêque, & à s'oppoſer du moins à ſes deſſeins inſenſés en faveur du Portugal ; tantôt à Madrid, à tenir les états-généraux pour confirmer les ligues contre des troupes de voleurs & de brigands armés ; tantôt à Séville, pour prolonger la treve avec les Maures. Iſabelle de ſon côté s'inſtruiſant par elle-même des affaires les plus épineuſes, & des ſecrets reſſorts qui avoient mis l'Andalouſie en mouvement, préſidoit à tous les conſeils, & achevoit de pacifier les troubles de Séville. Elle y accoucha heureuſement le 28 de juin 1478 d'un fils, qui fut nommé le prince dom Juan, du nom de ſon aïeul le roi d'Arragon. Mais tandis que Ferdinand, la reine ſon épouſe, & le vieux roi d'Arragon, ſe réjouiſſoient d'avoir un héritier de deux puiſſans royaumes qui étoient ſur le point de ſe réunir, ils ne ſongeoient pas qu'une mort

ANNÉES de J. C. 1477, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1477, & suiv.

prématurée devoit l'enlever à la fleur de ſon âge, & que la même année avoit vu naître en Flandre le 23 de janvier un prince qui devoit recueillir cette immenſe ſucceſſion, non-ſeulement de Caſtille & d'Arragon, mais encore de tant d'états de l'ancien & du nouveau monde, que Ferdinand ne devoit raſſembler ou conquérir que pour un étranger. Ce riche héritier fut Philippe, fils de Maximilien, archiduc d'Autriche, & de Marie de Bourgogne. Dom Juan lui-même toujours actif malgré ſon grand âge, après avoir arraché au pape ſon conſentement pour nommer dom Alphonſe, fils naturel du roi de Caſtille, & qui n'avoit alors que ſix ans, adminiſtrateur perpétuel de l'archevêché de Sarragoſſe; après s'être vu compris dans le traité de paix, conclu entre la France & la Caſtille, au ſujet de la Navarre & des comtés de Rouſſillon & de Cerdaigne, ſans toutefois que les conteſtations fuſſent réglées; enfin après s'être diſpoſé à partir de Barcelone pour revoir encore une fois ſon fils; dom Juan (dis-je) ignoroit qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre. Il mourut en effet à Barcelone le 19 de janvier 1479, âgé de près de 82 ans. On l'inhuma ſans beaucoup

beaucoup de pompe à Poblete, encore fallut-il engager les meubles de la couronne pour fournir aux frais des funérailles; tant le tréſor étoit épuiſé! Preuve ſuffiſante de l'inquiétude naturelle, & de la témérité entreprenante de ce prince, qui vécut & mourut dans le trouble. Son regne fut effectivement preſque toujours agité de guerres tant civiles qu'étrangeres. Il fut mauvais pere, mari crédule, vieillard débauché, malheureux roi, brave toutefois dans la guerre, & politique dans le cabinet; heureux ſeulement d'avoir mis au monde un roi tel que Ferdinand le Catholique, de l'avoir cultivé lui-même, & d'avoir été dans la néceſſité de l'inſtruire de bonne heure dans le grand art de la royauté avec une confiance parfaite, après avoir traité bien différemment dom Carlos de Viane, frere aîné de Ferdinand.

ANNÉES de J. C. 1478, & ſuiv.

Dom Juan laiſſa par ſon teſtament l'Arragon & la Sicile au roi de Caſtille & à ſes deſcendans, ſoit fils, ſoit filles, même du côté des femmes, en cas qu'il n'eût pas de poſtérité maſculine. Réglement étrange, dit Mariana, mais (ajoute cet hiſtorien) tout cede à la volonté des rois. La princeſſe Éléonore eut la Navarre du chef de la reine ſa mere. Elle avoit perdu depuis ſept années ſon époux

ANNÉES de J. C. 1479, & suiv.

le comte de Foix, & par cette mort elle avoit vu le royaume dont elle devoit hériter, déchiré par les factions dont nous avons parlé tant de fois; comme si le Ciel eût voulu venger sur la postérité du vieux roi d'Arragon, l'assassinat impuni de dom Nicolas, évêque de Pampelune, & le sort de l'infortuné prince de Viane. La gouvernante devenue reine de Navarre, ne régna pas un mois entier; elle mourut le 12 de février à Tudele, peu de jours, comme l'on voit, après dom Juan son pere. Elle eut pour successeur son petit-fils François de Foix, surnommé Phébus, à cause de sa beauté, âgé d'onze ans, fils de Magdelaine de France, qui prit la régence du royaume conjointement avec le cardinal Pierre de Foix son beau-frere. Le peu de secours qu'Éléonore avoit tiré durant les troubles de Navarre de son frere Ferdinand, qui d'ailleurs n'avoit que trop marqué sa passion pour démembrer une partie de ce royaume à son avantage, porta la princesse à s'attacher aux parens de son époux; & ceux-ci s'étant attachés aux François, la Navarre continua d'être le théâtre des guerres intestines. Car François Phébus, après avoir régné quatre années, si c'est régner que d'être en quel-

que ſorte fugitif comme il le fut alors en France, mourut au château de Pau, âgé de ſeize ans. Comme il ne s'étoit retiré en France que pour ſe dérober aux importunités de Ferdinand, qui avoit un intérêt très-vif à le marier ſuivant ſes vues, il laiſſa le ſceptre à ſa ſœur la princeſſe Catherine. Vainement elle fut importunée à ſon tour par le roi de Caſtille, qui vouloit lui faire épouſer dom Juan ſon fils. Elle choiſit Jean d'Albret, à qui elle porta une couronne que Ferdinand étoit bien réſolu de lui enlever. Il le fit en effet l'an 1512, après avoir long-temps attendu ſa proie. Le 22 d'avril de cette année, Frédéric, duc d'Albe, général de ſes troupes, ayant introduit une armée dans les états du roi de Navarre, formé des intelligences avec un parti de mécontens, & fait dire au roi que le pape l'avoit excommunié à cauſe de ſes liaiſons avec Louis XII, ſe ſervit de ſa prétendue bulle pour ſommer la Navarre de ſe rendre à lui. Preſque toutes les villes ſe livrerent ſans attendre une ſommation particuliere; & Jean d'Albret ſe vit preſque en un jour détrôné par un uſurpateur, dont le droit, dit Mariana, ne fut autre que celui du plus fort, & un fantôme de bulle dont jamais on n'a pu montrer la réalité.

ANNÉES de J. C. 1479, & ſuiv.

cents chevaux & de quinze mille fantaſſins, dont il avoit confié la conduite à dom Alphonſe de Cardegnas, grand-maître de Saint-Jacques. Elle devoit ſe mettre en marche au mois d'août; mais ces vaſtes projets & ces grands préparatifs hors de ſaiſon, eurent bientôt un effet tout contraire à ce qu'il prétendoit, & bien capable de l'embarraſſer. Le prince dom Juan de Portugal ayant marché en diligence vers le château de Mora, l'avoit repris, & les Portugais indignés de l'audace du roi de Caſtille, ſe diſpoſoient à le faire repentir d'avoir ſi indiſcrétement troublé une paix ſi favorable à ſes vrais intérêts. En effet, ſon bonheur avoit été tel, que ſes ennemis n'avoient paru juſque-là ſe repoſer ou ne combattre que pour lui. Tout étoit calme du côté du Portugal. Alphonſe même avoit renvoyé dom Henri, oncle du roi de Caſtille, pris à la bataille de Toro. L'archevêque de Tolede, malgré ſa démangeaiſon obſtinée à cabaler, s'étoit déterminé à rentrer dans ſon devoir, enfin le pape Sixte IV, moins guidé par la fermeté que devoit lui inſpirer l'autorité pontificale, que ſéduit par les ſollicitations du roi de Naples qu'il aimoit, & par les artifices de Ferdinand qu'il eſtimoit, avoit révoqué la diſpenſe

ANNÉES de J. C. 1479, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1479, & suiv.

accordée par lui-même au roi de Portugal pour ſon mariage, avec ſa niece Jeanne de Caſtille. En un mot, amis, ennemis, indifférens, tout paroiſſoit concourir à l'élévation d'un jeune prince qui devoit réunir ſur ſa tête un ſi grand nombre de couronnes, lorſqu'il s'aviſa, comme je viens de le dire, d'irriter la fortune qui le portoit ſur ſes aîles au comble de la grandeur. Elle ſembla d'abord vouloir l'en punir. D'un côté le marquis de Villéna, mécontent de ce qu'on n'exécutoit pas ce qu'on lui avoit promis, reprit les armes, & oſa attaquer les troupes du roi qui aſſiégeoient Chinchillo. Il fit lever le ſiege; & dom Pédro Baëça ſon lieutenant, remporta deux victoires ſur les troupes royaliſtes. Ce fut dans le cours de ces petites guerres civiles, qu'il arriva une choſe que tous les hiſtoriens Eſpagnols ont cru digne d'être tranſmiſe à la poſtérité. Les royaliſtes ayant fait pendre ſix des priſonniers qu'ils avoient faits ſur les partis du marquis de Villéna, un des officiers du marquis uſa de repréſailles. Parmi les ſix qu'il avoit condamnés au ſupplice, après en avoir fait tirer un grand nombre au ſort, il y avoit un ſoldat marié, dont le frere qui étoit garçon ſe trouvoit auſſi du nombre des

prisonniers : celui-ci que le sort avoit épargné, voyant son frere prêt à subir la peine de mort, s'offrit à mourir en sa place, comme un autre Pilade en faveur d'un autre Oreste, afin de le rendre à sa famille éplorée qui avoit besoin de lui. Malgré les larmes & la contestation héroïque de ce nouveau couple d'amis si rares, on ne put obtenir d'autre grace de la part des officiers, que de renvoyer l'aîné en acceptant les offres du cadet, que l'on eut la brutalité de faire mourir.

ANNÉES de J. C. 1479, & suiv.

D'un autre côté, Béatrix de Pachéco, comtesse de Médellin, & Alphonse de Monroi, un des principaux de l'ordre d'Alcantara, donnoient de terribles inquiétudes à Ferdinand. Les cabales & les troubles qu'ils excitoient dans l'Estramadoure en faveur des Portugais, l'avoient contraint de s'y transporter avec Isabelle. La comtesse de Médellin & Monroi avoient chacun leur intérêt à brouiller. L'une étoit une héroine fort supérieure à son sexe par ses inclinations pour les armes & pour les affaires d'état, mais en même temps mere dénaturée, qui vouloit dépouiller son fils de ses biens paternels contre la volonté du roi. L'autre vouloit rentrer dans la grande-maîtrise d'Alcantara qu'on lui avoit en

ANNÉES de J. C. 1479, & suiv.

effet enlevée pour en revêtir dom Juan de Zuniga. Ces deux mécontens soufloient la discorde dans l'Estramadoure, comme Villéna dans son marquisat. Mais l'adresse & le bonheur de Ferdinand & d'Isabelle vinrent à bout de regagner la fortune, & de s'attacher Villéna. Le principal objet pour appaiser toutes les séditions, étoit de se raccommoder avec le Portugal.

Heureusement Béatrix, duchesse de Viseu, tante de la reine de Castille, & belle-mere de dom Juan de Portugal, se chargea de cette négociation. La perte de la bataille d'Albusera, à deux lieues de Mérida, où les Portugais avoient été défaits par Villéna, les rendoit plus susceptibles d'accommodement. Ferdinand lui-même revenu enfin de ses idées chimériques, inquiet sur les mouvemens des Arragonois, qui demandoient sa présence, mortifié par la perte de trente-six vaisseaux chargés d'or, que les Portugais lui avoient enlevé, souhaitoit la paix avec autant d'ardeur, qu'il avoit marqué de précipitation à la rompre.

Comme il ne pouvoit plus différer son voyage pour l'Arragon, avant que de partir, il régla de concert avec la reine les titres qu'ils devoient désormais se

donner l'un & l'autre. Les flatteurs qui connoiſſoient leur ambition, voulurent leur perſuader de s'intituler *rois d'Eſpagne*, mais la crainte de s'attirer ſur les bras la Navarre & le Portugal, qu'il falloit ménager dans ces conjonctures, les détourna de ce deſſein. La politique l'emporta ſur la vanité. Voici les titres auxquels ils ſe bornerent en attendant que le temps fût venu d'en prendre un plus court & plus conforme à leurs deſirs. » DOM FERDINAND & » DOGNA ISABELLE, par » la grace de Dieu roi & reine de » Caſtille, de Léon, d'Arragon, de » Sicile, de Tolede, de Valence, de » Galice, de Majorque, de Séville, de » Sardaigne, de Corſe, de Cordoue, » de Murcie, de Jaën, des Algarves, » d'Algézire, de Gibraltar; comtes de » Barcelone, ſeigneurs de Biſcaye & de » Molina, ducs d'Athenes & de Néo- » patrie, comtes de Rouſſillon & de » Cerdaigne, marquis d'Oreſtagni & de » Gocian «. Outre cet arrangement des royaumes & des ſeigneuries ſelon leur dignité, on régla que dans les armoiries on mettroit au premier rang celles de Caſtille & de Léon, & au ſecond, celles d'Arragon & de Sicile.

ANNÉES de J. C. 1479, & ſuiv.

Tandis que le roi ſe mit en chemin

ANNÉES de J. C. 1479, & suiv.

pour aller prendre possession de son nouveau royaume, la reine partit pour Alcantara, où la duchesse de Viseu se rendit de son côté. Les deux princesses après trente jours de conférences, convinrent des principaux articles du traité. Mais la paix, quoique desirée de part & d'autre, fut différée quelque temps par les intrigues de Monroi & de la comtesse de Médellin. Maldonado, ambassadeur de Castille en Portugal, lassé des lenteurs de cette cour & de l'entêtement de dom Alphonse, avoit ordre de revenir, & il le publia fort à propos. Comme il demandoit son audience de congé, le conseil engagea enfin le roi à prêter l'oreille aux articles proposés; & voici le traité qu'il signa, tel que Ferdinand de Pulgar nous l'a conservé.

» Que le roi de Castille quitteroit le
» titre de roi de Portugal, & réciproquement que celui de Portugal ne
» prendroit plus le titre de roi de Castille : que Dogna Jeanne quitteroit
» aussi le nom de reine & d'infante; que
» quand le prince dom Juan de Castille,
» nouvellement né, seroit âgé de quatorze ans, il épouseroit cette même
» Dogna Jeanne, & que l'on consigneroit vingt mille florins d'arrhes; que si
» le petit prince mouroit avant que

» Dogna Jeanne eût atteint 20 ans (& il faut remarquer qu'elle en avoit 18), » elle auroit pour époux le premier » prince qui naîtroit en Caſtille, au » défaut de l'infant dom Juan; que s'il » n'y avoit point d'autre infant en Caſ- » tille, on nommeroit quatre arbitres, » deux pour le Portugal, deux pour la » Caſtille, afin de déterminer ce qu'on » feroit de Dogna Jeanne; que ſi dom » Juan refuſoit dans la ſuite le mariage » projeté, Dogna Jeanne ſeroit maî- » treſſe de ſon ſort, & qu'en ce cas on » donneroit cent mille ducats de dé- » dommagement, à condition de laiſ- » ſer à dom Juan la liberté de faire tel » autre choix qu'il lui plairoit; que » Dogna Jeanne ſeroit remiſe entre » les mains de Béatrix, ducheſſe de » Viſeu, juſqu'au cinq du mois de no- » vembre, jour qu'on lui marquoit » pour choiſir ou du mariage en queſ- » tion, ou du couvent; que Dogna » Iſabelle, fille aînée des rois de Caſ- » tille, épouſeroit dom Alphonſe, fils » aîné du prince de Portugal, héritier » préſomptif de la couronne; que l'on » céderoit aux rois de Portugal la li- » berté de la navigation & des con- » quêtes ſur les côtes d'Afrique; qu'en- » fin on remettroit au château de Mora

ANNÉES de J. C. 1479, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1479, & suiv.

» trois ôtages; savoir, Dogna Jeanne, » le petit-fils du roi de Portugal, & l'in- » fante Isabelle de Castille; & que le roi » de Portugal donneroit quatre autres » places en garantie «.

Cet étrange traité où le Portugal perdoit tout, sembla être dicté par la fortune de Ferdinand & d'Isabelle, qui aveugloit leurs ennemis pour favoriser uniquement l'un & l'autre. Il est vrai que la famine, la disette & les autres fruits d'une guerre opiniâtre, arrachèrent les armes des mains des deux partis. Mais il n'est pas moins vrai, que si Ferdinand eût voulu donner des loix à un rival vaincu, il n'auroit pu en imposer de plus dures que celles que le Portugal même se prescrivit par l'opération de l'adroite duchesse de Viseu. Après tout, Dogna Jeanne, objet principal de la guerre, fut l'unique victime d'une paix si extraordinaire. On se joua de part & d'autre de cette infortunée princesse; tous concoururent à la sacrifier, en disposant non-seulement de son sceptre, mais encore de sa destinée & de sa liberté. On la marioit au prince de Castille, nouveau-né, sous des conditions qui rendoient ce mariage arbitraire, & presqu'impossible des deux côtés, sans lui donner d'autre ressource

que la priſon ou le voile, qu'elle prendroit dans un des cinq couvens de ſainte Claire, qu'on avoit eu la précaution de lui marquer; conditions indignes, qui la rendoient également la fable de l'Europe, ſoit qu'elle acceptât un mariage équivoque en expoſant ſa liberté, ſoit qu'elle choiſît le couvent. Elle en ſentit toute l'indignité; mais ſe voyant ſi cruellement traitée par les hommes, ſoit amis, ſoit ennemis, elle prit le parti de recourir à Dieu. Elle ſe jeta dans le monaſtere des Clariſſes de Conimbre; elle y fit profeſſion au mois de novembre de l'année ſuivante, en préſence de pluſieurs Caſtillans, que Ferdinand & Iſabelle eurent grand ſoin d'envoyer. Ce qui fut de plus dur pour elle, c'eſt qu'en même temps qu'on affectoit de lui faire ſentir que le voile étoit l'unique parti honorable qu'elle pût prendre, on paroiſſoit l'en détourner avec plus d'affectation encore, en lui offrant le mariage d'un enfant, & en faiſant briller à ſes yeux une couronne qui lui appartenoit, & qu'on n'étoit pas réſolu de lui rendre. Mais ſoit néceſſité, ſoit héroïſme chrétien, elle ne balança pas; elle quitta la pompe & les noms de princeſſe *excellente*, & de reine, pour la bure de ſaint

ANNÉES de J. C. 1479, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1479, & suiv.

François, & pour le titre de *Nonain Jeanne*, que le roi & la reine de Caſtille eurent la cruauté de lui donner par une amere dériſion, tandis qu'ils jouiſſoient des états dont ils l'avoient dépouillée, & que ſon indigne amant, le roi de Portugal, les deſtinoit à ſon petit-fils, en cas que l'héritier préſomptif vint à mourir. Heureuſe toutefois & ſupérieure à ſes concurrens dans ſa plus grande humiliation, en ce que ſon ſacrifice, quoique néceſſaire en apparence, fut volontaire en effet, & qu'elle le ratifia durant une longue ſuite d'années, par un extrême dégoût du monde, & par de grandes vertus.

La paix ſi funeſte à cette malheureuſe princeſſe fut une ſource légitime de joie pour toute l'Eſpagne. On commença enfin à reſpirer après tant d'agitations dans l'eſpoir d'une meilleure fortune. Ferdinand étoit à Valence quand on lui annonça cette agréable nouvelle. Il ſe rendit incontinent à Tolede, & partout il fut témoin de la joie extraordinaire des peuples au ſujet d'une paix ſi ardemment ſouhaitée, & ſi peu attendue. Cette joie fut redoublée par la naiſſance d'une princeſſe, dont la reine accoucha le 6 de juin. Ce fut celle qu'on nomma depuis *Jeanne la Folle*, & qui

fut mere de Charles-Quint. Sa deſtinée bien différente de l'eſpoir d'un pere & d'une mere, étoit d'hériter de leurs vaſtes états, qu'elle devoit porter dans la maiſon d'Autriche, dont ils procuroient l'élévation, tandis qu'ils ne croyoient travailler que pour eux & pour leur poſtérité maſculine.

ANNEES de J. C. 1480, & ſuiv.

En conſéquence du traité de paix, la comteſſe de Médellin, le marquis de Villéna qui s'étoit révolté une ſeconde fois, & les autres ſeigneurs mécontens de la cour, ou attachés à la prétendue reine devenue religieuſe, rentrerent dans les bonnes graces de leurs ſouverains, qui leur impoſerent des conditions en vainqueurs. On rendit quelques places au marquis ; mais on lui en ôta d'autres plus importantes, qu'on réunit à la couronne. Il fallut ſe ſoumettre de bonne grace, faute de forces pour réſiſter. Par ce moyen, le pouvoir immenſe que le fils avoit porté preſqu'auſſi loin que ſon pere, qui faiſoit ou dépoſoit les rois à ſon gré, plia enfin ſous l'autorité royale, ſans être déſormais en état de ſe relever. Exemple qui apprit aux grands à devenir plus ſouples durant le regne du plus abſolu monarque qui fût jamais monté ſur le trône de Caſtille. Tout cela fut terminé

ANNÉES de J. C. 1480, & suiv.

cations imprudentes qu'il avoit faites ou qu'on lui avoit extorquées ; en un mot, on dépouilla les grands, on soulagea le peuple, & l'on rendit le monarque tout-puissant : coup d'état, d'autant plus heureux que l'équité autorisoit Ferdinand à satisfaire également son ambition & son devoir, à humilier les seigneurs, à gagner ses sujets, & à se faire regarder comme le libérateur d'un état dont on l'auroit regardé comme l'usurpateur & le tyran, s'il eût été moins sage & moins heureux. Pour établir encore davantage dans sa maison la possession du trône de Castille, il fit reconnoître par les trois états du royaume, son fils unique dom Juan, comme héritier présomtif de ses couronnes. Le petit prince reçut les hommages & le serment des Castillans en cette qualité. Le 29 de mai de l'année suivante, le roi ayant assemblé de même les états-généraux d'Arragon à Calatajud, l'infant fut déclaré prince d'Arragon, comme il avoit été proclamé prince de Castille. Peu de temps après, Ferdinand obligea les états de Barcelone d'en faire autant pour la principauté de Catalogne, menant toujours comme en triomphe cet enfant si cher, qui sembloit conquérir par son arrivée de nombreux états, dont il ne de-

ANNEES de J. C. 1480, & ſuiv.

voit pas hériter. Il étoit écrit, que *Jeanne la Folle* les réuniroit tous en ſa perſonne, comme ſi le Ciel eût voulu punir la mere & le pere d'avoir inhumainement triomphé des droits, de la liberté & de la réputation de la célebre Jeanne, qu'ils appelloient la *Nonain*.

Ferdinand & Iſabelle ſuivant toujours leurs grands deſſeins, profiterent de ces états-généraux, pour châtier d'une maniere éclatante quelques-uns des principaux ſeigneurs de Valladolid, qui vexoient les peuples ; pour dompter la Galice, province naturellement indocile & remuante ; & pour remettre l'ordre & la tranquillité dans des régions livrées depuis ſi long-temps aux guerres civiles & à la déprédation, faute d'une tête capable de maintenir la fermeté du gouvernement. L'hiſtoire doit cette juſtice à Iſabelle & à Ferdinand, que leur activité au dedans valut au moins toutes les victoires qu'ils remporterent au dehors. Quelque paſſionnés pour eux que ſoient leurs annaliſtes, je ne penſe pas qu'ils puiſſent leur donner un plus grand éloge, que le ſimple récit qu'on vient de faire de leurs progrès rapides dans le maintien du gouvernement. Ils conquirent en quelque maniere leurs états ſur leurs peuples mêmes, après les avoir

ſauvés des guerres étrangeres ; & ce fut-là ce qui les affermit pour toujours ſur le trône.

ANNEES de J. C. 1481, & ſuiv.

L'année 1481 & les deux ſuivantes, furent ſignalées par le commencement de la guerre de Grenade, dont je parlerai en ſon lieu, & par des événemens étrangers, où le roi & la reine eurent aſſez peu de part. Ils furent plus ſpectateurs qu'acteurs. Je ne laiſſerai pas d'indiquer quelques-uns de ces derniers faits, & de détailler en particulier ce qui regarde le Portugal, où il ſe fit une eſpece de révolution. Mais avant que d'en parler, je m'écarte un moment de mon ſujet pour dire un mot de la flotte innombrable des Turcs, que Mahomet II traîna à ſa ſuite, à deſſein d'inonder l'Italie. En effet, après avoir inutilement aſſiégé Rhodes durant trois mois, il envoya le célebre bacha Acomat pour ſurprendre Otrante, qu'il prit d'aſſaut le 13 d'août 1480. Les barbares n'épargnerent ni hommes, ni beſtiaux, ni terres ; tout fut tué, pillé ou détruit dans les courſes fréquentes qu'ils firent au loin. La Pouille devint preſque leur proie. La place d'armes qu'ils avoient occupée, & où ils ſe retiroient après ces terribles dégâts, fit appréhender à toute l'Italie le joug ottoman. Tous les

ANNÉES de J. C. 1481, & suiv.

princes chrétiens se liguerent. Le pape Sixte IV & Ferdinand, oublierent quelques ressentimens mutuels au sujet des collations des bénéfices, sur lesquels ils s'accommoderent depuis. Les rois de Castille & de Portugal préparerent quelques secours de vaisseaux qui ne vinrent point, ou qui vinrent trop tard, laissant à Alphonse, duc de Calabre, la gloire ou le bonheur de chasser les Turcs d'Italie. Son courage, & plus encore la mort de Mahomet II, arrivée le 3 de mai 1481, à Nicomédie, dans la Bithynie, obligerent les Turcs à se rendre après cinq mois de siege, & à se retirer d'Italie, excepté 1500 hommes, dont le duc de Calabre se servit pour châtier les Florentins, qu'on soupçonna d'avoir attiré les Turcs en Italie. On sait quelles furent les suites de la mort de Mahomet II, quel soulevement elle excita dans Constantinople ; comment il se forma deux partis, l'un en faveur de Bajazeth l'aîné, l'autre pour Zizime, né durant que son pere étoit souverain ; comment enfin Zizime vaincu fut contraint de se réfugier en Égypte, puis à Rhodes, & ensuite en France, ce qui donna lieu à des histoires mêlées de romanesque, qui ne sont pas de mon sujet.

Je reviens aux affaires d'Espagne.

Pendant que Ferdinand qui dominoit par ſes ambaſſadeurs dans les états-généraux de Navarre, ſe flattoit de rappeller François Phébus dans le royaume, & de le marier avec ſa ſeconde fille Dogna Jeanne, la mort enleva ce jeune prince (comme on l'a vu) non ſans ſoupçons de poiſon, après avoir joué d'une flûte qu'on lui préſenta. Étant ſur le point de mourir, il dit ces mots de l'Évangile : *Mon royaume n'eſt pas de ce monde, ne vous troublez point, je vais au Pere.* Louis XI & Ferdinand ſe diſputerent en vain la Navarre, en le mariant à leur guiſe. Sa mort fut toutefois plus favorable aux deſſeins de Ferdinand ſur la Navarre, qu'à ceux du roi de France ; malgré tant de mariages manqués, ſoit du frere, ſoit de la ſœur qui lui ſuccéda. Charles d'Anjou mourut la même année 1482 à Marſeille pour le malheur de l'Italie, qui devint par-là le théâtre de la guerre. Alphonſe de Carillo d'Acugna, archevêque de Tolede, mourut en même temps, laiſſant au cardinal Mendoze, archevêque de Séville ſon rival, ſi connu ſous le nom de cardinal d'Eſpagne, non-ſeulement ſon archevêché de Tolede, mais encore toute la confiance & toute la faveur d'Iſabelle & de Ferdinand, qu'il n'avoit,

ANNÉES de J. C. 1431, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1481, & suiv.

ce ſemble, couronnés qu'au profit de ſon concurrent, tandis qu'il croyoit ne travailler que pour ſes propres intérêts. Les différens perſonnages qu'il joua, méritoient en quelque maniere que ſes ſouverains fuſſent diſpenſés d'une partie de la reconnoiſſance qu'ils lui devoient, ſi l'on peut jamais s'en diſpenſer, ſur-tout quand le bienfait eſt un trône. Il eſt vrai que Carillo toujours fier, inquiet & remuant, étoit bien moins propre qu'un prélat inſinuant & doux, à entrer dans la faveur de deux eſprits auſſi jaloux de leur autorité, que l'étoient le roi & la reine. Délivrés d'un bienfaiteur ſi terrible & ſi dangereux, ils ſe virent un ennemi de moins ſur les bras. Quelques-uns prétendent que Carillo, qui avoit eu toute ſa vie la folie de la pierre philoſophale, mourut extrêmement riche, & qu'il y avoit dans ſes coffres des ſommes immenſes deſtinées au rétabliſſement de l'univerſité d'Alcala, dont le cardinal Ximénés, devenu miniſtre, jugea à propos de ſe ſervir. On ajoute que Troïle, fils naturel de Carillo, ayant été inhumé à côté de ſon pere, Ximénés fit enlever le corps, qu'on enterra ailleurs, pour ne pas immortaliſer l'incontinence d'un archevêque de Tolede. Ceux qui ne vou-

droient pas reconnoître dans Ximénés le chriſtianiſme héroïque dont ſes partiſans & l'hiſtoire même lui font un juſte ſujet de véritable gloire, ou qui jugeroient plus de ce miniſtre en politiques qu'en chrétiens, pourroient peut-être ſoupçonner un petit mouvement de vengeance humaine dans ce traitement à l'égard de l'archevêque de Tolede, qui avoit tenu long-temps Ximénés dans une étroite priſon, pour l'obliger à céder un bénéfice obtenu par un droit d'expectative.

ANNÉES de J. C. 1481, & ſuiv.

De toutes ces morts de têtes illuſtres, aucune ne fit plus de bruit en Eſpagne que celle du roi de Portugal, dom Alphonſe. Dom Juan ſon fils prit enfin une couronne, après laquelle il ſoupiroit depuis long-temps. On a vu le portrait du pere dans ſes actions. La bizarrerie de tous ſes procédés pour envahir la couronne de Caſtille, ſon projet de mariage avec Jeanne, fille de Henri IV, qu'il défendit mal, & qu'il abandonna lâchement, ſes guerres & ſes négociations à ce ſujet; ſon voyage en France, ſa fuite précipitée; ſon deſſein de ſe cacher dans un monaſtere à Rome; ſon traité de paix avec Ferdinand: en un mot, toutes ſes démarches, marquoient plus de caprice & d'impétuoſité que de cette grandeur

ANNÉES de J. C. 1481, & suiv.

d'ame & de cette politique dignes d'un monarque. Il ne manquoit cependant pas de talens ; mais il ſavoit peu s'en ſervir. Son fils au contraire par ſon flegme, ſa dextérité, ſa valeur, ſes exploits, ſa clémence envers les bons, ſa ſévérité contre les méchans, la fineſſe de ſon eſprit, la ſûreté & la promptitude de ſa mémoire, & quantité d'éminentes qualités, paſſa pour un des princes les plus accomplis, & mérita le ſurnom de Juan II, dit le Grand. Mariana en fait un éloge complet, en diſant, qu'il égala les ſouverains de ſon ſiecle, & qu'il en ſurpaſſa pluſieurs. Sa maxime favorite (ajoute cet hiſtorien) fut, que le ſceptre, ou trouvoit des princes ſages, ou les rendoit tels. Il ſentoit en effet plus qu'aucun autre l'avantage qu'un roi peut tirer du commerce perpétuel qu'il eſt obligé d'avoir avec des hommes conſommés en tout genre, par la naiſſance, l'éducation, les talens, l'expérience, & l'envie de plaire au ſouverain.

Il commença ſon regne par une fermeté & une vigueur qui penſerent lui coûter cher. Comme il s'attaqua d'abord à la nobleſſe peu ſoumiſe, ou favorable aux malfaiteurs, il ſe forma une dangereuſe conſpiration contre ſa perſonne.

Les

Les exécutions de quantité de coupables qu'il fit mourir ſur l'échafaud ; les airs railleurs dont il ſe ſervit pour humilier les courtiſans ; les ordres qu'il avoit donnés d'enlever les criminels réfugiés ſur les terres des ſeigneurs, ſans leur en demander l'agrément ; ſa vigilance enfin, & ſon inflexibilité à faire obſerver les loix, ſans aucun égard pour les grands qui s'en croyoient diſpenſés, produiſirent un violent orage. Dom Ferdinand, duc de Bragance, & dom Dominique de Viſeu, l'un & l'autre beaux-freres du roi, étoient les chefs de la conjuration, où entroit tout ce qu'il y avoit de premiere nobleſſe, & de gentilshommes attachés à leur fortune. Le roi eut le bonheur de la découvrir avant qu'elle éclatât. Il tenoit les états à Évora ; il y avoit propoſé pluſieurs réglemens nouveaux pour la réformation des abus & des déſordres. Il réprimoit ſur-tout la licence & la rapacité des grands qui ruinoient leurs vaſſaux ; il les ſoumettoit aux loix comme le peuple. Le duc de Bragance repréſenta avec force, que cette nouveauté anéantiſſoit la liberté des ſeigneurs, & les privileges que les rois leur avoient accordés ; il s'offroit à le prouver par les archives de ſa maiſon. Le roi accepta l'offre, & ordonna à

ANNÉES de J. C. 1481, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1481, & suiv.

Lope Figuérédo ſon tréſorier, de chercher les actes en queſtion chez le duc. Figuérédo parmi les papiers trouva des lettres qui prouvoient une intelligence de ce prince avec le roi de Caſtille en faveur de la conſpiration. Figuérédo enleva ſubitement ces lettres fatales, & les montra au roi. Dom Juan les fit copier, & fit remettre ſecrétement les originaux en leur place. Il diſſimula quelque temps, & comme les deux ducs étoient allés un jour à Almérin voir la reine leur parente, qui avoit fait une fauſſe couche; dom Juan prit cette occaſion de tirer à quartier le duc de Bragance dans la chapelle; là il lui fit un long diſcours, où il lui déclara qu'il étoit inſtruit de ſes liaiſons avec Ferdinand; il le prioit en ami d'y renoncer, l'aſſurant d'un oubli généreux du paſſé, pourvu qu'il lui fût fidele à l'avenir. Le duc plus troublé que corrigé par ce diſcours, raſſura le mieux qu'il put ſa contenance, & prit le parti de nier tout, ne ſoupçonnant pas qu'il fût trahi, & que le roi eût en main des preuves convaincantes pour le confondre; il confirma même ſes paroles par des ſermens, & porta la diſſimulation juſqu'à jurer au roi une fidélité qu'il avoit déja violée, prêt à en jurer autant aux mécontens & au roi de Caſtille.

Après cette entrevue politique, ils ſe ſéparerent, la ſincérité ſur le viſage, & la rage dans le cœur, réſolus plus que jamais de s'obſerver l'un l'autre, & de ſe venger. Il paroît toutefois par le diſcours du roi, tel qu'on le voit au long dans les hiſtoriens Eſpagnols, que dom Juan vouloit regagner ſon beau-frere, & le ſauver, après l'aveu qu'il exigeoit de lui. Mais ſa bonté mépriſée ſe changea en fureur, ſur-tout quand le premier crime fut confirmé, non-ſeulement par un parjure, mais encore par un ſecond crime qui ſuivit de près. Le duc ayant eu de nouvelles liaiſons avec la Caſtille, le roi qui en fut informé, réſolut de traiter le mari de la ſœur de ſa femme, comme Henri IV, roi de France, traita depuis le maréchal de Biron. Voici comme la choſe arriva. ANNÉES de J. C. 1481, & ſuiv.

L'infant dom Alphonſe de Portugal & l'infante Dogna Iſabelle avoient été remis depuis environ deux années au château de Mora, en qualité d'ôtages & de garans du dernier traité, & l'on étoit enfin convenu de part & d'autre de les retirer. La princeſſe fut reconduite à la cour de Caſtille, & le prince en celle de Portugal, qui étoit alors à Évora. Le duc de Bragance voulut l'y accompagner pour achever de diſſiper les ſoupçons du

ANNÉES de J. C. 1481, & suiv.

roi de Portugal. Mais il ne savoit pas que dom Juan avoit été averti de ses nouvelles pratiques avec la Castille, par Gaspard & Pédro de Jusarté, serviteurs même du duc qu'ils trahissoient. Dom Juan l'attendit à la cour avec impatience pour le confondre & le punir. A peine y fut-il arrivé au mois de mai 1483, que dom Juan se saisit de sa personne, & le mit entre les mains de la justice. On lui fit son procès dans les formes. Il fut convaincu du crime de leze-majesté & condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté dans la place publique d'Evora. Avec lui on décapita six gentilshommes, les autres se sauverent, entre lesquels furent le connétable, & les freres du duc de Bragance. Sa femme envoya promptement ses trois fils en Castille, pour les mettre à couvert de la colere d'un roi qui n'avoit pas épargné le crime dans le beau-frere de la reine son épouse, & qui étoit résolu de porter la punition jusqu'où elle pouvoit aller. Le lendemain de cette terrible exécution, le roi fit appelier dom Dominique, duc de Viseu, frere de la reine, & complice de la conspiration; il lui pardonna à cause de sa grande jeunesse & de son imprudence; il se contenta de l'avertir paternellement de se comporter désormais avec tant de

ANNÉES de J. C. 1481, & suiv.

sageſſe & de précaution, qu'il ne lui donnât pas lieu de le traiter, comme il avoit fait le duc de Bragance. Ce jeune prince confondu par ce diſcours, ne put répondre qu'en baiſant les mains au roi.

La mort du duc de Bragance toute effrayante qu'elle étoit, n'éteignit pas la conſpiration. Les conjurés n'en devinrent que plus furieux, & le mal s'aigrit par la violence du remede. Le jeune duc de Viſeu avoit toujours aſpiré à régner. Soit imprudence de jeuneſſe, ſoit ambition véritable, il oublia bientôt le danger auquel il avoit échappé, & prêta l'oreille à la ligue, dont le but étoit de ſe défaire du roi, & de le mettre en ſa place ſur le trône. Les principaux chefs étoient, Garcie Ménézés archevêque d'Évora, Ferdinand ſon frere, Lope d'Albuquerque comte de Pegnaçor, ſon frere dom Pedre, les Ataydes pere & fils, Guttiere Coutigno, & Fernand Sylveyra. Après pluſieurs conférences ſecretes, ils conclurent avec dom Dominique, duc de Viſeu, de chercher toutes les occaſions de ſurprendre le roi qui étoit à Sétubal, & de le poignarder. Parricide exécrable dont le Ciel préſerva dom Juan, & dont il fit retomber l'horreur & le châtiment ſur les conjurés. L'archevêque auſſi débauché que perfide à ſon roi,

ANNÉES de J. C. 1481, & suiv.

entretenoit la sœur d'un certain Diegue Tenoco ; elle surprit le secret de son amant & le dit à son frere, qui s'étant déguisé en cordelier, alla heureusement tout découvrir au roi, & le prier de se tenir sur ses gardes. Peu de jours après, Vasco Coutigno, frere d'un des conjurés, ayant appris le fil de la conjuration de la bouche de son frere même, qui n'avoit pas fait de difficulté de la lui révéler, parce que Vasco venoit d'être disgracié, & se disposoit à aller en Castille, résolut de faire sa paix avec dom Juan, en l'avertissant de ce qui se tramoit. Il le fit, & le roi récompensa Ténoco & Vasco, chacun selon sa naissance; il donna des bénéfices considérables au premier, & fit le second comte de Varva & d'Estrémos.

Malheureusement le jour même que les conjurés avoient choisi pour se rendre de divers endroits à la cour avec le duc de Viseu, le roi ayant fait sa priere dans une église aux environs de Sétubal, dont il étoit imprudemment sorti peu accompagné, étoit monté sur une barque avec quatre seigneurs seulement, pour jouir quelques momens du plaisir de la pêche. Sur le soir, comme il songeoit à regagner le rivage, il apperçut environ trente des conjurés qui l'atten-

doient pour exécuter leur attentat. Un de ſes valets de chambre, nommé Antoine Foria, lui parla à l'oreille, & l'avertit de ce qu'il ſoupçonnoit à trop juſte titre. Comme il n'étoit plus queſtion de reculer, le roi prit le parti d'aborder & de diſſimuler. Il ſe rendit tellement maître de ſon air & de ſes manieres en ce moment critique, qu'ayant ſauté à terre, & étant monté ſur le champ à cheval, il appella en ſouriant le duc de Viſeu, & lui dit, auſſi-bien qu'à ceux de ſa ſuite, tant de choſes gracieuſes, qu'il les déconcerta. Ils n'oſerent alors attenter à ſa vie; mais comme il ne pouvoit aiſément ſe délivrer d'eux, & qu'il falloit attendre ſa garde qu'il avoit ſecrétement envoyé chercher, il ſe détermina à marcher au milieu d'eux juſqu'à l'égliſe de Notre-Dame, dite l'*Antique*; là, après une courte priere, il s'appuya contre un mur pour avoir l'œil ſur le moindre mouvement de ſes aſſaſſins, avec leſquels il ſe mit à s'entretenir avec autant de ſang-froid & de gaieté, que s'il n'eût eu rien à craindre de leur fureur. Il apperçût Vaſco Coutigno qui s'étoit mêlé parmi eux à deſſein de le ſervir. Pour affecter davantage d'ignorer la conjuration, dom Juan l'appella, & badinant familiérement avec lui, il fit ſemblant de le dé-

ANNÉES de J. C. 1481, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1481, & suiv.

tourner du projet qu'il avoit formé, avec sa permission, de se retirer en Castille. Par ce moyen il traîna si naturellement & si heureusement la conversation, qui fut assez longue, que les conjurés, quoiqu'ennuyés de tant de délais, & prêts à chaque instant à se jeter sur lui, donnerent le loisir aux gardes & aux courtisans de venir en grand nombre le tirer de ce cruel embarras, dont ni eux, ni les assassins, n'apperçurent aucun trait sur son visage. C'est ainsi qu'il se déroba à ce danger le vendredi 26 d'août 1484. Dieu ayant en quelque maniere suspendu par un rayon de sa majesté des mains furieuses prêtes à se tremper dans le sang de l'oint du Seigneur.

Dom Juan laissa passer encore quelques jours pour donner moins de soupçons à ses ennemis, & pour s'assurer de toutes les particularités de la conspiration. Quand il eut toutes les lumieres qu'il desiroit, il manda au duc de Viseu qui s'étoit retiré à Palmela avec Dogna Béatrix sa mere, pour être à portée de savoir l'issue de ses détestables projets, de venir le trouver à Sétubal, sous quelque prétexte qu'il imagina; soit pressentiment, soit trouble de conscience, le duc se trouva embarrassé, vu le danger d'obéir ou de n'obéir pas. Après

quelque irréſolution, ſe fiant ſur la bonne fortune, il prit le parti d'obéir ; mais à peine ſe fut-il préſenté, que le roi lui-même le poignarda de ſa main, & le fit tomber mort à ſes pieds, ſans qu'il eût proféré une ſeule parole. Il étoit nuit, & le roi étoit alors dans un appartement de la maiſon de dom Nugno d'Acugna, accompagné de trois de ſes confidens. Il dit à ce malheureux prince en le perçant : *Va miſérable, & apprends au duc de Bragance le dénouement de ſa déteſtable intrigue.* Ainſi mourut Dominique, duc de Viſeu, âgé d'environ vingt ans, dupe de l'aſtrologie judiciaire, dont les partiſans impoſteurs & flatteurs l'avoient aſſuré qu'il régneroit. Pour conſoler Béatrix ſa mere, le roi adopta en quelque maniere le prince Emmanuel, frere du duc de Viſeu, comme s'il eût prévu ce qui devoit arriver ; ſavoir, qu'il ſeroit ſon ſucceſſeur. Il lui donna les états de ſon frere, & le fit nommer duc de Béja, pour ne plus entendre le nom odieux de Viſeu. Emmanuel plus heureux qu'un frere, que les aſtrologues avoient flatté de l'eſpoir du trône, monta en effet ſur celui de Portugal, au défaut de l'héritier légitime dom Alphonſe, qui mourut d'une chûte de cheval dans un tournois, l'an 1492, huit

ANNÉES de J. C. 1481, & ſuiv

ANNÉES de J. C. 1481, & suiv.

mois après ſon mariage avec Iſabelle de Caſtille. Cependant, afin qu'il fût dit dans ces temps de ſuperſtition, que le bonheur d'Emmanuel étoit véritablement écrit dans les aſtres : ſon élévation, ſes conquêtes, & les découvertes que firent depuis les Portugais ſous ſon regne, furent, dit-on, annoncées par l'évêque de la Garde, qui avoit tiré ſon horoſcope. Du moins voulut-on, que la ſphere, dont ce jeune prince avoit fait le corps de ſa deviſe, fût un préſage certain de ſa future grandeur.

Dès que les conjurés eurent appris la deſtinée de leur chef, ils tâcherent de ſe dérober à la colere du roi le plus promptement qu'il leur fut poſſible. Mais tous ne furent pas aſſez prompts ou aſſez heureux pour y réuſſir. Dom Pedre d'Albuquerque, l'archevêque d'Évora, Ferdinand Ménéſez ſon frere, Pédro d'Ataïde le fils, & Guttiere Coutigno furent pris. De ces cinq on épargna le dernier, à cauſe de Vaſco ſon frere ; on le mit dans une tour où il mourut peu de temps après, ſoit de chagrin, ſoit autrement. Il en arriva autant à l'archevêque, qu'on trouva mort ſur la citerne de la fortereſſe de Palméla, où on l'avoit empriſonné. Les autres furent décapités & mis en quartiers.

Ceux qui eurent le bonheur de s'enfuir en Castille ou ailleurs, traînerent une vie misérable, & moururent la plupart dans l'opprobre & dans l'indigence, comme pour montrer que le Ciel punit tôt ou tard les projets, même inutiles, d'un parricide aussi exécrable que celui qu'ils avoient médité. De ce nombre étoit dom Alvare d'Ataïde le pere, qui avoit attendu à Santaren l'issue de la conjuration, résolu d'aller ensuite, avec des hommes armés, enlever du couvent de Conimbre la princesse Jeanne, afin de la tenir dans une forteresse plus sûre. Entreprise qui pourroit paroître concertée avec le roi de Castille, pour lui ôter l'unique crainte qui pût l'arrêter; savoir, de trouver encore quelque ennemi assez puissant & assez hardi, pour lui opposer ce fantôme de reine, malgré ses vœux de religion, & pour entreprendre de la couronner en rompant ses liens. Quoi qu'il en soit de ce soupçon fondé sur un fait réel, Ferdinand n'avoit pas besoin de cette précaution, étant devenu par son adresse aussi absolu dans ses états, que dom Juan le devint dans les siens par les exemples de sévérité dont je viens de parler.

ANNÉES de J. C. 1481, & suiv.

Le roi de Castille vit mourir l'année 1483, un de ses plus redoutables concurrens en fait de politique : c'étoit Louis

ANNÉES de J. C. 1481, & suiv.

XI, roi de France. Il y avoit toutefois long-temps que ce monarque, uniquement occupé du ſoin de prolonger un reſte de vie languiſſante, qu'il ne pouvoit ſonger à quitter quand elle l'abandonnoit, avoit ceſſé de ſe faire craindre au dehors. Ce qui embarraſſoit Ferdinand, étoit la maniere de recouvrer les comtés de Rouſſillon & de Cerdaigne, que Louis XI avoit toujours retenus. Les hiſtoriens Eſpagnols ne font point de façon de dire, que ce prince en avoit ordonné la reſtitution à ſa mort, & même par teſtament; mais on ne voit pas ſur quoi ils ſe fondent, ſi ce n'eſt ſur la parole de deux cordeliers gagnés, qui le dirent à Charles VIII. Voici le vrai. Dom Juan, roi d'Arragon & de Navarre, pere du roi de Caſtille, avoit engagé le Rouſſillon & la Cerdaigne à Louis XI, pour en obtenir la ſomme de trois cents mille écus d'or avec des troupes, dont Jacques d'Armagnac ſe ſervit pour dégager Ferdinand des mains des rebelles, qui étoient ſur le point de le prendre à Girone. Durant environ trente années, l'Eſpagne redemanda ſouvent ces pays engagés, ſans reſtituer les trois cents mille écus d'or. Souvent elle fit des démarches qui pouvoient autoriſer Louis XI à ne pas rendre ce qu'on

tâchoit de lui ravir par des voies injuſtes & contraires aux traités. Ces conteſtations durerent juſqu'à l'année 1493, dix ans après la mort de Louis XI, & au temps de la plus brillante conquête de Ferdinand, qui venoit de terminer la guerre de Grenade après avoir ſubjugué les Maures. Ce conquérant politique voyant Charles VIII déterminé à porter la guerre en Italie, & ſe croyant de ſon côté en droit & en état de traverſer ce deſſein, prit cette occaſion de redemander avec autant d'inſtance que d'artifice, le Rouſſillon & la Cerdaigne. Le roi de France vouloit détrôner le roi de Naples, parent de Ferdinand; & il s'agiſſoit d'engager Ferdinand à demeurer neutre dans cette guerre. Celui-ci vendit ſa neutralité prétendue pour le Rouſſillon & la Cerdaigne. Il trouva le ſecret d'engager dans ſon parti Olivier Maillard, cordelier, prédicateur du roi, & ſon confrere Jean Manſierne, confeſſeur de la ducheſſe de Bourbon. Ces deux moines prirent le roi Charles VIII du côté de la conſcience, & lui repréſenterent, que la France ayant retiré des pays engagés beaucoup au-deſſus de la ſomme prêtée, les deux comtés ne lui appartenoient plus; que Louis XI avoit ordonné à ſa mort qu'on les reſtituât; que

ANNÉES de J. C. 1481, & ſuiv.

ANNEE de J. C. 1481, & suiv.

jusqu'à ce qu'on eût fait cette restitution il demeureroit dans le purgatoire ; & que le ciel seroit fermé pour Charles VIII lui-même, s'il ne se pressoit d'accomplir les ordres de son pere.

Soit scrupule, soit politique mal entendue, le roi Charles, malgré les vives oppositions de son conseil, conclut par son autorité suprême à rendre le Roussillon & la Cerdaigne, à condition seulement que Ferdinand demeureroit neutre dans la guerre qu'on se proposoit de faire au roi de Naples. Les bourgeois de Perpignan eurent beau s'opposer à cette restitution, alléguant que si on livroit cette barriere, le roi de Castille pourroit entrer sans opposition dans le Languedoc, quand il lui prendroit envie de se brouiller avec la France ; que c'étoit son dessein, & que ses successeurs au moins viendroient à bout d'y réussir. On n'écouta ni raisons ni remontrances. Le roi, seul de son sentiment, voulut être obéi. Louis d'Amboise ne balança pas à rendre la place ; il se pressa même d'obéir sans représentation, ce qui donna lieu à ses ennemis de publier, que l'or d'Espagne avoit rendu son obéissance plus prompte & plus exacte. Le traité fut signé : le Roussillon & la Cerdaigne furent réunis à la

couronne d'Eſpagne juſqu'au temps de Louis XIII qui les reprit. La paix des Pyrénées les remit enfin ſous la domination de la France. A l'égard de Ferdinand, non-ſeulement il ne paya point les trois cents mille écus d'or (on ne les avoit pas même demandé dans ce bizarre traité); mais loin de tenir ſa parole, & d'accomplir l'unique condition qu'on avoit exigée de lui, il ne fit pas difficulté de ſe déclarer pour le roi de Naples contre la France; choſe unique que Charles VIII vouloit empêcher, en ſacrifiant ſi légérement les comtés de Rouſſillon & de Cerdaigne.

ANNÉES de J. C. 1481, 1482, 1483.

J'ai parcouru par anticipation cet événement ſur la fin de cette hiſtoire, que je me preſſe de mener au terme propoſé; comme j'ai anticipé la révolution de la Navarre, afin de faire appercevoir au lecteur, comme dans un lointain, par quels reſſorts de politique & de bonheur Ferdinand vit les membres épars de l'Eſpagne ſe rapprocher les uns des autres, & former ce corps redoutable & puiſſant, dont il fut en quelque maniere le créateur & le chef. On a vu dans un grand détail (plus grand, j'oſe le dire, que dans aucune autre hiſtoire d'Eſpagne) l'Arragon ſe

ANNÉES de J. C. 1481, 1482, 1483.

réunir insensiblement avec la Castille, contre toutes les apparences, malgré tous les obstacles du dedans & du dehors, & par des voies supérieures, ce semble, à toute la prudence humaine. Ces deux royaumes n'avoient d'abord été que deux comtés unis & dépendans de la couronne de Navarre, sous le roi dom Sanche le Grand. Après sa mort, ils devinrent royaumes à leur tour, & ils demeurerent séparés durant quatre cent quarante-cinq ans, jusqu'à ce qu'ils furent enfin rejoints d'une maniere ferme & stable sous Isabelle & Ferdinand, par le traité de paix fait entre la Castille & le Portugal l'an 1479. C'est ainsi que la Castille soumise d'abord à la Navarre, aussi-bien que l'Arragon, soumit peu-à-peu à son tour l'Arragon, la Navarre ensuite, puis tout le reste de l'Espagne. Mais la réunion des deux principales couronnes ayant été le principe de toutes les autres réunions qui suivirent en divers temps, on a cru devoir borner la carriere des révolutions d'Espagne à cette importante révolution qui entraîne tout le reste. En effet, outre la Navarre, le Roussillon & la Cerdaigne, que nous venons de voir se réunir à la domination de Ferdinand & d'Isabelle, ces deux fondateurs de la

monarchie universelle d'Espagne dans l'un & l'autre hémisphere, conquirent en dix ans le royaume de Grenade, & ruinerent entiérement l'empire des Maures. Cette célebre conquête est tellement liée à celles que je viens de décrire, qu'il m'a paru nécessaire en terminant cet ouvrage, d'en donner une idée assez étendue pour n'en rien perdre d'essentiel, & assez succincte pour la présenter plus vivement aux yeux du lecteur, comme une des principales suites de la grandeur espagnole portée au suprême degré par Isabelle & Ferdinand.

ANNÉES de J. C. 1481, 1482, 1483.

On a vu dans le commencement de cet ouvrage, que les Maures étoient entrés en Espagne vers l'an 712 de JESUS-CHRIST; ils en subirent le joug l'an 1492. Je dois rappeller en peu de mots les mouvemens de cet essaim d'Infideles, que la Providence transporta dans une région chrétienne pour la punir, & qu'elle proscrivit au bout d'environ huit cents ans, pour en délivrer les Chrétiens. Il faut se souvenir que cette inondation de barbares fut l'effet d'un dépit du comte Julien, contre le roi dom Rodrigue, prince livré à ses infames plaisirs : que le fameux Tarif, à la tête d'une nombreuse armée d'Afri-

ANNÉES de J. C. 1481, 1482, 1483.

cains, ravagea les iſles & les côtes Eſpagnoles : que le prince Sanche & dom Rodrigue, après pluſieurs efforts inutiles, perdirent ſucceſſivement deux batailles qui déciderent du ſort de l'Eſpagne : que les vainqueurs appellant du fond de l'Afrique des millions de guerriers, firent en quelque maniere déſerter leur patrie, pour former dans l'Europe une nouvelle nation : que les malheureux reſtes des vaincus ayant choiſi Pélage pour roi, ce brave prince ſoutint par ſa valeur les débris de ſa monarchie dans les Aſturies, laiſſant à ſes ſucceſſeurs la néceſſité de faire une guerre éternelle aux conquérans, plus ou moins heureuſement, à proportion de leur adreſſe, de leur bravoure, & des conjonctures : qu'ils reprirent inſenſiblement la ſupériorité juſqu'à réduire les Maures à un coin de l'Eſpagne, qu'ils avoient auparavant preſqu'entiérement ſubjuguée : que les Infideles cantonnés dans les extrêmités de la Péninſule, où ils étoient ſupérieurs, par la facilité de communiquer avec l'Afrique, fonderent entre la Murcie & l'Andalouſie, une autre monarchie Eſpagnole aſſez ferme & aſſez durable pour tenir tête à la domination légitime durant près de huit ſiecles : que ce royaume étranger dans

le ſein du chriſtianiſme étoit formé de plus de cent villes conſidérables & bien fortifiées, dont Grenade, la plus belle de toute l'Eſpagne, étoit la capitale : que cette grande ville étoit ſituée dans le plus riche, le plus doux, & le plus beau climat de toute la région, qui eſt entrecoupée de collines, de plaines & de ruiſſeaux propres à entretenir la fécondité de la terre, l'agrément des vues de Grenade, & la bonté de ſon air : que les diviſions des Eſpagnols, tantôt entr'eux, tantôt avec d'autres nations voiſines, firent ceſſer leurs guerres contre les Maures ; que les treves plus longues ou plus courtes, ſuivant les intérêts réciproques, ou plutôt ſelon le caprice des uns & des autres, ſe renouoient preſqu'auſſi-tôt qu'elles étoient rompues : que les deux nations, quoique bien différentes de mœurs & de religion, laſſées de tant d'alternatives, s'accoutumerent à vivre enſemble dans une eſpece de paix ou d'équilibre politique, que le temps & les circonſtances rendoient néceſſaire de part & d'autre : qu'enfin les intérêts différens des petits états Eſpagnols, preſque toujours déſunis par la guerre, autant que par la multiplicité des rois, furent la principale cauſe qui maintint au milieu d'eux

ANNÉES de J. C. 1481, 1482, 1483.

ANNÉES de J. C. 1481, 1482, 1483.

une domination ennemie & intéreſſée à ſemer la diſcorde entre les ſouverains Eſpagnols, capables de la renverſer tous enſemble, & trop foibles pour l'attaquer chacun en particulier.

La Providence avoit ménagé à Ferdinand & Iſabelle le bonheur de réparer la faute de Rodrigue. Ils ſubjuguerent, & furent cauſe que l'on chaſſa de l'Eſpagne pluſieurs années après, des étrangers que l'incontinence d'un méchant roi y avoit introduits & rendu les maîtres. A juger humainement des révolutions qui arrivent dans les états, les Maures furent la premiere ſource de leur ruine. La politique raffinée de Ferdinand & d'Iſabelle, aidée d'un courage égal, & ſoutenue par la prudence & la valeur de quantité de grands hommes, qui ne ſont jamais rares dans les beaux regnes, terminerent enfin cette étonnante révolution.

Albohacen, dix-neuvieme roi Maure, de la maiſon des Almohades, commença imprudemment les hoſtilités. Il profita des occupations du roi de Caſtille & de la négligence du gouverneur de Zahara, fortereſſe conſidérable, qu'il ſurprit la nuit du 27 de décembre 1481. Il allégua, pour ſe juſtifier d'une rupture ſi téméraire de la treve toute récente,

une raiſon apparente, quoique ſinguliere, c'eſt-à-dire, la coutume des deux nations, qui de tout temps diſtinguoient ſubtilement les ſurpriſes d'avec les ſieges dans les formes, & les brigandages imprévus, des guerres réglées : de ſorte qu'on ſe permettoit durant les treves, les attaques ou les irruptions, qui n'avoient point l'air de ſiege ou de guerre. Albohacen avoit quelque apparence de raiſon pour le fonds, puiſque cette bizarre coutume tenoit anciennement lieu de loi militaire entre les deux peuples, qui y trouvoient leur avantage par la néceſſité où ils ſe mettoient de ſe tenir toujours alertes les uns contre les autres : mais il paya chérement l'imprudence qu'il eut d'uſer de fineſſe avec une cour plus fine qu'il ne l'étoit. Sur ce principe de l'ancien uſage, le roi Maure alla toujours en avant, & malgré les plaintes des Caſtillans il fit d'autres tentatives, quoiqu'infructueuſes, ſur d'autres places importantes. Les Eſpagnols par repréſailles, prennent leur temps pour ſe venger au double : ils ſurprennent la forte place d'Alhama, égorgent le corps de garde, ouvrent les portes du château, y introduiſent trois cents ſoldats, ſe rendent maîtres de la ville & de la citadelle, & par ce

ANNÉES de J. C. depuis 1481 juſqu'à 1492.

ANNÉES de J. C. depuis 1481 jusqu'à 1492.

moyen réparent la perte de Zahara.

Des préludes si légers en apparence furent en effet l'origine de la révolution du royaume de Grenade. Le terme de sa chûte étoit arrivé, & si l'on en croit les Espagnols, aussi superstitieux alors que les Maures, il avoit été prédit par un vieillard, qui après l'imprudente démarche que l'on fit en rompant la treve par la prise de Zahara, se mit à crier dans les rues de Grenade : » Les » débris de Zahara vont retomber sur » nous ; notre fin approche ; puissai-je » être faux prophete « ! Albohacen avoit trop irrité des ennemis devenus plus politiques, & aussi braves que les Maures. Il ignoroit que Ferdinand, Isabelle, Ximénés, Gonsalve de Cordoue, le marquis de Cadix, & tant d'autres hommes extraordinaires, étoient des génies capables non-seulement d'abattre sa puissance, mais de bouleverser, comme ils le firent, l'Afrique, l'Italie, & le nouveau monde. Ce fut pourtant à eux, je veux dire à Isabelle & à Ferdinand, sources de tant de merveilles prêtes à éclorre, & premiers moteurs de tant de têtes qui se formoient pour la guerre & le cabinet, que le roi infidele osa faire porter ces fieres paroles, quand on lui demanda le tribut ordinaire. » Dites à

» vos maîtres, que les rois de Gre-
» nade rendoient véritablement hom-
» mage à ceux de Caſtille par quelques
» pieces d'or : mais que nous ne bat-
» tons plus de cette monnoie. Voilà,
dit-il, en montrant une lance, » la mon-
» noie dont nous vous payerons do-
» rénavant «.

ANNÉES de J.C. depuis 1481 juſqu'à 1492.

A peine eut-il appris la nouvelle de la priſe d'Alhama par les Eſpagnols, qu'il leva le maſque. Il regardoit avec juſtice cette place, comme une des portes de ſon royaume ; il y marcha en diligence à la tête d'une armée formidable, & par le nombre & par la bravoure. Il avoit trois mille fantaſſins & trois mille cavaliers. Les Eſpagnols encore trop occupés de leurs guerres récentes, & déſaccoutumés d'avoir affaire aux Maures, furent plus lents à faire leurs levées. Heureuſement pour eux, la ville quoiqu'attaquée vivement, & privée d'eau par les aſſiégeans, qui avoient détourné la riviere, tint bon juſqu'à l'arrivée du ſecours. On mit en fuite les Maures. Ferdinand y accourut en perſonne, fort inquiet du ſuccès de ſa grande entrepriſe encore ſecrete, ſur la conquête du royaume de Grenade. Mais il n'étoit plus queſtion de paix ni de ménagement avec

ANNÉES de J.C. depuis 1481 jusqu'à 1492.

ies Maures qui s'étoient démaſqués, & qui vouloient profiter eux-mêmes des embarras de la cour de Caſtille. Toutefois ſon inquiétude étoit bien fondée, puiſque le projet de cette conquête commençoit à éclater malgré lui, avant qu'il eût eu le temps de faire les préparatifs qu'il avoit jugé néceſſaires, & qui ſembloient demander quelques années de repos. La néceſſité de repouſſer la force par la force, l'obligea de tenter la fortune, & le bonheur voulut que la diviſion ſe mît parmi les Maures ; choſe unique qui pût les perdre dans ces conjonctures, & qui juſtifia le parti d'Iſabelle, plus intéreſſée à cette conquête que Ferdinand, lorſque par l'avis du pere Ximénés ſon confeſſeur, elle ſe mit en tête de précipiter l'entrepriſe.

On commença tout de bon ce grand ouvrage. Mais les commencemens ne furent pas heureux. Le roi de Caſtille ſe vit contraint de lever le ſiege de Loxa, qu'il avoit attaquée peu prudemment avec une armée trop foible, & ſans concert ni intelligence entre ſes lieutenans-généraux. En revanche il ſecourut à propos Alhama, que les Maures aſſiégeoient une ſeconde fois. Cependant leurs diſcordes inteſtines fondées

dées sur des mécontentemens, ou plutôt sur leur inconstance naturelle, étoient arrivées à leur comble. C'étoit la seule chose sur laquelle le conseil de Castille avoit sagement compté en souscrivant à l'avis d'Isabelle. L'esprit de vertige qui saisit les Grenadins, les porta à chasser de Grenade leur propre roi Albohacen, à l'occasion que je vais dire, sans pourtant garantir entiérement la vérité de toutes les circonstances, puisque le judicieux Mariana n'en dit rien ou peu de chose. Cependant, outre qu'il est trop concis dans ce qui concerne la guerre des Maures, ainsi que dans tout le reste, ne disant que ce qu'il ne peut omettre sans manquer à la fidélité d'une histoire générale, il est certain qu'il ne dément aucune des circonstances que racontent Bléda & Carvajal, auteurs dont il s'est servi comme de garans sûrs pour le fonds, & que j'ai cru pouvoir prendre pour guides après lui, sans m'écarter de sa route, & d'autant plus sûrement qu'ils font profession de traiter uniquement des guerres des Maures, sur la foi de Pierre Martyr, & d'autres auteurs contemporains.

Années de J. C. depuis 1284 jusqu'à 1492.

Le roi de Grenade qui avoit déja des héritiers de ses états, s'avisa, dit-on, dans un âge avancé, d'aimer une

ANNÉES de J. C. depuis 1481 jusqu'à 1492.

chrétienne, que sa beauté fit appeller *Zoraïa* en langue arabesque, c'est-à-dire, *Étoile du matin*. Sa passion alla jusqu'à l'épouser, après avoir répudié sa femme légitime, qui étoit sa proche parente. Non content de cet éclat odieux, il devint esclave des jalousies & de l'ambition de sa nouvelle épouse. Elle entreprit de faire donner la préférence à ses enfans au préjudice des fils du premier lit, en privant ceux-ci de la succession au trône. L'amour aveugla le vieux roi au point d'écouter les soupçons, & de servir les fureurs d'une maîtresse ambitieuse, qui avoit sacrifié sa religion à ses intérêts. Il épousa sa rage, étouffa la tendresse paternelle, & regarda comme ennemis, des enfans qu'il avoit tendrement aimés, & dont tout le crime étoit d'avoir une marâtre qui ne cherchoit qu'à les faire périr. Il prononça leur arrêt, & les fit massacrer dans son palais de l'Alhambra. Mais la reine répudiée eut l'adresse & le bonheur de dérober à sa barbarie, l'aîné avec le dernier de tous, qu'elle fit descendre par une fenêtre de la tour où elle étoit reléguée. Ils se réfugierent à Cadix chez des Maures mécontens, qui les reçurent avec joie, comme des princes capables de venger un jour leurs in-

jures, & de rendre leur parti plus redoutable. Ils ne se tromperent pas. La tyrannie du vieux roi, ses infames amours, sa cruauté envers son propre sang, & son imprudence à attaquer les rois de Castille dans des conjonctures si délicates pour la nation Maure, donnerent lieu aux mécontens de Grenade (& presque tous l'étoient) de prendre un parti de désespérés, d'appeller de Cadix l'aîné des princes du premier lit, de profiter de l'absence d'Albohacen, & de placer sur son trône son fils Mahomet Boabdil ou Abdala, surnommé depuis le *Petit Roi*. La conjuration fut si secrete & si bien concertée, que tout réussit au gré des conjurés. Vainement Albohacen tenta de rentrer dans Grenade par force ou par adresse. Les rebelles étoient les maîtres. Il se vit détrôné en un jour, sans autre ressource que celle qu'il trouva dans Malaga, Baça, & quelques autres villes, qui se firent un mérite d'une fidélité généreuse, mais trop funeste à une nation dont les Espagnols avoient juré la ruine, & qui y concouroit en se donnant deux rois. La fierté maureſque plus forte que l'adversité, & que la discorde entre deux partis furieux, soutint cependant les Maures, & les réunit même au dehors

ANNÉES de J. C. depuis 1481 jusqu'à 1492.

ANNÉES de J. C. depuis 1481 jusqu'à 1492.

contre l'ennemi commun. D'ailleurs Ferdinand occupé par de fâcheuſes affaires, leur donna lieu de reſpirer durant l'année 1483, ſans pourtant perdre entiérement de vue le grand objet de la conquête qu'il avoit méditée. Le pape Sixte IV la facilita d'une maniere qui tira à conſéquence. Il permit pour une fois ſeulement de lever ſur le clergé cent mille ducats; & de faire une croiſade, où les particuliers payeroient de leurs perſonnes ou de leur argent; & l'uſage de ces levées ſe perpétua au profit immenſe des revenus du tréſor royal.

Les Eſpagnols, malgré les diviſions des Maures, eſſuyerent un échec, qui leur fit plus de honte que de dommage, dans le territoire de Malaga, où étoit Albohacen. Le prince ſon frere, homme de tête & de valeur, eut l'avantage & la gloire de faire échouer une entrepriſe de quelques ſeigneurs raſſemblés. Ils s'étoient mis en tête de ravager le pays, & d'inſulter Malaga avec divers petits partis, qui ne faiſoient pas en tout trois mille chevaux. Ils s'engagerent témérairement dans des montagnes impraticables à d'autres qu'aux payſans & aux ſoldats du lieu : on les accabla de traits & d'arquebuſades à la vue de Malaga, entre deux monts extrêmement ſerrés,

& on les battit encore sur la hauteur, où il fallut nécessairement grimper. Il y périt quatre cents personnes de la principale noblesse, & presque tout le reste fut pris ou tué. ANNÉES de J. C. depuis 1481 jusqu'à 1492.

Les Chrétiens se remirent bientôt de la frayeur extrême que ce désastre leur avoit causée ; ils eurent honte d'avoir fait triompher les Infideles de leur témérité déplacée. L'émulation du bien public, qui se mit entre les deux rois Maures divisés entr'eux, & uniquement réunis contre les Chrétiens, fournit aux Espagnols une occasion d'avoir leur revanche. La victoire que le pere venoit de gagner à Malaga, engagea le fils à tenter de son côté une entreprise qui pût lui donner du crédit dans son parti. Il se détermina à faire une irruption vers Lucéna, pour assiéger ensuite cette place. Lucéna, ville peu fortifiée, n'auroit pas manqué d'être emportée par les Grenadins, si Fernandés de Cordoue, gouverneur de la ville, n'eût trouvé le secret de les arrêter par sa bravoure, & de les amuser par sa prudence, jusqu'à l'arrivée du comte de Cabra, qui accourut au secours. Les Maures ne l'attendirent pas ; ils leverent le siege, & après avoir ravagé les environs, ils prirent la route de Loxa,

chargés d'un riche butin. Le comte de Cabra avec ſa petite armée, qui ne faiſoit que la dixieme partie de celle des ennemis, réſolut de les pourſuivre. Il ſavoit qu'ils devoient paſſer un torrent que les pluies avoient extrêmement groſſi; il fonda ſon projet, qui parut d'abord trop hardi, ſur la néceſſité de ce paſſage peu favorable aux Maures; & il ne ſe trompa point dans ſes vues. Tout s'exécuta comme il l'avoit prémédité. Dès que l'infanterie fut à l'autre bord du torrent, il tomba ſur la cavalerie qui formoit l'arriere-garde, tandis que dom Alphonſe d'Aguilard, quoique peu accompagné, prit en flanc l'infanterie qui s'étoit débandée. Une terreur panique ſe ſaiſit de l'armée Maureſque. L'infanterie ſe mit à fuir d'un côté; de l'autre, la cavalerie qui faiſoit face, fut miſe en déroute avec un ſi grand carnage, qu'il reſta plus de cinq mille Maures, partie tués, partie priſonniers. Boabdil s'étant caché dans des brouſſailles, fut découvert & conduit à Lucéna, qu'il avoit voulu ſurprendre; malheureux d'avoir été peu ſecondé par ſon armée, & d'avoir hazardé une entrepriſe qui lui coûta d'abord la liberté, puis la couronne, après une longue ſuite d'événemens qu'il faudra développer.

ANNÉES de J. C. depuis 1481 juſqu'à 1492.

Ferdinand de ſon côté n'avoit pas été oiſif. Il étoit deſcendu dans la plaine de Grenade, où il avoit ruiné le pays, renverſé les fortifications de Tajara, & mis tous les environs de Grenade en déſordre. Il arriva triomphant à Cordoue, mais avec beaucoup moins de gloire que le comte de Cabra, qui traînoit à ſa ſuite un roi captif. La priſe de ce jeune roi cauſa plus de mouvement que la guerre même. Albohacen ſon pere le redemanda, mais avec des propoſitions ſi déraiſonnables & ſi fieres, qu'on les rejeta avec indignation. Le conſeil de Caſtille étoit trop politique pour rendre un fils malheureux à un pere irrité, qui par-là eût réuni ſous ſon pouvoir les deux factions des Maures. La cour qui étoit à Cordoue, où l'on fit venir Boabdil, ſe trouva ſeulement partagée entre deux partis; l'un étoit de retenir ce prince; l'autre, de lui rendre la liberté. Il la demandoit à des conditions trop avantageuſes à l'Eſpagne pour être dédaignées. On balança toutefois les raiſons de part & d'autre; il y en avoit de bien fortes pour ne pas renvoyer un prince que la fortune avoit livré aux Eſpagnols, & dont la captivité ſembloit garantir la perte des Grenadins, trop irrités pour faire une paix

ANNÉES de J.C. depuis 1481 juſqu'à 1492.

ANNÉES de J. C. depuis 1481 jusqu'à 1492.

solide avec les Chrétiens, & trop forts si on leur rendoit un roi qu'ils chérissoient. Sa liberté d'ailleurs qui seroit suivie d'un traité de paix, sembloit renverser ce grand projet de la destruction des Maures, qui étoit devenu l'objet intéressant de l'Espagne & de toute l'Europe. Mais la politique du marquis de Cadix, de Ximénés, & de la reine Isabelle, étoit plus pénétrante & plus liée que celle du parti contraire. Ils prévoyoient que la liberté de Boabdil seroit un présent fatal qu'on feroit aux ennemis, pour les faire périr par leurs propres armes : que sa délivrance seroit une source de discordes, qui sans elle pourroient enfin s'éteindre parmi les Maures, & réunir les sujets à leur légitime souverain, pour faire échouer les desseins des Espagnols : qu'enfin loin d'avoir rien à craindre d'un jeune prince qui offroit des conditions fort supérieures à celles qu'on auroit pu lui imposer avec bienséance, il seroit un jour l'instrument dont la Castille se serviroit à son gré pour la ruine des ennemis qu'on vouloit détruire. Ferdinand traita son prisonnier en souverain, & le renvoya après en avoir tiré pour prix de sa rançon les conditions que Boabdil avoit lui-même offertes. 1°. Qu'il payeroit douze

mille écus de tribut chaque année ; 2°. qu'il se rendroit aux états-généraux quand on jugeroit à propos de l'y inviter ; 3°. que durant cinq années il rendroit la liberté tous les ans à quatre cents Chrétiens; 4°. enfin que pour la garantie du traité, il donneroit en ôtage son fils aîné, & douze enfans des plus qualifiés de Grenade. ANNÉES de J.C depuis 1481 jusqu'à 1492.

Du reste, on lui toucha un article fort délicat, & qui auroit pu lui ouvrir les yeux sur la politique rusée des rois de Castille, si le desir de régner à la place de son pere, ne l'eût entiérement aveuglé. On lui promit des secours effectifs pour l'aider à étendre son parti & son empire au préjudice de son pere, que l'on continueroit de traiter en ennemi des Espagnols & des Grenadins. Il souscrivit à tout, & s'en retourna à Grenade fort content d'un traité qui le rendoit vassal de la Castille, & jouissant par avance du plaisir qu'il se promettoit d'être reçu de ses sujets avec une affection égale aux desirs ardens qu'ils avoient témoigné pour sa liberté. Mais à peine surent-ils les conditions honteuses du traité, qu'ils en demeurerent consternés : de sorte que le jeune roi fut étrangement surpris de voir un refroidissement marqué, & un silence morne,

ANNÉES de J C. depuis 1481 jusqu'à 1492.

au-lieu des applaudiſſemens qu'il avoit attendus. Albohacen avoit gagné des Faquirs, ou moines Maures, & des perſonnages reſpectables, qui prêchoient publiquement, qu'un traité pareil, étoit une tache à l'état, & un opprobre à toute la nation. Ces murmures trop bien fondés, changerent tellement le cœur des Grenadins à l'égard de Boabdil, qu'il vit ſuccéder ſenſiblement dans eux le mépris à l'eſtime, & la haine à l'affection. Il ne laiſſa pas de garder fidellement la parole qu'il avoit donnée aux rois de Caſtille, & de ſe maintenir contre les intrigues de ſon pere, les ruſes des Eſpagnols, & la haine de ſes ſujets.

Albohacen ayant ſu que Ferdinand, occupé des affaires de la Navarre, étoit parti de Cordoue, ſe mit en devoir de recommencer les hoſtilités, pour faire quelque coup d'éclat, capable de lui regagner le cœur des Grenadins, fort aliénés de ſon fils. Il ramaſſa douze cents chevaux & quatre mille fantaſſins, qui ſe répandirent dans l'Andalouſie, & qui firent le dégât dans la plaine d'Utréra. Mais Louis Fernandés Puerto Carréro, & le marquis de Cadix, étant accourus chacun de leur côté, les battirent ſucceſſivement avec tant de brayoure & de

bonheur, qu'ils remporterent une victoire complette, & des plus ſignalées de cette guerre. Les chefs des vainqueurs reçurent à ce ſujet des marques d'honneur, que les rois de Caſtille n'épargnerent point tant que dura l'expédition contre les Maures. Leur vue étoit d'animer tous les Eſpagnols à pourſuivre un projet ſi glorieux, & à rappeller ce courage & cette activité qui les avoit rendus autrefois ſi formidables aux Maures mêmes. Ce fut par ce motif qu'ils donnerent pour armes au comte de Cabra, une tête de Maure couronnée, liée d'une chaîne d'or, & entourée d'un orle, où étoient peints les neuf étendards que prit le comte en faiſant Boabdil priſonnier de guerre.

ANNÉES de J. C. 1483, & ſuiv.

La victoire d'Utréra eut des ſuites heureuſes pour les Eſpagnols. Le marquis de Cadix ayant eu avis que Zahara étoit dépourvue de vivres & de ſoldats, ſe joignit à dom Puerto Carréro, pour reprendre cette ville que les Chrétiens avoient perdue deux années auparavant. Ils ne pouvoient le faire que par une ſurpriſe. Ils répandirent leurs troupes par pelotons aux environs de la place. Durant la nuit, dix hommes cachés au pied du mur vers le château, y attacherent des échelles; & dès le point du jour,

ANNÉES de J. C. 1483, & suiv.

le marquis envoya des coureurs du côté opposé, pour attirer les Maures à l'escarmouche. Il avoit eu soin auparavant de disposer en embuscade soixante & dix soldats, qui devoient se saisir d'une porte. Les Maures ne manquerent pas de sortir & d'escarmoucher avec les coureurs. Tandis qu'on les amusoit ainsi en les écartant de la place, le marquis fit en même temps monter à l'escalade d'un côté, & attaquer de l'autre la porte dont on étoit convenu. Les Maures surpris, rentrerent en désordre pour défendre la ville, & les coureurs qui les suivoient de près, entrerent confusément avec eux. Les trois opérations ayant réussi; savoir, celles de l'escalade & des deux portes différentes; tous les habitans prirent si chaudement l'alarme, que se croyant attaqués de tous côtés par de nombreuses troupes, ils ne purent se reconnoître ni résister à une poignée d'Espagnols. La ville & le château furent pris, les Maures renvoyés, les Chrétiens remis en possession de leurs maisons & de leurs biens.

Les Grenadins fatigués de tant de mauvais succès, & voyant que la guerre continuoit toujours, malgré la conclusion d'une paix honteuse, prirent les sentimens injustes des malheureux, qui

ne ſachant à qui ſe prendre de leur infortune, font un crime de leurs malheurs à ceux qui en ſont les plus innocens. Ils s'en prirent au jeune roi, qui devint la victime des fautes de ſon pere, du mécontentement de ſes ſujets, & de la ſupercherie des Caſtillans. Il ſe fit un changement ſubit dans Grenade. Les habitans auſſi indignés contre Boabdil que charmés de la conduite de ſon oncle, qui portoit le même nom, avoient déja diſtingué l'un de l'autre par des noms ſymboliques, qui marquoient leur mépris pour le premier, & leur vénération pour le ſecond. Ils déſignoient le jeune roi par le terme offenſant de *Zogoybi*, qui veut dire, *petit infortuné :* & ils nommoient ſon oncle *Zagal*, c'eſt-à-dire, *vaillant.* C'eſt le nom que nous lui donnerons déſormais, pour le diſtinguer de ſon neveu Boabdil. Les murmures qui juſque-là n'avoient que trop éclaté, dégénérerent en ſédition après la perte de Zahara. Les Grenadins ſe ſouleverent ouvertement, & devinrent les plus forts; de ſorte que Boabdil ne ſachant à qui ſe fier, & ne ſe croyant plus en ſûreté dans Grenade, prit ſes femmes & ſes enfans avec ce qu'il pût enlever, & s'enfuit à Almérie.

ANNÉES de J. C. 1483, & ſuiv.

Les rebelles le voyant parti, envoye-

ANNÉES de J. C. 1483, & suiv.

rent sur le champ prier le vieux Albohacen de remonter sur le trône de Grenade, où il fut rétabli par la même inconstance qui l'en avoit chassé peu auparavant. Mais son rétablissement n'appaisa pas sa vengeance : c'étoit peu pour lui de régner ; il vouloit perdre son fils, sans considérer qu'il se perdoit lui-même, & que cette affreuse discorde n'étoit qu'au préjudice de son royaume, & au profit des Espagnols. Aussi ne manquerent-ils pas de profiter des guerres cruelles, qui recommencerent plus violemment entre le pere & le fils.

Au mois de juin de l'année 1484, Ferdinand qui avoit été contraint d'aller avec la reine à Vittoria, ayant mis ordre aux affaires de Navarre, s'en revint avec une puissante armée, qu'il répandit dans les environs de Malaga, où elle fit d'horribles dégâts. Il colora cette hostilité du prétexte de servir le fils son allié, contre un pere ennemi, qui mettoit les Espagnols dans la nécessité de faire la guerre aux Maures, pour soumettre les deux partis à leur légitime souverain. A l'abri de ce prétexte, qui auroit dû réveiller les Maures sur leurs véritables intérêts, en obligeant leurs rois de se réconcilier, il continua de les aveugler par sa conduite, & de les affoiblir par

ſes conquêtes. Il réſolut d'aſſiéger Alhora, place ſituée entre Malaga & Antequéra, & par conſéquent poſte commode, d'où l'on pourroit faire des courſes dans toute cette contrée, & en ſubjuguer toutes les villes. Ce deſſein heureuſement conçu fut encore plus heureuſement exécuté. Le roi cacha ſi bien ſa marche aux ennemis & à ſes troupes mêmes, qu'il tomba ſur Alhora, lorſqu'on le croyoit d'un autre côté. L'artillerie bien ſervie battit furieuſement la ville, qui ſe rendit beaucoup plutôt qu'on n'auroit oſé l'eſpérer. Deux mois après, Ferdinand aſſiégea & prit Setenil, autre place importante; puis ayant fait le dégât aux environs de Ronda, il mit ſes troupes en quartier d'hiver, & ſe retira à Séville. Les garniſons d'Alhama, de Setenil & de Zahara, ne laiſſerent pas de ſe réunir au mois de décembre, & de faire des irruptions qui coûterent bien cher aux ennemis. Ceux-ci effrayés de leurs pertes, ſe tenoient renfermés dans leurs forts, d'où ils voyoient ravager leurs terres, ſans oſer ſe mettre en devoir de ſe garantir du pillage, en s'expoſant à voir leurs fortereſſes ſurpriſes.

ANNÉES de J. C. 1483, & ſuiv.

Il eſt étonnant que les Maures ſi braves d'ailleurs, ſi patiens, ſi habiles dans les coups de main & dans les combats

ANNÉES de J. C. 1483, & ſuiv.

de la lance, euſſent preſqu'entiérement négligé l'uſage de l'artillerie. Leurs places qui n'étoient pas fortifiées contre cette ſorte d'attaque, tomboient au bruit du canon, & donnoient une entrée libre aux Eſpagnols: c'eſt ce qui engagea Ferdinand à multiplier ſon artillerie, dont il avoit fait grand-maître François Ramire, homme actif & expérimenté, qui procura aux Caſtillans la priſe de quantité de villes, & pluſieurs victoires dans tout le cours de cette guerre.

Le roi s'étant remis en campagne au commencement de l'année ſuivante, manqua un deſſein qu'il avoit ſur Loxa, & ne fit qu'inquiéter les ennemis par l'irrégularité de ſes marches: mais au retour du printemps, il profita de l'avis d'un Maure pour aſſiéger Ronda à ſon avantage; il feignit de menacer Malaga, à deſſein de dégarnir Ronda, dont les ſoldats avoient ordre de ſecourir la principale place; il prit tout de ſuite Cohin & Cartama; puis après quelques contremarches, il fondit ſur Ronda, où il fit cinq attaques différentes. Cette ville paſſoit pour imprenable; elle eſt fortifiée par la nature, & l'art y avoit ajouté. Une riviere aſſez profonde l'environne d'un côté en demi-cercle, & de l'autre elle

est garantie par un terrain tellement brisé de ravins & d'inégalités, qu'on a trouvé le secret d'y faire entrer l'eau de la riviere, dont la ville semble toute entourée. Le roi mit son quartier devant le château, vers l'ouest de la place, parce que c'étoit l'endroit le plus exposé aux sorties des assiégés. Il plaça sa principale artillerie à la tête du pont, vers l'est, & disposa le reste avec beaucoup plus de circonspection qu'il n'avoit fait à Loxa. Ce fut le marquis de Cadix qui emporta tout l'honneur de ce siege, outre qu'il en avoit ouvert l'avis & tracé tout le dessein, sur une intelligence qu'il avoit avec le Maure Joseph Xarife; il conduisit si bien cette entreprise, quoique téméraire en apparence, que tout se passa de point en point, comme il l'avoit prédit. Les habitans de Ronda se trouvoient, pour ainsi parler, entre deux feux, c'est-à-dire, également exposés aux armes des Chrétiens, & à la colere d'Albohacen, contre qui ils songeoient à se révolter. La prise de Setenil avoit produit cette aliénation, & leur avoit tellement fait perdre courage, qu'ils sembloient déterminés à livrer au premier qui se présenteroit en armes, une ville, qui sans cela n'auroit pu être prise que par un long blocus & par

ANNÉES de J. C. 1483, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1483, & suiv.

l'interruption des vivres. Il eſt vrai que la garniſon étoit affoiblie des deux tiers par la feinte des Caſtillans, qui l'avoient obligée de dégarnir la place pour ſecourir Malaga, que l'armée chrétienne paroiſſoit vouloir inſulter. Mais il en reſtoit aſſez, vu la difficulté du ſiege & la bonté des fortifications naturelles, pour arrêter les aſſiégeans autant de temps qu'il en faudroit pour procurer du ſecours aux aſſiégés. L'opération du marquis de Cadix & la contre-marche de Ferdinand firent tout l'effet qu'on avoit attendu. La frayeur & le déſordre ſe mirent dans la ville attaquée; les chefs ne furent plus les maîtres d'un peuple épouvanté, & incertain ſur le choix de ſes tyrans. La ville & le château ſe rendirent après un ſiege fort court, fait à la maniere du quinzieme ſiecle, pour ſoumettre des habitans trahis de tous côtés par leurs propres diviſions. Cette conquête entraîna au parti du vainqueur plus de quarante fortereſſes & bourgades, qu'il ſeroit inutile de nommer.

Ferdinand penſa payer chérement ce ſuccès en s'en retournant par un défilé où il auroit pu être aiſément arrêté; mais les Maures arriverent trop tard: il échappa heureuſement ce danger, & s'en

alla triompher avec ſon armée à Cordoue. Ce prince, & ſur-tout Iſabelle, n'omettoient rien pour gagner par la douceur les ennemis qu'ils domptoient par la force. On n'épargnoit pour en venir à bout, ni paroles, ni promeſſes, ni conditions, ni argent; on recevoit les Maures ſur un ſimple ſerment, ſans paroître ſe défier de leur fidélité à le garder; on leur permettoit de vivre ſuivant leur religion, leurs loix & leurs uſages, ou de s'en retourner en Afrique avec leurs biens, s'ils aimoient mieux prendre ce parti. On ne ſouffroit pas qu'on leur fît la moindre injuſtice; on leur laiſſoit leurs juges & leurs tribunaux. On n'exigeoit d'eux qu'une condition; c'étoit de n'entrer dans les villes fortifiées que de jour, & au plus tard une heure avant le ſoleil couché, à moins que les gouverneurs ne leur en donnaſſent une permiſſion ſpéciale: ceux-ci avoient ordre par tout de les traiter avec toute ſorte d'humanité, comme les Eſpagnols même. En un mot, on ne négligeoit rien pour tâcher de leur faire aimer peu-à-peu le joug qu'on étoit bien réſolu de leur impoſer. Cette conduite prudente jointe à tous les reſſorts qui donnerent le branle à la révolution, contribua plus que la force à avancer une entre-

ANNÉES de J. C. 1483, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1483, & suiv.

prise, que les Maures tout divisés qu'ils étoient, avoient regardée d'abord comme folle & téméraire.

Toutefois, tandis que les Castillans faisoient par la valeur & par l'adresse tout ce qu'il falloit pour subjuguer les Maures, ceux-ci comme s'ils eussent été de concert avec leurs ennemis, continuoient de les aider à détruire leur nation en s'entredétruisant eux-mêmes. Comme un roi malheureux est toujours coupable aux yeux de ses sujets, Boabdil parut tel aux habitans d'Almérie. Ferdinand qui sentoit l'importance du mécontentement des Almériens, & la nécessité de soutenir le fils contre le pere, craignit que Boabdil n'entrât en soupçon de tant de victoires, que les Espagnols gagnoient aux dépens de l'un & de l'autre, & de toute la nation. Il envoya à Boabdil de l'argent & des troupes (peu cependant) avec un ordre affecté à tous les gouverneurs de cette frontiere, de fournir au jeune roi tout ce qui lui seroit nécessaire pour combattre contre son pere & son oncle. L'infortuné Boabdil entraîné dans tous les pieges par sa destinée, ou plutôt par son ambition, ne continua que trop fidellement à servir ses vainqueurs, en combattant contre ce qu'il avoit de plus cher, sans s'embar-

Digitized by Google

raſſer même de l'aliénation des Alméri-
ens ; tant la paſſion de la vengeance & de la diſcorde a de force pour précipiter d'abîme en abîme ceux qu'elle a une fois faſcinés !

ANNÉES de J. C. 1484, & ſuiv.

Albohacen n'étoit pas plus heureux à Grenade que ſon fils à Almérie. Les Grenadins auſſi choqués que les Alméri-ens de leurs communs malheurs, concoururent avec eux à faire un nouveau trait d'inconſtance qui devint funeſte aux deux états. Albohacen autant vieilli par les chagrins que par les années, étoit devenu infirme, preſque aveugle, & ſujet à une goutte continuelle. A ſon défaut, ſon frere *Z*agal avoit ſoutenu juſqu'alors tout le poids des affaires & de la guerre, avec une fidélité qui méritoit de n'être pas ternie par une trahiſon. Il ne la fit pas, mais il y ſouſcrivit. Ceux de Grenade las de voir tant d'animoſité entre un pere & un fils, ſans force du côté de leur roi, & avec tant de bonheur pour leurs ennemis, tant Maures qu'Eſpagnols, chaſſerent une ſeconde fois Albohacen, qui s'enfuit avec ſes tréſors au château de Almugnéçar, où il mourut quelque temps après, ſoit de ſes infirmités, ſelon quelques hiſtoriens, ſoit par la perfidie de ſon frere, qui le fit mourir, comme le prétend Mariana.

ANNÉES de J. C. 1484, & suiv.

Après la fuite d'Albohacen, les Grenadins prierent Zagal de prendre sa place sur le trône, en déclarant Boabdil déchu de ses droits, & indigne d'y rentrer, pour s'être rendu tributaire & allié des ennemis de la loi mahométane. Zagal revenoit triomphant d'une petite troupe d'Espagnols qu'il avoit taillés en pieces. Il ne se fit pas long-temps prier ; il fut ébloui de l'éclat du sceptre, & l'accepta : de cette maniere les Maures se trouverent avoir en même temps trois rois, par les efforts même qu'ils firent pour se réunir sous un seul. Ce fut-là le coup fatal pour leur monarchie, & ils eurent bientôt lieu de le reconnoître. Véritablement Zagal sentoit trop la nécessité d'un monarque pour souffrir un concurrent. C'étoit même cette vue du bien public qui l'avoit toujours retenu dans le rang de sujet, quoiqu'il méritât plus de régner qu'un frere, dont il connoissoit la foiblesse & l'incapacité, causées par le grand âge. Il en étoit le bras, & il lui laissoit la qualité de chef ; mais après s'être déterminé à détrôner son frere, il ne balança point sur son neveu : résolu de le sacrifier à sa haine, à son ambition, & au bien de l'état, il fait agir sous-main des moines Musulmans d'Almérie, pour s'intro-

duire dans la place. La conſpiration réuſſit. Il part & arrive de nuit, à deſſein de ſurprendre & de maſſacrer ſon neveu, ou du moins de ſe ſaiſir de ſa perſonne. Boabdil averti la même nuit de ce qu'on tramoit contre lui, monte à cheval, & ſort dans le même moment que ſon oncle entroit d'un autre côté. Zagal s'étant emparé de la citadelle qu'on lui livra, fut au déſeſpoir d'avoir manqué ſa proie; pour en marquer ſon reſſentiment, il eut la barbarie de tuer le frere de Boabdil, auſſi-bien que tous les partiſans de ſon neveu, qui lui tomberent entre les mains: barbarie que Boabdil reſſentit ſi vivement, qu'il ne voulut jamais accepter aucune des conditions que ſon oncle lui offrit dans la ſuite, pour ménager leur réconciliation en faveur du bien de la patrie. Le coup étoit déciſif pour les Maures; mais le Ciel permit que Zagal le manquât, & les perdit par la tentative même qu'il avoit faite pour les ſauver en roi furieux & en oncle cruel, au prix de ſon honneur & de ſon propre ſang.

ANNÉES de J. C. 1484, & ſuiv.

Boabdil trahi & fugitif, n'eut d'autre reſſource que Ferdinand. Il alla ſe jeter entre les mains de ſon vainqueur, laiſſant ſon oncle inconſolable d'avoir fait toutes les avances & tout l'éclat d'un

crime infructueux pour lui, & dont les suites furent l'exécration des Infideles, le triomphe des Chrétiens, la liaison plus intime de Boabdil avec Ferdinand, & conséquemment la ruine du royaume de Grenade.

ANNEES de J. C. 1484, & suiv.

Cependant Grenade étoit divisée en deux factions, dont l'une tenoit pour Boabdil, & l'autre pour Zagal. Les moines Maures s'intriguerent pour les réunir, & ils vinrent à bout de faire consentir l'oncle à se contenter de Grenade, Malaga, Almérie, Almugnéçar & Vélés, tandis que son neveu jouiroit de tout le reste, jusqu'au royaume de Murcie. Zagal mieux partagé dans l'impossibilité de tout obtenir, après avoir manqué son attentat, consentit au partage, & fit tomber finement Loxa dans celui de Boabdil. Son dessein étoit que cette ville, sur laquelle les Espagnols avoient fait tant d'inutiles tentatives, fût épargnée par Ferdinand en faveur du jeune roi son allié : par ce moyen il se voyoit à couvert de ce côté-là. Ce dessein étoit fort sensé ; car Boabdil voyant l'armée de Castille roder dans les terres de son district, envoya en effet prier le roi de ne pas tourner ses armes contre Loxa, qui étoit tombée dans son partage. Mais Ferdinand ayant su

ſu l'accord ſecret de l'oncle avec le neveu, & pénétré leur politique, répondit que cette ville n'étant point compriſe dans le traité de Boabdil avec les Eſpagnols, il étoit le maître de l'attaquer, s'il lui en prenoit envie. Il le fit en effet avec toute l'ardeur poſſible. Boabdil y accourut, ſe jeta dans la place, & fit une ſortie ſi vigoureuſe, qu'elle penſa faire repentir l'armée chrétienne d'avoir ſi peu ménagé un allié, trop malheureux d'être obligé de ſe défendre contre ſes alliés mêmes. Toutefois il réſiſta vainement. L'artillerie de Ferdinand vint à bout de la place en neuf jours : elle fut priſe le 26 mai 1486. Boabdil qui en ſortit le dernier, fut contraint, pour ſurcroît de malheur, de ſe jeter aux pieds d'un roi qui avoit trouvé le ſecret de combattre pour lui & contre lui, ſelon qu'il le jugeoit à propos. Les conjonctures étoient en effet ſi ſingulieres, qu'elles paroiſſoient rendre juſtes & légitimes toutes les démarches de Ferdinand, malgré la contradiction apparente & peut-être réelle que l'on y voyoit. Il étoit écrit que Boabdil ſeroit toujours malheureux, & par conſéquent, que Ferdinand auroit toujours la raiſon de ſon côté.

ANNÉES de J. C. 1484, & ſuiv.

Le bruit de ſa derniere expédition lui

ANNÉES de J. C. 1484, & suiv.

soumit quantité de places fortes. Il ne lui coûta que la peine de se présenter devant Illora, qu'on appelloit l'*Œil droit de Grenade*, elle se rendit à l'instant; Zagra, Galar, Zagadix & Balnea, coûterent encore moins. Moclin, forteresse située sur une haute montagne, & nommée par les Maures le *Bouclier de Grenade*, fit mine de résister. La riviere & les bois qui lui servent d'enceinte, ne permettoient d'y grimper que par un seul endroit bien fortifié. La résistance fut courte. La terreur avoit saisi les esprits, & les munitions étoient épuisées. Il fallut se soumettre au vainqueur. Colméra & Montéfrio suivirent cet exemple, & ouvrirent leurs portes; tant il est vrai que Zagal avoit eu des vues fort justes, en tâchant de garantir par le moyen de son neveu, l'importante place de Loxa, dont la prise devoit ouvrir l'entrée de son royaume jusqu'aux portes de Grenade. Ce n'est pas que les Castillans ne reçussent de temps en temps quelqu'échec. Zagal, quoiqu'occupé à combattre contre Boabdil, ne laissoit pas d'envoyer souvent des partis qui incommoderent plus d'une fois les Espagnols. Les Maures, par un esprit de vertige inconcevable, que ni paix, ni treve, ni partage d'états ne pouvoient fixer, s'entredéchi-

roient au dedans, ſans ceſſer de ſe réunir au dehors contre les Chrétiens. Ils penſerent même enſanglanter les victoires de l'armée Caſtillane, par une de ces eſcarmouches qu'ils entendoient mieux que leurs ennemis, & qui dégénéra preſque en une bataille dans les formes; mais ces échecs étoient peu de choſe en comparaiſon des ſuccès de Ferdinand, & le royaume de Grenade ſe démembroit ſenſiblement.

ANNEES de J. C. 1484, & ſuiv.

La reine Iſabelle qui devoit principalement en profiter, puiſque c'étoit pour elle & au nom de la Caſtille que l'on faiſoit cette conquête, n'épargnoit ni ſoins ni fatigues, afin d'achever une entrepriſe qu'elle avoit elle-même concertée au conſeil d'état, & pouſſée auſſi vivement, pour ne pas dire plus vivement encore que le roi ſon mari. Cette héroïne, auſſi grande dans l'exécution que dans les projets, étoit toujours en mouvement pour procurer à l'armée ce qui étoit néceſſaire à ſon entretien, & aux places conquiſes ce qu'il falloit pour ſe les aſſurer. Ferdinand combattoit, & Iſabelle ſembloit être l'ame des combats; elle aſſiſtoit le plus ſouvent aux ſieges, & animoit tout par ſa préſence; elle uniſſoit même la religion aux motifs humains. Dans toutes les fortereſſes

que l'on emportoit l'épée à la main, ou qui ſe rendoient volontairement, on arboroit trois étendards en cérémonie. Le premier étoit celui de la croix, comme pour ſignifier que l'on ſoumettoit à JESUS-CHRIST les Infideles en vue de travailler à leur converſion, comme on le fit depuis; le ſecond étoit le drapeau de Saint-Jacques, patron de l'Eſpagne; & dans le dernier on faiſoit voir aux vaincus par les armes du roi & de la reine, & par le cri de *Caſtille, Caſtille pour Ferdinand & Iſabelle*, que c'étoit en effet à la Caſtille ſeule qu'on prétendoit réunir les villes & les châteaux qu'on enlevoit. Les papes entrerent dans ces vues; ils autoriſerent, & renouvellerent les croiſades avec les ſubſides des biens eccléſiaſtiques, en faveur d'une conquête qui devoit être utile à la religion. Ces victoires jointes au zele de Ximénés & de ſes maîtres pour la converſion des Maures, mériterent à Ferdinand & à Iſabelle le beau nom de *Rois catholiques*, dont les rois d'Eſpagne ſe ſont fait honneur d'être les héritiers, comme ceux de France ſe font gloire du titre de *Rois très-chrétiens*.

ANNÉES de J. C. 1484, & ſuiv.

Durant les progrès des Eſpagnols dans le royaume de Grenade, Boabdil

toujours fidele à ſon alliance avec les Chrétiens, & à ſa haine pour ſon oncle, ne demeuroit pas oiſif : aidé par ſes alliés dont il s'étoit fait le vaſſal, il balançoit le grand pouvoir de ſon concurrent, & maintenoit encore un parti capable de lui tenir tête. Il profitoit des fautes de Zagal, qui par ſes tyrannies ſur ceux qui paroiſſoient attachés à Boabdil, lui gagnoit de nouveaux partiſans. Les inimitiés & les défiances fomentées par les Eſpagnols même juſque dans le ſein de Grenade, avoient rendu les Maures plus diviſés & plus irréconciliables que jamais ; tant les traités ont peu de force quand l'intérêt qui les dicte, eſt plus foible que la vengeance & l'ambition.

Annees de J. C. 1484, & ſuiv.

Grenade étoit alors partagée en pluſieurs quartiers, dont l'un nommé *Albaycin*, étoit un fauxbourg bien fortifié, qui faiſoit une ville différente de la ville principale. Le château & le palais où ſe tenoit le roi, s'appelloit *Alhambra*. Boabdil au déſeſpoir de ſe voir abandonné de ſes troupes, & réſolu d'en venir à une action déciſive qui pût le ſauver ou le perdre tout-à-fait, prit un parti périlleux & téméraire, glorieux cependant & preſque ſûr pour le ſuccès, ſi le malheur qui ſuivoit toujours ce prince ceſſoit un moment de le per-

ANNEES de J. C. 1485, & suiv.

ſécuter. Déterminé à régner ſeul ou à mourir, il ramaſſe une poignée de cavaliers fideles, prend des chemins écartés & difficiles, arrive durant une nuit obſcure à Grenade du côté de l'Albaycin. Là laiſſant ſa troupe à quelque diſtance, il va lui cinquieme à la porte de la ville, prendre langue avec le corps-de-garde qui n'étoit point prévenu ; ſoit éloquence, ſoit inſinuation d'une part, ſoit reſpect & pitié de l'autre pour un roi infortuné, la ſentinelle ſe laiſſa gagner : la porte s'ouvrit à un petit nombre d'aventuriers, qui ayant toutefois leur ſouverain à leur tête, & des intelligences au dedans, ou du moins l'affection qui n'étoit pas éteinte dans tous les cœurs pour Boabdil, gagnerent en peu de temps tous ceux du fauxbourg, juſqu'à leur perſuader de prendre les armes le lendemain. Le jeune roi alloit lui-même de porte en porte mandier des ſecours, ſur leſquels il n'avoit pas eu droit de compter. Un roi ſuppliant peut quelquefois plus qu'un tyran. Cette bruſque tentative d'une tête couronnée, ſes manieres affables, ſes prieres, ſes promeſſes, ſes malheurs, tout mit en mouvement d'anciens ſujets, qui ſe déterminerent à vaincre ou à périr avec leur maître.

A la pointe du jour on ſe mit en armes; on baricada les rues ; on ſe retrancha le moins mal qu'il fut poſſible ; & l'on ſe trouva prêt non-ſeulement à réſiſter, mais à attaquer l'ennemi juſque dans ſes retranchemens. Zagal ayant appris ce qui s'étoit paſſé durant la nuit, courut en armes dans le quartier qui ſéparoit l'Albaycin du corps de la place. Il traînoit à ſa ſuite pluſieurs compagnies de cavalerie d'élite, & la meilleure infanterie qu'il eût dans Grenade : il y eut un combat long & ſanglant entre citoyens & citoyens, parens & parens animés les uns contre les autres par un oncle & un neveu ; mais ce dernier plia : il étoit le plus foible, & il fut contraint de ſe retirer dans ſes retranchemens, pour ne pas laiſſer périr tant de braves gens qui ſe ſacrifioient pour lui, & qu'il prétendoit employer les jours ſuivans avec plus de ſuccès. La bataille en effet recommença le lendemain avec plus de fureur, & dura plus de cinquante jours avec tant d'acharnement de part & d'autre, qu'on ne faiſoit nul quartier. Boabdil jugeant bien qu'enfin lui & ſon parti ſeroient infailliblement victimes de leur témérité, s'ils n'étoient promptement ſecourus, envoya prier Ferdinand de lui envoyer ſans délai le ſecours dont

ANNÉES de J. C. 1485, & ſuiv.

ANNEES de J. C. 1485, & suiv.

il avoit un extrême beſoin. Le politique roi de Caſtille trouva bon de ſecourir ſon allié pour ſes propres intérêts. Il envoya des troupes en aſſez grand nombre pour ne pas laiſſer accabler Boabdil, mais trop peu pour le rendre ſupérieur à ſon rival.

Sur ces entrefaites, Ferdinand, pour mettre à profit les diſſenſions des Maures, partit de Cordoue le 6 d'avril de l'année 1487, à la tête d'une bonne armée de plus de 50,000 hommes, laiſſant les peuples incertains du lieu où tomberoit l'effort de la guerre. L'incertitude dura peu : il alla aſſiéger Vélés de Malaga, ainſi nommée à cauſe du voiſinage de Malaga, dont elle ne dépend pourtant en aucune maniere. Il l'attaqua par mer & par terre. La difficulté étoit de faire paſſer l'artillerie par des chemins briſés, & dans un pays peu propre aux opérations d'un ſiege. Zagal qui ſentoit la conſéquence d'une pareille entrepriſe, envoya Rodoan Vanegas, le premier homme de ſes états après lui, avec 4000 fantaſſins & 300 chevaux, pour ſecourir cette grande place. Rodoan ſe poſta ſi heureuſement, qu'il penſa enclouer les canons qui étoient arrêtés au port. On y veilla de plus près. Ces troupes Maures quoique ſuffiſantes

pour inquiéter le camp des Chrétiens, ne suffisoient pas pour faire lever le siege. Ainsi les Grenadins réveillés à la vue d'un danger qui les mettoit à la veille de perdre Malaga, leur principale barriere, mirent leurs faquirs & leurs anciens en mouvement, pour engager Zagal à faire un dernier effort. Ceux-ci vont trouver le prince dans son palais de l'Alhambra, & lui parlent en ces termes. ANNÉES de J. C. 1485, & suiv.

» Seigneur, à quoi bon combattre pour » le nom de roi, si vous perdez en effet » votre royaume ; voici les Chrétiens » aux portes de Vélés ; vous connoissez » l'importance de cette place, qui » est la clef de l'état. Si vous la perdez, » que devient Malaga ? Cette grande » ville sera la proie du vainqueur, & » tout le reste suivra. Votre neveu est » dans Albaycin, & vous occupe avec » les forces des ennemis de notre loi, » tandis que vous & nous périssons tous » avec lui. Au nom du Ciel, réunissons-» nous contre l'ennemi commun ; sacri-» fions nos différends personnels pour » sauver la patrie. Concluez ou paix, » ou treve avec un concurrent, pour » conserver au moins vos droits sur la » couronne. L'intérêt public & le vôtre » ne vous laissent le choix d'aucun autre » parti «.

ANNÉES de J. C 1485, & suiv.

Ces motifs étoient trop juſtes pour ne pas faire impreſſion ſur l'eſprit de Zagal ; ils le toucherent tellement, qu'il ſe détermina à faire les premieres démarches vers ſon neveu. Soit que ce fût déſintéreſſement véritable ou raffinement de politique, il porta en apparence la généroſité, juſqu'à charger les faquirs de négocier ſon accommodement avec Boabdil, en leur donnant plein pouvoir de tout faire, juſqu'à offrir de lui abandonner la couronne, & de marcher lui-même ſous ſes drapeaux. Les négociateurs allerent incontinent trouver Boabdil, & le rendirent le maître de la paix, de la couronne, & de la deſtinée de l'état ; mais ils furent bien ſurpris de la réponſe ferme & déciſive de ce prince. » Allez, répondit-il, rapportez à mon » oncle, que ſes perfidies & ſes cruautés ſont trop profondément gravées » dans mon cœur, pour jamais s'effacer. Non, je ne puis me fier à la » parole d'un traître tel que lui. Je ne » veux ni paix ni treve, autrement que » par mon trépas ou le ſien. Voilà notre » unique traité «. Avec ces courtes paroles, prononcées d'un air à ne pas ſouffrir de replique, il les renvoya déſeſpérés du triſte ſuccès de leur négociation. C'eſt ainſi que Boabdil aima

mieux disputer au prix de sa vie une couronne chancelante, qu'il devoit bientôt céder à Ferdinand, que de l'accepter de la main d'un oncle qui l'avoit trop persécuté pour la lui laisser sincérement. ANNÉES de J. C. 1485, & suiv.

Cette fermeté à laquelle on ne s'étoit pas attendu, n'aliéna pourtant point les esprits des partisans du jeune roi ; on admira son héroïsme, & on le plaignit, sans oser se plaindre du coup terrible qu'il portoit à l'état. Zagal de son côté dupe de sa générosité feinte ou sincere, se trouva dans une situation extrêmement embarrassante. On le pressoit de sauver l'état sur le penchant de sa ruine, & tout l'odieux des fâcheuses nouvelles qu'on recevoit du camp de Vélés, retomboit sur lui seul. On apprenoit que la place étoit furieusement battue, malgré les escarmouches inutiles de Rodoan, qu'elle étoit presque aux abois, & qu'elle se rendroit bientôt à moins d'un prompt secours. Ces nouvelles firent trembler les Grenadins. Les faquirs & les anciens qui avoient noué l'intrigue de la réconciliation de l'oncle avec le neveu, se virent contraints de faire une seconde démarche pour engager Zagal à courir du moins à Vélés, pour ne pas avoir le dépit cruel de se voir dépouillé par les

ANNÉES de J. C. 1485, & suiv.

Chrétiens ſans ſe défendre. Zagal ne ſavoit quel parti prendre dans une conjoncture ſi délicate. S'il quittoit Grenade, il craignoit tout de Boabdil & des Grenadins, dont l'intérêt le plus preſſant étoit de n'avoir qu'un ſeul roi quel qu'il fût. S'il abandonnoit Vélés, il perdoit, outre le principal boulevard de ſon royaume, l'eſtime & la confiance de ſes ſujets, qui le forçoient à combattre au-dehors, prêts à ſe ſoulever contre lui au-dedans. Il prit un milieu. Il pourvût autant qu'il put à la ſûreté de ſa couronne, en laiſſant ſes meilleures troupes à Grenade, & il partit avec le reſte, c'eſt-à-dire, avec vingt mille piétons, & mille chevaux, à deſſein de ſurprendre le camp de Ferdinand. Ce prince en étoit averti & le prévint. Après avoir laiſſé une partie de ſon armée dans les lignes, il alla bruſquement attaquer Zagal avec le plus grand nombre. Les Eſpagnols, malgré la difficulté du poſte preſque impraticable où les Maures s'étoient retranchés, forcerent les retranchemens, ſe répandirent dans le camp, & enleverent tout le bagage ſans trouver preſque aucune réſiſtance. La vue de leurs pertes paſſées, le ſentiment de leurs malheurs préſens, & la crainte de l'avenir, les avoient telle-

ment épouvantés, qu'ils se débanderent sans livrer de combat, & se mirent à fuir en déroute. L'armée étoit perdue & taillée en pieces, si le peu de connoissance qu'on avoit des lieux, & la crainte de perdre de vue la place assiégée, n'eussent engagé Ferdinand à empêcher ses troupes de poursuivre les fuyards qui connoissoient mieux le pays, & dont on appréhendoit quelque surprise. Le fruit de cette défaite fut bien amer pour Zagal, qui en cette occasion, avoit démenti le beau nom de *Valeureux*, qu'on lui avoit donné. Ses pressentimens ne se trouverent que trop vérifiés. Les Grenadins au premier bruit de sa déroute lui fermerent leurs portes. Ils préférerent un roi vindicatif & ferme jusqu'à l'opiniâtreté, quoiqu'allié avec les Chrétiens, à un roi malheureux & battu par les Espagnols: ils remirent Boabdil sur le trône; dans l'espoir de terminer par-là les divisions intestines, & de détacher du parti des Chrétiens un jeune prince qui leur devoit pour la seconde fois la couronne. Zagal confus d'avoir perdu son sceptre & sa gloire par les moyens mêmes qu'il avoit imaginés pour conserver l'un & l'autre, se réfugia à Almugnécar, où il ne se crut pas encore en sûreté. Il passa à Almérie

ANNÉES de J. C. 1485, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1485, & suiv.

& depuis à Guadix, ſans oſer déſormais faire aucune tentative pour rentrer dans Grenade. C'eſt par des mouvemens ſi étranges & ſi imprévus que la Providence, ſuivant l'arrangement de ſes deſſeins, amenoit peu-à-peu le royaume des Infideles au terme de ſa ruine entiere.

La reddition de Vélés & de ſes dépendances, ſuivit de près la victoire remportée ſur Zagal. Rodoan fut le premier à en faire la propoſition, en exigeant que Ferdinand reçût les habitans ſous ſon obéiſſance comme alliés de Boabdil. Le roi de Caſtille les reçut comme tels, & par ce nouveau tour qu'il donna à ſa conquête, il avança tellement ſes affaires, que quelques Maures de Malaga affectionnés à Boabdil, ſe ſaiſirent d'un des châteaux de cette ville, pour le livrer à Ferdinand, qui ſur cette heureuſe nouvelle, oſa hazarder tout de ſuite le ſiege de Malaga. C'étoit un coup déciſif, qu'un prince auſſi habile que lui, à ſaiſir l'occaſion, n'avoit garde de manquer. Auſſi ſavoit-il mieux mettre les affaires à profit que les entreprendre, & pourſuivre une victoire que la gagner.

Pour bien concevoir l'extrême importance de ce ſiege, il faut ſe rappeller

qué Malaga étoit alors pour le royaume entier de Grenade, comme une banque univerſelle, & un entrepôt où aboutiſſoient tous les ſecours d'hommes, d'argent, de munitions & de vivres, qui venoient en abondance des ſouverainetés de Tunis, de Tripoli, de Fez, de Trémecen, & de toutes les côtes d'Afrique, pour paſſer juſqu'au cœur de Grenade, & couler delà dans toutes les parties du royaume. C'étoit la plus riche ville des Maures, non-ſeulement par ſa ſituation & ſon commerce avec les Infideles d'Afrique & d'Eſpagne, mais encore par la fertilité & la richeſſe de ſon territoire. C'étoit elle qui ſoutenoit alors tout le poids d'une guerre où il s'agiſſoit du rétabliſſement ou de la deſtruction de l'empire Maure, & qui faiſoit paſſer dans les villes attaquées ou menacées, les ſecours d'argent que les Muſulmans réunis en faveur de leur ſecte, envoyoient d'Afrique, par une émulation de la croiſade des Chrétiens. Si l'on coupoit cette ſource, tout l'état dépériſſoit, & Grenade ſe voyoit aux abois. Ferdinand ne balança point à profiter de la diſpoſition des Maures de Malaga en faveur de l'alliance entre Boabdil & lui. Il inveſtit la place, la ſerra ſur-tout du côté de la mer, & fut

ANNÉES de J. C. 1485, & ſuiv.

ANNÉES de J. C 1485, & suiv.

assez heureux pour se rendre maître en peu de temps du sommet d'un mont qui dominoit un des châteaux de la ville, dont le camp auroit été extrêmement incommodé.

Boabdil de son côté se voyant maître absolu dans Grenade, prit un parti capable de gagner également ses sujets & ses alliés. Après s'être affermi sur le trône & s'être vengé de quelques partisans de Zagal, comme Zagal s'étoit vengé sur ceux de son concurrent à Almérie, il donna avis aux rois catholiques de son rétablissement, & les pria de regarder comme alliés, tous les Maures qui dépendoient d'eux & de lui ; il demandoit qu'on leur accordât sûreté pour les voyages, pour le commerce, & pour toute sorte de communication avec les Chrétiens ; en un mot, qu'on les traitât comme Castillans. Afin d'engager les rois à souscrire à cette proposition, il confirma le traité qu'il avoit fait durant sa prison, & certaine parole essentielle qu'il leur avoit déja donnée secrétement dans une autre conjoncture. Elle consistoit à les engager à prendre sur Zagal, Almérie, Baça & Guadix, places qui étoient l'unique ressource de son oncle. A ce prix, il s'engageoit de sa part à leur céder, au bout de trente

jours après la conquête, Grenade & tout ce qui étoit en ſon pouvoir ; ne ſe réſervant ſous leur bon plaiſir, que quelques moindres villes, pour vivre honorablement en ſimple particulier qui avoit été roi.

ANNÉES de J. C. 1487, & ſuiv.

Iſabelle & Ferdinand étoient bien éloignés de dédaigner des offres ſi avantageuſes. Ils ſouſcrivirent à une propoſition qui leur livroit le royaume des Maures ; ils dépêcherent incontinent des couriers à tous les gouverneurs, avec ordre de faire aux ſujets de Boabdil tous les bons traitemens qu'ils exigeroient, & de les regarder tous comme alliés de la Caſtille. Non contens de cette démarche, ils ſervirent Boabdil beaucoup au-delà, ſans doute, de ce qu'il avoit prétendu. Ils ſignifierent à toutes les places qui tenoient encore pour Zagal, que ſi dans ſix mois elles ne rentroient dans l'obéiſſance de Boabdil leur légitime ſouverain, ils leur déclareroient la guerre, & s'empareroient des places pour la Caſtille. Contradiction aſſez manifeſte, comme l'on voit, puiſque Boabdil étant reconnu ſouverain par les Caſtillans, ils ne pouvoient & ne devoient ſoumettre les villes prétendues rebelles, que pour les remettre en ſa poſſeſſion. On ne peut ſoup-

ANNÉES de J. C. 1487, & suiv.

çonner dans ce procédé de Boabdil & de Ferdinand, qu'une politique très-fine de part & d'autre. La suite au moins nous porte à le penser ainsi. Boabdil en s'attachant de plus en plus à Ferdinand, & en lui livrant de parole le trône de Grenade, lui imposoit une loi qu'il seroit difficile de remplir, puisque les trois villes soumises à Zagal étoient extrêmement fortes. Si le roi de Castille réussissoit à remplir cette condition, le jeune roi Maure ne manquoit pas de prétexte pour éluder l'accomplissement de sa promesse, & réuniſſoit peut-être tous les Infideles contre les Chrétiens. Cependant il jouissoit d'une vengeance assurée contre son oncle, sur qui il rejetoit tout le fardeau des armes Castillanes, tandis que sous l'autorité des Chrétiens, il se maintenoit lui-même sur le trône, où il pouvoit s'affermir au point d'acquérir des forces capables de faire tête à ses propres libérateurs. Isabelle & Ferdinand à leur tour n'ayant affaire qu'à un ennemi affoibli par leurs armes & par celles de son neveu, comptoient bien de faire valoir leurs droits contre le dernier, s'il venoit à secouer le joug qu'il s'étoit lui-même imposé. Cette situation singuliere des trois partis étoit, à tout pren-

dre, plus favorable au parti vainqueur, c'eſt-à-dire, aux rois catholiques. Ils étoient trop puiſſans pour être les dupes de la ruſe ou même de la ſincérité des vaincus. ANNÉES de J. C. 1487, & ſuiv.

Ferdinand preſſoit toujours vivement Malaga. Il avoit avec lui les plus braves ſeigneurs de l'Eſpagne, & ces vieilles troupes qu'il avoit aguerries par tant de batailles gagnées & de ſieges heureux. Il avoit emporté, comme nous l'avons dit, un poſte bien conſidérable ſur la cime d'une montagne. Par ſes ordres & par ſon activité, la ville déja preſſée du côté de la mer l'étoit tellement du côté des terres, qu'elle ne pouvoit recevoir de ſecours. Vainement les Maures par leurs fréquentes & vives ſorties, avoient tâché de ruiner les travaux & de retarder leur perte. Malgré quelques échecs, les travaux des aſſiégeans avançoient, & les aſſiégés commençoient à déſeſpérer de leur défenſe. Quelques-uns d'eux prirent un parti de furieux. Ils conſpirerent contre la vie de Ferdinand. Un Maure qui s'étoit donné parmi eux la réputation d'un ſaint, ſe chargea d'exécuter cet exécrable projet; il ſort de la ville, ſe livre aux aſſiégeans, & demande ſous je ne ſais quel prétexte, à être conduit dans la tente du roi. Par bonheur, la

ANNÉES de J. C. 1487, & suiv.

reine qui étoit au camp, & qui savoit que le roi prenoit un moment de repos, fit conduire l'assassin dans la tente du marquis de Moya, en attendant que Ferdinand fût réveillé. Le Maure trompé par la richesse du pavillon, le prit pour la tente royale, & s'imagina que dom Alvare de Portugal étoit le roi. On avoit eu l'imprudence de le laisser entrer avec ses armes. Il tire le sabre, & fait effort pour frapper dom Alvare, qui s'entretenoit avec une dame: heureusement il esquiva le coup en se baissant, & le traître fut à l'instant percé de plusieurs coups.

L'arrivée du duc de Médina Sidonia, avec un renfort de bons soldats, hâta le siege, aussi-bien que les vaisseaux de Maximilien, duc d'Autriche. Il est vrai que les assiégés reçurent en même temps quelques recrues; mais enfin la famine & le défaut de munitions, se joignant à la lassitude d'une assez longue résistance, fit songer aux habitans qu'il étoit temps de capituler, malgré le sentiment contraire de la garnison, qui s'étoit déterminée à souffrir les dernieres extrêmités. Un des principaux bourgeois, nommé Dordux, vint au camp pour traiter avec le roi. Ferdinand, après un refus public pour la montre, voulut qu'on l'écoutât

en particulier, & lui fit faire des propoſitions ſecretes en faveur de ſa famille ſeulement. Le bourgeois promit ce qu'on voulut, & tint parole. Le roi fut introduit dans la ville, & y arbora ſes drapeaux: il fut fidele à Dordux & à ſes parens; mais il crut ne devoir faire aucune grace aux habitans & à la garniſon. Les habitans livrés par Dordux, avoient tellement compté ſur les mêmes conditions qu'on avoit accordées à ceux de Vélés, que les Maures qui s'étoient rendus les premiers, commençoient à recueillir leurs effets & leur argent, pour paſſer en Afrique ou ailleurs. Mais ſoit qu'on craignît de perdre tant de tréſors, ou qu'on voulût ſe venger d'une réſiſtance qui avoit paru trop opiniâtre à des conquérans à qui rien ne réſiſtoit, les habitans de Malaga reconnurent bientôt qu'ils avoient trop compté ſur la clémence du vainqueur, & ſur la négociation de Dordux. On arrêta ceux qui ſe diſpoſoient à s'embarquer; tout fut cenſé eſclave. Le gouverneur Zégri, homme digne d'un meilleur ſort, extrêmement confus de ſe voir trahi, tandis qu'il ſe croyoit encore en état de faire au moins une capitulation honorable, fut fait priſonnier de guerre avec ſa garniſon. Le roi porta la ſévérité

ANNÉES de J. C. 1487, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1487, & suiv.

politique jusqu'à taxer la rançon de chaque habitant à trente-six ducats, payables dans le terme de seize mois; & celle des Juifs en général à vingt-six mille ducats. On passa par le fil de l'épée les Chrétiens rénégats, & l'on brûla les Juifs, qui après avoir fait profession de Christianisme, avoient judaïsé. Cet exemple de rigueur de la part d'un prince qui se sentoit en état de donner désormais la loi aux Maures & à ses sujets déserteurs, fut le pronostic des derniers coups qu'il alloit porter à l'empire Maure.

Ce fut le 18 d'août de l'année 1487, que se fit cette grande conquête, qui termina une campagne plus glorieuse encore pour les Chrétiens que les précédentes. Malaga se rendit aux Espagnols après avoir été 760 ans au pouvoir des Infideles. Elle coûtoit beaucoup aux rois catholiques; mais elle terminoit en quelque maniere la guerre. L'armée des rois étoit, dit-on, composée de quinze mille hommes de cavalerie, dont plus de la moitié étoit de chevaliers; l'infanterie montoit à soixante mille hommes; les charriots, tant pour les malades & les blessés, que pour l'artillerie & les machines de guerre, alloient au nombre de quatorze cents.

Pour Malaga, ſa garniſon ordinaire de quinze mille combattans, ſe trouvoit alors renforcée de vingt mille hommes de troupes auxiliaires du voiſinage. J'ai cru devoir entrer dans ce détail au ſujet d'une ville, dont la priſe fut ſans contredit un des plus grands événemens de cette guerre, la perte des Maures & le triomphe des Eſpagnols. ANNÉES de J. C. 1488, & ſuiv.

L'année 1488 fit recueillir aux vainqueurs les fruits de leurs victoires paſſées. Ils entrerent dans la partie orientale du royaume de Grenade, les villes de Véra & de Moxacar, ſe ſoumirent avec plus de quarante châteaux. Zagal donna un violent échec aux Caſtillans, & fit un butin conſidérable vers Alcala la Royale. Mais dom Juan de Bénavidés, commandant-général de la frontiere, prit ſa revanche dans la plaine d'Almérie. Cependant l'activité de Zagal arrêta tellement l'impétuoſité des Eſpagnols, que cette année, qui fut aſſez heureuſe pour lui, par les petites victoires qu'il remporta ſur différens partis, ſe termina ſans aucune entrepriſe de la part des Caſtillans ſur les trois principales places qui étoient de ſon diſtrict. Ce ne fut que l'année ſuivante 1489, qu'après quelques autres pertes des Eſpagnols, réparées par les

ANNÉES de J. C. 1488, & suiv.

Maures mêmes, Ferdinand alla camper devant Baça.

Cette ville bien fortifiée par sa situation au bord d'une petite riviere, entre plusieurs petits côteaux, munis d'ailleurs de vivres, d'armes, de bons soldats, & de tout ce qui étoit nécessaire pour une résistance de quinze mois, sous les yeux d'un gouverneur brave & expérimenté, étoit disposée à soutenir vigoureusement un long siege. Pierre Martyr, témoin oculaire, est entré dans de grands détails à ce sujet. Les sorties fréquentes & les vives escarmouches des Maures, plus habiles en ce genre de combat que les Espagnols, penserent plus d'une fois les rebuter; mais la constance de Ferdinand ne s'épuisa point: ce fut sa vertu favorite, aussi-bien que la prudence & l'activité. Il en recueillit le fruit lorsqu'il y pensoit le moins; plus de sept mois se passerent devant Baça, au bout desquels Zagal qui étoit à Guadix, consentit à la capitulation contre l'espérance des Chrétiens, & permit au brave gouverneur de se rendre à des conditions honorables. On les signa de part & d'autre le 4 de décembre; & le roi accompagné de la reine, entra en triomphe dans une si belle place, dont il avoit pensé lever le siege quelques jours

jours auparavant. Comme ces sortes de conquêtes traînent toujours après elles quantité de fortereſſes & de dépendances, tout ce qui environnoit Baça, fut contraint de ſe remettre entre les mains des Chrétiens. Mais ce qu'on ne peut aſſez admirer, vu les forces & le courage de Zagal, c'eſt que la priſe de Baça lui coûta Almérie & Guadix, villes ſi fortes, qu'elles auroient pu arrêter les Eſpagnols auſſi long-temps, & peut-être plus long-temps que Baça. Zagal, ſoit par politique de roi, ſoit par intérêt de particulier, prit un parti étrange & bien capable de ſurprendre toutes les factions intéreſſées à cette guerre. Il réſolut de s'accommoder avec Ferdinand, ou pour détourner la guerre ſur ſon neveu, comme celui-ci l'avoit habilement détournée ſur ſon oncle; ou pour ſauver ce qu'il pourroit des débris de ſa fortune en ſacrifiant ſa couronne : comme ſi l'un & l'autre ſe fuſſent diſputé l'honneur de ſervir la Caſtille aux dépens de leurs états qu'ils s'empreſſoient à l'envi de lui ſacrifier. Zagal offrit en effet de rendre Almérie, Guadix, & généralement tout ce qui lui reſtoit de ſa ſouveraineté, à condition qu'on lui donnât un rang digne d'un roi, qui ſe détrônoit lui-même en faveur de ſon ennemi.

ANNÉES de J. C. 1489, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1489, & suiv.

On peut juger avec quelle joie une offre ſi peu eſpérée fut reçue des rois catholiques. Ils accorderent au roi malheureux tout ce qu'il ſouhaita. Cependant le prix d'une couronne ſi triſtement vendue, ne paſſa guere dix mille ducats de revenu. Du reſte, on traita humainement les Maures qui s'étoient ſoumis ; on les laiſſa jouir paiſiblement de leurs biens ; on ſe contenta de les déſarmer & de les reléguer dans des fauxbourgs ou dans des villes peu fortifiées, pour leur ôter les moyens & la tentation de ſe ſoulever. L'infortuné Zagal ſuivit la fortune de ſon vainqueur, comme s'il ſe fût attaché à ſon char, juſqu'à combattre quelque temps ſous ſes drapeaux ; preuve certaine que la vengeance contre un neveu qui n'avoit voulu écouter aucun accord, fut un des motifs qui l'engagerent à précipiter ſa perte, pour perdre plus ſûrement ſon concurrent. En effet, il combattit contre lui ſous les ordres de Ferdinand, juſqu'au dernier moment d'une tragédie cruelle, dont les rois Maures ſe firent eux-mêmes les victimes, ſur les ruines d'un floriſſant royaume, qui comptoit près de huit cents ans de durée. Zagal s'étant enſuite laſſé de ſe voir homme privé dans des lieux où il

avoit régné, demanda la permiſſion de ſe retirer en Afrique. Après quelques altercations dans le conſeil ſur cette demande, on lui fit un pont d'or de l'avis de Ximénés, & il partit avec tout ce qu'il put emporter : mais il tomba d'un abîme dans un autre : car le roi de Fez s'étant rendu maître de ſa perſonne, lui fit faire ſon procès dans les formes ; on le déclara auteur des diviſions entre les Maures d'Eſpagne, & de la ruine totale d'un ſi beau royaume. On crut lui faire grace de le condamner à perdre la vue par l'approche d'une plaque de métal brûlant. Il ſe retira depuis à Vélés de la Gomera, où il traina long-temps une vie miſérable ; encore la devoit-il à la compaſſion politique du roi de cette contrée, qui pour perpétuer la mémoire de cet autre Béliſaire, avoit fait mettre ſur ſes vêtemens cette inſcription : *Voici l'infortuné roi des Maures d'Andalouſie.* Ainſi finit ce prince plus déplorable encore que ſon frere Albohacen, qui avoit été comme lui, le miniſtre & la victime de la diſcorde. Ils laiſſerent tous les deux à Boabdil, fils de l'un & neveu de l'autre, un ſceptre que la diſcorde lui avoit procuré, & qu'elle devoit bientôt lui arracher.

ANNÉES de J. C. 1489, & ſuiv.

En effet, ſes juſets les plus inconſ-

ANNÉES de J. C. 1489, & suiv.

tans de tous les peuples se révoltoient contre lui, & mettoient Grenade en combustion, tandis que Zagal, avec les Maures d'Andalousie, se soumettoit à Ferdinand, & que ce prince triomphoit à Jaën, puis à Séville, où il passa une partie de l'année 1490. On faisoit des fêtes publiques dans toute la chrétienté, & particuliérement en Italie, au sujet de tant de victoires si belles & si inopinées sur les ennemis du nom chrétien, qui devoient bientôt faire profession du christianisme ; mais il n'en étoit pas de même dans l'orient. Bajazet, comme pour faire diversion, avoit menacé toute l'Europe avec une puissante flotte qui croisoit sur les mers d'Italie. Heureusement après bien des mouvemens, il se contenta de détacher quelques corsaires qui désolerent l'isle de Malthe, pour se venger des chevaliers qui n'avoient pas voulu lui livrer son frere Zizime, dont nous avons parlé ailleurs. D'un autre côté, le soudan d'Égypte faisoit de terribles menaces aux rois catholiques, à qui même il envoya un pere Franciscain, avec ordre de leur dire, que s'ils ne cessoient de poursuivre les Maures d'Espagne, on égorgeroit impitoyablement tous les Chrétiens d'Égypte & de Syrie. Le religieux ayant

ANNÉES de J. C. 1489, & suiv.

passé par Naples, fut aussi chargé par le roi de lettres très-vives, où il représentoit à Ferdinand l'injustice & la témérité de son procédé, en persécutant des Infideles qui ne lui faisoient aucun mal, & dont tout le crime étoit la diversité de religion, tandis qu'il exposoit à la furie du soudan tant de milliers de Chrétiens, qu'on étoit sur le point de massacrer.

Ferdinand ayant tout pesé, se mit au-dessus des menaces, & n'écouta point les prieres ; il résolut de suivre son projet jusqu'à la fin ; & ce ne fut qu'après son entiere exécution, qu'il députa au soudan le célebre Pierre Martyr, gentilhomme Milanois, originaire du bourg d'Anghiera, près de Milan, aussi habile négociateur qu'exact écrivain, pour tâcher de l'adoucir, en lui représentant les choses comme elles s'étoient passées, & l'impossibilité d'en user autrement qu'on ne l'avoit fait en pareilles conjonctures. Quant au roi de Naples, il lui écrivit étant prêt de se mettre en campagne pour le rassurer, & pour lui faire entendre que son projet avoit été juste dans ses motifs & dans son exécution ; que c'étoit un coup d'état d'abolir une monarchie fondée sur la ruine des Chré-

ANNÉES de J. C 1489, & ſuiv.

tiens, & proſcrite par la Providence, qui ſe ſervoit de ſa diviſion même pour la détruire ; qu'enfin il n'y avoit pas lieu de craindre, que le ſoudan mieux inſtruit de la vérité, avare d'ailleurs, & accablé par les forces de Bajazet ſon ennemi, fût aſſez peu éclairé pour ſacrifier l'intérêt réel de ſon commerce à une vengeance ſtérile. En effet, Bajazet avoit tourné ſa formidable flotte contre le ſoudan, comme ſi le Ciel eût tellement arrangé les événemens, que les ennemis des Chrétiens n'employaſſent contr'eux que de vaines menaces, pour ſe porter à eux-mêmes les plus rudes coups.

C'eſt ce qu'avoit ſagement prévu le roi de Caſtille. Ainſi favoriſé du Ciel qui ſembloit combattre pour lui, parvenu au comble de ſes vœux, & ne voyant plus que Grenade & ſes dépendances à conquérir, il envoya ſommer Boabdil de ſa parole ; ſavoir, de rendre cette ville dans l'eſpace de trente jours depuis la ſommation, puiſque la condition étoit remplie, & qu'Almérie, Baça & Guadix étoient au pouvoir des Caſtillans. Le député avoit ordre d'offrir à Boabdil la poſſeſſion & les revenus de certaines villes, comme un apanage aſſez honorable pour un roi

vaſſal des Chrétiens. Ce qu'il y a d'étrange en cette affaire, ſur laquelle les hiſtoriens Eſpagnols coulent aſſez légérement, & dont Mariana ne dit rien, c'eſt qu'un de leurs auteurs (le pere Bléda, dominicain) dit que ce traité de rendre Grenade après la priſe d'Almérie, de Baça & de Guadix, avoit été fait par Zagal, dans le temps qu'il étoit maître de Grenade. Si ce fait cité par un écrivain qui paroît fort exact, & qui ſemble avoir ſervi de guide à Mariana, eſt véritable, il eſt bien ſurprenant que Ferdinand & Iſabelle vouluſſent rendre Boabdil reſponſable d'un traité, non-ſeulement qu'il n'avoit pas fait, mais de plus, qui n'avoit été ſtipulé que par ſon ennemi déclaré, & dans le deſſein de le perdre. Il eſt vrai que Boabdil avoit eu le malheur de devenir tributaire des rois de Caſtille; mais cela ne l'engageoit, ce ſemble, qu'aux termes de ſon traité, c'eſt-à-dire, à tenir ſes propres paroles, & non pas celles de ſon concurrent. Auſſi Mariana, quoiqu'adorateur de Ferdinand & d'Iſabelle, plus ami encore de la vérité, ſe contente de s'exprimer d'une maniere fort meſurée, mais aſſez intelligible ſur une matiere ſi délicate. Voici ſon texte que je crois devoir rapporter, afin que le lecteur

ANNÉES de J. C. 1489, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1489, & suiv.

juge ſelon ſon goût, du tour un peu différent que les divers hiſtoriens donnent à la politique caſtillane, & aux motifs du dénouement de la guerre de Grenade.

» Dom Ferdinand (dit Mariana, livre 25, chapitre 15) » avoit une extrême impatience de terminer entiérement la guerre des Maures, qu'il » avoit conduite juſqu'à un terme ſi heureux. Une difficulté fort conſidérable » l'arrêtoit, ſans compter celle de prendre une ville, que ſes fortifications & » ſa garniſon rendoient preſque imprenable. C'étoit ſa parole. Il avoit promis en effet par le paſſé au roi Boabdil, de ne faire aucun tort tant à lui » qu'à ſes ſujets. Il s'offroit toutefois » une merveilleuſe occaſion de s'emparer de cette capitale ſans contrevenir » au traité. C'eſt que les Grenadins ne » tenant aucun compte du danger auquel ils s'expoſoient, s'étant révoltés » ſuivant leur coutume, avoient aſſiégé » leur roi dans l'Albaycen; de ſorte » qu'il lui reſtoit peu d'eſpérance de » conſerver non-ſeulement la couronne, » qui n'eſt fondée que ſur l'obéiſſance » des ſujets, mais encore la liberté » & la vie. Le peuple paroiſſoit en » effet ſi furieux, qu'il ſembloit devoir s'acharner à combattre juſqu'à

» la mort. Il n'étoit pas juſte d'aban-
» donner un prince allié dans le danger
» où il ſe trouvoit, d'autant plus qu'il
» demandoit lui-même du ſecours. Dom
» Ferdinand envoya avertir les habitans
» de Grenade, que s'ils mettoient bas
» les armes & ſe ſoumettoient, on les
» traiteroit de la même maniere qu'on
» avoit traité ceux qui s'étoient déja
» ſoumis. Cette déclaration ouvrit les
» yeux aux deux factions Maures, &
» les engagea à étouffer leurs haines
» particulieres, pour ſonger à l'intérêt
» commun, d'autant plus que Boabdil
» ſavoit parfaitement bien que le roi
» dom Ferdinand, quoique déclaré
» pour lui de parole, avoit réellement
» en vue ſes propres intérêts, & qu'il
» ne mettroit jamais les armes bas,
» qu'il ne ſe vît maître de Grenade. Les
» faquirs & autres perſonnes les plus
» reſpectables de la nation, ne ceſſoient
» d'exhorter les deux partis à la paix. Ils
» employoient les prieres & les conſeils,
» pour leur faire entendre que leur réu-
» nion étoit l'unique reſſource qui leur
» reſtât, ſoit qu'ils vouluſſent ſoutenir
» la guerre, ſoit qu'il fût queſtion de
» s'accommoder avec les Chrétiens;
» qu'au contraire, la continuation de
» leurs diſcordes entraîneroit infaillible-

ANNÉES de J. C. 1490, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1490, & suiv.

» ment la perte des uns & des autres. » Cette démarche réussit, & les Maures » se réunirent. Cependant les Chrétiens » ne laisserent pas de faire une irruption » dans les plaines de Grenade, sous la » conduite de Ferdinand, tandis que la » reine demeura à Moclin. Ils enleve- » rent ou brûlerent tous les grains, ce » qui jeta la désolation parmi les habi- » tans, qui appréhenderent qu'on ne » les prît par disette & par famine «.

Du simple récit du pere Mariana, il résulte visiblement, que la parole donnée à Boabdil pesoit beaucoup à Ferdinand, ou plutôt paroissoit lui peser : que les prétendus secours qu'il feignoit de vouloir donner à son allié, étoient réellement des secours cruels qu'il ne prétendoit mettre en œuvre que pour détrôner le roi Maure, puisqu'en même temps on sollicitoit les Grenadins, en leur offrant les mêmes conditions qu'on avoit accordées aux autres Maures devenus alliés, c'est-à-dire, sujets de la Castille : que Boabdil ne se fioit point à Ferdinand, parce qu'il l'avoit apparemment, pour ne pas dire véritablement, trouvé aussi peu scrupuleux sur la fidélité, que les François l'éprouverent plus d'une fois ; d'autant plus que sa conduite dans

tout le cours de cette révolution faiſoit trop voir, que ſous le nom de ſon allié, il ne travailloit que pour lui-même : qu'enfin les Maures s'étant ſagement réconciliés, Ferdinand, malgré le traité, fit les premieres hoſtilités, en ravageant leurs terres : que du reſte, le prudent hiſtorien ſe tire, comme il peut, d'un pas ſi gliſſant, d'où il s'enſuit, que les récits de Mariana & de Bléda, quoique différens ſur la rupture de Ferdinand avec Boabdil, ſont plus odieux encore à la mémoire du roi de Caſtille, que celui de Carvajal, dont j'ai ſuivi le rapport en cette occaſion. A en croire ce dernier, Boabdil avoit donné parole à Ferdinand de lui rendre Grenade, après l'accompliſſement d'une condition, qui ſe trouvant accomplie de la part des Caſtillans, les mettoit en droit d'exiger la reddition de Grenade. Dans cette ſuppoſition la ſommation devenoit juſte, & Boabdil ne pouvoit reculer ſans s'attirer ſur les bras une guerre légitime. Je reviens donc à ce point que je n'ai dû ni diſſimuler ni aſſurer entiérement, laiſſant du reſte le lecteur libre de décider comme il lui plaira, entre trois hiſtoriens embarraſſés à trouver aux rois catholiques un juſte prétexte de rompre avec leur

ANNÉES de J. C. 1490, & ſuiv.

ANNÉES de J. C 1490, & suiv.

allié, pour envahir le dernier retranchement, où il avoit raſſemblé les débris de ſon trône.

Boabdil preſſé de répondre à la ſommation (diſent Bleda & Carvajal qui ſe réuniſſent en ce point) s'excuſa de rendre Grenade ſur deux raiſons, dont la premiere faiſoit voir l'indécence des offres modiques qu'on lui faiſoit en échange d'une couronne; & la ſeconde, l'impoſſibilité abſolue de faire goûter aux Maures, dont il ne tournoit pas les eſprits à ſon gré, une pareille propoſition. Les rois de Caſtille fort mal ſatisfaits de cette réponſe réitérerent la ſommation, offrirent de plus grands apanages, ſe bornerent à demander ſeulement quelques forts de la ville pour y mettre garniſon Chrétienne, & ne parlerent point de faire quitter à Boabdil le titre de roi, à condition toutefois que les Grenadins mettroient bas incontinent les armes. C'étoit le prier plus civilement de céder ſon ſceptre : auſſi cette ſeconde ſommation fut-elle ſuivie de la même réponſe. Alors ſoit que Boabdil vît bien qu'il n'y avoit plus pour lui d'autre parti honorable à prendre que celui de la guerre, ſoit qu'il ſentît (quoique tard) l'indignité du procédé de Ferdinand qui le

traitoit déja en ſujet, ſoit enfin que les Maures l'obligeaſſent de rompre ouvertement avec un allié, qui l'avoit conduit inſenſiblement à ſa perte par ſa funeſte alliance, il leva le maſque, & ſe déclara ennemi des Chrétiens. Ils l'avoient déja déclaré tel (à entendre Mariana) lorſqu'ils commencerent les hoſtilités. Boabdil à la tête de ſes Maures, que la néceſſité avoit rendus ſages lorſqu'il n'étoit plus temps de le devenir, ſortit bruſquement de Grenade; il ſollicita & engagea dans la révolte quelques forts d'Alpuxarra; il en ſurprit d'autres, dont le plus conſidérable fut celui d'Alhendio, place forte à deux lieues de Grenade; il la força malgré ſa garniſon aguerrie, la fit raſer, & emmena tous les Chrétiens en qualité d'eſclaves. Ce coup de main fit ſoulever en ſa faveur les Maures des environs & même ceux de Guadix. Un ſoulevement ſi prompt lui procura encore quelques fortereſſes qui ſuivirent ſon parti; & il y a apparence que ſa bravoure animée par ſes malheurs eût triomphé des malheurs mêmes, ſi elle avoit été ſecondée par le nombre & par un concert moins tardif entre ſes ſujets. Carvajal dit avoir entendu de la bouche d'un vieux Maure, qui étoit à Grenade dans le temps que cet auteur écrivoit ſon hiſ-

ANNÉES de J. C. 1490, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

toire d'Afrique, que les contrées d'Alpuxarra & de Lécrin qui étoient au pouvoir des Chrétiens, ſe rendirent à Boabdil, à la réſerve de deux châteaux, dont l'un nommé Mondujar, tint bon par l'activité & la valeur de la gouvernante Marie d'Acugna, qui commandoit dans l'abſence de ſon mari.

Le roi Maure en étoit au ſiege de Salobregna, forteresſe où il avoit des intelligences, lorſque Ferdinand accourut pour arrêter ce torrent, qui auroit pu en groſſiſſant faire une révolution auſſi prompte que la premiere. Il ſuffiſoit au roi de Caſtille de l'avoir amené au point où il le vouloit, en l'obligeant de rompre avec lui, & de juſtifier bien ou mal cette rupture aux yeux de l'Europe & de l'Afrique. Il n'avoit cherché qu'un prétexte, & il voyoit une raiſon de guerre. Il deſcendit donc dans la plaine de Grenade, & fit une irruption, qui ſelon les uns fut la premiere, & la ſeconde ſuivant les autres. Dans cette campagne, il fit lever le ſiege de Salobregna qu'aſſiégeoit Boabdil; il remit ſous le joug une partie des rebelles; & ayant fait un dégât égal au premier, il retourna à Séville, tandis que le marquis de Villéna trouva le ſecret de réduire les Maures de Guadix qui s'étoient révoltés. C'eſt

ainſi qu'un ſeul mouvement des Caſtillans, détruiſoit en peu de jours les légers ſuccès que la valeur malgré la fortune donnoit aux efforts redoublés du roi Maure.

ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

Le ſiege de Grenade fut réſolu dans le conſeil de Séville, & fixé au mois d'avril de l'année 1491. La reine demeura à Alcala la Royale, pour avoir ſoin de hâter les préparatifs, & ſe mettre en état d'aller elle-même au camp achever une expédition qui l'intéreſſoit plus perſonnellement que le roi ſon mari. Tous les grands qui dans le cours de la guerre avoient fait revivre l'ancienne valeur eſpagnole, ſe rendirent auprès du roi avec des troupes leſtes & bien armées, que toutes les villes avoient levées à leurs dépens; comme ſi cette grande expédition qui les touchoit de ſi près, eût multiplié leurs forces & redoublé leur courage. On eût dit qu'un même eſprit animoit tout l'état comme un ſeul corps, tant chaque particulier ſe faiſoit gloire de concourir au renverſement d'un royaume expirant, que les diviſions inteſtines ébranloient juſqu'aux fondemens. Ferdinand fit de toutes ces troupes une armée d'élite, qui ſe trouva forte de quarante mille hommes de pied, tous vieux ſoldats, & de dix mille des

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

meilleurs cavaliers. Avec cette armée plus aguerrie que nombreuſe, il partit & arriva en trois jours à la vue de Grenade, un ſamedi 23 d'avril. Je me contenterai ici d'ajouter à la deſcription de ce fameux ſiege, que Mariana a ſi bien faite, quelques circonſtances qu'il a crues inutiles pour les Eſpagnols, & qui peuvent faire plaiſir à des lecteurs François. Ce dernier acte de l'importante expédition qui perdit un empire infidele par les divers reſſorts dont ſe ſervit le Ciel, qui donne & ôte les couronnes à ſon gré, mérite aſſez qu'on ne perde rien de ce que les bons écrivains nous en ont conſervé.

Grenade bien différente alors de ce qu'elle eſt aujourd'hui, étoit ſans contredit la plus peuplée, la plus belle & la plus riche ville de toute l'Eſpagne. Du côté de l'occident elle domine ſur une grande plaine plus longue que large, & d'environ quinze lieues de tour Cette plaine eſt couronnée de montagnes & de collines, d'où jailliſſent trente-ſix ſources fécondes qui la fertiliſent par une quantité prodigieuſe de ruiſſeaux C'eſt le lieu le plus frais, le plus délicieux & le plus abondant de toute l'Eſpagne : auſſi les Maures diſoient-ils, que le paradis étoit placé ſous leur zénith. Au levant,

on voit s'élever les montagnes & le pays d'Elvire, où étoit autrefois la ville d'Illibéris. Les montagnes appellées *de Neige* s'étendent vers le midi. Elles ſont entrelaſſées les unes aux autres, & forment une chaîne qui s'allonge juſqu'à la Mer-Méditerranée, dont les bords, ainſi que le reſte de la contrée, étoient autrefois extrêmement peuplés & cultivés. La capitale qui eſt au milieu d'un ſi beau pays, eſt ſituée, partie ſur la plaine, partie ſur deux côteaux, entre leſquels coule la riviere de Daro. Cette riviere en ſortant de Grenade, va ſe perdre en mêlant ſes eaux & ſon nom au Xénil, qui partage & embellit la plaine dans toute ſon étendue. ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

Les murs de Grenade ſont extraordinairement forts; ils ſont ornés & défendus dans les angles de mille & trente tours, auſſi remarquables par leurs creneaux, leurs galleries & leur force, que par leur nombre. La ville avoit anciennement ſept portes; elle en a douze aujourd'hui: il n'eſt pas poſſible d'inveſtir entiérement la ville, tant à cauſe de l'étendue, que de l'inégalité du terrain. Du côté de la plaine où l'entrée paroît plus aiſée pour entrer dans la ville baſſe, & pénétrer dans les hauteurs, elle eſt bien fortifiée de bonnes tours & de fer-

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

mes boulevards : c'eſt-là qu'on voyoit la principale moſquée. On n'en a conſervé que la ſituation pour bâtir en ſa place la cathédrale, édifice vaſte, riche, & d'une architecture auſſi élégante que celle de la moſquée étoit groſſiere. A la vue de cette égliſe eſt la place de Bivarrambla, ou le marché, qui eſt large de deux cents pas, & trois fois plus long. Les maiſons qui l'environnent ſont tirées au cordeau, & d'une régularité fort agréable.

Des deux principales citadelles de cette grande ville, la plus conſidérable eſt l'Alhambra, nom tiré de la couleur rouge du ſol où elle eſt bâtie. Le palais royal, auquel on a depuis ajouté un monaſtere de S. François, où repoſe dom Inigo de Mendoza, premier gouverneur de Grenade, vaut lui ſeul une ville. Le roi Mir Mahomet en avoit tracé le deſſin & jeté les fondemens ; ſes ſucceſſeurs pourſuivirent ce grand ouvrage, qui fut enfin achevé entiérement ſous le regne de Joſeph Bulhagix, comme le montre une inſcription arabeſque, dont la date ſe rapporte à l'an de JESUS-CHRIST 1346. L'autre fortereſſe qui eſt vis-à-vis l'Alhambra, s'appelle *Albaycin*. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit ailleurs de ſa force & de

ſon étendue: c'eſt encore l'ouvrage du même roi Joſeph. Il en conſtruiſit les fortifications de ſes propres revenus avec tant de profuſion, qu'il paſſa dans l'eſprit de la nation pour avoir trouvé le ſecret de faire de l'or.

ANNÉES de J. C. 1479, & ſuiv.

Entre ces deux citadelles on voit le cœur de la ville, ou plutôt la cité même de Grenade. Elle eſt plus vaſte que magnifique; les rues ſont étroites, & les maiſons conſtruites à la maureſque, c'eſt-à-dire, mal bâties: en récompenſe elle étoit très-riche du temps des Maures, extrêmement peuplée, & non pas telle qu'on la voit aujourd'hui, ſur-tout depuis leur expulſion générale. Hors de la ville eſt l'hôpital royal, & un monaſtere de S. Jérôme, où l'on voit le ſuperbe tombeau du grand capitaine Gonſalve Fernandés. On aſſure que durant l'empire des Maures, Grenade contenoit ſoixante mille maiſons: ce qui paroîtra ſurprenant, c'eſt que les ambaſſadeurs de dom Jacques II, roi d'Arragon, aſſurerent, dit-on, au pape Clément V, dans le concile de Vienne, que de deux cents mille ames qu'il y avoit alors à Grenade vers le milieu du quatorzieme ſiecle, à peine s'en trouvoit-il cinq cents qui fuſſent de la race des Maures. Ils comptoient cinquante mille rénégats,

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

& trente mille Chrétiens captifs. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il y a préſentement vingt-trois paroiſſes ou quartiers dans Grenade, un archevêché, & une univerſité, qui lui conſervent encore le rang de capitale d'un des plus beaux royaumes d'Eſpagne. On ne ſauroit bien juger du nombre des habitans qui y étoient du temps de Ferdinand & d'Iſabelle, ni de la quantité ſurprenante de villes, de forts, de villages & de bourgs, qui compoſoient alors tout ce royaume, que par l'eſtime des impôts qu'en tiroient les rois Maures. Ces revenus montoient à ſept cents mille ducats, ſomme exorbitante pour un ſiecle où l'or & l'argent étoient très-rares. Chaque particulier payoit le ſeptieme de ſes revenus en troupeaux & en fruits. Si un Maure mouroit ſans enfans, le roi devenoit ſon unique héritier; & s'il laiſſoit des enfans, il partageoit également avec chacun d'eux.

Tel étoit l'état de Grenade du temps de Mariana, dont j'ai emprunté exprès le fonds de cette deſcription, pour donner une idée préciſe de cette grande capitale, l'objet de tous les mouvemens des Eſpagnols, & le dernier rempart des Maures. Dès que le roi Ferdinand fut arrivé à la vue de Grenade, dans

un lieu qu'on appelle LES YEUX DE GUÉTAR, & qui eſt à un peu plus d'une lieue de la cité, il fit un détachement de trois mille chevaux & de dix mille piétons, ſous la conduite du duc d'Eſcalone, pour s'emparer des défilés de certaines vallées à l'entrée d'Alpuxarra. Son deſſein étoit de couper aux Maures les vivres de ce côté-là, d'où ils pouvoient tirer le plus de ſecours, à cauſe de la fertilité du pays & du grand nombre de bourgades, qui ſe trouvoient à portée de les ſecourir d'hommes & de munitions. Comme il apprit enſuite qu'il y avoit juſqu'à trente mille Maures prêts à défendre ces vallées, il prit la route de Padul avec toute ſon armée, pour ſoutenir le duc. Toute la cavalerie Maureſque ſortit à l'inſtant de Grenade, pour profiter de ce mouvement en donnant ſur ſon arriere-garde. On fit face, & les comtes de Cabra & de Tendilla qui s'étoient diſtingués durant cette guerre, eurent ordre d'engager le combat. Ils fondirent ſur les Maures avec tant de furie, qu'ils les mirent en fuite. Ainſi l'armée Caſtillane paſſa ſans nul danger à Padul, où elle joignit le duc d'Eſcalone qui revenoit déja avec un riche butin. Il avoit ſurpris les Infideles & ruiné neuf villages. Le roi ayant fait

ANNEES de J. C. 1491, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

repoſer ſon armée, continua le dégât dès le lendemain, & s'avança juſque dans le ſein de la contrée d'Alpuxarra. Les Maures lui diſputerent un défilé par où il falloit paſſer ; mais ils en furent chaſſés, & ils ne purent ſauver le ſaccagement de quinze autres villages, dont les dépouilles enrichirent l'armée Chrétienne. Cette contrée étoit la reſſource des Grenadins, & ils la regardoient comme tellement aſſurée, qu'ils s'imaginoient que Grenade ſeroit plutôt priſe, que les paſſages d'Alpuxarra ne ſeroient forcés. Ce fut ce qui détermina Ferdinand à les attaquer. Les Grenadins trompés par un ſuccès auquel ils ne s'étoient pas attendus, commencerent à trembler pour leurs propres foyers ; leur frayeur s'augmenta étrangement quand ils virent l'armée de retour camper à deux lieues de Grenade, & environner ſon camp de murs & d'ouvrages, qui formoient une eſpece de ville. Preuve trop certaine pour eux de la détermination où étoit le roi de ne point ſe retirer qu'il n'eût achevé ſa conquête ; ſon deſſein étoit de ſurprendre les habitans, ou en cas de beſoin de tourner le ſiege en blocus, pour ſe mettre en état d'aller & de venir au camp. & d'en ſortir quand il lui plairoit pour favoriſer

les ennemis des François, ou pour les affaires de son état, sans perdre de vue sa principale entreprise : tant ce grand roi étoit fécond en projets, prompt à épier & à saisir les conjonctures favorables de les exécuter, & attentif à les poursuivre tous à la fois, sans en abandonner aucun à la destinée des temps.

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

L'enceinte des murs du camp fut commencée, poursuivie, achevée avec une activité si admirable & en si peu de temps, que le siege s'ouvrit dans les formes le 26 d'avril. Ce siege ne se fit point toutefois à la maniere ordinaire : point de lignes, point de tranchées, peu d'usage de l'artillerie ; on n'eut pour but que de fatiguer les Maures par de fréquentes irruptions, de désoler le pays, & d'empêcher qu'il n'entrât dans la ville ni vivres, ni munitions, ni secours. Sur ce plan là on envoyoit divers partis pour insulter la garnison, qui faisoit souvent des sorties pour escarmoucher. Une de ces escarmouches fut si heureuse pour les Espagnols, qu'ils prirent aux assiégés toute l'artillerie qu'ils avoient avancée, & firent quantité de prisonniers. Animés par plusieurs petites victoires semblables, & par la présence de Ferdinand, ils oserent s'avancer jusque sous les murs de Grenade, & se rendirent les maîtres de

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

deux tours détachées où il y avoit une forte garnison.

Sur ces entrefaites, la reine Isabelle arriva au camp avec le prince dom Juan & la princesse Dogna Jeanne ses enfans. Quoiqu'elle se trouvât à tous les sieges importans par un effet de sa bravoure & de sa prudence naturelle pour procurer des secours aux assiégeans ; on croit que ce dernier voyage fut un effet de la politique de Gonsalve de Cordoue, & de son ami Ximénés, tous deux plus-attachés à la reine qu'au roi. Ils vouloient rompre les desseins de Ferdinand sur la destination du royaume de Grenade : car bien que ce prince adroit eût consenti à la réunion de ce royaume avec celui de Castille, on eut lieu de penser que la répugnance avec laquelle il avoit donné son consentement, montroit assez qu'il tenteroit de faire la conquête entiere au profit de l'Arragon & au sien, en concluant le traité avec les assiégés, si la reine n'éclairoit de près ses dernieres démarches. Quoique l'on veuille penser de ces motifs secrets, il arriva par une négligence de la reine un accident si malheureux, qu'il auroit déconcerté tous les projets de la Castille & de l'Arragon, pour peu que les Maures eussent su en profiter.

Isabelle

Iſabelle qui faiſoit de longues prieres avoit laiſſé imprudemment une lumiere dans la tente ; le feu y prit, & ſe communiqua ſi loin en peu de momens, que tout le camp fut menacé d'un embraſement univerſel. C'étoit la nuit : Ferdinand qui étoit toujours ſur ſes gardes, ſe crut ſurpris par les Maures ; il ſortit nud de ſa tente, tenant ſon épée d'une main, & ſa rondache de l'autre : par bonheur le marquis de Cadix eut la précaution de ſe mettre en bataille du côté où il y avoit le plus à craindre d'une irruption des aſſiégés : il donna lieu à l'armée de ſe remettre d'un trouble & d'une confuſion qui allerent juſqu'à délibérer ſi on leveroit le ſiege. Cet accident arriva le 10 de juillet, & quelques jours après on reçut une autre fâcheuſe nouvelle : ce fut celle de la mort funeſte du prince Alphonſe de Portugal, mari de l'infante Iſabelle de Caſtille, qui fut cauſée par une chûte de cheval, ainſi que nous l'avons déja raconté. On dit que durant l'incendie du camp, il y en avoit un à Médina-del-Campo, qui conſuma plus de deux cents maiſons. Ces déſaſtres auroient pu relever le courage aux aſſiégés & abattre celui des aſſiégeans. Pour prévenir ce mauvais effet, on affecta

ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

de harceler les Grenadins avec plus de furie, & de réitérer les ravages des environs de Grenade ; mais les ennemis réſiſterent de leur côté avec plus de vigueur qu'auparavant ; & dans quelques occaſions ils firent voir aux Eſpagnols ce que peut une lueur d'eſpérance dans le ſein de la rage & du déſeſpoir. Ils commençoient en effet à être pouſſés à bout. Malgré leur ſuccès on ne laiſſa pas les jours ſuivans de leur enlever quantité de beſtiaux dans leur prairie & ſur leurs collines ; perte conſidérable pour des malheureux qu'on vouloit ſubjugner par la diſette & par la famine, qui ſont les plus terribles de toutes les armes. On réſolut dans le camp Eſpagnol d'oppoſer la conſtance à l'opiniâtreté, & la prudence à la témérité ; on acheva de bien fortifier le camp, & au-lieu des tentes, on bâtit des caſernes, des logemens, & même des maiſons commodes à l'épreuve du feu, ſur deux principales rues tracées au cordeau, qui ſe croiſoient pour aboutir aux quatre portes qu'on avoit faites dans la longueur & la largeur de cette nouvelle ville. On l'appella la ville de Sainte-Foi ; & elle ſubſiſte encore aujourd'hui ſous ce nom : outre les différentes routes qu'on y pratiqua pour la commodité des com-

munications, on ménagea au milieu une place d'armes assez vaste pour y rassembler toute l'armée, comme dans les places de guerre. ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

Les Maures qui s'étoient attendus à un siege ordinaire, & dont l'unique ressource dans cette nouvelle méthode d'assiéger une ville en bâtissant une autre ville pour les assiégeans, étoit d'attirer l'armée Chrétienne à une action décisive, firent les derniers efforts pour venir à bout de leur dessein; mais ce fut inutilement. Ferdinand étoit trop sage pour abandonner rien au hazard; il suivit toujours le plan qu'il s'étoit tracé, dans la persuasion que le temps consumeroit peu-à-peu les Maures, & les contraindroit à faire les premieres démarches pour capituler; au-lieu qu'une bataille livrée d'un côté par l'impatience, & soutenue de l'autre par la fureur, pourroit lui faire perdre en un jour le fruit de dix années de travaux. Il ne se trompa point dans ses vues. Les Maures lassés du flegme politique d'une nation qui n'avançoit que pas à pas, & qui comptoit pour rien la longueur du temps, pourvu qu'elle les vît dépérir insensiblement par les efforts qu'ils faisoient pour se conserver, perdirent enfin tout espoir de résister à des ennemis si lents

& ſi acharnés par leur lenteur même. Ils ſe laſſerent des épuiſemens où réduit le déſeſpoir, dont la vivacité ne peut ſouffrir la durée des efforts violens, & d'une affreuſe famine ; ils ſongerent donc à un accommodement.

ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

Boabdil, entraîné par le plus grand nombre des habitans, crût qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre, que celui de la capitulation, ne fût-ce que pour obtenir quelque relâche de l'ennemi, pour donner le temps au courage de ſe rallumer, & pour profiter de quelque heureuſe conjoncture qui ſe préſenteroit de vaincre ou de mourir. Le ſiege avoit déja duré ſix mois, lorſque Boabdil envoya au camp des Chrétiens l'alcaïde Bulcacim Mulch avec plein pouvoir de traiter de la treve, & de la reddition de Grenade. La treve fut fixée à ſoixante jours, durant leſquels on ne ceſſa d'aller de Grenade à Sainte-Foi, & de Sainte-Foi à Grenade, pour arrêter une capitulation dont chaque article conſumoit pluſieurs jours ; tant la défiance mutuelle, plus grande toutefois dans les vaincus que dans les vainqueurs, rendoit les eſprits pointilleux & l'accord difficile. Enfin après bien des pourparlers, on s'en tint à un double traité, que Carvajal nous a conſervé

en entier, & que je ne fais ici qu'abréger. Les Grenadins demanderent & obtinrent les conditions ſuivantes : ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

I. Boabdil s'aſſuroit pluſieurs villes & bourgades de l'Alpuxarra pour ſon apanage, ſe réſervant la liberté d'en jouir ou d'en diſpoſer à ſon gré par vente ou par engagement.

II. Il conſentoit que les rois catholiques puſſent bâtir des fortereſſes dans le pays qu'il ſe réſervoit pour apanage.

III. Il exigeoit la ſomme de trente mille pieces d'or en rendant l'Alhambra & les autres châteaux de Grenade.

IV. Il demandoit confirmation de la jouiſſance des biens qu'il poſſédoit du temps de ſon pere Albohacen, ſoit dans le territoire de Grenade, ſoit dans celui d'Alpuxarra.

V. Il vouloit pour ſa mere, ſes ſœurs, ſa femme, & celle de Muley Bunacer, & pour ſes autres parens, qu'on leur laiſſât les terres & les héritages dont ils avoient joui, avec les mêmes franchiſes pour eux & pour lui.

VI. Que ſi quelques-uns des lieux de tous ces apanages tomboient au pouvoir de leurs alteſſes avant la reddition de Grenade, on les lui reſtituât de bonne foi, ſans crainte de mauvais traite-

mens, ou de vengeance de ſa part.

ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

VII. Que leurs alteſſes ne redemandaſſent jamais ni à lui ni à ſes partiſans ce qu'ils auroient pris ſur les Chrétiens, ou ſur les Maures ſoumis durant le cours de la guerre.

VIII. Que quand il lui prendroit envie, auſſi-bien qu'à ceux de ſa maiſon (qu'il nomme) de paſſer en Barbarie, leurs alteſſes fourniſſent des vaiſſeaux équipés pour les tranſporter avec leurs joyaux, leur or, leur argent, leurs effets & leurs armes, à l'exception des armes à feu; qu'on les exemptât de payer aucuns droits, & qu'on les conduisît avec honneur & ſûreté à tous les ports où ils ſouhaiteroient de débarquer.

IX. Que ſi, lorſqu'ils jugeroient à propos de s'embarquer, ils n'avoient pu encore recueillir leurs biens ou le prix de ces biens, ils puſſent laiſſer en Eſpagne des procureurs pour avoir ſoin de leurs affaires, leur en faire part, & faire paſſer leurs revenus, ſans qu'il fût permis de les troubler dans leur procuration.

X. Que s'il plaiſoit à Boabdil d'envoyer des marchandiſes, ou ce qu'il voudroit en Afrique par le moyen de ſes officiers, le voyage & le retour fuſſent libres & ſans ſujetion aux droits & aux péages.

XI. Qu'on lui permît de faire passer par tous les états de leurs altesses ses provisions sans rien payer pour les entrées. ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

XII. Qu'au sortir de Grenade il lui fût libre d'aller où bon lui sembleroit dans l'étendue de l'apanage qu'on lui donnoit.

XIII. Qu'en se retirant de Grenade avec toute sa maison, & ceux qu'il jugeroit devoir l'accompagner, tous fussent armés, excepté d'armes à feu.

XIV. Que ni leurs altesses ni leurs successeurs ne fissent jamais porter aux Maures des marques qui les distinguassent, comme les Juifs en portoient.

XV. Que lui Boabdil & sa maison entrassent dans tous les articles faits & à faire de la capitulation.

XVI. Qu'enfin leurs altesses, le jour même qu'on livreroit l'Alhambra & les forts, donnassent à Boabdil & à chacun de ses parens des lettres patentes qui contiendroient ce que dessus, scellées du sceau de plomb, suspendu à un cordon de soie, & signées de leurs altesses, du prince dom Juan, du cardinal d'Espagne, des maîtres des ordres militaires, des évêques & autres prélats, des grands, des ducs, marquis, comtes, andelantades, & notaires mayors de leurs états.

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

Tous ces articles furent accordés & signés dans le camp de Sainte-Foi, le 25 de novembre mil quatre cent quatre-vingt-onze, trois jours après on arrêta les articles que les rois catholiques dreſſerent de leur côté pour la ville, les dépendances de Grenade, & les autres Maures qu'ils voulurent y comprendre.

I. Dans l'eſpace de quarante jours on mettra leurs alteſſes en poſſeſſion de toutes les fortereſſes de la ville. Au bout de ce terme, les Maures ſe comporteront en bons & fideles ſujets, des rois de Caſtille & d'Arragon.

II. Pour garantir la poſſeſſion paiſible des forts de Grenade, on mettra entre les mains de leurs alteſſes cinq cents enfans de la principale nobleſſe, qui reſteront dix jours en ôtage.

III. Après la reddition des châteaux, leurs alteſſes avec le prince dom Juan en leur nom, & celui de leurs ſucceſſeurs recevront pour vaſſaux & ſujets, ſous leur protection royale, le roi Boabdil, & généralement tous les Maures, promettant qu'il ne leur ſera fait aucun tort, ni dans leurs perſonnes ni dans leurs biens.

IV. Ceux qu'on chargera de prendre poſſeſſion des châteaux, y entreront

par les portes qui donnent sur la campagne, afin de prévenir & d'éviter le moindre trouble. ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

V. En entrant dans ces forts, on rendra au roi Boabdil, son fils & les autres ôtages anciens qu'on a fait exprès revenir de Moclin, à l'exception de ceux qui se sont convertis au christianisme.

VI. Leurs altesses & leurs successeurs laisseront vivre les Maures dans leur religion, & suivant leurs loix.

VII. On leur laissera toutes les armes, à l'exception de l'artillerie.

VIII. Ils auront la liberté de vendre leurs biens, de quelque nature qu'ils soient, & de passer en Barbarie avec leurs effets.

IX. On leur fournira des vaisseaux pour passer où ils voudront durant l'espace de trois années sans payer aucun droit.

X. Les trois années expirées, ils payeront un ducat par tête, outre leur passage.

XI. Ceux qui iront en Afrique sans avoir disposé de leurs biens, pourront les laisser en main sûre, avec permission d'en percevoir les revenus.

XII. Ni leurs altesses, ni leurs successeurs n'obligeront jamais les Maures

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

à se distinguer dans leurs habits comme les Juifs.

XIII. Durant les trois années de franchise, les Grenadins ne payeront point les droits pour les maisons & les acquêts, mais seulement la dime des grains & des bestiaux sur le pied des Chrétiens.

XIV. On remettra en liberté généralement tous les esclaves Chrétiens, excepté ceux qui auroient été vendus & envoyés en Afrique avant la capitulation; sur quoi on s'en rapportera au serment des Maures & aux témoins.

XV. On n'exigera jamais les corvées des bêtes de charge appartenantes aux Maures, & l'on ne s'en servira point, à moins qu'ils ne veuillent bien les louer pour un prix raisonnable.

XVI. Les Chrétiens n'entreront jamais dans les mosquées sans la permission des faquirs, sous peine d'être châtiés.

XVII. Les Juifs n'auront aucune autorité sur les Maures, ni la moindre intendance sur leurs biens.

XVIII. On aura les mêmes égards pour les ordres tant sacrés que profanes de Grenade & d'Alpuxarra, & on les laissera jouir de leurs prééminences, revenus & privileges.

XIX. On ne se servira d'aucune

chose appartenante aux Maures; soit maison, soit autre bien, sans leur agrément.

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

XX. Ils seront jugés suivant leurs loix, & par leurs juges naturels; si un Chrétien & un Maure sont en procès, les juges seront mi-partis, à savoir, un Maure & un Chrétien.

XXI. Aucun Maure ne pourra être puni pour une imputation de crime à cause de la parenté, c'est-à-dire, ni le pere pour le fils, ni le fils pour le pere, ni le frere pour le frere, ni le parent pour le parent; chaque particulier portera la peine de son iniquité.

XXII. On donne amnistie générale à tous les Maures en général, & particuliérement à quelques prisonniers (que l'on nomme) pour les meurtres, vols, & autres excès causés avant la capitulation.

XXIII. Si les prisonniers Maures qui sont au pouvoir des Chrétiens trouvent le moyen de se sauver à Grenade, & aux autrés lieux marqués par la capitulation (ce sont ceux d'Alpuxarra), ils seront libres, sans qu'on puisse les rechercher ni les inquiéter sur leur fuite.

XXIV. Les Maures ne payeront à leurs alteſſes que ce qu'ils ont coutume de payer à leurs rois.

ANNÉE de J. C. 1491, & suiv.

XXV. Les Maures de Grenade & d'Alpuxarra qui ſeront paſſés en Afrique, pourront, avant les trois années ſuivantes, repaſſer en Eſpagne, & jouir des avantages du traité, ſans être obligés de repréſenter les Chrétiens eſclaves, qu'ils auroient vendus, ni d'en rapporter le prix.

XXVI. Le roi Boabdil & tout Maure en général, qui après s'être retiré en Afrique en quelque temps que ce ſoit, voudra revenir en Eſpagne, aura la même permiſſion que ci-deſſus dans le même terme de trois ans preſcrits.

XXVII. Les négocians Maures qui voudront commercer en Afrique ou en Eſpagne, pourront le faire librement ſans payer les douanes & les autres droits qu'on leve ſur les Chrétiens.

XXVIII. On n'inſultera ni de parole ni d'action les Chrétiens qui ſe ſont faits mahométans avant la concluſion du traité.

XXIX. Si un Maure veut épouſer une renégate, celle qu'il choiſit ſera interrogée ſur ſa religion en préſence de témoins Chrétiens & Maures; mais on ne la forcera pas ſur le choix: il en ſera de même des enfans nés d'une Chrétienne & d'un Maure.

XXX. On ne forcera ni Maure

ni Maureſſe à embraſſer le chriſtianiſme.

ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

XXXI. S'il arrive qu'une fille, ou une femme, ou une veuve, pour favoriſer quelque inclination, ou quelque intrigue d'amour, demande à ſe faire chrétienne, on ne la recevra pas; on ſe contentera de l'interroger; & s'il ſe trouve qu'elle ait dérobé, ſous ce prétexte, des joyaux ou quelqu'autre choſe à ſes parens ou ailleurs, on reſtituera le tout à qui il appartiendra, & l'on punira les coupables.

XXXII. Ni leurs alteſſes ni leurs ſucceſſeurs n'inquiéteront jamais les Maures ſur le butin qu'ils auront fait dans le cours de la guerre, ſoit ſur les Chrétiens, ſoit ſur les Maures diviſés. On châtiera même ceux qui redemanderoient ce qui leur auroit appartenu.

XXXIII. On ne recherchera jamais aucun Maure pour avoir bleſſé ou tué les Chrétiens, qui étoient ſes eſclaves pendant la guerre.

XXXIV. Après les trois années de franchiſe les Maures ne payeront pour leurs terres & leurs autres biens, que ce qu'ils devront légitimement payer, eu égard à leur valeur.

XXXV. Les juges, alcaïdes & gouverneurs, que leurs alteſſes mettront

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

dans le territoire de Grenade, ſeront tellement choiſis, qu'ils honoreront & traiteront avec affection les Maures, en gardant exactement le traité. S'ils font quelque action contraire, ils ſeront révoqués & punis par leurs alteſſes.

XXXVI. Les rois de Caſtille & leurs ſucceſſeurs n'inquiéteront ni le roi Boabdil, ni aucune autre perſonne de quelque état qu'elle ſoit, ſur l'inobſervation du traité avant la reddition des châteaux.

XXXVII. Nul officier ou partiſan du roi Zagal, n'aura autorité ſur les Maures de Grenade.

XXXVIII. Les eſclaves Maures ſeront relâchés ſans payer de rançon, mais à certains termes; ſavoir, de cinq mois pour ceux qui ſont dans l'Andalouſie, & de huit mois pour ceux qui ſont en Caſtille, ſans préjudice de deux cents priſonniers Maures, qu'on renverra dès que tous les eſclaves Chrétiens de Grenade ſeront en liberté.

XXXIX. Les Maures d'Alpuxarra qui voudront ſe rendre à leurs alteſſes, remettront dans quinze jours tous les captifs Chrétiens, ſans prétendre en échanger un ſeul pour un Maure; ſi la choſe arrivoit, le Maure échangé ſeroit condamné au feu.

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

XL. Les coutumes mauresques pour les héritages seront observées.

XLI. Tous les Maures non compris dans le traité, pourront y accéder & jouir des mêmes privileges que ceux des pays mentionnés, à l'exception des franchises pour les trois années suivantes.

XLII. Les aumônes & revenus des mosquées seront entre les mains des faquirs comme auparavant, sans qu'on puisse jamais les troubler dans l'administration de leurs deniers, qu'ils continueront d'employer suivant leur usage, à l'éducation de la jeunesse Maure, & selon leur volonté.

XLIII. Les vaisseaux d'Afrique qui sont dans les ports du royaume de Grenade, y demeureront & en partiront en sûreté, sans aucune exaction, sauf le droit de visite, dont on n'usera que pour empêcher qu'on ne transporte aucun esclave Chrétien.

XLIV. On ne contraindra aucun Maure de s'engager au service pour la guerre; si pourtant la cavalerie veut s'engager, on lui assignera un rendez-vous dans l'Andalousie, en payant la solde, du jour de l'arrivée jusqu'à celui du congé.

XLV. Leurs altesses tiendront la main à faire observer les ordonnances pour

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

entretenir la pureté des eaux de Grenade, & pour empêcher qu'on ne détourne ou diminue les ſources; on châtiera ceux qui les ſouilleront par des immondices. (*Cet article regarde les purifications muſulmanes.*)

XLVI. Si un Maure priſonnier en laiſſe un autre en ôtage pour lui & s'enfuit dans les lieux de franchiſe, il ſera libre, & ni l'un ni l'autre ne ſeront requis de rien payer.

XLVII. Les écritures qu'on fera pour les procès des Maures ſeront payées ſur le même pied que devant.

XLVIII. Les lieux de ſépulture des Maures ſeront ſéparés de ceux des Chrétiens, auſſi-bien que les maiſons, ſous peine de châtiment pour les contrevenans.

XLIX. Les Juifs de Grenade & d'Alpuxarra ſeront compris dans le traité, ſans en excepter ceux qui auroient été chrétiens, pourvu qu'ils paſſent en Afrique dans le terme de trois années de franchiſe, qui commencent du 8 de décembre de l'an 1491.

L. Leurs alteſſes feront exactement obſerver tous ces articles à commencer du jour de la reddition des châteaux: en foi de quoi elles ont donné leurs lettres patentes, ſcellées de leur ſceau, & ſignées

de leurs noms : & plus bas, par Ferdinand Zafra leur ſecrétaire. Fait au camp devant Grenade, le 28 de novembre 1491.

ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

Les rois catholiques jugerent à propos de joindre à ces articles une lettre également ferme & civile, qu'ils adreſſerent au roi Boabdil, parce qu'ils reçurent avis qu'il commençoit à ſe repentir de ſes démarches pour l'accommodement : il en étoit trop tard ; mais l'idée d'une cataſtrophe prochaine, qui devoit le rendre ſujet après s'être vu roi, le jetoit à chaque inſtant dans d'étranges irréſolutions. Les Grenadins même, ſurtout les gens de guerre, avoient repris courage durant la treve. Tout menaçoit d'un renouvellement de guerre, que Ferdinand appréhendoit comme le dernier éclat d'une nation brave & réduite au déſeſpoir par l'impoſſibilité de ſe défendre, & par l'horreur de ſubir un joug déteſté. Voici la teneur des lettres de leurs alteſſes.

» Nous dom Ferdinand & Dogna » Iſabelle, par la grace de Dieu, rois de » Caſtille, &c. aux alcaïdes, cadis, » ſages, lettrés, faquirs, anciens ; à la » nobleſſe, au peuple, aux grands & » aux petits de Grenade : faiſons ſavoir, » que nous ſommes déterminés à ne

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

» point quitter le siege & la ville que
» nous avons fait bâtir pour les opéra-
» tions de notre armée, qu'avec le se-
» cours du Ciel, notre dessein ne soit en-
» tiérement accompli. Regardez cette
» assurance comme le fait du monde le
» plus certain; nous le jurons par le
» grand Dieu, qui est la vérité même;
» quiconque voudra vous persuader le
» contraire, tenez-le pour votre en-
» nemi; cela supposé, nous vous con-
» seillons par les présentes de vous sou-
» mettre au plutôt à notre empire, de
» ne pas être cause de votre perte, &
» de vous garder d'imiter ceux de Ma-
» laga, qui pour n'avoir pas voulu nous
» croire, & s'être livrés aux mauvais
» conseils, se sont obstinés à se perdre
» eux-mêmes; si vous vous rendez dans
» peu, soyez sûrs de la récompense;
» vos personnes & vos biens seront en
» sûreté; qui voudra se retirer en Afri-
» que, s'y retirera; qui choisira de
» rester en Espagne & de jouir de sa
» liberté, y demeurera librement; nous
» en usons ainsi avec vous par estime
» pour une nation, dont la capitale con-
» tient la principale noblesse; rendez-
» vous, & vous éprouverez les effets
» de notre clémence royale. Nous ju-
» rons derechef, & donnons notre pa-

» role de rois, que ſi vous vous ſou- ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.
» mettez de bonne grace, pour être à
» l'abri de notre protection, chacun de
» vous pourra rentrer dans ſes héri-
» tages, & aller dans toute l'étendue
» de nos états travailler à ſa fortune &
» à ſon bonheur ; nous vous laiſſerons
» vivre dans votre loi & ſuivant vos
» uſages, ſans toucher à vos moſquées :
» ceux qui aimeront mieux ſortir de
» l'Eſpagne, pourront vendre leurs
» biens à qui & quand ils le ſouhaite-
» ront ; nous leur fournirons nous-
» mêmes des vaiſſeaux, ſans exiger
» aucuns droits ; car notre unique in-
» tention eſt d'uſer avec vous de toute
» ſorte d'humanité : comme c'eſt-là
» votre plus cher intérêt, ne différez
» point, déterminez-vous, & envoyez
» promptement quelque député pour
» conclure cette capitulation ; nous
» vous donnons vingt jours de terme
» pour la ratifier ; conſidérez encore
» une fois que c'eſt votre véritable inté-
» rêt ; ſauvez-vous de la mort ou de la
» captivité ; le temps preſſe, il ne re-
» viendra plus : ſi dans le terme preſcrit
» vous ne vous ſoumettez, vous ne
» devez imputer qu'à vous-mêmes votre
» ruine totale ; car nous vous jurons
» qu'après ce terme expiré, nous n'écou-

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

» terons plus rien au ſujet de la capitu-
» lation : le bien & le mal ſont entre vos
» mains, c'eſt à vous de choiſir ; nous
» ſerons innocens devant Dieu d'un
» choix qui ne dépend que de vous.
» Fait dans notre camp devant Gre-
» nade, le 29 de novembre 1491.
» *MOI LE ROI, MOI LA REINE.*
» Et plus bas, *par ordre des rois*,
» FERNAND DE ZAFRA «.

Quoique cette lettre ne parût pas d'abord avoir tout l'effet qu'on s'en étoit promis, elle en eut toutefois un très-grand en peu de jours. Les articles du traité étant devenus publics à Grenade, firent différentes impreſſions ſur les eſprits, ſelon qu'ils étoient plus ou moins vivement agités par la crainte ou par l'eſpérance. La cruelle expérience des maux horribles qu'ils ſouffroient, après avoir déja éprouvé ce que la famine & l'indigence ont de plus affreux, les faiſoit pancher à ne point aigrir un vainqueur déja trop irrité, tandis qu'il ſembloit leur tendre les bras. Mais la défiance de la fidélité des Caſtillans, dont ils ſe rappelloient toutes les intrigues nouées avec tant de fineſſe depuis près de dix années, les retenoit & les ranimoit à ſecouer le joug ; ils ſe repréſentoient avec les plus noires couleurs un

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

eſclavage préparé ſous l'apparence de la liberté, & plus terrible encore par cette apparence même. Les cœurs de ce peuple nombreux, qu'on rendoit l'arbitre de ſa deſtinée lorſqu'il étoit ſur le point de périr de miſere, reſſembloient à une mer que rien ne peut calmer; & le fruit des aſſemblées publiques devenues populaires, étoit l'incertitude, la plus triſte de toutes les ſituations pour des malheureux.

Durant ces momens de criſe où il eſt aiſé de faire paſſer la populace d'une extrêmité à une autre, un des ſages de la loi mahométane, que l'hiſtoire ne nomme point, homme d'une imagination violente juſqu'à la frénéſie, ſe mit en tête de ſauver ſa patrie par un effet de rage. Il fit le prédicant dans les places publiques. Son éloquence & le beſoin d'un chef entraînerent après lui tous les habitans effrayés & prêts à laiſſer la déciſion de leur ſort au premier aventurier qui voudroit s'en charger. C'eſt ce qui arrive d'ordinaire dans les maux extrêmes. Le muſulman dont l'eſprit étoit rempli des idées les plus noires, entreprit de ſouffler ſa rage dans tous les cœurs. Il s'efforçoit de perſuader au menu peuple, qui le regardoit comme un prophete, qu'il n'y avoit nul fond à faire ſur les offres, les promeſſes &

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

les ſermens des Eſpagnols ; que ſous un maſque d'amitié feinte, ils cachoient la trahiſon, le parjure & la perfidie ; que Boabdil, les nobles & les principaux de la ville étoient chrétiens dans le cœur, & n'étoient maures que de nom ; que le joug qu'on leur préparoit ſous l'appas d'une clémence & d'une humanité ſimulée, ſeroit bien plus intolérable que tous les maux qu'ils enduroient, puiſque ces maux étoient après tout paſſagers, au-lieu que l'eſclavage ſeroit perpétuel, & s'étendroit juſqu'aux enfans de leurs enfans ; qu'ils n'avoient pour garant d'un traité favorable en apparence, que des paroles de peu d'effet & trop ſouvent violées ; que l'Eſpagne entiere avoit une ſoif inſatiable de leur ſang pour venger tant de ſang chrétien, quoique juſtement répandu depuis pluſieurs ſiecles ; que l'ennui d'une guerre trop longue au gré des Caſtillans, & terminée par un ſiege qui avoit plus coûté encore aux aſſiégeans qu'aux aſſiégés, avoit redoublé dans les cœurs des premiers, le deſir de ſe venger des ſeconds ; que les prétendus vainqueurs après s'être eux-mêmes regardés comme aſſiégés en bâtiſſant une ville où ils s'étoient renfermés, moins pour attaquer que pour ſe défendre, ne balanceroient pas

à laver cette tache dans des ruiſſeaux de ſang qu'ils feroient couler ſur les tombeaux de leurs peres, de leurs enfans & de leurs proches; qu'il étoit encore temps de ſe ſouſtraire à leur barbarie, de prendre les armes, & de leur montrer, que le Ciel & Mahomet pouvoient non-ſeulement leur arracher leur proie, mais encore les rendre eux-mêmes la proie des vaincus; que les vivres n'étoient pas tellement épuiſés, que les plus précautionnés ne puſſent mettre en commun ce qu'ils avoient chez eux en réſerve; qu'enfin, dût-on être réduit à la plus affreuſe extrêmité, il valoit mieux s'enhardir à vivre quelque temps de la chair de ceux qui ne combattroient pas, & mourir enſuite, ou vaincre glorieuſement, que de languir dans les fers d'une dure captivité, pour attendre une mort lente & intolérable par ſa lenteur; que le Ciel même avoit ſouvent autoriſé & couronné ces horreurs, dont la peine ne pouvoit retomber que ſur les tyrans barbares qui réduiſoient leurs ennemis à ces cruelles extrêmités.

ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

Il animoit ces diſcours par les peintures les plus vives & les plus parlantes, de la patrie prête à expirer ſous les coups de leurs conquérans, qui n'affectoient de vouloir la ſauver que pour lui plon-

ger de ſang-froid le poignard dans le ſein. Il leur repréſentoit les meres déſolées, les filles livrées à l'inſolence du ſoldat, les enfans égorgés, les vieillards chargés de chaînes, la ville entiere embraſée ou pillée, d'immenſes richeſſes, fruits de tant de travaux, devenues le butin des raviſſeurs; ces palais enchantés, ouvrages de tant de rois Maures, ou réduits en cendres, ou occupés par les ennemis du nom mahométan; les poſſeſſeurs légitimes chaſſés avec dériſion, & cachés dans les cavernes & les ſouterrains où les Maures avoient eux-mêmes forcé les Chrétiens de ſe réfugier durant la conquête de l'Eſpagne. Il faiſoit ces peintures avec un air farouche, un viſage enflammé, des yeux étincelans, une bouche écumante & une véhémence de paroles, dont l'éloquence fut ſi efficace, qu'elle engagea 20,000 hommes à ſuivre ſes drapeaux. Ils s'armerent en un inſtant; ils ſe raſſemblerent & coururent par toute la ville comme des furieux, ſans faire entendre, & ſans trop ſavoir eux-mêmes ce qu'ils prétendoient. Cette incertitude rendit l'alarme plus vive, le péril plus preſſant, & le remede plus difficile.

ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

Boabdil n'étant plus le maître, & craignant

gnant qu'on en voulût à ſa perſonne ſe renferma dans l'Alhambra pour laiſſer cet orage éclater ou ſe diſſiper. Heureuſement, comme le peuple paſſe auſſi aiſément de la fureur à l'abattement, que de l'abattement à la fureur, cette multitude de populace ramaſſée ſans deſſein, ſans chef, ſans ſecours, diviſée entre elle, & ne ſachant à quel objet ſe fixer, ſe diſſipa, ou du moins ſe calma un peu dès le lendemain. Le roi Maure profita de cet intervalle de calme pour ſe tranſporter dans l'Albaycen, qui lui étoit particuliérement attaché. Cet éclat inutile pour le ſalut de Grenade, avoit produit un effet tout contraire dans ſon eſprit, & lui avoit fait prendre ſon parti ſans retour ſur la reddition de la ville. La néceſſité d'en venir là, ou de périr ſans autre reſſource qu'une foule de déſeſpérés, l'avoit enfin déterminé. Il entreprit de réparer le mal qu'avoit cauſé le Maure fanatique; il repréſenta aux conjurés, que c'étoit pour le bien de ſes ſujets, & ſans égard pour lui-même, qu'il avoit cru devoir leur conſeiller de ſe rendre, puiſqu'il n'avoit tenu qu'à lui de faire ſon accommodement particulier, & de les livrer à l'ennemi ſans leur faire part de ſes deſſeins; qu'ils ſavoient que tant qu'il

ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

avoit pu compter ſur ſes forces, ſur ſes munitions & ſur la moindre eſpérance, il ne leur avoit jamais parlé de paix, il avoua qu'il avoit eu tort de ſe fier à ſon ennemi, & de diſputer la couronne à ſon pere ; qu'il payoit bien chérement cette faute ; que ce n'étoit qu'après avoir vu tout déſeſpéré qu'il avoit conſenti à une capitulation, ſinon avantageuſe, du moins tolérable, conforme à la ſituation où ils ſe trouvoient, & abſolument néceſſaire ; qu'il ne pouvoit comprendre ſur quel eſpoir leurs conſeillers inſenſés les détournoient d'une paix ſi prudemment concertée ; qu'ils euſſent à lui trouver une reſſource aſſurée, & qu'il romproit ſur le champ les conférences ; mais que tout les abandonnant, juſqu'à la raiſon même & le bon ſens, il falloit être véritablement inſenſé pour ne pas accepter les conditions d'un pareil traité ; que de deux maux inévitables, la prudence vouloit qu'on choiſît le moindre ; que tout ce qui leur reſtoit, c'eſt-à-dire, le temps précieux de ſonger à leur conſervation, étoit une pure grace du vainqueur ; qu'il n'étoit plus queſtion de délibérer ſur l'avenir ; ſavoir, ſi les Caſtillans tiendroient ou non la parole donnée ; que lui roi n'ignoroit pas que les ennemis

l'avoient plus d'une fois violée à ſon égard ; qu'après tout dans la néceſſité de ſubir la loi, une conduite pleine de franchiſe & de confiance étoit un attrait ſouverain pour engager les hommes les plus perfides à ne point trahir ceux qui leur font l'honneur de ſe fier à eux ; que du reſte on pouvoit demander des ôtages & des garanties, qu'on ne refuſeroit pas du côté de Ferdinand, dans l'impatience où il étoit de finir la guerre.

ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

Ce fut par des raiſonnemens ſi plauſibles que Boabdil vint à bout d'appaiſer une ſédition, dont les ſuites auroient pu être funeſtes aux Eſpagnols, pour peu qu'il y eût eu de concert entre les ſéditieux, & qu'une tête aſſez forte pour les conduire eût pu ſe promettre quelque bonheur dans un coup de ſurpriſe. Le roi Maure n'étoit pas de ce caractere ; quoiqu'il fût brave, il ſuivit plus alors les regles de la prudence que les conſeils de la bravoure ; inſtruit par cette émeute, & craignant tout d'un plus long délai, il crut qu'il n'y avoit point de temps à perdre, il ſigna la capitulation. Dès le premier jour du mois de janvier de l'an 1492, il envoya aux rois catholiques les quatre cents ôtages dont on étoit convenu pour garantir

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

la reddition des châteaux. Il chargea ſes ambaſſadeurs d'une lettre pour Ferdinand & Iſabelle, avec un préſent, par lequel il ſe déclaroit vaſſal de ſon vainqueur. C'étoient deux fort beaux chevaux, une épée riche, & quelques harnois de prix; il l'avertiſſoit de ce qui s'étoit paſſé dans Grenade, du remede qu'il avoit apporté au mal, de la néceſſité de prévenir promptement de pareils éclats, & de la diſpoſition où il étoit de livrer le lendemain, deuxieme de janvier, tous les forts, ſuivant les termes du traité.

On peut juger de l'alégreſſe que cette nouvelle cauſa dans le camp Eſpagnol. Ferdinand donna ſes ordres pour ranger dès le lendemain l'armée en bataille. Il quitta lui-même avec toute ſa cour, le deuil qu'il portoit depuis peu pour la mort du mari de ſa fille Iſabelle. Il ſe revêtit, ainſi que tous les grands, d'habits magnifiques, pour impoſer aux Maures par cette pompe; puis il s'avança dès le matin juſqu'à une lieue de Grenade, à la tête de toute ſon armée. Il vit alors le roi Boabdil qui venoit à ſa rencontre, accompagné de cinquante ſeigneurs. Ce malheureux prince voulut deſcendre de cheval pour baiſer la main de ſon vainqueur. Ferdinand ne

le souffrit pas, & le traitant en roi pour la derniere fois, il l'embrassa. Après les premieres civilités, Boabdil marcha quelque temps vers la ville avec les rois de Castille ; ils s'en approcherent de fort près, & aussi-tôt ils virent sortir plus de cinq cents Chrétiens captifs qui venoient au-devant de leurs libérateurs ; on s'arrêta, & Boabdil présentant au roi les clefs du château, lui dit d'un air plus triste que ferme, & les yeux baissés : » Recevez, grand roi, la dispo-» sition de nos biens & de nos vies. Nous » sommes à vous ; nous remettons en » votre pouvoir cette capitale & tout » le royaume, pleins de confiance que » vous userez avec nous de clémence & » d'humanité «. Le roi ayant pris les clefs, les donna à la reine, & celle-ci au prince son fils, qui les remit à dom Inigo de Mendoça, comte de Tendilla, destiné pour le gouvernement de l'Alhambra, & pour le commandement général de tout le royaume de Grenade. On rendit à Boabdil le prince son fils, ainsi qu'on en étoit convenu. Incontinent on détacha le comte de Tendilla, avec dom Pedre de Grenade, désigné alguazil mayor de cette ville, dom Alonze son fils nommé amiral de ce royaume, les archevêques de To-

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

lede & de Séville, le grand-maître de Saint-Jacques, le marquis de Cadix, Fernand de Talavéra, évêque d'Avila, élu archevêque de Grenade, tous suivis d'une nombreuse garnison. Ils prirent tranquillement possession de l'Alhambra & des forteresses marquées dans le traité. Ils arborerent au plus haut lieu de la principale citadelle, la croix qu'on portoit devant le cardinal archevêque de Tolede, & à ses côtés le drapeau royal avec celui de Saint-Jacques. A cet aspect, le roi Ferdinand, toute sa cour & l'armée entiere se mirent à genoux, pour rendre graces à Dieu de s'être servi d'eux, afin de faire triompher la croix dans le sein d'un royaume où l'impiété avoit régné durant tant de siecles. Après cette auguste cérémonie de religion, tous les grands vinrent se mettre un genou à terre, & baiserent la main du roi, de la reine & du prince dom Juan. Ensuite toute l'armée se retira dans un bel ordre au camp de Sainte-Foi: & Boabdil ayant pris congé de leurs altesses, rentra dans sa capitale, dont il n'étoit plus roi. Le lendemain les captifs délivrés, étant suivis de tout le clergé, de tous les prélats qui étoient à l'armée, & de tous les officiers, firent une

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

procession fort touchante, depuis l'hôpital général jusqu'à l'église du camp. On y célébra une Messe solemnelle en action de graces de leur délivrance ; après quoi le roi & la reine s'étant assis sur des trônes préparés proche du grand autel, leur firent donner les aumônes & les escortes nécessaires pour les remener dans leur patrie. Ils sortirent baignés de larmes de joie, & bénissant Ferdinand & Isabelle, comme leurs vengeurs & leurs peres.

Les deux rois ne jugerent pas à propos de faire leur entrée dans Grenade jusqu'à ce qu'on se fût bien assuré des autres places fortes. Tout étant en sûreté dès le quatrieme jour de la reddition, ils s'avancerent dans le même ordre qu'ils l'avoient fait le second de janvier, mais avec plus de magnificence & de pompe. Rien ne fut épargné pour l'entrée triomphale qu'on méditoit. Ils entrerent en effet à la maniere des triomphateurs dans la capitale d'un grand royaume, qu'ils virent pour la premiere fois, & dont ils admirerent la force & la grandeur. On y avoit dressé d'espace en espace des chapelles & des autels, où ils renouvellerent leurs prieres pour remercier le Dieu des armées, qui les avoit conduits comme par la main au terme

ANNÉES de J. C. 1491, & suiv.

de tant d'importantes conquêtes qu'ils avoient faites depuis dix années sur les ennemis du nom chrétien. Les Maures étonnés de leur majesté, & de je ne sais quel rayon de la Divinité que les vaincus crurent voir sur le visage de leurs conquérans, les regarderent en effet comme des hommes descendus du ciel pour les soumettre à leur empire, & pour élever la véritable religion sur les débris du mahométisme. Leur vénération profonde, mêlée toutefois de défiance & de crainte, paroissoit dans leur air, dans leur silence, & jusque dans leur retraite: car (à en croire Carvajal) le jour de l'entrée solemnelle des deux rois, peu de Maures oserent soutenir leurs regards; soit haine, soit frayeur, le plus grand nombre se tint renfermé dans les maisons ou dans les mosquées; & ce ne fut que peu-à-peu qu'ils s'accoutumerent à voir leurs nouveaux maîtres, dont la renommée seule les avoit à demi vaincus, avant même qu'ils eussent pris les armes. En effet, ils se représentoient Ferdinand & Isabelle comme les restaurateurs de l'empire d'Espagne, partagé durant un si grand nombre d'années en plusieurs monarchies indépendantes les unes des autres, & toutes intéressées à soutenir le royaume de Grenade pour garder

l'équilibre entr'elles. Ils les regardoient comme les vengeurs des loix & de la juſtice, qu'on n'écoutoit preſque plus avant eux ; comme des têtes deſtinées par la Providence à réunir un grand nombre de couronnes, à gouverner des peuples innombrables au-dedans & au-dehors, à conquérir le nouveau monde, à s'aſſurer la principale domination en Eſpagne, à y rétablir la paix, à récompenſer le mérite, à faire revivre la ſcience preſque entiérement abolie, à ſe rendre redoutables dans l'Europe, dans l'Afrique & dans l'Amérique : en un mot, à ſurpaſſer leurs prédéceſſeurs, & à trouver peu d'égaux dans leurs ſucceſſeurs.

ANNÉES de J. C. 1491, & ſuiv.

Telle étoit l'idée des Maures & des Eſpagnols au ſujet des rois catholiques, dont nous détaillerons bientôt les vertus & les vices. Leur derniere conquête ne fit enviſager que les vertus ; tous deux après d'immenſes travaux, preſque également partagés entre l'époux & l'épouſe, virent de leurs yeux ce que tant de grands rois avoient inutilement ſouhaité de voir ; le mahométiſme banni de l'Eſpagne, dont il avoit triomphé, & la vraie religion triomphante à ſon tour. En effet, Ximénés vint à bout de la converſion des Maures, qui à dire le

ANNÉES de J. C. 1492, & suiv.

vrai, ne fut jamais fort ſincere ; mais qu'il parut alors en quelque ſorte néceſſaire de précipiter. Quant à ce qui concerne la politique d'état, on ne vit remuer les Maures que dans peu de conjonctures, où les émeutes ſe calmerent aiſément, juſqu'à ce qu'enfin Philippe III en purgea preſqu'entiérement l'Eſpagne par un exil général, depuis l'an 1609 juſqu'en 1610, ſous le pontificat de Paul V. Le nombre des bannis monta à un demi-million.

Le bruit de la conquête récente de Grenade paſſa dans toutes les contrées du chriſtianiſme, où l'on célébra quantité de fêtes, & juſque dans les régions les plus reculées des Mahométans, où l'on ne put s'empêcher d'en entendre le récit avec admiration. Ce grand événement ne coûta que huit mois & dix jours de ſiege, en y comprenant la longue treve qu'on accorda pour régler la capitulation. Ainſi tout fut terminé depuis le 26 d'avril 1491, juſqu'au ſecond de janvier 1492. Les rois catholiques paſſerent encore quelque temps, tantôt dans l'Alhambra, tantôt dans leur camp de Sainte-Foi ; ils n'en partirent qu'après avoir vu leur autorité affermie, & avoir travaillé à l'exécution du plan qu'ils avoient dreſſé, pour

rendre Grenade une ville chrétienne & ſavante. Elle le devint en effet dans la ſuite, & l'univerſité qu'ils y fonderent auſſi-bien que l'archevêché, ſous les auſpices d'Alexandre VI, a tellement fleuri, qu'après avoir fourni à l'Eſpagne quantité de grands prélats & d'habiles docteurs, elle a encore aujourd'hui de la réputation.

ANNEES de J. C. 1492, & ſuiv.

Pour revenir à la priſe de poſſeſſion de Grenade, dès que la cour & l'armée furent à portée d'y entrer, Boabdil ſortit en roi détrôné ; il ſalua en paſſant Ferdinand & Iſabelle, puis il prit tout de ſuite la route d'Alpuxarra, où étoit ſitué l'apanage qu'on lui avoit réſervé. De vieux Maures qui s'étoient trouvés à cette triſte cérémonie, ont aſſuré à un * hiſtorien Eſpagnol, que Boabdil étant arrivé à Padul, qui eſt le dernier endroit d'où l'on peut encore découvrir Grenade du côté d'Alpuxarra, ſe détourna pour y jeter un dernier regard. Il tint long-temps les yeux fixés ſur ces tours & ces palais, qu'il venoit de perdre pour toujours, & il reſſentit alors tout le poids d'une douleur exceſſive, que l'agitation des affaires avoit juſqu'alors ſuſpendue. Il ſoupira & verſa des pleurs, en s'écriant : *O Seigneur Dieu des batailles !* On ajoute que ſa

* Carvajal

ANNÉES de J. C 1492, & suiv.

mere le voyant dans cet accablement de chagrin, lui dit avec amertume : *Il vous sied bien*, mon fils, *de pleurer comme une femme, une couronne que vous n'avez pas conservée en roi.* Il jouit durant quatre années de tout ce qu'on lui avoit accordé par le traité ; puis s'étant laſſé comme ſon oncle, d'être ſimple particulier dans des lieux où il s'étoit vu roi, il eut envie de paſſer en Afrique. Il propoſa la vente de toutes ſes terres à Ferdinand, qui l'accepta pour la ſomme de huit cents mille ducats. Le tréſorier de Boabdil lui remit entre les mains cette ſomme ; il lui vanta en même temps l'avantage qu'il trouveroit à retourner en Afrique, & à quitter un pays qui lui rappelloit ſans ceſſe la cruelle idée de ce qu'il étoit, & de ce qu'il avoit été. Mais on dit que Boabdil, loin d'être flatté par ce diſcours, & voyant la choſe conclue ſans retour, ſe repentit du marché, au point de vouloir poignarder ſon tréſorier, qui ſe déroba promptement à ſa colere. La choſe étant ſans remede, ce déplorable prince paſſa à Fez avec toute ſa maiſon ; il y demeura long-temps, juſqu'à ce qu'ayant ſuivi les armes & la fortune d'un Maure contre le roi de Maroc qu'on vouloit détrôner, il fût malheu-

reuſement tué dans une bataille; triſte jouet de la fortune, qui ayant épargné ſa vie tandis qu'il défendoit ſon ſceptre, l'avoit fait ſurvivre à ſon malheur & à ſa honte, pour lui préparer la mort lorſqu'il attaquoit une couronne qui ne lui appartenoit pas.

ANNEES de J. C. 1492, & ſuiv.

Je finis par cette révolution, qui eſt une des plus ſingulieres & des plus circonſtanciées qu'on ait vues parmi le grand nombre d'autres qu'on a rapportées. Mariana avoit auſſi voulu terminer par là ſon hiſtoire latine, parce que cet événement étoit ſans contredit le plus brillant & le plus glorieux de tous ceux qui arriverent ſous le regne d'Iſabelle & de Ferdinand. Les guerres qui ſuivirent, & qui ne ſont pas de mon ſujet, leur furent beaucoup moins honorables, quoiqu'également avantageuſes, parce qu'elles furent ternies, tantôt par des infidélités & des manques de paroles indignes de ces grands génies; comme la révolution du royaume de Naples, enlevé à dom Frédéric & aux François; tantôt par des ſupercheries: tel fut l'enlevement de la Navarre; quelquefois par la cruauté des Eſpagnols, qui en ſubjuguant le nouveau monde y firent voir (malgré leurs maîtres) des monſtres d'inhumanité dont on n'avoit point

ANNÉES de J. C. 1492, & suiv.

eu encore d'exemple. L'hiſtoire après tout convient, que ſous ce regne, la monarchie Eſpagnole fut élevée à un degré de gloire fort ſupérieur à l'état floriſſant où elle s'étoit vue du temps des rois Goths & de leurs plus illuſtres ſucceſſeurs. Les malheurs même de ces deux époux, dont le but étoit de réunir toute l'Eſpagne ſous la domination de leur poſtérité, contribuerent à la grandeur, ſinon de leur maiſon, du moins de la monarchie dont ils étoient en quelque ſorte les créateurs. On a cru que Ferdinand avoit fait le projet de la monarchie univerſelle: du moins ſes ſucceſſeurs s'enivrerent de ce projet au point de ne pas le diſſimuler. Charles-Quint s'en cacha ſi peu, qu'il en fit la baſe de ſa politique & de toutes ſes démarches. Pour Ferdinand & Iſabelle, leur prudence fut entiérement trompée; toute la ſplendeur de vingt-trois couronnes penſa s'évanouir à leurs yeux, & paſſa en effet dans une maiſon étrangere. Ils avoient fondé leur eſpoir ſur un fils & ſur quatre filles, dont les établiſſemens ou faits ou médités étoient l'effet de la plus ſubtile politique. Cet article qui fut d'une ſi grande conſéquence pour l'Eſpagne, mérite d'être développé. Des quatre ſœurs du prince dom Juan, l'ai-

ANNÉES de J. C. 1492, & suiv.

née se nommoit Isabelle, la seconde Jeanne, la troisieme Marie, & la derniere Catherine. On maria l'aînée dès sa premiere jeunesse avec l'infant de Portugal dom Alphonse: mariage qui ne réussit point, puisqu'elle resta veuve & sans enfans à l'âge de dix-huit ans. Lorsque dom Juan, prince de Castille, eût atteint sa dix-neuvieme année, Ferdinand & Isabelle qui songeoient à s'assurer de bonne heure des successeurs, après avoir jeté les yeux sur toutes les maisons souveraines pour lui trouver une épouse, se fixerent à la maison d'Autriche. Maximilien qui en étoit le chef, avoit un fils & une fille avec de puissans états & de grandes espérances. Les loix de la succession des couronnes en Espagne donnoient à dom Juan l'Arragon du côté de son pere, & la Castille du côté maternel, à l'exclusion de sa sœur aînée & des trois autres. S'il venoit à mourir sans postérité, toute la succession revenoit par droit d'aînesse à Dogna Isabelle, ou à son défaut à Dogna Jeanne, & ainsi de suite. D'un autre côté dom Philippe, fils de Maximilien, portoit à celle qu'il épouseroit les riches états des maisons d'Autriche & de Bourgogne avec l'empire. Dans cette situation d'affaires, Ferdinand imagina un

ANNÉES de 1492, & suiv.

double mariage avec cette condition tacite, que les états étrangers puſſent paſſer dans ſa maiſon, ſans que ſes royaumes & ceux de ſa femme puſſent entrer dans celle d'Autriche. La choſe paroiſſoit extrêmement délicate & difficile. Voici comment il vint à bout de l'exécuter. Il envoya à la cour de Maximilien, le célebre Jean Manuel, Caſtillan, le plus habile négociateur de ſon ſiecle, & peut-être le ſeul capable de faire réuſſir l'importante négociation dont il étoit chargé. Son inſtruction étoit de faire agréer à l'archiduc une alliance, dont la ſimple propoſition devoit naturellement le révolter. Le roi catholique offroit à la princeſſe Marguerite d'Autriche d'épouſer dom Juan, & il demandoit que dom Philippe épousât Dogna Jeanne, la ſeconde des infantes d'Eſpagne. C'étoit viſiblement mettre tout l'avantage du côté de l'Eſpagne, & ne rien donner à la maiſon d'Autriche: car en même temps qu'il tramoit cette intrigue, il aſſuroit à ſa poſtérité ſes vaſtes états, en remariant Iſabelle, ſa fille aînée, au roi de Portugal dom Emmanuel; de ſorte que Dogna Jeanne ne devoit porter à l'unique héritier de la maiſon d'Autriche que la dot d'une princeſſe cadette, tandis que Marguerite,

riche héritiere de cette même maiſon, en tranſportoit tous les droits en Eſpagne, par ſon mariage avec dom Juan. Le piege ſembloit trop groſſier pour être préſenté ſans beaucoup d'adreſſe & de ménagement. Auſſi l'ambaſſadeur, homme à qui le bon ſens, l'expérience, l'eſprit d'inſinuation, & tous les talens du plus habile courtiſan tenoient lieu d'étude & de lettres, employa-t-il utilement tous les raffinemens que lui fournirent ſon art & ſon génie. Il fit entendre à Maximilien que c'étoit par déférence & par reſpect qu'on ne lui offroit point l'aînée Iſabelle, parce qu'elle étoit veuve d'un prince Portugais, qui avoit eu un aïeul & une biſaïeule, dont la naiſſance & les alliances avoient des taches inſupportables à la délicateſſe des Allemands; que les rois catholiques, dans l'extrême envie de s'allier avec lui, paſſoient par-deſſus la délicateſſe qu'ils auroient dû avoir eux-mêmes, de donner à leur ſucceſſeur la princeſſe Marguerite, deſtinée à Charles VIII, élevée avec lui, & répudiée en quelque maniere, pour céder le trône de France à l'héritiere de Bretagne; que l'infante Iſabelle avoit paru incapable d'avoir des enfans; que ſi elle en avoit un jour, ils ſeroient mal-ſains, & vivroient

ANNEES de J. C. 1492, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1492, & suiv.

peu ; qu'au contraire, sa sœur Dogna Jeanne donnoit lieu par sa santé, d'espérer une grande fécondité. Enfin dom Manuel pour servir son maître, se fit le confident de Maximilien : il sentit que ses raisonnemens assaisonnés de mille complaisances & d'un air de cordialité qu'il savoit se donner, avoient fait de profondes impressions sur l'esprit de l'archiduc ; il obtint tout ce qu'il voulut, & le double mariage se fit au grand contentement de Ferdinand & d'Isabelle, qui se crurent arrivés au comble de leurs desirs : mais la mort se joua de tous leurs projets, & ne vérifia que trop les subtilités de l'ambassadeur. L'infante Isabelle mourut en couche d'un fils qui ne lui survécut que deux ans. Dom Juan, époux de Marguerite, ne passa pas sa vingtieme année, & ne laissa point de postérité. Il ne resta que Dogna Jeanne, qui avoit épousé l'archiduc Philippe, auquel elle donna contre toute apparence, l'immense succession qu'on ne lui destinoit pas. Soit que ce fût prévoyance du côté de dom Manuel, qui en négociant ce mariage, avoit trouvé l'art d'être le favori des deux cours ; soit plutôt que le bonheur de la maison d'Autriche le voulût ainsi, cette maison fut conduite comme par une main invisible

ſur les trônes de Caſtille & d'Arragon, par les mêmes moyens qu'on avoit employés pour l'en écarter. ANNÉES de J. C. 1492, & ſuiv.

Après la mort de la reine Iſabelle, qui arriva à Médina-del-Campo, le 26 de novembre de l'année 1504, lorſqu'elle n'avoit encore que 54 ans, dom Philippe hérita de ſes royaumes & de ſes conquêtes avec tant d'indifférence, qu'il parut balancer entre ſes Pays-Bas & de nombreuſes couronnes. Il ſe tranſporta enfin en Eſpagne, où il donna bien des ſujets de mortification à Ferdinand ſon beau-pere. Dès le premier voyage qu'il y avoit fait pour ſe faire reconnoître héritier préſomptif de Caſtille & d'Arragon, ce prince extrêmement bien fait, affable, magnifique & libéral juſqu'à la prodigalité, avoit gagné tous les cœurs des grands & du peuple. Le ſoupçonneux Ferdinand en avoit conçu tant de jalouſie, qu'il avoit imaginé toutes ſortes de moyens pour l'engager à retourner dans ſes états. Il le pria même de paſſer par la France, & de s'aboucher avec Louis XII, pour terminer le différend arrivé entre les François & les Eſpagnols ſur le partage du royaume de Naples. Philippe dont la bonne foi étoit ſi connue du roi de France, qu'il devint ſon ami particulier, termina en peu de

ANNÉES de J. C. 1492, & suiv.

temps cette affaire à Blois. Le traité qu'il conclut portoit, que la princeſſe Claude, fille aînée de Louis XII, épouſeroit Charles, fils de Philippe : que le royaume de Naples ſeroit ſa dot : qu'en attendant l'âge propre à cette alliance, le partage fait entre l'Eſpagne & la France auroit lieu ; qu'on rendroit de part & d'autre ce qu'on auroit pris, & que l'archiduc ſeroit dépoſitaire des places dont on diſputoit. Les ambaſſadeurs de Ferdinand ſignerent pour lui ce traité, en ſe ſoumettant à l'excommunication, en cas qu'on le violât. De ſorte que Louis XII ſe crut pour cette fois à couvert des infidélités ordinaires de Ferdinand. Mais à peine ce dernier eût-il appris que ſa majeſté très-chrétienne avoit congédié une partie de ſes troupes, qu'il ſe démaſqua, & ne fit que rire de la ſimplicité de ſon gendre & de ſon allié. L'archiduc n'ayant pu le porter à réparer cette perfidie, ſe brouilla ouvertement avec lui, & lui prépara une vengeance bien mortifiante.

La reine Iſabelle en mourant avoit, dit-on, laiſſé un teſtament, par lequel, ſans parler en aucune maniere de l'archiduc, elle ordonna, qu'en cas que ſa fille Dogna Jeanne, pour quelque rai-

ANNÉES de J. C. 1492, & suiv.

ſon que ce pût être, ne voulût pas gouverner par elle-même ſes états, dom Ferdinand les gouverneroit, non plus comme roi de Caſtille, mais en qualité d'adminiſtrateur, juſqu'à ce que le prince Charles eût atteint l'âge de vingt ans. Elle régla de plus, qu'en reconnoiſſance des ſervices de ſon mari, il jouiroit tant qu'il vivroit de la moitié des revenus qu'on tiroit du nouveau monde, d'un million de ducats par année, & des trois grandes maîtriſes de Saint-Jacques, d'Alcantara & de Calatrava. Ce teſtament étoit trop favorable à Ferdinand pour ne pas lui plaire. Il profita de l'abſence de ſa fille & de l'archiduc, pour prendre incontinent le titre d'adminiſtrateur de la couronne, après avoir quitté à regret celui de roi de Caſtille. Il crut par ce changement de nom conſerver une autorité qu'il lui étoit dur de quitter après 32 ans de regne. Mais à peine l'archiduc eût-il appris ce qui s'étoit paſſé en Eſpagne, qu'il n'héſita pas à déclarer le teſtament ſuppoſé. Il ſe perſuada ſi bien cette ſuppoſition, qu'il la fit croire à toute l'Eſpagne. Les grands ſi long-temps humiliés par Ferdinand avoient un vif intérêt de le croire & de le perſuader. Le nouvel adminiſtrateur s'imagina, que

ANNÉES de J. C. 1492 & suiv.

la poſſeſſion le mettroit à l'abri de ces mouvemens & de la colere de l'archiduc. Vainement il tâcha de l'amuſer par des négociations. Philippe partit de Flandre au commencement de l'année 1506, malgré une groſſeſſe avancée de l'archiducheſſe, qui l'accompagna. Il laiſſa le gouvernement des Pays-Bas à Guillaume de Croï, ſeigneur de Chiévres, & arriva en Eſpagne avec beaucoup d'argent, de nombreux vaiſſeaux, & le titre de roi de Caſtille, lorſque Ferdinand s'y attendoit le moins. Ce politique ſurpris d'un coup de vigueur qui rompoit ſes deſſeins, tâcha de faire la meilleure contenance qui lui fût poſſible. Il voulut d'abord réſiſter, mais il éprouva combien il eſt difficile d'aller contre le torrent de l'autorité légitime, & de ſe concilier des cœurs qu'on a long-temps retenus par la crainte. Il eut le chagrin de ſe voir abandonné de tous les ſeigneurs; ils allerent tous au-devant de leur nouveau roi, qu'ils adoroient. Ferdinand, à qui les démarches ſouples ne coûtoient rien, quand il s'agiſſoit de ſes intérêts, crut devoir les ſuivre, & aller lui-même recevoir ſon gendre; il s'avança juſqu'à Molina, à une journée de Compoſtelle, où étoit dom Philippe, dans l'eſpérance que ce

prince, touché de ſa politeſſe, s'avanceroit à ſon tour vers lui. Il fut trompé. Le nouveau roi affecta d'aller à Burgos, par de longs détours, ſans s'embarraſſer que ſon beau-pere s'apperçût qu'il vouloit l'éviter. Une conduite ſi mépriſante déconcerta Ferdinand ; il ſe plaignit, il menaça, mais les plaintes & les menaces n'étoient plus de ſaiſon. Philippe ſe conduiſoit par les conſeils de ſon favori Manuel qui avoit négocié ſon mariage, & Ferdinand fut obligé de recourir à ceux de Ximénés, qui lui reſta ſeul fidele. Cet habile miniſtre ſans vouloir rompre cet attachement, étoit bien aiſe de ſe ménager avec le nouveau roi, dont il ſentoit bien que le parti l'emporteroit infailliblement. Il ſe chargea donc de négocier l'accommodement du gendre & du beau-pere. Philippe demeura ferme dans la prétention qu'il avoit de ſe faire couronner au plutôt, remettant après cette cérémonie, l'examen des avantages qu'il lui plairoit de faire au roi détrôné. Celui-ci, contraint de ſubir la loi d'un gendre, devenu ſon maître, demanda du moins une entrevue, & l'obtint. Elle ſe fit d'une maniere bien humiliante pour lui. On voulut qu'il donnât des ôtages, & il ne reçut point d'autre aſſurance pour ſa

ANNÉES de J. C. 1492, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1492, & suiv.

personne, & pour deux cents hommes, à qui on permit de l'accompagner sans armes, que la parole de Philippe. Ferdinand passa par-dessus toutes ces formalités, & se rendit le premier à Sanabria, lieu de l'entrevue, prêt d'aller au-devant du roi, qu'il trouva escorté de la plus nombreuse & de la plus brillante cour, au milieu de laquelle l'administrateur du royaume Castillan sembla ne paroître qu'en suppliant & en sujet. Il demanda beaucoup, & n'obtint rien. Il eut beau représenter, qu'au moins le royaume de Grenade qui étoit sa conquête lui étoit dû. On lui répondit, qu'il étoit réuni à la Castille du vivant d'Isabelle ; qu'on ne partageoit point un sceptre ; & qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui de retourner en Arragon. Il ne se rebuta pas, & dissimulant son dépit, il fit renouer la conférence, dont tout le succès fut d'obtenir enfin, après mille refus, la possession des trois grandes maîtrises, & une pension de cinquante mille écus ; foible consolation d'un sceptre perdu. Les deux rois se séparerent fort unis, en apparence, & fort peu contens en effet l'un de l'autre. L'un retourna triomphant à Valladolid, & l'autre très-mécontent, prit la route d'Arragon, quittant

tant avec douleur la Caſtille, qui lui avoit après tout d'extrêmes obligations, & qui le renvoyoit preſque auſſi ſeul qu'il y étoit venu pour en porter la couronne.

ANNÉES de J.C depuis 1492 juſqu'à 1516.

Un motif d'intérêt très preſſant contraignit dom Philippe, le meilleur prince de ſon ſiecle, d'en uſer ſi durement avec ſon beau-pere, qui par ce titre ſeul méritoit d'être plus ménagé. Il avoit ſu que Ferdinand rouloit le projet de lui enlever la couronne de Caſtille, d'une maniere qui auroit rendu la maiſon d'Autriche la fable de toute l'Europe. Ce prince n'avoit que 48 ans, lorſqu'Iſabelle ſon épouſe mourut; il pouvoit eſpérer d'un ſecond mariage des ſucceſſeurs, qui préviendroient ou du moins ſuſpendroient la perte d'une couronne qu'il ſe voyoit à la veille de céder. Dans la vue de ſe la conſerver à quelque prix que ce fût, il oublia ce qu'il devoit à ſa femme, & ſur-tout à ſa fille l'archiducheſſe, qu'il traita ſi indifféremment, qu'il ne demanda pas même à la voir, uniquement à cauſe de ſa qualité de reine de Caſtille. Il oſa former & pourſuivre le projet le plus ſingulier qu'on puiſſe imaginer par rapport à la ſituation où il ſe trouvoit. Il ſe propoſa d'épouſer cette même princeſſe Jeanne,

ANNÉES de J. C. depuis 1492 jusqu'à 1516.

fille de Henri IV, à laquelle il avoit enlevé ſes états. Il ne la conſidéra plus alors, ainſi qu'il l'avoit fait auparavant, comme une princeſſe ſuppoſée; le changement d'intérêt la lui fit regarder comme la fille de ſon prédéceſſeur, l'héritiere légitime de la Caſtille. Pluſieurs obſtacles invincibles s'oppoſoient à ſon deſſein, mais il étoit fait à braver les obſtacles. Dogna Jeanne avoit prononcé des vœux de religion; elle comptoit plus de 45 ans; elle avoit toujours haï Ferdinand comme l'uſurpateur de ſon trône; elle étoit niece de la reine Iſabelle, & il ne convenoit pas que l'époux de la tante épouſât la niece. Enfin elle étoit ſous la domination de dom Emmanuel, roi de Portugal. Il falloit pour l'épouſer, gagner entiérement Emmanuel, le pape Jules II, & elle-même. Ferdinand ſe flatta que l'appas d'une couronne mépriſée depuis trente ans, tiendroit lieu d'amour à Dogna Jeanne; que de fortes raiſons concilieroient le pape naturellement ennemi des François; & qu'enfin il ne ſeroit pas difficile de faire entrer dans ſes intérêts le roi de Portugal, qui ſembloit n'en pas avoir à lui refuſer ſon conſentement. Ce projet ainſi conçu réuſſit du côté du pape. On eſpéra,

mais ſans fondement, qu'il n'échoueroit pas du côté de la princeſſe; mais ce qui le renverſa entiérement, fut la fermeté de dom Emmanuel, qui perſiſta dans ſes refus avec une opiniâtreté à laquelle on n'avoit pas lieu de s'attendre. Les mêmes raiſons qui faiſoient ſouhaiter paſſionnément ce mariage à Ferdinand, empêcherent Emmanuel d'y conſentir. L'un & l'autre comprirent que les droits de Dogna Jeanne, le teſtament de Dogna Iſabelle, & ſur-tout les forces d'Arragon unies au parti que Ferdinand ſe feroit en Caſtille, par le nouveau tour qu'il donneroit à ſes prétentions confondues avec celles de la fille de Henri IV, pourroient balancer les droits & la puiſſance de dom Philippe; mais ce qui étoit avantageux à Ferdinand, ne l'étoit pas à Emmanuel, bien plus intéreſſé à ſe ménager l'amitié du gendre encore jeune & preſque aſſuré de régner, fut-ce en partageant le trône, que les bonnes graces du beau-pere dont tout l'eſpoir (après une guerre civile, & fatale peut-être au Portugal) ſeroit d'en venir à un traité de partage. Cet motifs firent évanouir le projet, dont la découverte avoit animé Philippe contre Ferdinand. Mais ce dernier fécond en expédiens ſe voyant hors d'eſ-

ANNÉES de J.C. depuis 1492 juſqu'à 1516.

ANNÉES de J. C. depuis 1492 jusqu'à 1516.

pérance de priver son gendre de la couronne de Castille, entreprit de lui ôter du moins celle d'Arragon ; on l'avoit trop maltraité pour ne pas s'y attendre. Il entreprit de vaincre les défiances trop fondées de Louis XII, & de se l'attacher pour le détacher de l'alliance du nouveau roi de Castille. Pour cela, il lui fit demander en mariage, Germaine de Foix, sa niece, en lui faisant la proposition la plus capable de le flatter ; savoir, que le royaume de Naples, dont les Arragonois entroient en possession, seroit l'apanage des héritiers mâles qu'il se promettoit de son second mariage, ou qu'en cas qu'il n'eût que des filles, ce royaume seroit réuni tout entier à la couronne de France. La proposition plut à Louis XII. A cette condition, il signa le contrat de mariage, & Ferdinand devint le mari de Germaine de Foix. Le Ciel trompa derechef sa politique. Il n'eut qu'un fils qui mourut huit jours après sa naissance ; & il sentit qu'il approchoit lui-même de son terme.

Tandis qu'il travailloit si infatigablement à chercher les moyens de nuire à son gendre, sans égard pour sa fille, une mort prématurée enleva ce redoutable concurrent peu de mois après qu'il eût

pris poſſeſſion du trône de Caſtille, c'eſt-à-dire, le 25 de ſeptembre 1506. Philippe venoit de donner le gouvernement de Burgos à ſon confident Manuel. Celui-ci ayant invité le roi à un feſtin, dom Philippe immédiatement après le repas voulut jouer à la paume; la fievre lui prit avec une violente douleur de côté: le mal augmenta tellement, que ce prince qui étoit d'une compléxion robuſte, & qui n'avoit jamais éprouvé la moindre indiſpoſition, mourut au bout de ſix jours, malgré tout l'art des médecins. On ſoupçonna du poiſon, ſoit de la part de dom Ferdinand, mais ſans aucune preuve qu'il eût commis ce crime; ſoit de la part des ennemis de Manuel, que ſon crédit avoit rendu extrêmement odieux. Nul prince ne fut pleuré ni ſi univerſellement, ni ſi ſincérement. Il laiſſa deux fils, Charles & Ferdinand, avec une couronne enviée par ſon beau-pere, qui commença à eſpérer de la porter une ſeconde fois.

ANNÉES de J. C. depuis 1492 juſqu'à 1516.

Cette mort mettoit la Caſtille dans la plus fâcheuſe ſituation. Dogna Jeanne, veuve de dom Philippe, étoit incapable de gouverner l'état. Son eſprit naturellement foible & borné, faiſoit préſager depuis long-temps un dérangement,

ANNÉES d. J.C. depuis 1492 jusqu'à 1516.

qui se déclara entiérement après la mort de son époux. Elle l'aima tant qu'il vécut, d'une maniere si passionnée & si folle, que sa jalousie portée jusqu'à la fureur, donna à Philippe, aussi-bien qu'aux deux maisons de Castille & d'Autriche, de cruels sujets de chagrins, par les scenes extravagantes qui éclatoient quelquefois dans le public. Son mari qui eût mieux aimé une indifférence marquée qu'un amour si incommode, aigrissoit quelquefois son mal par les froideurs dont il payoit ses emportemens. Il pensa un jour lui en coûter cher. L'habile Ferdinand avoit profité de ces mouvemens subits de vengeance qui saisissoient souvent sa fille, pour tirer d'elle par l'adresse de Conchillo un écrit, par lequel elle déclaroit valable le testament vrai ou faux de la reine sa mere en faveur de Ferdinand. Heureusement pour Philippe, que ce fatal écrit eût jeté dans de grands embarras, il pressentit cette subtile trame, & les deux époux se réconcilierent en un instant au dépens de Conchillo, qui pensa être la victime de leur ressentiment & de sa témérité. Cet amour de Dogna Jeanne, loin d'expirer avec son mari, ne fit que s'accroître au point de lui renverser le jugement, dont elle ne

recouvra de temps en temps l'uſage que pour ſe plaindre qu'on lui eût ôté le gouvernement de ſes états. A peine dom Philippe eut-il les yeux fermés, que ſa veuve inconſolable ne voulut prendre aucune nourriture, & demeura longtemps le viſage collé au ſien, ſans que rien pût l'en arracher. Elle conſentit enfin qu'on le mît dans un cercueil; mais ce cercueil l'accompagnoit toujours; elle ne le perdoit point de vue. Non contente de pleurer jour & nuit ſon époux, elle le traînoit dans toutes les villes de Caſtille avec l'appareil lugubre de ſa viduité, ne goûtant d'autre plaiſir au monde que celui de renouveller éternellement ſes obſeques, ſans vouloir ſouffrir qu'on le ſéparât d'elle. On la contraignit enfin de mettre en dépôt dans une égliſe ce triſte aliment de ſa douleur; mais elle l'en fit tirer, & ordonna qu'on ouvrît le cercueil pour revoir celui dont l'idée étoit toujours préſente à ſon eſprit. On ſe laſſa de la voir promener ainſi dans ſes états l'étalage d'une mélancolie, qui avoit d'abord excité la pitié. On la conduiſit à Tordéſillas, où elle s'enferma avec ce qu'elle appelloit ſon tréſor, paſſant toute ſa vie, qui fut aſſez longue, à le pleurer, à le contempler, à ne ſe nourrir que de ſes

ANNÉES de J.C. depuis 1498 juſqu'à 1516.

ANNÉES de J.C. depuis 1492 jusqu'à 1516.

larmes, à se plaindre de son pere & des Castillans, sans interrompre cet exercice qu'en se délassant à combattre avec des chats, qui lui laissèrent souvent des marques de son extravagance & de leur fureur.

Ximénés n'attendit rien de cette malheureuse reine. Dès que dom Philippe eût expiré, ce ministre fit une assemblée des grands qui se trouverent à la cour. Il y représenta si fortement l'incapacité de la reine, & la nécessité de nommer promptement un administrateur de la couronne, que l'on entra dans ses vues sans opposition. La difficulté étoit de choisir. Le choix ne pouvoit tomber légitimement que sur l'une des deux têtes; savoir, l'empereur Maximilien, & dom Ferdinand. Les loix parloient pour le premier, & la bienséance pour le second, sans compter qu'il seroit plus avantageux à la Castille d'avoir pour régent un roi qui étoit sur les lieux, & qui l'avoit si long-temps gouvernée, qu'un prince étranger, qui ne pourroit quitter ses états pour être le dépositaire de ceux d'autrui. Ximénés, dont les vues toujours droites alloient au véritable intérêt de la Castille, entreprit de faire donner l'administration à Ferdinand au préjudice de Maximilien. Un seul obstacle plus fort

que les droits du dernier, ſembloit en devoir exclure le roi d'Arragon. Il étoit haï des grands, & ils l'avoient trop maltraité en le renvoyant de Caſtille, pour s'empreſſer de le rappeller. Ximénés fut aſſez éloquent & aſſez heureux pour lever cet obſtacle. La force de ſes raiſons l'emporta ſur les reſſentimens paſſés; l'eſpérance d'un meilleur ſort, & la crainte d'un gouvernement étranger, dont les ſubalternes ſeroient les maîtres abſolus, détermina toute l'aſſemblée en faveur du roi d'Arragon. Il eut tous les ſuffrages du clergé, des trois ordres militaires, & du tiers-état; de ſorte que les grands concoururent de bonne grace à un rappel qu'ils ne pouvoient empêcher. Ferdinand étoit alors à Naples; il vola auſſi-tôt en Caſtille, pour reprendre une couronne qu'il n'avoit cédée qu'avec un extrême dépit. La maniere dont il ſe comporta, lui fit honneur. Il ne ſe ſouvint point des mauvais procédés des ſeigneurs à ſon égard, ou du moins il parut les avoir oubliés, & loin de s'en venger, il prit un parti tout oppoſé. Ce génie ſouple & flexible, ſe fit un ſyſtême de gouvernement tout différent du premier, parce que les conjonctures étoient différentes. Il ſut ſi bien careſſer la nobleſſe, qu'il en de-

ANNÉES de J.C. depuis 1492 juſqu'à 1516.

ANNÉES de J.C. depuis 1492 jusqu'à 1516.

vint les délices. On ne lui demanda plus la convocation des états comme auparavant ; & il fut jusqu'à sa mort, non pas simple administrateur & régent du royaume, mais plus absolu, plus souverain & plus roi qu'il ne l'avoit jamais été. Depuis l'usurpation de la Navarre, il traîna une vie languissante. Il changeoit incessamment d'air, & ne trouvoit nulle part la santé & le repos qui le fuyoient. Toujours prévenu contre la mémoire de dom Philippe, & contre l'idée d'un successeur étranger, il résolut de le déshériter par son testament du 27 juin 1515, où il instituoit pour héritier des deux couronnes de Castille & d'Arragon, Ferdinand d'Autriche, frere de Charles ; parce qu'il étoit né en Espagne, & qu'ayant été élevé parmi les Espagnols, il en avoit pris les manieres, & s'en étoit fait aimer. Mais quand le conseil de Castille vit le régent sur le point d'expirer, il lui représenta avec tant de force les horreurs des guerres cruelles, que cette disposition testamentaire alloit causer entre deux freres aux dépens de l'Espagne, qu'il la changea par un autre testament du mois de janvier de l'année 1516, ce fut la derniere de sa vie. Il étoit parti pour aller lui-même installer

Ferdinand d'Arragon, fils de l'archevêque de Sarragoſſe, ſon fils naturel, dans une commanderie conſidérable de l'ordre de Calatrava. Il fut arrêté en chemin par une maladie qui le contraignit de demeurer à Madrigaléjo, méchant village du territoire de Truxillo. Le mal devint ſi violent, qu'il y mourut, après avoir déclaré par teſtament Charles d'Autriche, roi de Caſtille & d'Arragon; & Ximénés qu'il avoit fait élever au cardinalat, régent des deux royaumes, juſqu'à la majorité du jeune roi.

Années de J. C. depuis 1492 juſqu'à 1516.

Dom Ferdinand eut d'excellentes qualités & de très-grands vices. Nul roi ne ſut mieux que lui l'art de gouverner les hommes. Il paroiſſoit né pour être l'arbitre & le maître, je ne dirai pas du monde entier comme ſes outrés panégyriſtes, mais du moins de quelque choſe de plus que de l'Eſpagne. Avant ſon affermiſſement ſur le trône de Caſtille, il ſut employer l'adreſſe, les inſinuations, l'art de plaire, & d'obtenir de ſes nouveaux ſujets tout ce qu'il voulut, ſans déroger à l'air de majeſté qui lui étoit naturel. Il fut même ſouvent allier la fermeté à la douceur, au point de hazarder les affaires les plus importantes dans des conjonctures

ANNÉES de J. C. depuis 1492 jusqu'à 1516.

où il s'agissoit d'un choix prudent entre la souplesse & la fermeté, à l'égard des seigneurs confédérés dont il falloit gagner l'amitié, ou dompter la tyrannie. Mais dès qu'il vit qu'il n'avoit plus rien à craindre au-dehors, il se mit en tête de régler tout au-dedans; il se fit un principe capital du soin d'humilier la principale noblesse, & il lui en coûta peu pour exécuter un projet dont ses prédécesseurs n'avoient pu venir à bout. Il réunit dans sa personne les grandes maîtrises des trois ordres militaires, dont la possession faisoit des seigneurs qui le briguoient, & l'obtenoient par la voie des armes, autant de petits souverains presque indépendans de leurs maîtres Il montra qu'il l'étoit, & jamais prince ne fut plus ponctuellement obéi. Grand amateur de la justice & des loix, il les remit en vigueur dans un temps où elles n'étoient presque plus connues, ou n'avoient plus de force par la négligence & la foiblesse du gouvernement. Il en fit même publier de nouvelles, tant pour abréger l'administration de la justice, que pour réformer les abus infinis que la confusion des révoltes avoit introduits dans l'état Il exerça toute l'étendue de sa sévérité pour bannir de ses royaumes

les blaſphêmes, les jeux de hazard, & les brigandages.

ANNEES de J. C. depuis 1492 juſqu'à 1516.

Il étoit plus profond & plus ſubtil politique, qu'habile ou brave guerrier. Tout ſon art dans la guerre comme dans le cabinet, conſiſtoit à ſaiſir juſte les occaſions ; il les prévoyoit, & ne les laiſſoit jamais échapper. Pour le dédommager de ce qui lui manquoit du côté du conquérant, il trouva ou forma de grands hommes de guerre. Le ſeul Gonzalve de Cordoue lui valut les royaumes de Grenade & de Naples, comme le cardinal Ximénés lui procura celui d'Oran, qu'il conquit à ſes frais, autant par ſon habileté que par ſa bravoure. A l'égard de la politique, Ferdinand la porta auſſi loin, & plus loin peut-être que Louis XI, roi de France, c'eſt-à-dire, juſqu'au rafinement de la fourberie. Auſſi Zurita & Mariana ne l'excuſent-ils de ce vice, qu'en diſant naïvement, l'un qu'il eſt injuſte d'imputer à un roi un vice commun à tous les rois ; l'autre que Ferdinand étoit dans la néceſſité de s'accommoder aux mœurs, au langage & aux manieres qui étoient pour lors en uſage. Frivole excuſe, qui en flétriſſant injuſtement tous les ſouverains, ou pour le moins ceux de ce temps-là, ne ſauroit juſtifier le roi de

ANNÉES de J. C. depuis 1492 jusqu'à 1516.

Castille. Il est vrai que Louis XI surprit une fois son secret, mais ce ne fut qu'en profitant finement du foible d'un ambassadeur, nommé Lucéna, que le roi de Castille envoyoit en Angleterre l'an 1475. Louis XI pénétra cet homme, & sentit qu'il étoit vain & intéressé. Il le prit par ces deux endroits ; il l'accabla de louanges, de caresses, de présens & de promesses, jusqu'à l'éblouir par l'espoir d'un chapeau de cardinal. Par-là il tira le secret du but & du succès de sa négociation. Mais outre qu'en ceci, le roi de France n'abusa pas des paroles & des sermens, on ne sauroit pallier la conduite de Ferdinand avec Charles VIII & Louis XII, princes dont la bonne foi universellement reconnue, fut tant de fois dupe des perfidies, dont le roi d'Espagne se faisoit gloire. Il s'en vantoit effectivement. On sait qu'ayant envoyé à Louis XII son secrétaire Pierre Quintana pour traiter d'alliance, le roi de France refusa de l'écouter, alléguant pour raison qu'il avoit été trompé deux fois, & qu'il ne vouloit pas l'être une troisieme. *Deux fois !* s'écria Ferdinand en jurant. *Il en a menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix fois.* * Un auteur peu favorable au roi catholique, mais d'ailleurs exact dans ce qu'il avance, ajoute

*Vicquefort.

ANNÉES de J. C. depuis 1492 jusqu'à 1516.

à ce fait, que Ferdinand se servit de moines dans presque toutes ses affaires, qu'il en avoit toujours à sa suite, & dans les intrigues qu'il tramoit chez tous les princes ses voisins ; que frere Jean de Mauleon négocioit continuellement auprès de Charles VIII, & en obtint enfin la restitution du comté de Roussillon ; que des religieux du Montserrat y furent employés après la révolution des affaires de Naples ; que ce fut Jean d'Enguéra, moine de l'ordre de S. Bernard, & inquisiteur de Catalogne, qui fit les premieres propositions du mariage de Germaine de Foix, niece de Louis XII, avec Ferdinand, & qui le conclut ; qu'enfin les prélats faisoient l'ornement de toutes ses ambassades, & les religieux le fort de toutes ses négociations ; particuliérement lorsqu'il avoit envie de tromper ; ce qui ne lui étoit pas fort extraordinaire. Cet écrivain tire pour conclusion, que la piété & la sincérité n'étoient pas les plus grandes vertus du roi catholique ; qu'au contraire, il avoit une dévotion très intéressée, qui tenoit bien fort de la bigoterie. Mais sans sonder ici les sentimens secrets de ce prince, chose réservée au souverain scrutateur des cœurs, on peut assurer que sa piété fut du moins très-utile à la religion,

ANNÉES de J. C. depuis 1492 jusqu'à 1516.

dont il embrassa toujours vivement les intérêts. Ce fut par un esprit de zele, que l'année 1492, immédiatement après la prise de Grenade, il chassa de ses états tous les Juifs, au nombre de près de deux cents mille : d'autres disent de huit cents mille. Véritablement on blâma en ceci sa politique, parce qu'il épuisa par ce bannissement ses provinces des trésors immenses que les Juifs transporterent dans les pays voisins ou éloignés. Quelques-uns plus attachés à leur patrie qu'à leur religion, se convertirent, ou plutôt feignirent de se convertir, pour se maintenir en Espagne sous le masque du christianisme. Mais cela même fut plus pernicieux qu'utile à la vraie piété. Toutefois le desir d'y attirer les Juifs, la conversion des Maures, quoiqu'un peu précipitée, & contraire en apparence à la foi des traités, qui excluoient toutes sortes de violences même indirectes, quantité de fondations magnifiques en faveur des églises, des religieux, des pauvres, le soin de procurer à l'Espagne des prélats & des prêtres d'une science & d'une piété éprouvée, seront des preuves éternelles & non suspectes des pieuses intentions de Ferdinand, d'Isabelle, & de leur ministre le cardinal Ximénés.

ANNÉES de J.C. depuis 1492 jusqu'à 1516.

Quant au tribunal de l'inquiſition, tribunal ſingulier dans ſon objet & dans ſes procédés, problême étonnant pour toutes les nations chrétiennes, ſujet d'exécration pour les unes, & de vénération pour d'autres ; on peut dire, que ſon but & ſes ſuccès pour réprimer le judaïſme & le mahométiſme, qui gagnoient inſenſiblement les Chrétiens d'Eſpagne, ſemblent excuſer, ſinon ſon établiſſement, du moins le zele trop ardent du roi catholique qui l'établit.

Il avoit donné, comme beaucoup de ſouverains, dans les viſions de l'aſtrologie judiciaire, humiliante crédulité pour de grands génies & des eſprits forts. Il fit tirer ſon horoſcope, & le Ciel permit qu'il en fut puni par un de ces hazards aſſez ordinaires, & favorables en apparence aux idées de ceux qui aiment à attribuer aux hommes une ſcience qui n'appartient qu'au Créateur. On lui avoit prédit qu'il mourroit à Madrigal, ville unique de ce nom en Caſtille. Il évita toujours avec ſoin d'y paſſer. Quand il ſe vit prêt d'expirer dans un hameau, il en demanda le nom, & lorſqu'on lui dit qu'il s'appelloit Madrigaléjo, il ſe rappella ſon erreur ſur l'intelligence

ANNÉES de J.C. depuis 1462 jusqu'à 1516

de ſon horoſcope équivoque, & ſe diſpoſa tout de bon à ſubir une mort qu'il avoit vainement évitée, & que les ordres du Ciel, plus qu'une prédiction hazardée, lui rendoient inévitable.

L'ingratitude & l'oubli des ſervices ternirent la gloire du nom de catholique & de roi dans Ferdinand. L'exemple ſeul du malheureux Gonſalve de Cordoue ſuffit pour rendre ce prince odieux, par l'endroit qui doit le plus intéreſſer les bons rois. Gonſalve, ce grand capitaine de nom & d'effet, comparable aux plus grands guerriers de tous les ſiecles, ſans exception ni de héros, ni de temps, n'employa ſon bras & ſa tête qu'à la gloire d'un maître, dont il épouſa les intérêts juſqu'à l'imiter dans ſes perfidies en traitant avec les François ; & loin d'être récompenſé de ſes ſervices, il fut puni de ſon trop de gloire & de ſuccès. Il put s'en venger, & il ne tenta jamais de le faire. Plus fidele à ſa patrie qu'Alcibiade, il aima mieux demeurer inutile & ſans emploi, que de punir l'ingratitude par des révoltes qui auroient pu cauſer une révolution. Il avança plus la conquête du royaume de Grenade étant devenu priſonnier

de guerre chez les Maures, que lorſqu'il gagnoit contre eux des batailles, & qu'il leur enlevoit des places. Il fomenta leurs diviſions, & ſe ſervit d'eux-mêmes pour les ſubjuguer. Louis XII & Ferdinand ayant partagé entre eux le royaume de Naples, le grand-capitaine l'enleva à Frédéric, légitime roi, & le ſoumit tout entier à ſon maître. Vainqueur des Napolitains & des François, il trouva le ſecret d'aſſurer ſa conquête par une conduite auſſi adroite, que ſa bravoure avoit été heureuſe. Pour prix de tant de ſuccès, il ne reçut de Ferdinand que le chagrin d'avoir ſervi un roi jaloux, défiant & ingrat, qui le diſgracia ſans retour, & ne le récompenſa que par de magnifiques obſeques qu'il lui fit faire après ſa mort. Ximénés, quoique plus heureux que Gonſalve, ne laiſſa pas d'éprouver ſouvent la mauvaiſe humeur d'un maître dont il éterniſoit la gloire, & qui ne l'aima jamais ſincérement. Il ſembloit être l'ennemi de tous les grands hommes, parce qu'il vouloit être le ſeul : il faut toutefois rendre à ce prince la juſtice qui lui eſt due, d'avouer qu'il a préféré l'intérêt de l'état à ſes reſſentimens particuliers. Il vit en mourant que Ximénés étoit la ſeule tête qui dût

ANNÉES de J C depuis 1498 juſqu'à 1516.

ANNEES de J C depuis 1492 jusqu'à 1516.

gouverner l'Espagne jusqu'à la majorité de Charles, & il le nomma régent du royaume.

Il fut aussi mauvais parent que méchand maître. La maniere dont il en usa avec Dogna Catherine, reine de Navarre, fit bien voir que l'ambition d'envahir ses états, avoit étouffé dans lui la voix du sang qui auroit dû le rendre plutôt le protecteur, que l'usurpateur de la Navarre.

Ferdinand fut encore taxé d'avarice & de rigueur ; il en donna même des preuves trop sensibles jusqu'à sa régence. Mais si l'on veut se donner la peine de réfléchir sur la situation où il se trouvoit, on conviendra que son économie étoit sage, par rapport aux vastes projets qu'il avoit formés, & qu'il ne pouvoit exécuter sans ménager extrêmement le trésor royal, qui même suffisoit à peine pour les commencer. A l'égard de sa rigueur, ce ne fut pas sans beaucoup de profondes réflexions qu'il la jugea nécessaire pour affermir un trône tant de fois ébranlé par l'excessive molleſſe de ses prédécesseurs. Le changement de conduite qu'il sut si habilement employer, lorsque Ximénés le fit rappeller d'Arragon pour gouverner une seconde fois la Castille,

fit assez voir qu'il savoit user de sévérité & de clémence suivant les conjonctures, toujours au profit du gouvernement & du bien public. Cette souplesse à changer de génie, comme Alcibiade & Scipion, en se proportionnant aux temps & aux lieux, est la marque la plus assurée d'un génie sublime, & né pour être à la tête des nations. ANNEES de J.C. depuis 1492 jusqu'à 1516.

Par ce mêlange même de grandes vertus & de grands vices, Ferdinand trouva le moyen d'être un des plus grands rois qui aient jamais paru sur la scene du monde, & d'autant plus grand, qu'il ne fut pas même effacé par un successeur, dont le nom seul porte l'idée d'un monarque à qui peu d'autres peuvent être comparés : je veux dire par Charles-Quint. Ferdinand, pour surcroît de gloire, eut le bonheur de s'associer une princesse digne de lui par sa grandeur d'ame, par son activité, par sa piété, par sa prudence & par toutes les qualités d'une véritable héroïne. Heureux si en étant aimé jusqu'à la jalousie la plus rafinée & la plus approchante de la folie de sa fille Dogna Jeanne, Isabelle n'eût toujours très-finement séparé son autorité des intérêts de son amour, au point d'être aussi délicate à ne rien céder de ses droits à son époux, qu'elle étoit

jalouſe de lui plaire & d'en être aimée.

ANNÉES de J. C. depuis 1492 juſqu'à 1516.

L'Eſpagne dont on vient de voir toutes les révolutions, convient que c'eſt à l'un & à l'autre, qu'elle doit tout ce qu'elle a été depuis, & ce qu'elle eſt encore aujourd'hui.

FIN.

612779

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce cinquieme Volume.

A

A Larçon (Ferdinand), grand alchymiſte, tout-puiſſant ſur l'eſprit de Carillo, archevêque de Tolede, *p.* 121, empêche ce prélat de reprendre le parti de Ferdinand & d'Iſabelle, auxquels il avoit été autrefois tout dévoué, *p.* 126.

Albi (le cardinal d') , ambaſſadeur en Caſtille, *p.* 22, 23, fiance Jeanne, fille de Henri, avec le duc de Guyenne, frere de Louis XI, roi de France, *p.* 24.

Albohacen, roi de Grenade, donne occaſion à la guerre que fait Ferdinand aux Maures d'Eſpagne, *p.* 260. Les Grenadins le chaſſent de Grenade, comment, *p.* 264, & pourquoi, *p.* 265 *& ſuiv.* Il eſt battu par les Eſpagnols, *p.* 274. Ceux de Grenade le rappellent, *p.* 278, & le chaſſent une ſeconde fois, *p.* 285. Sa mort, *là-même.*

Alcantara. Soulevement des chevaliers de cet ordre contre Gomés de Cacérés, leur grand-maître, *p.* 8.

Alexandre VI, encore cardinal de Borgia, vient en Eſpagne en qualité de légat du ſaint-ſiege, *p.* 45. Service important qu'il ſe met en tête de rendre au prince Ferdinand, *p.* 56.

Alphonſe V, roi de Portugal, apprend la mort d'Henri, ſurnommé l'*Impuiſſant*, roi de Caſtille, *p.* 104, délibere dans ſon conſeil, s'il doit porter ſes armes en Caſtille, pour détrôner Ferdinand & Iſabelle, *p.* 109. Il paſſe en Caſtille avec une armée, & épouſe à Placentia la princeſſe Jeanne, *p.* 128. Manifeſte qu'il répand avant que de commencer la guerre, *p.* 130 *& ſuiv.* Son mécontentement des confédérés, *p.* 157. Cartel que lui propoſe Ferdinand, & à quoi il aboutit, *p.* 159. Embarras d'Alphonſe, *p.* 167. Ferdinand lui enleve Zamora qu'Alphonſe avoit pris ſur lui quelque temps auparavant, *p.* 159, 173. Mécontentement qu'il reçoit du pape, *p.* 174, 175. Alphonſe appelle ſon fils en Caſtille, *p.* 177. Echec que reçoit un de ſes partiſans ſur le chemin de Zamora, *p.* 179. Il offre la bataille à Ferdinand, qui ne tarde pas à la lui offrir à ſon tour, *p.* 180, 181. Les principaux confédérés l'abandonnent, *là-même.* Manœuvre ſinguliere de l'armée du roi de Portugal & de celle de Ferdinand, *p.* 182, 183. Négociations de ces deux rivaux, *p.* 183. Bataille qu'ils ſe livrent, & ſon ſuccès, *p.* 184 *& ſuiv.* Le roi de Portugal y perd ſon étendard royal, *p.* 191. Le mauvais ſuccès de ſes affaires lui fait prendre le parti de retourner en Portugal, *p.* 197. De Portugal il paſſe en France, & ce qu'il y fait, *là-même.* Deſſein bizarre qu'il y prend, *p.* 198, 199. Le roi de France le fait reconduire en Portugal, *p.* 199. Ses affaires vont toujours en décadence en Caſtille, *p.* 200. Le pape refuſe de ratifier ſon mariage avec la princeſſe Jeanne, *p.* 221, 222. Traité que fait Alphonſe avec Ferdinand & Iſabelle, *p.* 226. La princeſſe Jeanne y eſt ſacrifiée, *p.* 227, 228, & ſe retire dans un monaſtere, où elle fait profeſſion, *p.* 229. Mort d'Alphonſe, & ce qui la ſuit, *p.* 239 *& ſuiv.*

Anjou

Anjou (Charles d'). Sa mort, *p.* 237.
Autriche, voyez *Philippe.*

B

Beaumontois. Les Beaumontois entrent en négociation avec les Grammontois, & font arbitres de leurs différens les rois d'Arragon & de Caſtille, *p.* 205.
Biſcayens. Comment ils en uſerent par rapport à l'évêque de Pampelune, *p.* 209.
Boabdil, voyez *Mahomet Boabdil.*
Borgia, cardinal, voyez *Alexandre VI.*
Bragance (Ferdinand, duc de), voyez *Ferdinand.*

C

Cabra (le comte de) remporte un avantage conſidérable ſur les Maures, *p.* 270. Armes honorables que lui donne à cette occaſion le roi Ferdinand, *p.* 275.
Cabréra (André), majordome de Henri, roi de Caſtille. Danger qu'il court de perdre la vie, *p.* 29. Conſpiration que forme contre lui le marquis de Villéna, *p.* 47, 48. Il l'évite heureuſement, *p.* 51. Le marquis fait mine de vouloir ſe réconcilier avec lui, *p.* 54. Cabréra pour rompre les deſſeins du marquis, prend la réſolution de ſervir Iſabelle, *p.* 69. Comment il mene cette affaire, *p.* 59, 60 *& ſuiv.* Il donne un grand repas au roi de Caſtille, à la princeſſe Iſabelle & à ſon époux le prince Ferdinand, *p.* 67. De quelle maniere ceux-ci récompenſent ſes ſervices après la mort de Henri, *p.* 121.
Carillo, archevêque de Tolede, voyez *Tolede.*
Chevalerie. Loix de l'ancienne chevalerie dans les combats, *p.* 260, 261. Effets qu'a produit en Eſpagne le ridicule, que l'auteur du roman de dom Guichotte a jeté ſur la chevalerie, *p.* 163.
Connétable de Caſtille aſſaſſiné, & comment, *p.* 47.

Cordoue (Gonſalve de), voyez *Gonſalve*.
Cordeliers. Le roi Ferdinand leur fait bâtir un magnifique monaſtere à Tolede, *p.* 211.

D

Duel de deux ſeigneurs Caſtillans, que l'un des deux refuſe d'accepter, *p.* 7.

E

Éliſabeth, princeſſe de Caſtille, plus connue ſous le nom de la reine Iſabelle, fille de Jean II, roi de Caſtille, & d'Éliſabeth de Portugal, ſa ſeconde femme. Voyez *Iſabelle*.
États. Le prince Ferdinand, qui à la mort de Henri, roi de Caſtille, tenoit les états de Sarragoſſe, les quitte pour aller prendre poſſeſſion du trône vacant, & ſubſtitue à ſa place, pour y préſider, ſa ſœur Jeanne, *p.* 91.
Évêché. Le roi Henri IV, ſurnommé l'*Impuiſſant*, de concert avec le pape, permet au cardinal d'Eſpagne de garder l'évêché de Siguença avec l'archevêché de Séville, qu'il venoit de lui donner, *p.* 46.
Évêque. De quelle maniere on prétend que les Biſcayens en uſerent avec l'évêque de Pampelune, lorſque Ferdinand le mena avec lui en ce pays, *p.* 209.

F

Ferdinand d'Arragon, ſurnommé *le Catholique*, *p.* 292, en uſe mal avec l'archevêque de Tolede, le plus zélé de ſes partiſans, *p.* 12, 13. Il court un grand danger à Valladolid, que le roi de Caſtille lui enleve, *p.* 19. Lettre qu'Iſabelle & lui, écrivent au roi, & à quelle occaſion, *p.* 25. Il regagne l'archevêque de Tolede, *p.* 33. Intrigue que fait jouer contre lui le marquis de Villéna, & qu'il ne peut perſuader au roi d'Arragon, ſon pere, être réelle, *p.* 42 *& ſuiv.* Sa préſence à Tordélaguna ſuſpend une faction formée contre lui, *p.* 45. Il va au ſecours de ſon pere, aſſiégé dans

Perpignan par les François, & en fait lever le siege, *p.* 52, 59. Le cardinal de Borgia entreprend une négociation fort avantageuse à Ferdinand, *p.* 56. Celle d'André Cabréra réussit mieux, *p.* 59 *& suiv.* Ferdinand va trouver le roi de Castille, & en est très-bien reçu, *p.* 66. Il est soupçonné d'avoir fait donner du poison au roi, *p.* 67. Il va à Barcelone auprès de son pere, & pourquoi, *p.* 78. Il quitte son pere pour aller prendre possession du trône de Castille, *p.* 90. En quelle qualité il est reconnu souverain de ce royaume, *p.* 92. On lui en dispute le gouvernement, *p.* 94, & l'affaire est décidée à son préjudice, *p.* 96. Son épouse appaise son chagrin par un discours plein d'adresse qu'elle lui tient, *p.* 96. Acte ratifié & publié à Ségovie, où les droits de Ferdinand sont réglés, *p.* 99. L'archevêque de Tolede le quitte, & comment, *p.* 106. Orage qui se forme contre lui en Portugal, *p.* 109. Ferdinand y envoie des députés pour porter le roi à la paix, *p.* 115. Le roi de Portugal refuse d'entendre à la paix, & fait entrer Louis XI dans la confédération, *p.* 116. Ferdinand fait la conquête de quelques seigneurs Castillans, auparavant opposés à son parti, *p.* 117, & se prépare à soutenir la guerre, *p.* 121, 123. Sages mesures qu'il prend pour avoir un heureux succès, *p.* 125 *& suiv.* Il s'empare de quelques places qui étoient au pouvoir des opposans, *p.* 127, & prend par représailles le titre de roi de Portugal, *p.* 129. Manifeste du roi de Portugal, son compétiteur, *p.* 131 *& suiv.* Ferdinand n'y répond qu'en grossissant son parti, *p.* 156. On enleve à ce prince l'importante ville de Zamora, *p.* 159. Parti qu'il prend pour sortir de l'embarras où cet événement le jette, *p.* 159 *& suiv.* Une division funeste se met dans son armée, *p.* 164. Une réponse fiere qu'il fait au roi de

Portugal, contribue beaucoup à raccommoder ſes affaires aſſez délabrées, *p.* 168, 169. Il aſſiege le château de Burgos, place importante, *p.* 169; reprend Zamora, *p.* 172, 173. Réponſe qu'il fait au roi de Portugal, qui lui envoie offrir la bataille, *p.* 180, 181. Négociations de ces deux princes, *p.* 183. Bataille qu'ils ſe livrent, & ſon ſuccès, *p.* 185 *& ſuiv.* Le roi de Portugal y perd ſon étendard royal, *p.* 191. Le château de Zamora ſe rend à Ferdinand, & pluſieurs des ſeigneurs oppoſans rentrent dans ſon parti, *p.* 192. Ferdinand concerte le mariage de ſa fille avec le neveu du roi de Naples, *p.* 196, 206. Brouilleries en Arragon, & comment elles ſe terminent, *p.* 201. Entrevue de Ferdinand & du roi d'Arragon ſon pere, à Vittoria, *p.* 202 *&* 203; & ce qui la ſuivit, *p.* 204 *& ſuiv.* Accommodement du marquis de Villéna & de l'archevêque de Tolede, *p.* 207, 208. Ferdinand devient grand-maître de l'ordre de St-Jacques, *p* 210; fait bâtir à Tolede le magnifique monaſtere de S. Jean, *p.* 211. Comment il ſe tire de divers embarras qui lui ſurviennent, *p.* 213 *& ſuiv.* Mort du roi d'Arragon ſon pere, *p.* 216, qui lui laiſſe par teſtament l'Arragon & la Sicile, *p.* 217. Ferdinand uſurpe la Navarre, qu'il ne lui a pas laiſſée, *p.* 219, 220. Il ſonge à porter la guerre en Portugal, *p.* 220. Cette entrepriſe lui attire pluſieurs affaires ſur les bras, *p.* 222. Il s'en débarraſſe, ſe prépare à paſſer en Arragon, & concerte avec ſon épouſe les titres qu'ils ſe donneront l'un & l'autre, *p.* 224, 225. Traité entr'eux & le roi de Portugal, *p.* 226. La princeſſe Jeanne qui y étoit ſacrifiée, ſe retire dans un monaſtere de Clariſtes, où elle fait profeſſion, *p.* 229. Naiſſance de la princeſſe nommée *Jeanne la Folle*, qui fut depuis mere de Charles-Quint, *p.* 230. Entrée de Ferdinand à Saragoſſe, *p.* 232. Il

fait reconnoître ſon fils pour héritier de ſes états, *p.* 233 ; & dans les différens états qu'il aſſemble pour cela, il rétablit par-tout l'ordre & la tranquillité, *p.* 233, 234. Mort de Louis XI. Et ſur quoi fondé que les Eſpagnols prétendent qu'il ordonna en mourant de reſtituer à Ferdinand le Rouſſillon & la Cerdaigne, *p.* 251 *& ſuiv.* Ces deux comtés ſont réunis à la couronne de Caſtille, *p.* 253. Commencement de la guerre que fait Ferdinand aux Maures de Grenade, *p.* 235, 257 *& ſuiv.* Ses armes ne proſperent pas d'abord, *p.* 264. Échec qu'ont ſes troupes dans le territoire de Malaga, *p.* 263. Elles ont leur revanche, & font priſonnier le fils du roi de Grenade, *p.* 269, 270, que Ferdinand renvoie dans ſes états à des conditions fort avantageuſes aux Eſpagnols, *p.* 272, 273. Ferdinand fait des conquêtes ſur les Maures, *p.* 275, 276, qu'il accoutume au joug par ſa douceur & ſon adreſſe, *p.* 283. Il s'empare de Loxa, *p.* 289, & de quelques autres places de Grenade, *p.* 290 ; bat le roi de Grenade, ſe rend maître de Vélés, *p.* 296 *& ſuiv.* aſſiege Malaga, *p.* 302, & ſe ſaiſit d'un poſte important qui dominoit la ville, *p.* 303, 304. Propoſitions avantageuſes que lui fait le roi de Grenade, & dont il profite en habile monarque ; *p.* 304, 305. Danger qu'il court au ſiege de Malaga, *p.* 307, 308, où il entre en vainqueur, *p.* 310. Suites de la reddition de cette importante place, *p.* 311 *& ſuiv.* Les Maures ſemblent concourir à rendre Ferdinand maître de leur pays, *p.* 313. Il députe au ſoudan d'Égypte, & pourquoi, *p.* 317. Il ſomme Boabdil de lui rendre Grenade, ſuivant la parole qui lui en avoit été donnée, *p.* 318. Ce qu'on doit penſer de cette démarche du roi de Caſtille, *p.* 319 *& ſuiv.* Boabdil outré, commence par voie-de-fait la guerre, *p.* 324, 325 Ferdinand

marche contre lui, *p.* 326 ; assiege Grenade, *p.* 327. Détail de cette expédition, *p.* 328 *& suiv.* Conditions auxquelles les Maures devoient rendre Grenade, *p.* 341, 344 *& suiv.* Lettre de Ferdinand à Boabdil, *p.* 353. Celui-ci signe le traité de capitulation, *p.* 363. Ferdinand reçoit les clefs de la ville, *p.* 365 ; & y fait son entrée, *p.* 367. Quel fut le sort des enfans de Ferdinand & de ses vastes états, *p.* 374 *& suiv.* Il perd la reine Isabelle, *p.* 379, & avec elle la Castille, dont prend possession l'archiduc d'Autriche, *p.* 382, avec lequel il est obligé de s'accommoder, *p.* 383, 384. La mort de ce concurrent le rend une seconde fois maître de Castille, *p.* 388, 389. Ferdinand meurt lui-même, *p.* 395. Bonnes & mauvaises qualités de ce prince, *p.* 395 *& suiv.*

Ferdinand, duc de Bragance. Liberté avec laquelle il parle dans le conseil du roi de Portugal, & sur quoi, *p.* 109. Conspiration qu'il forme contre dom Juan son souverain & son beau-frere, *p.* 241. Il est décapité à Évora, *p.* 243, 244.

Fernandès de Cordoue, brave Castillan, se signale contre les Maures, *p.* 269.

Foix. Démêlés du comte de Foix avec le roi d'Arragon, *p.* 37. Sa mort, *p.* 39, & celle de son fils aîné, *p.* 37, 38.

Fontarabie. Les François levent le siege de cette ville, *p.* 194.

Freres. Exemple singulier de la tendresse fraternelle, *p.* 222, 223.

G

Gonsalve de Cordoue. Ingratitude de Ferdinand à l'égard de ce brave capitaine, *p.* 402.

Grammontois. Leur accommodement avec les Beaumontois, *p.* 204.

Grenade. Détail de la guerre de Grenade, qui donne le dernier coup à la puissance des Maures en Espagne, *p.* 235, 257 *& suiv.*

Guichotte (dom). Effet qu'a produit le roman qui porte ce nom, *p.* 163.
Guyenne. Le duc de ce nom, frere de Louis XI, demande Iſabelle en mariage, ſans l'obtenir, eſt fiancé avec Jeanne de Caſtille, *p.* 23, 24. Il ſe dégoûte d'elle, & meurt peu de temps après, *p.* 34.

H

Haro. Combien avoit été dans la maiſon des ſeigneurs de ce nom la charge de *camarero-mayor*, quand Ferdinand & Iſabelle monterent ſur le trône de Caſtille, *p.* 47, 92.
Henri IV, ſurnommé l'*Impuiſſant*. Dépit que cauſe à ce prince le mariage de Ferdinand avec Iſabelle, & députation que lui font les nouveaux époux, pour le lui faire agréer, *p.* 2, 3. Henri leur enleve Valladolid, *p.* 19, & révoque l'acte par lequel il avoit inſtitué Iſabelle ſon héritiere, *p.* 25. Il fiance ſa fille Jeanne avec le duc de Guyenne, *p.* 24. Lettre que lui écrivent Iſabelle & Ferdinand, *p.* 25, 26. Uſurpation que font les ſeigneurs de Caſtille, de ce qu'il y avoit de plus à leur bienſéance dans les terres du domaine, *p.* 27, 28. Le roi de Portugal refuſe l'infante Jeanne pour ſon fils, *p.* 34. Affronts qu'Henri reçoit coup ſur coup de ſes propres ſujets, *p.* 59 *& ſuiv.* Il ſe réconcilie avec Iſabelle & Ferdinand, *p.* 66. Il ſe trouve mal, & ce qu'on dit de la cauſe de cette incommodité, *p.* 67. Le marquis de Villéna le prévient de nouveau contre Iſabelle, *p.* 70. Mort de ce prince, *p.* 81. Le cardinal d'Eſpagne fait ſon épitaphe, *p.* 87.
Henri, duc de Ségorbe, prince Arragonois, *p.* 41. Intrigues pour lui faire épouſer l'infante Jeanne, *p.* 48. Sa fierté les fait échouer, *p.* 49. Il entre dans le parti de Ferdinand, *p.* 117.
Hermandad. Utilité de l'établiſſement de la confrairie de ce nom, *p.* 32, 193.

I

Jacques. Brigues qui ſe font, pour obtenir la grande-maîtriſe de l'ordre de St-Jacques, *p.* 75. Elle eſt réunie à la couronne dans la perſonne de Ferdinand, *p.* 210.

Jean, roi de Navarre & d'Arragon, ce qu'il fait pour que le mariage de Ferdinand ſon fils avec Iſabelle, ne devienne pas préjudiciable à l'un & à l'autre, *p.* 5. Il députe à ſon fils, & pourquoi, *p.* 11, 12; réduit le comte de Foix & ſe rend maître de Barcelone, *p.* 37, 38. Il eſt aſſiégé dans Perpignan, *p.* 52. Ferdinand fait lever le ſiege aux François, *p.* 59. Jean écrit à l'archevêque de Tolede, & pourquoi, *p.* 176. Entrevue de ce prince & de Ferdinand ſon fils, *p.* 202. Sa mort & ſon caractere, *p.* 216. Ce que devient la Navarre après lui, *p.* 219, 220.

Jean II, ſurnommé *le Grand*, *p.* 240, vient en Caſtille au ſecours d'Alphonſe V, roi de Portugal, ſon pere qui y faiſoit la guerre contre Ferdinand, *p.* 178. Il ſe diſtingue à la journée de Toro, *p.* 187. Il retourne en Portugal avec la princeſſe Jeanne, *p.* 195. Sa conduite, pendant que ſon pere étoit en France, *p.* 199, 200. Il reprend ſur Ferdinand le château de Mora, *p.* 221. Il monte ſur le trône de Portugal, *p.* 239. Caractere de ce prince, *p.* 240. Conſpiration formée contre lui & qui coûte la tête au duc de Bragance, *p.* 240, 244. Le duc de Viſeu en devient auſſi la victime, *p.* 249; & pluſieurs autres conjurés après lui, *p.* 250.

Jeanne, infante de Caſtille, fille de Jeanne de Portugal, épouſe de Henri IV. Ce qui ſe fait en Caſtille, pour réparer l'affront qu'on lui avoit fait en la déshéritant, *p.* 10, 19 *& ſuiv.* Elle eſt fiancée avec le duc de Guyenne, *p.* 24, qui s'en dégoûte bientôt, *p.* 33. Henri

la propoſe au roi de Portugal & en eſſuie un refus, *p.* 35, 36. On veut la marier avec Henri, prince d'Arragon, *p.* 41 *& ſuiv.* Celui-ci par une hauteur mal placée détruit ce projet, *p.* 49. Le roi Henri la déclare, en mourant, héritiere de ſes états, *p.* 81. Elle eſt proclamée reine, *p.* 101, & deſtinée au roi de Portugal, *p.* 118, qu'elle épouſe en effet, mais ſans que jamais le mariage ait été conſommé, *p.* 128. Manifeſte que répand en ſon nom le roi de Portugal, *p.* 131 *& ſuiv.* Mort de la reine de Caſtille ſa mere, *p.* 178. Le roi de Portugal veut renoncer à ſon mariage avec Jeanne, pour la céder au dauphin de France, *p.* 198. Cette affaire manque, & le pape refuſe la diſpenſe néceſſaire au roi de Portugal, pour conſommer ſon mariage avec la même princeſſe, *p.* 221, 222. Elle eſt ſacrifiée indignement dans le traité que fait le roi avec la Caſtille, *p.* 226. Elle ſe fait religieuſe dans le monaſtere des Clariſſes de Coimbre, *p.* 229. Projet vrai ou faux, qu'on dit avoir été formé pour l'en remercier, *p.* 251.

Inquiſition établie en Eſpagne par Ferdinand, *p.* 401.

Iſabelle écrit & députe au roi de Caſtille ſon frere, pour lui faire agréer ſon mariage avec Ferdinand, *p.* 2, 3. Elle accouche d'une fille, *p.* 17. Le roi ſon frere révoque l'acte par lequel il l'avoit inſtituée héritiere de ſes états, *p.* 21, 22. Lettre qu'Iſabelle lui écrit pour l'appaiſer, *p.* 25. Cependant elle groſſit ſon parti en Caſtille, *p.* 54, 55. André Cabréra ménage ſa réconciliation avec le roi de Caſtille, *p.* 59, 60. Entrevue du frere & de la ſœur, *p.* 64, 65. Mort du roi de Caſtille & ſoupçons déſavantageux à Iſabelle, qui ſe répandent à cette occaſion, *p.* 67. Elle court riſque d'être enlevée avec ſon mari, *p.* 70. Après la mort de Henri ſon frere, elle ſe fait

reconnoître à Ségovie, reine de Castille, *p.* 88, 89. Le gouvernement de cet état lui est adjugé, au préjudice de son époux, *p.* 196. Discours qu'elle lui faisoit pour adoucir son chagrin, *p.* 96, 97. Acte fait à ce sujet, pour régler les droits de Ferdinand, *p.* 99. Avances que fait Isabelle pour regagner l'archevêque de Tolede, qui avoit quitté son parti, *p.* 118, 119; & pour empêcher le roi de Portugal de lui faire la guerre, *p.* 120. Ce qu'elle fait aussi par rapport au marquis de Villéna, *p.* 123. Tout étant inutile, elle s'adresse à Dieu, sans négliger les moyens humains, *p.* 125 *& suiv.* Manifeste que répand dans le public le roi de Portugal, *p.* 131 *& suiv.* Réponse pleine de fierté & de grandeur, que fait au roi de Portugal dans une autre occasion la reine Isabelle, *p.* 168; & les secours qu'elle envoie à Ferdinand, occupé au siege du château de Burgos, *p.* 170. Elle gagne à son parti le duc d'Arévalo, *p.* 174. Mariage de sa fille concerté avec Ferdinand, neveu du roi de Naples, *p.* 196. Isabelle va à Ségovie, & pourquoi, *p.* 202. Elle se rend maîtresse de Toro, *p.* 206; & fait céder à son époux la grande-maîtrise de l'ordre de St-Jacques, *p.* 210. Elle accouche d'un fils, à qui on donne le nom de dom Juan, *p.* 215. Titres qu'elle prend de concert avec le roi Ferdinand, *p.* 224, 225. Traité de paix entre le roi de Portugal & eux, *p.* 226. Sort de la princesse Jeanne, qui en est la victime, *p.* 229. Isabelle met au monde une fille, qui fut depuis mere de Charles-Quint, *p.* 230. Héroïsme de cette reine, *p.* 291, 292. Elle assiste au siege de Grenade, *p.* 336. Sa mort, *p.* 379, 380. Son testament, *p.* 381.

Italie infestée par les Turcs sous Mahomet II, *p.* 235.

Juifs. Le roi Ferdinand les chasse tous d'Espagne,

au grand préjudice de la richeſſe de ſes états, *p.* 400.

L

Louis XI fait demander en mariage pour le duc de Guyenne ſon frere, Jeanne, fille de Henri, roi de Caſtille, *p.* 14, 15. On le ſoupçonne d'avoir fait empoiſonner ce même duc de Guyenne, *p.* 34, 35. Il aſſiege Perpignan, *p.* 52, 80. On lui envoie d'Eſpagne des ambaſſadeurs pour traiter avec lui d'accommodement, *p.* 93, mais ſans ſuccès, *p.* 94. Il ſe rend maître de Perpignan, *p.* 114. Montre politique qu'il fait de ſes forces aux ambaſſadeurs d'Arragon, *p.* 114, 115. Il entre dans une confédération formée par le roi de Portugal contre la Caſtille, *p.* 116. Il envoie des troupes en Biſcaye, *p.* 193, 194. Siege de Fontarabie, & échec qu'y reçoivent les François, *p.* 194. Le roi de Portugal vient trouver Louis XI à Tours, & pourquoi, *p.* 197. Deſſein bizarre du roi de Portugal, qu'empêche Louis, *p.* 197, 198. Louis XI meurt, *p.* 251. Il ordonne, en mourant, à ſon fils, de reſtituer à Ferdinand les comtés de Rouſſillon & de Cerdaigne, *p.* 252.

M

Mahomet Boabdil ou *Abdala*, ſurnommé *le Petit-Roi*, eſt placé ſur le trône de Grenade, par les mécontens de ce royaume, qui en chaſſent ſon pere, *p.* 267. Il eſt fait priſonnier de guerre par les Eſpagnols, *p.* 270. Ceux-ci lui rendent la liberté, & à quelles conditions, *p.* 271, 272. Les Grenadins ſe dégoûtent de lui, *p.* 273, 274, & rappellent ſon pere, 277, 278. Le roi Ferdinand prête à Boabdil des ſecours, pour ſe venger de cet affront, *p.* 284. Celui-ci pouſſé à bout par ſon oncle, qui étoit tenté inutilement de ſe rendre maître de ſa perſonne, ſe jette entre les

mains de Ferdinand, *p.* 287. Celui-ci malgré l'alliance faite avec Boabdil, prend ſur lui Loxa, *p.* 288 *& ſuiv.* Boabdil ſe rend maître de Grenade, *p* 293 *& ſuiv.* Propoſition qu'il fait à ce ſujet au roi de Caſtille, *p.* 304, 305. Ferdinand ſur ces propoſitions, le ſomme de lui rendre Grenade, *p.* 318. Ce qu'on doit penſer de cette ſommation, *p.* 319 *& ſuiv.* Comment y répondit Boabdil, *p.* 324. Il leve enfin l'étendard de la guerre, *p.* 324, 325. Siege de Grenade par Ferdinand, *p.* 327. Conditions auxquelles Boabdil doit rendre la ville, *p.* 341, 344 *& ſuiv.* Lettre que lui écrivent Ferdinand & Iſabelle, *p.* 353. Mouvemens dans Grenade à la nouvelle du traité, *p.* 356. Ils ſont augmentés par le fanatiſme d'un Muſulman, *p.* 357 *& ſuiv.* Boabdil les appaiſe, *p.* 361. Il ſigne la capitulation, *p.* 363, & livre les clefs de la ville à Ferdinand, *p.* 365, qui y fait ſon entrée, *p.* 367. Boabdil ſe retire dans le lieu qui lui avoit été marqué pour apanage, *p.* 371. Sa mort, *p.* 372, 373.

Mahomet II ravage l'Italie, *p.* 235. Sa mort, *p.* 236.

Mariana. Ce qu'il dit ſur l'affaire de la ville de Grenade, demandée par Ferdinand aux Maures, *p.* 319 *& ſuiv.*

Maures. Guerre de Grenade par Ferdinand, quand elle commença, *p.* 235; & ce qui y donna occaſion, *p.* 257 *& ſuiv.* La ville de Grenade eſt priſe par Ferdinand, *p* 327, 367, & les Maures ſont chaſſés de toute l'Eſpagne par Philippe III, *p.* 370.

Mendoze (*Pierre*), évêque de Siguença, *p.* 44, eſt fait cardinal, & nommé le cardinal d'Eſpagne, *p.* 46 Le roi lui donne l'archevêché de Séville, & de concert avec le pape, lui permet de garder en même temps ſon évêché, *là-même.* Il fait l'épitaphe du roi Henri, *p.* 86; devient archevêque de Tolede, *p.* 237.

N

Navarre. Uſurpation de ce royaume par le roi Ferdinand, *p.* 219, 220.

P

Pachéco, marquis de Villéna, grand-maître de Saint-Jacques, ce qu'il fait pour empêcher les ſuites du mariage d'Iſabelle, avec Ferdinand, *p.* 4, 5. Le roi le fait duc d'Infantado, *p.* 15, 16. Ses intrigues contre Iſabelle, *p.* 32. Étrange moyen qu'il emploie pour détruire le parti de cette princeſſe, *p.* 27, 28. Il obtient le chapeau de cardinal pour ſon neveu Louis d'Acugna, évêque de Burgos, *p.* 36. Nouvelle intrigue qu'il fait jouer contre Ferdinand, *p.* 41. Il épouſe en ſecondes noces une fille du comte de Haro, *p.* 44. Conſpiration qu'il forme pour perdre André de Cabréra, *p.* 48. Il négocie pour ſe réconcilier avec lui, *p.* 54. Le cardinal de Borgia travaille à le mettre dans les intérêts de Ferdinand, *p.* 56. L'archevêque de Tolede rompt toutes les meſures priſes pour cela, *p.* 57. Cabréra, ennemi juré de Pachéco, travaille à le ruiner dans l'eſprit du roi de Caſtille, *p.* 59. Pachéco trouve le ſecret de s'y rétablir, *p.* 70. Ses nouvelles intrigues pour ſatisfaire ſon ambition & ſon avarice, *p.* 71 *& ſuiv.* Il meurt ſubitement, *p.* 74. Son caractere, 74, 75. Son fils fait proclamer reine de Caſtille la princeſſe Jeanne, fille de Henri, mort depuis peu, *p.* 101, & négocie en même temps avec Iſabelle, *p.* 101, 102, qui fait des efforts inutiles pour l'attacher à ſon parti, *p.* 123. Villéna fait entrer en Caſtille le roi de Portugal, *p.* 128. Enleve à Ferdinand la ville de Zamora, *p.* 159. Les partiſans de Ferdinand lui enlevent d'un autre côté une bonne partie de ſon marquiſat, *p.* 167. Il preſſe le roi de Portugal de lui prêter

secours, *p.* 171. Le refus qu'il reçoit le fait penser à ménager son accommodement avec Ferdinand, *p.* 172. Cette affaire se négocie, *p.* 207, & se conclut, *p.* 208. Le marquis reprend les armes contre Ferdinand, *p.* 222; mais se réconcilie avec lui bientôt après, *p.* 224. Combien une seconde révolte lui devient préjudiciable, *p.* 231.

Perpignan assiégé par les François, *p.* 52, 80. Louis XI s'en rend le maître, *p.* 114.

Philippe, archiduc d'Autriche, épouse la fille cadette des rois catholiques, Ferdinand & Isabelle, *p.* 374 *& suiv.* Par ce mariage, il devient maître du royaume de Castille après la mort d'Isabelle, *p.* 379, dont il prend possession, malgré la politique de Ferdinand son beau-pere, *p.* 382, qui est obligé de s'accommoder avec lui, *p.* 383, 384. Mort prématurée de Philippe, *p.* 388, 389. Jusqu'à quel excès il fut regretté par son épouse, *p.* 391.

Placentia (le comte de) obtient pour son fils la grande-maîtrise d'Alcantara, *p.* 8, & embrasse le parti d'Isabelle, *p.* 174.

R

Ramire (*François*) est fait par Ferdinand, grand-maître de l'artillerie, *p.* 280.

René, duc d'Anjou, meurt en France, *p.* 232.

Ronda, ville de Grenade, se rend à Ferdinand, & comment, *p.* 280 *& suiv.*

Roussillon & *Cerdaigne*. Comment Charles VIII, roi de France, les donne à Ferdinand, *p.* 251 *& suiv.*

S

Sarmiento (dom *Diégo*), comte de Salinas, gouverneur de Fontarabie, assiégée par les François, leur fait lever le siege de cette ville, quoiqu'elle fût déja aux abois, *p.* 194.

Ségorbe (duc de), voyez *Henri.*

Séville. Le cardinal d'Espagne, par le concert

unanime des deux puiſſances, conſerve en même temps l'archevêché de Séville, & l'évêché de Siguença, *p.* 46.
Sixte IV permet à Ferdinand de lever ſur le clergé une ſomme conſidérable, *p.* 238. Suites qu'eût cette permiſſion, *p.* 268.

T

Tolede. Intrigues de Carillo, archevêque de Tolede, pour ſoutenir le mariage d'Iſabelle avec Ferdinand, *p.* 2, 4. Son mécontentement ſur ce qu'on ne lui donnoit pas aſſez de part dans les affaires, *p.* 12, 13, lui donne le deſir de détruire ſon ouvrage, *p.* 13. Le roi Henri fait de vains efforts pour ſe l'attacher, *p.* 31. Ferdinand le regagne, *p.* 33; ce qui n'empêche pas l'archevêque de traverſer une négociation, qui paroiſſoit fort avantageuſe à ce prince, *p.* 57; il entre dans une autre non moins utile, *p.* 60. Après la mort de Henri, il abandonne le parti d'Iſabelle & de Ferdinand, & pourquoi, *p.* 106. Iſabelle agit pour le regagner, *p.* 118. Ce qu'a écrit Pulgar de cet archevêque, par rapport à cette affaire, *p.* 119. Carillo leve l'étendard contre Ferdinand, *p.* 166. Le roi d'Arragon lui écrit inutilement, pour lui faire reprendre le parti de ſon fils, *p.* 176. Négociations pour le raccommoder avec Ferdinand, *p.* 207; elles réuſſiſſent, *p.* 208. Mort de cet archevêque, *p.* 237.
Toro, ville conſidérable d'Eſpagne, ſituée ſur le Duéro du côté du nord, *p.* 180, revient en la puiſſance de Ferdinand, *p.* 207.

V

Villéna (marquis de), voyez *Pachéco.*

X

Ximenés eſt mis en priſon par Carillo, archevêque de Tolede, & pourquoi, *p.* 239. Il conſeille à la reine Iſabelle d'entreprendre, ſans tarder, la guerre contre les Maures de

Grenade, *p.* 264. Fineſſe de ſa politique, par rapport à Boabdil, fils du roi de Grenade, fait priſonnier par les Eſpagnols, *p.* 272; ſon attachement plus grand pour la reine Iſabelle que pour Ferdinand, *p.* 336. Combien il contribua à la converſion des Maures d'Eſpagne, *p.* 292, 369. Service important qu'il rend à Ferdinand, *p.* 392. Ce prince après l'avoir fait élever au cardinalat, le fait, en mourant, régent des royaumes d'Arragon & de Caſtille, juſqu'à la majorité de Charles d'Autriche, héritier de ces deux royaumes, *p.* 395.

Z

Zagal, frere d'Albohacen, roi de Grenade, *p.* 285, eſt mis à la place de celui-ci, que les Grenadins chaſſent honteuſement, *p.* 286. Il commence ſon regne par un attentat contre ſon neveu, qui ne lui réuſſit pas, *p.* 287. Il ſe raccommode avec lui par politique, *p.* 288. Embarras où le met le ſiege de Vélés, par Ferdinand d'un côté, & de l'autre l'entrepriſe de ſon neveu, qui étoit preſque maître dans Grenade, *p.* 293, 296 *& ſuiv.* Il eſt battu par Ferdinand, *p.* 300, & dépoſſédé de Grenade par ſon neveu, *p.* 301. Ses bons & mauvais ſuccès après ce double malheur, *p.* 312, 313. Il s'accommode avec Ferdinand, & à quelles conditions, *p.* 314. Sa triſte fin, *p.* 315.

Zahara. La ſurpriſe de cette fortereſſe occaſionne la guerre de Grenade par Ferdinand, *p.* 260. Celui-ci la reprend ſur les Maures, *p.* 275, 276.

Zamora, ville conſidérable d'Eſpagne, ſituée ſur le Duéro du côté du nord, *p.* 180; priſe par le roi de Portugal ſur Ferdinand, *p.* 159, & enſuite repriſe par celui-ci, *p.* 172, 173.

Zoraïa. Chrétienne qu'épouſe dans un âge avancé Albohacen, roi de Grenade, *p.* 266.

Fin de la Table des Matieres du Ve. Volume.